



Helborg

Warhammer 40k

VISIT...

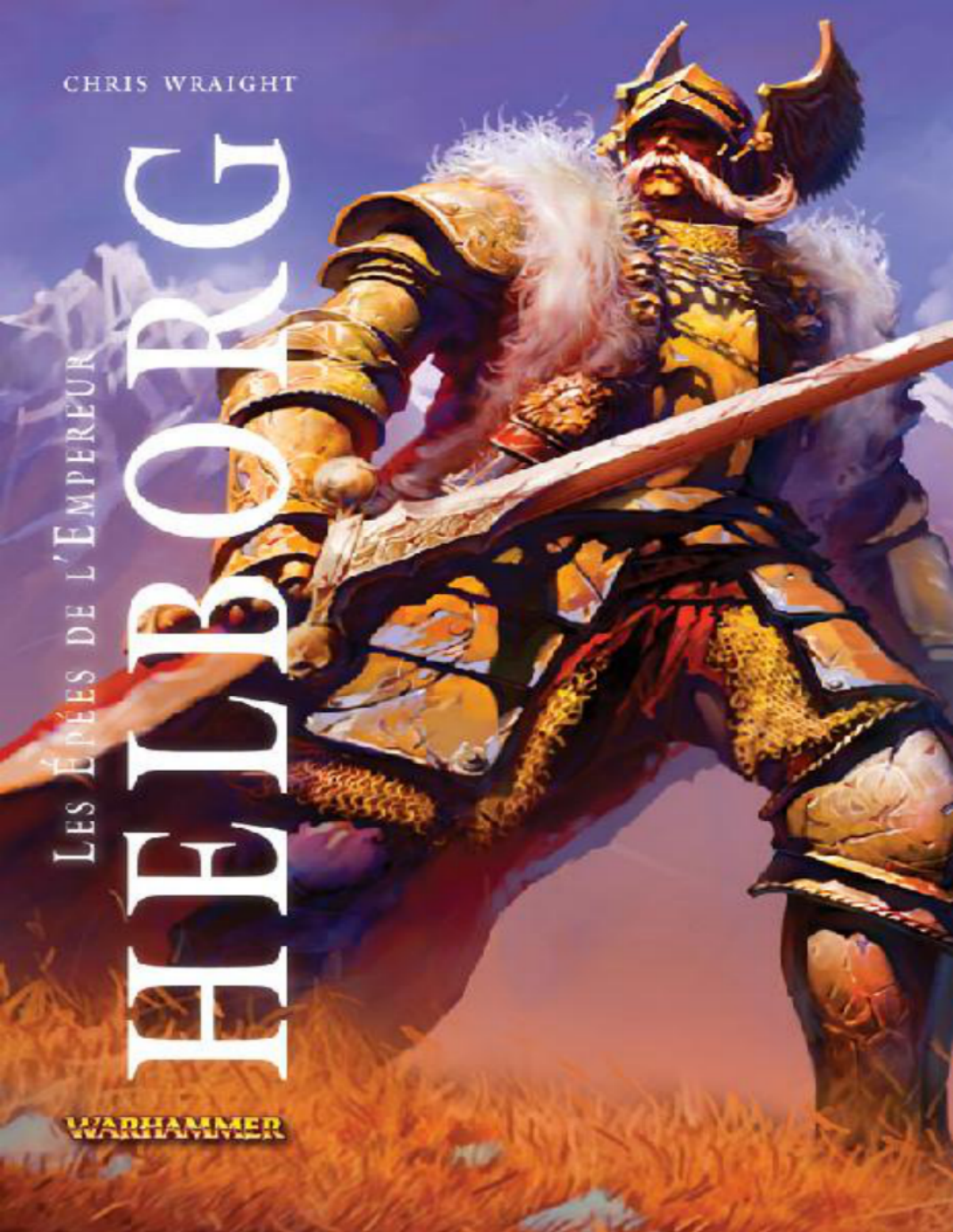
LANZAROTE
Caliente.com

CHRIS WRAIGHT

LES ÉPÉES DE L'EMPEUR

HELLBORG

WARHAMMER

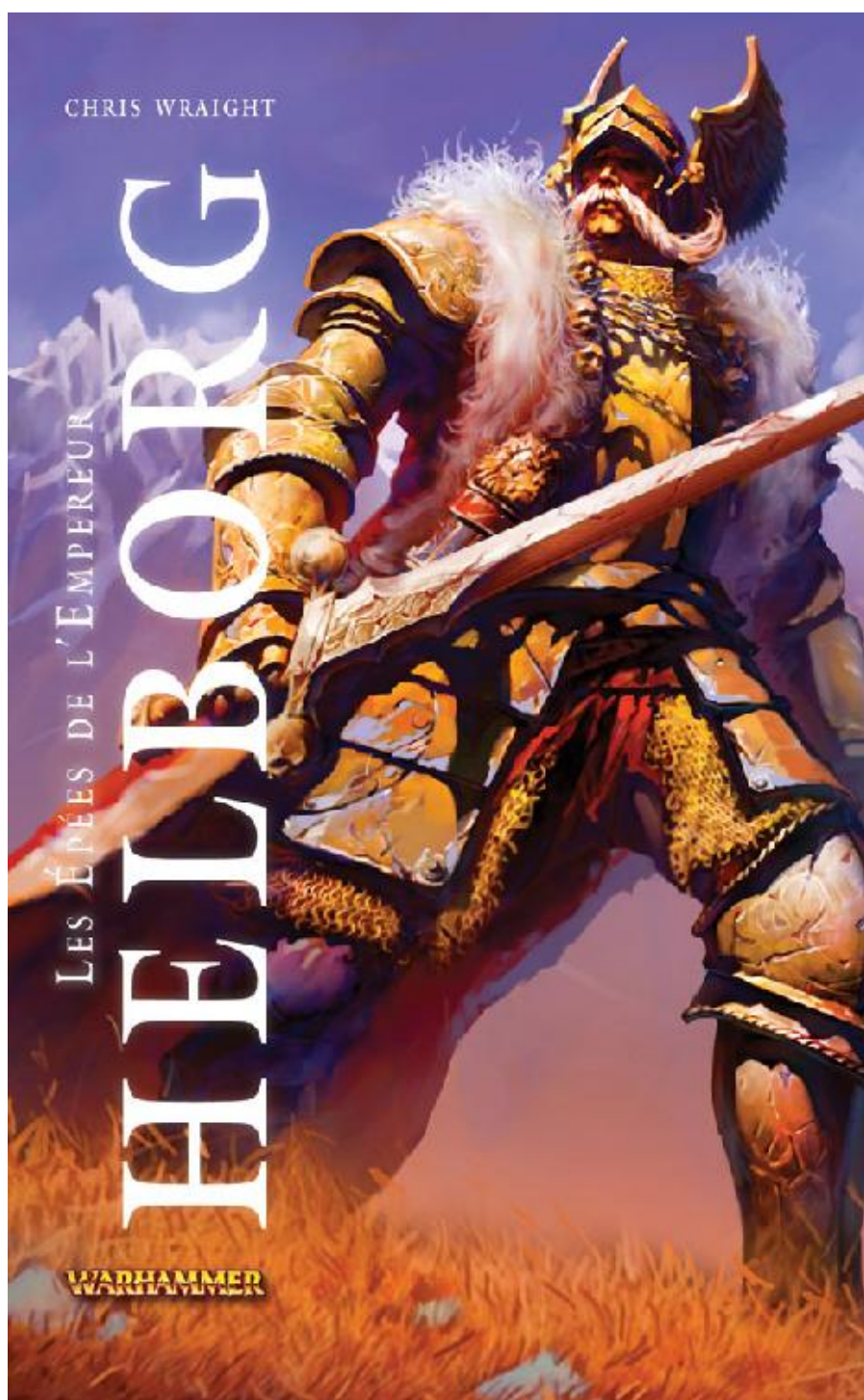


CHRIS WRAIGHT

LES ÉPÉES DE L'EMPEUR

HELBORG

WARHAMMER
VINTAGE



UN ROMAN WARHAMMER

LES ÉPÉES DE L'EMPEREUR

HELBORG

CHRIS WRAIGHT



BLACK LIBRARY



Nous vivons un âge troublé, une époque sanglante aux accents de fin du monde, faite de démons et de sorcellerie, de batailles et de mort. Dans la fureur des flammes et de la destruction se forgent les légendes de ce temps, narrant les faits d'armes de héros intrépides.

Au cœur du Vieux Monde s'étend l'Empire, le plus grand et le plus puissant des royaumes humains, réputé pour ses ingénieurs, ses sorciers, ses négociants et ses soldats ; une terre riche de ses hautes chaînes de montagnes, de ses fleuves majestueux, de ses sombres forêts et de ses vastes cités. Depuis son trône d'Altdorf règne l'Empereur Karl-Franz, descendant sacré du fondateur de ces domaines, Sigmar, et détenteur de Ghal Maraz, le mythique marteau de guerre.

L'époque n'est pas pour autant civilisée. De toutes les régions du Vieux Monde, des palais féodaux de la Bretonnie comme des immensités glacées de Kislev perdues dans le nord lointain, nous parviennent les présages de la guerre. Dans les Montagnes du Bord du Monde, des tribus orques s'unissent en préparation de nouvelles attaques. Bandits et renégats harcèlent les habitants des Principautés Frontalières. Des rumeurs prétendent même que des hommes-rats, les skavens, émergent des marais et des souterrains aux quatre coins des terres connues. Et des désolations nordiques descend une fois de plus l'omniprésente menace du Chaos, des démons et des hommes-bêtes corrompus par la puissance des Dieux Sombres. Tandis qu'approche l'heure des combats, l'Empire a besoin de héros comme jamais auparavant.

L'Histoire Jusqu'à Présent...

La première partie de cette histoire est contée dans le roman *Schwarzhelm*.

Nous sommes au cours de l'été de l'an 2523 du calendrier impérial. La province de l'Averland n'a plus de dirigeant depuis la mort du comte électeur fou Marius Leitdorf. Exaspéré par la longueur du processus d'élection d'un nouveau comte, l'Empereur Karl Franz envoie son champion Ludwig Schwarzhelm à Averheim afin d'accélérer les choses. Ce dernier est accompagné par son espion Pieter Verstohlen et par une armée de hallebardiens du Reikland.

Le poste d'électeur est convoité par deux candidats : Rufus Leitdorf, le fils cadet de l'électeur défunt, et Heinz-Mark Grosslich, un noble méconnu. Au cours des longs mois de conflit politique ayant opposé jusqu'à présent les deux hommes, l'Averland a sombré dans l'indolence. Des rapports font état d'incursions d'orques à l'est, si bien que l'essentiel des forces de Schwarzhelm est envoyé à leur rencontre. À Averheim, le Champion de l'Empereur doit faire face à de lourdes pressions, et lorsqu'on lui annonce que son commandant a été tué à l'est en combattant les peaux-vertes, il quitte immédiatement la ville pour aller le venger.

Pendant ce temps, Verstohlen enquête sur les origines du trafic de l'herbe-de-joie, une racine narcotique, et s'aperçoit que Natassja, la femme de Leitdorf, est au cœur d'un culte chaotique. Il parvient à lui échapper in extremis et trouve refuge auprès de Grosslich. Verstohlen lui promet qu'il sera nommé électeur s'il déclare la guerre aux Leitdorf. Des combats éclatent entre les deux factions, et Verstohlen contacte l'intendant de la ville afin qu'il demande des renforts auprès d'une compagnie de la Reiksguard stationnée à Nuln. Cette dernière est commandée par Kurt Helborg, le rival de toujours de Schwarzhelm.

Schwarzhelm écrase rapidement les orques et s'empresse de revenir à Averheim. En cours de chemin, il découvre les cadavres de ses précédents messagers et une missive à moitié calcinée qui semble impliquer Rufus Leitdorf. Elle fait également allusion à Nuln, ce qui ne fait qu'attiser la suspicion que Schwarzhelm éprouve envers Helborg.

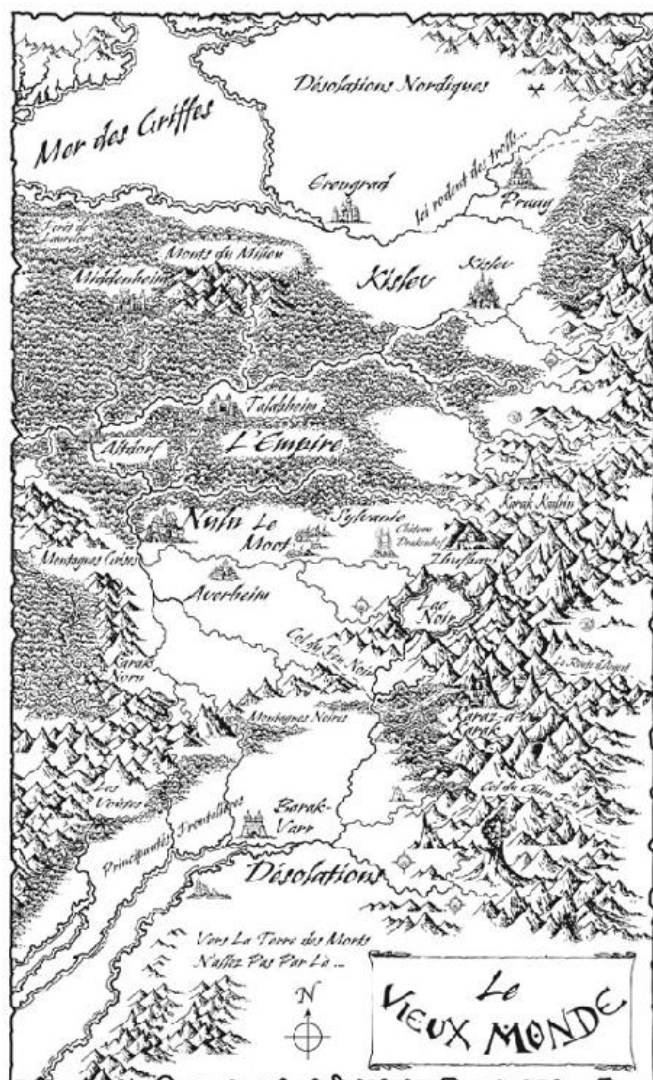
Pendant ce temps, à Averheim, Grosslich et Verstohlen repoussent les forces de Leitdorf dans les quartiers pauvres de la ville. Lorsqu'Helborg et la Reiksguard arrivent, ils découvrent la cité à feu et à sang et les hommes de Grosslich sur le point de vaincre définitivement Leitdorf. Helborg se jette dans la bataille, capture Leitdorf et se met en devoir de traquer Grosslich afin de mettre un terme à la bataille.

Schwarzhelm apparaît au moment où les combats atteignent leur

paroxysme. Voyant Helborg charger Grosslich, il en conclut que la Reiksguard s'est rangée du côté de Leitdorf. Sa colère décuplée par la fatigue éclate alors et il se jette sur Helborg avant de lui infliger une blessure terrible. Cependant, avant de pouvoir lui porter le coup de grâce, la Reiksguard parvient à emporter son commandant, et s'enfuit face aux troupes de Grosslich, en emmenant avec elle Leitdorf qu'elle garde toujours captif.

Suite à cette bataille, Schwarzhelm suit le conseil de Verstohlen et couronne Grosslich électeur de l'Averland. Il repart ensuite pour Altdorf, où il est mis au repos forcé par l'Empereur, celui-ci étant dévasté par l'annonce de la perte d'Helborg. Schwarzhelm décide d'aller se confier à son vieux mentor Heinrich Lassus. Cependant, au cours de la conversation, Lassus se trahit involontairement : Schwarzhelm réalise qu'Helborg et Leitdorf sont innocents et que Grosslich est en fait allié à Natassja, et qu'ils ont tous deux juré allégeance au Chaos. Les deux dévots de Slaanesh sont sur le point de prendre le contrôle de tout l'Averland et de mettre à exécution leurs sinistres plans.

Schwarzhelm fait vœu de se racheter. Dans le même temps, Leitdorf et Helborg sont toujours pourchassés par les troupes de Grosslich et doivent se déplacer sans cesse d'une demeure de Leitdorf à l'autre pour éviter d'être capturés. Helborg doit se battre pour sa vie, encerclé par ses ennemis, tandis que l'Épée de Vengeance, son arme personnelle, a été rapportée par Schwarzhelm à l'Empereur avant d'être mise en sûreté dans les armureries du palais.





Chapitre Un

Anna-Helena ne parvenait pas à les semer. Ils étaient rapides. Terriblement rapides. Et implacables. Elle tourna au coin de l'ancienne boulangerie et s'adossa au mur, la respiration haletante et les doigts crispés sur la pierre. La ruelle était encore plus sombre qu'à l'habituée. Elle n'y voyait pas au-delà de quelques toises. Paniquée, elle fit demi-tour.

Les trois créatures se jetèrent sur elle en feulant comme des animaux. Elle échappa aux griffes de la première et entendit sa robe se déchirer. Elle n'avait aucune échappatoire en dehors de l'obscurité qui s'étendait devant elle. Il fallait qu'elle y plongeât dans l'espoir d'échapper à ces horreurs, qu'elle s'enfuît entre les silhouettes silencieuses des hautes maisons.

— Sigmar, aie pitié de moi ! murmura-t-elle d'une voix paniquée. Ses yeux larmoyaient de terreur. Ses mots se perdirent dans les ténèbres. Personne ne pouvait l'entendre, personne ne pouvait l'aider. Traverser la rivière après la tombée de la nuit était stupide, et elle le savait. Comme tout le monde, elle avait entendu les histoires qui circulaient. Pourtant, elle s'était laissé bercer par les paroles si douces et si gentilles de cette femme aux yeux noirs. Et puis, elle lui avait promis de lui donner de l'herbe-de-joie...

Ses pieds nus et lacérés effleuraient à peine les pavés crasseux. La peur lui donnait des ailes malgré sa robe déchirée qui la gênait.

Cependant, elle n'était pas assez rapide. Elle sentit une serre l'attraper à l'épaule et s'enfoncer dans sa chair. Elle fut tirée en arrière et se débattit en tentant d'ignorer la douleur fulgurante. Son cœur s'affola et le sang coula de plus belle tandis qu'elle essayait désespérément d'échapper à l'étreinte de la créature.

— Lâchez-moi ! hurla-t-elle d'une voix terrifiée, semblable au hurlement d'effroi d'un animal pris au piège.

Une deuxième créature aida la première à la clouer au sol. Elle essaya de résister mais ces créatures étaient trop lourdes. Un masque à la forme bestiale

était penché au-dessus d'elle. Une respiration sifflante en émanait.

— Qui êtes-vous ? sanglota-t-elle en abandonnant toute velléité de fuite. Les trois créatures se dressaient au-dessus d'elle sans rien dire, et se contentaient de la maintenir au sol. “Par Sigmar, *qui* êtes-vous ?”

Un homme apparut soudain derrière ces choses. Elle ne l'avait pas remarqué jusqu'à présent. Il était petit et courbé par l'âge. Sa peau était pâle comme celle d'un universitaire racorni, et ses yeux cernés étaient profondément enfoncés dans leurs orbites. Il poussa une des créatures pour saisir Anna-Helena par le menton et tourner son visage vers la lueur blafarde de Mannslieb. Elle fixait en tremblant de tout son corps cet homme impassible qui la dévisageait.

— Par pitié, laissez-moi partir, sanglota-t-elle. De grosses larmes coulaient sur ses joues ravissantes.

L'homme ne répondit rien, et l'inspectait maintenant sans la moindre pudeur, comme un acheteur palpant un fruit sur l'étal d'un maraîcher.

— Elle fera l'affaire, finit-il par dire d'une voix sèche et fluette. “Nous avons enfin la troisième qu'il nous fallait!”

Les créatures masquées la remirent sur ses pieds et l'entraînèrent le long de la ruelle, vers le bâtiment où elle s'était rendue, et vers ses secrets inavouables.

— Où m'emmenez-vous !? cria-t-elle en luttant en vain contre leur poigne de fer.

Le petit homme lui sourit tristement. Elle avait eu du courage de tenter de fuir, mais aucune victime ne leur avait jamais échappé.

— Vers un autre monde, mon enfant, lui chuchota-t-il tandis que ses séides la tiraient. “Vers un autre monde...”

L'Averland avait enduré la canicule pendant de longues semaines, toutefois le temps changeait enfin. De l'air froid en provenance des montagnes du Bord du Monde balayait les plaines et caressait les eaux des rivières. Le bétail et les paysans le ressentirent, comme toute la faune sauvage. Le vent tournait.

Averheim était sereine dans la lueur mordorée du soir. Les récents affrontements dans les rues et sur les places n'avaient laissé que peu de séquelles sur les façades des maisons les plus élégantes. Le plus gros des dommages avait été causé par les mois d'indolence, au cours desquels une bonne frange de la population ouvrière était restée hébétée à l'ombre des portes cochères, sous l'emprise de l'herbe-de-joie. Pendant les pires moments, les avenues avaient été jonchées de détritrus et les égouts bouchés avaient débordé, provoquant l'éclosion de myriades de grosses mouches noires. Néanmoins, l'ordre avait enfin été rétabli ; tout cela n'était plus qu'un mauvais souvenir.

Suite à son couronnement, Heinz-Mark Grosslich avait installé le siège de son pouvoir dans l'Averburg, l'ancienne citadelle qui dominait la berge est de la rivière. Les bannières figurant la hure à filière d'or pendaient fièrement des

remparts. Les traces des combats, notamment sur la Vormeisterplatz, avaient été soigneusement nettoyées par toute une armée de larbins. Les feux et les émeutes s'étaient éteints et des compagnies en armes patrouillaient les rues après le couvre-feu. Les marchands étaient revenus et le trafic le long de la rivière était de nouveau normal.

Dagobert ToCHFel, l'intendant de l'Averburg, marchait sur l'avenue qui menait de la citadelle au pont du Griffon, le plus vieux de la ville. L'odeur rance et tenace des eaux de la rivière se rapprochait. Néanmoins, la plus grosse partie des détritiques qui stagnaient près des berges avait été retirée pour que les barges pussent accoster. Il en vit une douzaine en arrivant près des quais. Elles se pressaient les unes contre les autres en attendant de s'amarrer au niveau des entrepôts.

Il sourit avec satisfaction. Les mauvais souvenirs de ces derniers jours s'estompaient. Comme tout le monde, il voulait se convaincre que le pire était passé, et guettait le moindre signe d'amélioration. Les Averheimers voulaient retrouver une vie paisible.

Sa peau était moins pâle et ses yeux moins fatigués qu'auparavant, mais il conservait son allure d'universitaire. Avant la venue de Schwarzhelm, sa vie avait été une longue succession de documents officiels et de procédures légales. Elle avait enfin repris son cours ordinaire. Les dirigeants allaient et venaient, mais en définitive, cela n'affectait que très peu ses tâches quotidiennes.

Il aperçut non loin la silhouette vêtue d'or et de gueules du capitaine Erasmus Euler. Il supervisait le déchargement des barges. Une dizaine de ses soldats étaient appuyés nonchalamment sur la hampe de leurs hallebardes, à l'ombre du mur d'un entrepôt. Les autres hommes vaquaient tranquillement. Des groupes de marchands étaient engagés dans des discussions animées et échangeaient des paperasses administratives.

ToCHFel s'approcha de la barge la plus proche, baptisée *Rosalinde*. C'était un navire hideux et sale à la ligne de flottaison incroyablement basse. L'essentiel de son équipage était sur le quai, occupé à décharger son fret, en l'occurrence des matériaux de construction. Il arrivait toujours plus de marchandises chaque jour : du granite en provenance des carrières à l'est, du marbre de Sartosa, du fer de Nuln. Averheim absorbait ces ressources comme une éponge. ToCHFel soupira en pensant à tout ce que cela coûtait. De toute façon, la gestion de ces matières premières ne relevait pas de ses compétences.

— Bonjour, capitaine ! dit-il en adressant un signe de main à Euler.

Il crut voir une expression irritée passer furtivement sur le visage de son interlocuteur.

— Bien le bonjour à vous, intendant, répondit Euler en tendant à ses hommes une liasse de documents. "En quoi puis-je vous aider ?"

— Rien de spécial. Je me promenais pour voir comment se déroule le projet du comte électeur, histoire de m'aérer un peu.

— Tout se passe bien, comme vous pouvez le voir. Sa voix trahissait son énervement, mais Tochfel ne lui en tint pas rigueur. Avant la nomination de Grosslich, la compagnie d'Euler comptait à peine quelques dizaines d'hommes. Désormais, il avait des centaines de soldats à gérer.

Tochfel regarda de l'autre côté de la rivière. Deux autres barges attendaient derrière la *Rosalinde* afin de décharger leur cargaison. D'autres encore formaient une file jusque sous le pont du Griffon. L'encombrement de la rivière menaçait de devenir un problème.

— Combien de barges attend-on ces jours-ci ?

— C'est dur à dire, intendant, mais il faudra s'y faire. Ça ne va pas s'arranger avant plusieurs semaines.

Tochfel était résigné.

— Je m'y suis déjà fait, capitaine, même si tout cela me cause quelques soucis. Il attendit de voir la réaction d'Euler. On l'avait prévenu que le capitaine était un peu soupe-au-lait ces derniers temps. "Ces livraisons ne servent pas qu'à rebâtir les maisons endommagées pendant les émeutes. J'attends depuis près de deux semaines du ravitaillement pour l'Averburg."

— Pourquoi ne pas décharger en aval ?

— J'aimerais bien, Herr Euler, mais il n'y a pas le moindre quai de disponible. Les projets du comte électeur – qui, je n'en doute pas, sont primordiaux – ont monopolisé les ressources de la ville.

Il avait conservé une voix posée mais amicale, ne souhaitant pas lancer un débat à ce sujet. Euler passa la main dans ses cheveux. Il avait l'air fatigué.

— Les choses ont changé, dit-il. Vous n'avez plus à vous charger de certaines choses désormais. Cependant, n'hésitez pas à en toucher deux mots au comte électeur.

— J'ai essayé, mais son emploi du temps est surchargé au point que je n'ai pas réussi à obtenir une entrevue, pas plus que je n'ai pu rencontrer Herr Alptraum, qui semble avoir disparu depuis deux semaines. C'est pour cela que je me suis permis de venir vous voir...

L'ombre d'un instant, il décela une étincelle de peur dans les yeux d'Euler, et remarqua à quel point ses joues étaient creusées, sa bouche pincée.

— Il est vrai que le comte électeur est un homme très occupé. Libre à vous de l'importuner avec ces peccadilles si cela vous chante. Pour ma part, j'ai plus important à faire.

Tochfel perçut clairement l'avertissement et en fut préoccupé. Si même Euler craignait d'aller parler à Grosslich, nul doute qu'obtenir une audience avec ce dernier allait se révéler ardu. Malgré tout ce qu'on pouvait reprocher à Marius Leitdorf, il avait toujours su gérer correctement le trafic sur l'Aver.

— Je comprends, répondit-il diplomatiquement.

Il se tourna de nouveau vers la rivière. L'objet de toute cette effervescence se trouvait à plusieurs centaines de toises sur l'autre rive, et dépassait des toits du quartier pauvre. Décidément, le projet de Grosslich avançait à grands pas. Les échafaudages surplombaient déjà les toits des maisons alentours, et la

silhouette de l'édifice prenait forme peu à peu au sein de ce cocon de bois.

Tochfel esquissa une moue de désapprobation. Il n'avait aucune idée de l'apparence finale de ce projet, mais ses prémices n'étaient pas encourageantes. Quel architecte avait pu concevoir une tour presque entièrement en métal ? Peut-être les choses s'amélioreraient-elles au fil de la construction, mais il en doutait.

Il espérait pourtant être surpris favorablement, pour une fois.

Heinz-Mark Grosslich était assis sur son trône dans la salle d'audience de l'Averburg. Il était vêtu de pourpre, sa couronne vissée sur la tête. Le soleil rasant de la fin de l'après-midi donnait une teinte chaude aux boiseries des murs. Comme partout ailleurs dans la citadelle, des étendards portant son héraldique pendaient aux murs. Les emblèmes traditionnels de l'Averland et du Solland avaient disparu.

Pieter Verstohlen, le conseiller de Schwarzhelm – et accessoirement son espion – était assis à la droite du comte électeur. Il portait ses vêtements habituels : un long manteau en cuir, un gilet en soie et une chemise aux manches bouffantes. Tous étaient taillés sur mesure. Son visage fin et gracieux ne trahissait aucune émotion.

Grosslich évitait de le regarder dans les yeux, car sa simple présence l'irritait. Il s'occuperait plus tard des laquais de Schwarzhelm, mais pour l'instant, il devait conserver une façade de respectabilité. Il savait qu'Altdorf avait les yeux rivés sur lui, comme tout le reste de l'Empire. D'ailleurs, la présence d'un troisième homme en témoignait.

C'était un messenger du palais impérial. Il s'était agenouillé face à Grosslich. Ce dernier s'attendait à une telle visite depuis plusieurs jours déjà. Ce n'était que le commencement d'une longue série d'échanges diplomatiques entre Averheim et Altdorf. Les relations entre les deux villes avaient toujours été tendues, même lorsque les comtes électeurs d'Averland ne manifestaient pas d'autres d'aspirations que celles qu'on pouvait attendre de la part de gouverneurs provinciaux.

Toutefois, Grosslich ne comptait pas être un simple gouverneur provincial. Ses ambitions allaient bien au-delà de ce que l'Empereur pouvait imaginer, et il les réaliserait bientôt.

— Debout, ordonna-t-il sèchement.

Le messenger se releva. Il portait une armure de plates complète sous la livrée rouge et blanche du palais impérial. Son tabard arborait le griffon rampant, et une épée longue pendait à sa ceinture. Ses cheveux grisonnants étaient taillés en brosse, selon le règlement militaire. Il était large d'épaules. Un vétéran, à n'en pas douter ; probablement un chevalier en fin de carrière ayant rejoint le corps des messagers impériaux. Il regarda Grosslich droit dans les yeux.

— J'apporte un message de Sa Très Bienveillante Majesté Impériale, l'Empereur Karl Franz Ier von Holswig-Schliestein, Grand Prince d'Altdorf,

Comte du Reikland et Protecteur de l'Empire.

— Fascinant... murmura Grosslich. Il vit Verstohlen se raidir. Peut-être devrait-il mettre le holà sur l'ironie... Il devait endormir la méfiance de toute cette vermine pendant quelque temps encore. Malgré tout, feindre l'obéissance l'ennuyait au plus haut point.

— L'Empereur m'a ordonné de vous féliciter pour votre nomination sur le trône d'Averland malgré les difficultés que la succession a engendrées. Afin de mettre un terme définitif au climat de sédition de ces derniers mois qui a compliqué la réunification des provinces, Sa Grandeur aimerait savoir quand Votre Seigneurie prévoit de se rendre avec sa cour au palais impérial, afin que Sa Grandeur puisse l'y rencontrer en personne.

Le langage ampoulé de la diplomatie impériale pouvait paraître modéré et complaisant, mais Grosslich ne s'y trompa pas : il était convoqué à Altdorf. Karl Franz voulait voir de ses propres yeux si son intervention en Averland avait porté les fruits qu'il espérait.

— Rapportez à Sa Grandeur mes profonds remerciements pour sa mansuétude, répondit-il. Je sais qu'elle est au fait des circonstances difficiles de ma nomination. Les traîtres qui complotaient la ruine de cette province courent encore, et il reste beaucoup à faire en ville, sans parler des armées de l'Averland à reconstituer. Je suis sûr que par conséquent, Sa Grandeur comprendra que je ne puisse quitter ma capitale dans l'immédiat. Néanmoins, lorsque tout sera rentré dans l'ordre, ce sera un honneur que d'accepter sa généreuse invitation.

Le messenger resta de marbre, mais il saisit la signification de cette réponse jusque dans ses moindres nuances. Grosslich aurait aussi bien pu lui ordonner de retourner au triple galop dans son petit palais pour dire à l'Empereur de prendre son mal en patience. Le comte électeur savoura cet instant.

— Puis-je m'enquérir auprès de Votre Seigneurie du temps que cela prendra ? Je suis certain que Votre Seigneurie est au courant des nombreuses préoccupations de Sa Grandeur, et de l'importance qu'elle accorde malgré tout à l'Averland en cette période difficile pour tout le pays.

Ce qui, dans un langage direct, donnait : réfléchissez bien à ce que vous dites. Karl Franz ne tolère aucune insolence. Il vous a donné ce trône, et il peut vous le reprendre.

Grosslich trouva cela presque touchant de candeur.

— Lorsqu'Helborg sera mort et Leitdorf aux piloris, répliqua Grosslich, je me rendrai à Altdorf.

Une ombre de désapprobation passa sur le visage du messenger.

— Dois-je vous rappeler les ordres explicites de Sa Grandeur concernant le Seigneur Helborg ? Il doit être capturé vivant...

— J'en ai pris note. S'il en est de mon ressort, Helborg sera épargné. Il porta un regard lourd de sous-entendus à son interlocuteur. S'il en est de mon ressort... répéta-t-il.

Un long silence s'ensuivit.

— Je comprends. Je ne manquerai pas d'en informer Sa Grandeur.

Grosslich ne répondit pas. Fin de l'audience. Le messager s'inclina, fit volte-face et se retira sans cérémonie. Les portes à doubles battants de la salle d'audience s'ouvrirent puis se refermèrent silencieusement derrière lui.

— Qu'en dites-vous ? demanda Grosslich à Verstohlen avec un sourire satisfait.

Le conseiller n'avait pas l'air aussi détendu.

— Vous jouez un jeu dangereux. Je ne vois pas quel intérêt vous avez à narguer Karl Franz.

Grosslich rit franchement.

— Sacré Verstohlen ! Toujours aussi circonspect ! Après tout, c'est bien pour cela que je vous emploie !

— Je ne suis pas votre employé.

— Ah oui ! C'est vrai ! Vous devriez d'ailleurs me rafraîchir la mémoire concernant votre rôle exact, je suis tellement habitué à votre présence qu'il m'arrive de l'oublier...

— Je vous en tiendrai informé dès que j'aurai des nouvelles de Schwarzhelm. Je suis le premier étonné qu'il ne m'ait pas encore contacté.

Pour l'instant, Grosslich parvenait à camoufler son impatience, bien que Verstohlen ne lui fût plus d'aucune utilité. Et si le conseiller ne quittait pas rapidement la ville de sa propre initiative, il faudrait trouver des moyens expéditifs pour s'affranchir de sa présence.

— En attendant, vos conseils me sont précieux, se força-t-il à dire.

— Vous avez des nouvelles de Leitdorf ?

— De lui, ou de sa femme ?

— Des deux.

— On m'a rapporté que Rufus se cachait à l'est. Mes hommes le traquent, mais la région est vaste et ils ne peuvent être partout à la fois. Cependant, ce n'est qu'une question de temps avant qu'on le capture. Il est complètement inoffensif désormais.

Verstohlen ne parut nullement convaincu.

— C'est ce que vous croyez. Plus le temps passe, plus le mal risque de reprendre racine.

Grosslich était las des prétendues connaissances de Verstohlen à propos du grand ennemi, alors qu'il n'avait pas la moindre idée de ses ramifications.

— Nous allons redoubler d'efforts, le rassura Grosslich. Les traîtres seront traînés en justice. Soyez sûr que personne ne souhaite voir la fin de la lignée des Leitdorf plus que moi. Je m'en assurerai personnellement s'il le faut.

Markus Bloch s'appuya sur sa hallebarde et se protégea les yeux du soleil. Il se trouvait dans les passes des montagnes du Bord du Monde, en altitude, loin de la chaleur des plaines d'Averheim. Les pinacles de pierre s'élançaient vers le ciel et s'amoncelaient comme les remparts d'une citadelle ancienne et titanique. Au nord et au sud, les sommets étaient encore plus hauts,

couronnés de neiges éternelles. Leur éclat blanc étincelait dans le ciel bleu. Malgré le soleil qui baignait les cols de sa lumière, l'air restait frais, presque froid. Quelle que fût la férocité de l'été qui écrasait l'Averland, les montagnes étaient toujours plongées dans un climat semi-hivernal.

L'armée qu'il avait menée dans les montagnes avait pris ses quartiers à quelques lieues de là, dans un des fortins qui bordaient la route menant au col du Feu Noir. Malgré la taille du bastion, une grande partie des troupes avait été obligée de dresser un bivouac au pied des murs. Il avait plus de deux mille hommes sous ses ordres, si bien que seule la forteresse du Feu Noir serait assez vaste pour tous les accueillir.

Il avait marché loin de la route et des fortins, jusqu'à un lieu désolé niché entre deux pics. L'endroit était plat et faisait presque deux cents toises de diamètre. C'était un cirque entouré par de hautes falaises sur la quasi-totalité de son pourtour. Le soleil peinait à l'illuminer à cause de la hauteur des pics. L'ombre s'accrochait à la roche avec autant de ténacité que le lichen.

Bloch n'avait pas dit un mot depuis plusieurs heures. C'était le troisième lieu de ce genre qu'on lui montrait, et la scène était toujours la même.

Il se tourna vers son guide, le capitaine Helmut Drassler. Il était grand et svelte, et portait une barbe fournie et d'épaisses fourrures, comme le reste de ses hommes. Il observait le spectacle avec un détachement empreint de dégoût, bien qu'il se fût habitué à ce genre de scène depuis le temps qu'il les contemplait.

Seul Kraus, le capitaine de la garde d'honneur de Schwarzhelm, accompagnait Bloch et Drassler. Son expression était tout aussi impénétrable que celle arborée au quotidien par son maître.

— C'est encore pire qu'ailleurs, murmura Bloch. Drassler hocha la tête sans rien dire.

L'endroit était un cul-de-sac, un piège mortel pour quiconque s'y retrouverait coincé. La seule sortie était le goulet dans lequel les trois hommes se tenaient à présent. Si cette échappatoire était bloquée, les malheureux enfermés à l'intérieur n'avaient aucune chance de s'en sortir.

C'était exactement ce qui était arrivé aux soldats qui jonchaient le sol devant eux. Leurs cadavres étaient dans un état de décomposition avancée. Leur peau desséchée avait été blanchie par le vent et commençait à se détacher de leur squelette. Leurs yeux avaient été dévorés par les charognards. Il en restait d'ailleurs quelques-uns. Ils tournoyaient encore dans les airs au-dessus du cirque, attendant que les intrus s'éloignassent pour reprendre leur repas. Une bannière aux couleurs de l'Averland et coiffée par le soleil doré du Solland gisait non loin. Elle était entourée par une pile de corps, là où les hommes avaient formé en vain leur dernier carré.

Des glyphes blasphématoires avaient été peints sur la précieuse étoffe afin de recouvrir les frises des victoires passées. Le soleil avait été grossièrement transformé en une lune grimaçante.

Bloch ne sut dire à l'œil nu combien de corps se trouvaient là. Des

centaines, peut-être même plus encore. Ils s'empilaient sur une telle épaisseur que c'était impossible à déterminer.

— Ils se sont bien battus, nota Kraus.

Effectivement, il y avait au moins autant de cadavres d'orques que d'humains qui gisaient là. Les corps des peaux-vertes se décomposaient plus lentement. Ironiquement, les adversaires, qui s'étaient combattus si féroceement, étaient entremêlés dans une étreinte morbide.

Néanmoins, malgré le nombre de peaux-vertes au sol, il n'était guère difficile de deviner quel camp l'avait emporté. Les armures et les armes des hommes avaient été dérobées. Tout indiquait que des gobelins étaient descendus par les falaises après ou pendant la bataille, probablement pour jeter des projectiles sur les humains agglutinés en dessous. La dépouille d'un petit peau-verte pendait mollement à la paroi, la main coincée dans une anfractuosité.

La bataille avait tourné au massacre. Les humains avaient compris qu'ils étaient condamnés, et avaient emporté dans la tombe autant d'ennemis que possible.

Bloch eut un haut-le-cœur. La configuration des autres sites que Drassler lui avaient montrés était la même. Les soldats avaient foncé dans la gueule du loup.

— Pourquoi ont-ils quitté la protection des forts ? s'interrogea-t-il de nouveau à voix haute. "Cet endroit est la pire des souricières !"

— Je vous l'ai dit, répondit Drassler. Ils suivaient les ordres. Vous pourrez les lire une fois que nous serons retournés au fort.

Bloch secoua la tête. Il n'avait pas été nommé commandant depuis longtemps, mais il combattait au sein des armées de l'Empereur depuis son adolescence. Lorsqu'un ordre paraissait insensé, il y avait toujours un moyen de le contourner.

Il s'accroupit et inspecta les cadavres les plus proches. Les dépouilles de la garnison de la forteresse du Feu Noir s'épalaient sur le sol du cirque. Les vêtements étaient déchirés et souillés. Les orbites vides et constellées de croûtes de sang fixaient le ciel bleu d'un air sinistre.

Bloch les ignora et s'intéressa aux peaux-vertes. Devant lui était étendu le corps d'un goblin, à en juger à son nez crochu et à ses crocs jaunes et effilés. Il avait été empalé par une épée dont la poignée dépassait de son torse malingre. Ses mains griffues étaient tendues vers le ciel par la raideur cadavérique, figées dans un dernier spasme d'agonie.

Bloch examina l'armure. Une cotte mailles, comme c'était généralement le cas pour les peaux-vertes. La créature portait une épée courte. Généralement, les masses et les gourdins étaient plus répandus. L'arme était de bonne qualité, comme l'équipement des orques qu'il avait rencontrés jusqu'à présent en Averland. De fabrication impériale, indubitablement.

Il se pencha pour voir de plus près le visage du goblin. La mort n'arrangeait guère ses traits repoussants. Une longue langue noire pendait de

sa gueule ouverte, et son faciès était figé dans un rictus de rage. Son expression était empreinte d'une telle cruauté qu'il était difficile de croire au premier coup d'œil qu'il était bel et bien mort.

Un rayon de soleil vint danser sur un objet brillant : une pièce que le gobelin avait portée en guise de boucle d'oreille. Bloch tira dessus, et l'arracha facilement du lobe à moitié décomposé. Il s'agissait d'une pistole impériale embossée du profil de Karl Franz et de la date de sa fabrication. Elle avait été frappée à Altdorf cette même année. Les pièces neuves étaient rares, car il fallait du temps pour qu'elles passassent de main en main à travers l'Empire. Pourtant, ce n'était pas la première que Bloch trouvait dans ces charniers. D'une façon ou d'une autre, les peaux-vertes avaient eu accès à des armes impériales et à de grosses caisses débordant de pièces frappées récemment.

Il se releva, la pistole serrée dans son poing.

— Encore une ? demanda Kraus.

— Encore une...

Il se tourna vers Drassler.

— J'en ai assez vu. Retournons au fort.

— Méfions-nous, il reste encore des peaux-vertes dans les parages, même si je ne sais pas combien, les avertit Drassler.

— Ça ne change rien, gronda Bloch en serrant plus fortement la pistole.

“Pas un d'entre eux n'en sortira vivant.”



Chapitre Deux

La Tour de Fer n'était pas le seul bâtiment en construction à Averheim, mais c'était de loin le plus grand. Tout un pan du quartier pauvre avait été rasé afin de l'ériger. Certaines des maisons qui avaient été démolies dataient de l'époque des premiers empereurs, avant même que la cité devînt suffisamment vaste pour s'étendre de l'autre côté de la rivière, et qu'elle eût absorbé les villages étalés sur la berge ouest. Ces demeures avaient été balayées par la marche inexorable de l'Histoire Impériale, et n'étaient plus qu'un souvenir.

Les travaux progressaient rapidement, si rapidement en fait que des hommes s'en émerveillaient jusqu'à Streissen, et même à Nuln. Les Leitdorf et les Alptraum avaient fait bâtir leurs propres monuments lors de leurs règnes, mais de tels chantiers avaient toujours demandé de longues années pour être achevés. La réalisation des fondations de la Tour de Fer n'avait pris que quelques semaines, et son armature de métal s'élevait déjà haut dans le ciel.

Malgré la prouesse technologique requise pour sa construction, la tour n'était pas populaire. Peu de temps après le début des travaux, les habitants du quartier pauvre avaient appris à contourner le chantier, si bien que rares étaient ceux à s'y aventurer de leur propre chef. Les gens qui passaient à proximité faisaient le signe de la comète sur leur poitrine : la tour avait mauvaise réputation, et certains n'avaient pas tardé à la surnommer le 'Caprice de Grosslich'.

Cependant, nul ne savait dire précisément *pourquoi* la tour était si impopulaire, alors que le nouveau comte électeur était adulé par son peuple. L'ordre avait été promptement restauré dans la ville, et l'or coulait de nouveau à flots dans les coffres des marchands. Certes, on murmurait qu'il était encore possible de se procurer de l'herbe-de-joie au marché noir, mais nul ne pouvait nier que le trafic avait largement diminué.

Malgré tout, des histoires inquiétantes venaient entacher ce tableau presque

idyllique. On racontait qu'un bébé à trois bras et dénué d'yeux était né à proximité de la tour. Lorsque les fondations avaient été posées, le lait avait subitement tourné dans toute la ville. Aucun oiseau ne venait se percher sur son armature, et on ne les entendait plus chanter à l'aube ni au crépuscule. Néanmoins, ces rumeurs étaient invérifiables, et provenaient généralement de mégères n'ayant rien d'autre à faire de leur journée.

Pourtant, dans ce monde étrange, toute histoire recelait toujours une part de vérité. En outre, de beaux jeunes gens continuaient à disparaître à un rythme régulier. Ils n'étaient pas nombreux – un ou deux de temps à autre – mais cela ne passait pas inaperçu. Des telles disparitions se produisaient déjà avant le commencement des travaux. À cette époque, les gens les avaient mises sur le compte des temps troublés que traversait la ville. Depuis, Grosslich avait prononcé un édit à ce sujet, promettant la peine de mort à quiconque serait déclaré coupable d'avoir pris part à ces sinistres événements.

En dépit de cela, les disparitions n'avaient pas cessé. On prétendait même qu'elles avaient principalement lieu aux abords de la tour. De plus en plus de gens commençaient à croire à ces affabulations, qui n'étaient pourtant étayées d'aucune preuve tangible. La rumeur se répandait comme une traînée de poudre.

Encore vêtu des robes qu'il portait lorsqu'il avait accueilli le messager, Heinz-Mark Grosslich se dirigeait vers la tour en savourant l'ironie de la situation. Les idiots, les fous et les illettrés étaient les seuls à réaliser les horreurs qui accablaient la cité. Les autres se voilaient la face en ignorant les faits, et ne réagiraient pas avant qu'il fût trop tard.

La nuit était tombée. Le chantier était étroitement surveillé par des soldats de sa garde rapprochée, des guerriers loyaux qui avaient combattu à ses côtés contre Leitdorf dès le début des hostilités. Il en vit quelques-uns se mettre au garde-à-vous quand ils l'aperçurent. Comme toujours, ils avaient l'air surpris de le voir seul, alors qu'il avait fait des allers-retours entre la tour et l'Averborg, sans aucun cortège, plusieurs fois au cours de ces dernières semaines. Lorsque l'édifice serait achevé, il deviendrait le nouveau siège du pouvoir de l'Averland. L'Averborg devrait s'incliner. La ville avait besoin d'un nouveau départ, d'une nouvelle orientation.

Il fit un léger signe de tête aux gardes, les dépassa et entra sur le chantier. Aucun de ses soldats n'était autorisé à y pénétrer : leur tâche consistait uniquement à patrouiller autour du site. Cependant, cela ne signifiait pas que l'intérieur du chantier était sans surveillance, mais simplement que ces gardes-là étaient plus... spéciaux.

Une fois à l'intérieur de la palissade, il put admirer toute la splendeur de la tour. Elle ressemblait à une serre s'extrayant du sol. D'énormes poutrelles de fer avaient été plantées dans la terre afin de servir de support au reste de la structure. Lorsqu'elle serait achevée, la tour ressemblerait à une immense flèche noire qui dominerait les terres. Son sommet serait coiffé de remparts d'où jailliraient six pointes en fer longues de plus d'une perche. Ce serait le

sanctuaire de l'édifice. Il offrait une vue imprenable sur toute la ville. C'était à partir de ce pilier de pouvoir indomptable qu'il comptait plier tout le pays à sa volonté.

Toutefois, il restait encore beaucoup à faire. Les niveaux inférieurs de la tour étaient encore inachevés. Des piles de treillis et de chevrons, des blocs de pierre taillée, des clous énormes et des tas de sable s'épandirent au sol. Ce désordre piqua au vif le sens de l'esthétique de Grosslich. Il allait devoir rappeler aux ouvriers d'être moins négligents.

Il s'approcha du centre du chantier et ne tarda pas à apercevoir la porte à travers les ténèbres. Elle était imposante, de plus de deux toises de haut sur autant de large, et était décorée de frises en fer noir. On pouvait discerner ici et là un visage figé dans un rictus d'agonie, et en entrelacs de membres et de torsos nus. Les portes elles-mêmes étaient embossées de symboles et d'icônes impies réalisés avec un talent extraordinaire. Grosslich ne savait pas exactement ce qu'ils signifiaient, mais il n'allait pas tarder à l'apprendre. Ses compétences en ce domaine grandissaient de jour en jour...

Le mur derrière la porte était à peine entamé et ne la dépassait que de quelques pieds. On pouvait apercevoir clairement l'armature en métal sur laquelle il allait être apposé. Cette porte ne menait vers rien, pourtant, elle était gardée par deux soldats en armure complète. Leurs protections étaient étranges, et n'avaient rien en commun avec la livrée portée par les gardes de l'Averborg. Elles étaient constituées de plaques de métal polies et brillantes. Ces gardes portaient des hallebardes à double tranchant dont l'acier semblait avoir été remplacé par un cristal éclatant. Ils étaient petits et se tenaient un peu voûtés, comme si les articulations de leur corps avaient été altérées. Leurs heaumes étaient dotés de museaux imitant les babines retroussées d'un molosse, mais le plus perturbant était qu'aucune tête normalement constituée n'aurait pu y tenir. Tels étaient les talents de Natassja, ces malheureux ayant fait les frais de ses expérimentations imaginatives.

Grosslich sentit une bouffée d'amour l'envahir quand il posa les yeux sur ses créations. Elle était tout pour lui. Avant de la rencontrer, il n'était qu'un petit propriétaire terrien de l'arrière-pays qui vivait près de la frontière avec le Stirland. Elle avait fait de lui l'homme le plus puissant de la province. Jusque-là, il n'avait jamais rencontré une femme aussi belle, et surtout aussi intelligente.

— Ouvrez les portes ! ordonna-t-il. Les gardes s'exécutèrent sans mot dire, bien qu'un souffle rauque se fît entendre à travers leurs masques de fer quand ils forcèrent leurs corps maltraités à bouger. La plupart d'entre eux ne survivaient pas aux attentions de Natassja. L'art corporel était une discipline très exigeante.

Les portes s'ouvrirent en révélant un escalier qui plongeait vers les soubassements de la tour. Il put sentir l'odeur du jasmin. L'odeur de Natassja. Il entendit également des sons bienfaisants, bien qu'imperceptibles : des cris de douleur. Elle avait enfin le temps et l'occasion de laisser libre cours à son

imagination débridée, même si pour l'instant, tout n'était qu'un prélude à ce qui allait advenir. Bientôt, de tels hurlements allaient résonner dans tout l'Averland.

Grosslich sourit et descendit dans les entrailles de la tour. Les portes se refermèrent derrière lui dans un claquement sec.

Ludwig Schwarzhelm termina sa phrase et posa la plume dans l'encrier. Il se redressa sur sa chaise, fit jouer les articulations de ses épaules pour les détendre et leva la tête de son bureau.

Il ne reconnut pas les murs de la pièce à la lueur des bougies. Il s'était rarement assis à son bureau à Altdorf au cours de ces décennies de campagnes militaires incessantes. Aujourd'hui, tout cela appartenait au passé. Il avait été assigné à résidence, à l'écart des affaires politiques de l'Empire, attendant le pardon de l'Empereur pour les événements récents. Ludwig n'avait aucune idée du temps que cela allait prendre.

L'aménagement était spartiate. La plupart des officiers de son rang vivaient dans des demeures opulentes, assistés par toute une armée de serviteurs et se vautrant dans les trésors qu'ils avaient pillés aux quatre coins du Vieux Monde. Ludwig n'était pas comme eux. Sa maison était ordinaire, bien que proche du palais impérial. Il n'avait qu'un seul majordome, qui était chargé de surveiller sa demeure lorsqu'il était en campagne, et employait en tout et pour tout les services d'une seule femme de chambre, la mère cacochyme d'un des soldats qui l'avait servi et qui était mort sous ses ordres. Ces deux serviteurs lui étaient dévoués, mais il avait du mal à les regarder en face depuis qu'il était revenu de l'Averland. Il se sentait diminué, honteux.

L'air nocturne soufflait agréablement par la fenêtre ouverte. Le feu mourait doucement dans l'âtre et la pluie continuait de tomber sur la ville en battant un rythme irrégulier sur les toits. Il travaillait depuis des heures. Il n'était pas à l'aise avec une plume, surtout lorsqu'il s'agissait d'écrire une lettre à l'Empereur en personne. Ses errements stylistiques lui avaient demandé une bonne partie de la journée et de la nuit; malgré tout, il n'était pas satisfait du résultat. Il aurait aimé que Verstohlen fût là pour l'aider. Son espion était toujours de bon conseil.

Il souffla pour faire sécher l'encre, plia la lettre avant de la glisser dans une enveloppe, ouvrit un tiroir et prit son sceau personnel, puis alluma une bougie rouge et versa quelques gouttes de cire avant d'y imprimer l'empreinte de son sceau. Sa simple vue l'emplit de tristesse. Il représentait l'Épée de Justice et le blason impérial coiffés de ses initiales. Autrefois, ce sceau lui inspirait de la fierté. Aujourd'hui, il avait l'impression d'avoir trahi la confiance qu'on avait placée en lui.

Il attendit que la cire fût froide et posa l'enveloppe devant lui, à côté de la clé qu'il avait trouvée dans la maison d'Heinrich Lassus. Il lui avait fallu un peu de temps pour découvrir son usage, mais ses accointances à Altdorf lui avaient été utiles. Le vieil homme avait été prudent, mais il avait commis

l'erreur de se fier à sa réputation pour tromper son entourage. Tous n'avaient pas été dupes, bien que Schwarzhelm fût le seul à connaître l'ampleur de sa trahison. L'incendie de sa demeure avait fait disparaître toutes les preuves, y compris celles de son odieuse métamorphose. Les gens pensaient que le vieux général avait connu une mort accidentelle, ce qui était précisément ce que Schwarzhelm souhaitait. La vérité ne devait pas éclater au grand jour. Pas encore.

Il saisit la clé et la fit jouer dans ses mains. Le métal brilla à la lumière des chandelles. Il ne comprenait toujours pas pourquoi Lassus avait agi de la sorte. Le vieux général n'avait pas d'amis en Averland, et aucun intérêt à voir l'un ou l'autre parti accéder au trône. Il n'avait manifesté aucun désir de reconnaissance ou de promotion de la part de ses supérieurs. C'était d'ailleurs pour cela qu'il était unanimement admiré. *J'ai reçu le privilège de me retirer du champ de bataille pour vivre mes derniers jours dans la paix.* C'était ce qu'il avait dit à Schwarzhelm peu de temps avant que ce dernier partît pour Averheim. Ludwig s'étonnait encore de la facilité avec laquelle Lassus avait proféré un tel mensonge.

Il chassa ces pensées et se concentra sur l'instant présent. Plus il ressasserait ses erreurs, moins il pourrait les racheter. Les avertissements de Verstohlen le hantaient. Il avait été témoin de la corruption du Chaos au cœur même d'Averheim, et la mort horrible de Lassus venait corroborer ses craintes. Natassja vivait encore, cela ne faisait pas le moindre doute. Peut-être Rufus Leitdorf était-il toujours en vie lui aussi. Quoi qu'il en fût, Verstohlen courrait un grave danger tant qu'il se trouverait à Averheim. Schwarzhelm lui avait envoyé plusieurs messages codés en les confiant aux messagers en lesquels il avait le plus confiance, mais il doutait qu'ils arrivassent à bon port. Il devait retourner lui-même à Averheim pour racheter ses fautes, pour se venger et pour découvrir la vérité.

Il avait essayé en vain d'obtenir une audience auprès de l'Empereur pour lui faire part de ses craintes. Auparavant, jamais Karl Franz n'aurait refusé de le voir. Cela le blessait profondément. L'Empereur lui en voulait-il toujours au point de rejeter toute idée d'une nouvelle rencontre, ou tentait-il simplement de le protéger en le tenant à l'écart, le temps qu'il se remît de son échec ? Le fait que la corruption eût pu se répandre au sein même du palais impérial et qu'elle eût intercepté ses missives n'était pas non plus à exclure.

Cela n'avait plus d'importance. Il avait pris sa décision. Il allait partir pour Averheim dès qu'il aurait terminé les trois dernières choses qu'il devait accomplir à Altdorf.

Il se leva en fourrant la clé et la lettre dans la poche intérieure de son gilet, puis s'empara de la houppelande sombre qui pendait à la patère et l'enfila. La Rechtstahl pendait à sa ceinture. Il ne l'avait pas dégainée depuis son retour d'Averland, car il craignait de devoir contempler une nouvelle fois son acier gravé de runes. L'esprit de l'épée était accusateur. Comme toutes les armes gravées par les nains, elle n'était pas indifférente au sang qu'elle versait.

Il sortit de la pièce. Il avait trois choses à faire : s'assurer que sa lettre parviendrait à l'Empereur, consulter les archives privées de Lassus dans les catacombes du palais, et récupérer l'Épée de Vengeance, afin de la restituer à son maître s'il vivait encore.

Trois choses à faire, mais pas des moindres. Il jeta un ultime regard en arrière, puis souffla la chandelle à l'entrée du bureau et se prépara à pénétrer par effraction dans une des forteresses les mieux gardées de l'Empire.

Grosslich posa le pied sur la dernière marche. Les cris produisaient une cacophonie intense. Ils envahissaient les couloirs et les antichambres comme une mélodie entêtante. Il s'arrêta un instant pour les savourer. Il pouvait presque les sentir investir son corps. C'était un mélange délicieux de peur et de désespoir. Il ne savait pas si ces victimes réalisaient la chance qu'elles avaient de connaître des sensations aussi extrêmes. Peu à peu, malgré la lueur d'espoir qui ne quittait jamais un être vivant jusqu'à son dernier souffle, leur esprit allait vaciller, puis Natassja allait façonner leur cerveau selon ses caprices, parfois de façon très littérale.

Un corridor s'étirait devant lui sur presque trois arpents. À l'abri sous la ville, Natassja avait enfin pu satisfaire ses besoins d'esthète. Le sol était lisse et chaud. Une lueur violette en émanait et animait les détails des gravures qui ornaient les murs. Elles étaient du même style que celles des portes. C'était le thème favori de Natassja : des éphèbes et des nymphettes dont les corps mêlés dessinaient un ballet d'extase et d'agonie. La finesse de la gravure était telle que ces sculptures semblaient réelles, prises pour l'éternité dans une stase extatique.

Des arches s'ouvraient de part et d'autre du couloir à intervalles réguliers. Leur clé de voûte était décorée d'un symbole stylisé à la gloire du dieu des plaisirs. Les cris provenaient des salles situées au-delà. Grosslich n'avaient pas encore eu le temps de toutes les visiter, mais il savait qu'il s'agissait des ateliers où Natassja menait ses divers travaux artistiques. Les rares fois où il avait osé y pénétrer, l'expérience s'était révélée traumatisante. Sa part d'humanité était tenace, et même après tout ce qu'il avait appris, il éprouvait encore des difficultés à observer des scènes aussi horribles. Il lui faudrait chasser définitivement cette faiblesse. C'était le dernier obstacle qui se dressait entre lui et l'apothéose.

Le couloir s'ouvrait à son extrémité sur une salle octogonale. Lorsque la tour serait achevée, cette pièce souterraine se trouverait directement au-dessous de son axe. Pour l'heure, seule une grue se trouvait à la surface du sol, à la place de ce qui allait devenir un édifice imposant.

Il s'avança dans le corridor. L'écho de ses pas sur le sol vitrifié résonna le long des murs, et offrit un contraste plaisant avec les gémissements en provenance de la quatrième arche. Il la dépassa et aperçut à travers l'ouverture donnant sur la salle octogonale que Natassja l'attendait.

— Mon amour ! dit-il avec emphase, subjugué par sa beauté.

Elle était assise au centre de la pièce, sur un trône d'obsidienne. Sa peau autrefois aussi blanche que l'ivoire était désormais bleu pastel. Les globes opalescents de ses yeux brillaient comme des flammes sur son visage de déesse. Ses dents étaient aussi blanches et parfaites que les premières neiges, bien qu'elles semblassent légèrement plus pointues qu'auparavant. Sa robe de soie céruléenne voilait à peine ses formes parfaites, et un collier en ithilmar pendait à son cou délicat. Ses cheveux longs et noir de jais tombaient en cascade sur ses épaules dénudées.

À l'approche de Grosslich, elle se leva avec grâce.

— Quelles nouvelles d'Altdorf ? demanda-t-elle en descendant élégamment les marches de l'estrade sur laquelle se trouvait son trône. Sa voix était glaciale, et il ne put s'empêcher de frissonner en l'entendant.

— L'Empereur m'a convoqué, mais j'ai temporisé.

Natassja resta pensive quelques instants.

— Sa patience a des limites, finit-elle par dire. De plus, Schwarzhelm lui apprendra la vérité tôt ou tard.

Grosslich haussa légèrement les épaules. Pourquoi tous ceux qui l'entouraient étaient-ils aussi inquiets alors qu'ils avaient toutes les cartes en main ?

— Es-tu certaine que Lassus s'est trahi ?

— C'était un faible, dit Natassja avec dédain. J'ai vu son âme. Son lapsus révélateur va lui coûter un millier d'années de tourments. Sa voix trembla imperceptiblement sous l'effet de la colère. "Oui, il s'est trahi, et par-là même, il nous a tous mis en péril. Schwarzhelm a été ébranlé par son échec, mais il reste dangereux."

— Je suis certain que tu as déjà pensé à un plan...

— Nous avons toujours des agents à l'œuvre au palais. Nous devons maintenir aussi longtemps que possible l'illusion que Rufus est le véritable traître. D'ici là, il nous faut tuer deux hommes. Tout d'abord Schwarzhelm, même si cela risque de s'avérer compliqué compte tenu de son éloignement. L'autre est plus facile à atteindre.

— Verstohlen ?

— Exactement. Occupe-toi de lui.

— Avec plaisir. Son insolence m'est devenue insupportable.

— Pour finir, j'aimerais voir des avancées concrètes concernant la traque de Rufus. As-tu des nouvelles de tes hommes ?

Elle parlait rapidement, sans hésiter. Elle était sûre d'elle. Lorsqu'il n'était encore qu'un homme ordinaire, Grosslich pensait que tous les cultistes étaient fous à lier, mais bien que Natassja eût ses excentricités, ses façons restaient toujours raffinées. Cela n'avait rien de surprenant. Après tout, elle avait eu le temps d'aiguiser son talent au fil des siècles.

— C'est une tâche ardue, ma déesse, se justifia Grosslich. Il s'est caché dans ses terres et a reçu la protection de ses partisans. Je ne cesse d'envoyer des renforts, mais il est impossible de ratisser une région aussi vaste.

Natassja secoua la tête.

— Cela prend trop de temps. Suis-moi, j'ai quelque chose à te montrer.

Elle le guida le long du couloir. Grosslich frémit en réalisant qu'elle le menait vers une des antichambres. La première. Il ne l'avait jamais visitée.

— Le seul facteur de risque provient d'Helborg, lui expliqua-t-elle tout en marchant. Je n'avais pas prévu sa présence dans mes plans initiaux, même si celle-ci a finalement tourné à notre avantage. Mes sens m'indiquent qu'il est toujours en vie. Elle se tourna face à lui avant de pénétrer dans l'antichambre. Son air était grave. "Je le redoute plus que tous les autres. C'est un impondérable qui pourrait bien se retourner contre nous."

Elle franchit l'ouverture. Grosslich lui emboîta le pas. Ses yeux mirent quelques secondes à s'habituer à la pénombre.

— Je pensais que tu t'étais servie de lui pour faire vaciller Schwarzhelm...

Natassja acquiesça.

— Tout à fait. J'en avais discuté avec Lassus. Nous avons pris soin de lui faire croire que Rufus était de mèche avec Helborg, mais ce n'était que la cerise sur le gâteau. Rétrospectivement, je ne suis pas sûre que ce fût une bonne idée.

Grosslich s'était habitué au manque de lumière. L'antichambre était vaste au point qu'il ne pût percevoir le mur opposé. Des chevalets dotés de solides liens en cuir s'alignaient de part et d'autre de la pièce, ainsi que des étagères où étaient disposées diverses fioles remplies d'un liquide violacé, des tubes à essai et toute une collection d'instruments de torture. De temps à autre, leur métal scintillait d'une lueur malsaine. Des peaux humaines étaient tendues aux murs. Elles étaient recouvertes d'inscriptions aux pleins et aux déliés élégants, et tracées dans un sang devenu noir au fil des ans. Le sol était collant, même si Grosslich ne vit pas à quoi c'était dû. Il entendit un raclement à l'autre bout de la pièce. Quelque chose se déplaçait.

— J'ai vu le coup qui a transpercé Helborg, dit Grosslich en tentant de faire abstraction de son environnement. "Il peut encore en mourir."

— C'est possible, mais nous devons nous en assurer. Approche !

Ce dernier ordre ne lui était pas destiné. Le raclement se fit entendre de nouveau. Quelque chose rampait vers eux.

— Qu'est-ce donc, ma déesse ? demanda Grosslich. Il était nerveux. En dépit de tout ce qu'il avait déjà vu, il ne pouvait s'en empêcher. Il avait encore des progrès à faire.

— Un nouveau jouet, répondit-elle en dévorant du regard la forme qui se traînait vers elle. "Le stade ultime des créatures sur lesquelles je travaillais auparavant. Je les appelle mes courtisanes. Qu'est-ce que tu en penses ?"

La chose était une femme autrefois magnifique. Elle était mince. Sa peau blanche avait l'air doux, et ses cheveux châains pendaient en longues tresses. Nul doute que quelques semaines auparavant, elle riait encore avec insouciance dans les rues d'Averheim en aguichant les garçons.

Désormais, elle ne prononçait plus un mot. Sa peau de pêche était sillonnée.

Ses yeux avaient été arrachés et remplacés par des disques en bronze. Ses vêtements déchirés recouvraient à peine ses frêles épaules sans cacher les modifications chirurgicales immondes de son corps. Des os saillaient au niveau de ses hanches, de ses genoux, de sa poitrine. Ses doigts sectionnés avaient été remplacés par de longues griffes en métal qui luisaient dans la pénombre. Son visage ravagé était tordu dans un rictus de douleur perpétuelle. Grosslich ne sut dire si elle pouvait parler. Déjà qu'elle était tout juste capable de se mouvoir...

— Impressionnant ! s'exclama-t-il en essayant de chasser de ses pensées les horreurs qu'elle avait dû endurer. "De quoi est-elle capable ?"

— J'ai procédé à d'innombrables modifications, expliqua Natassja sans s'émouvoir. "Son cœur a été remplacé par un petit coffret contenant un fragment de cette pierre dont je t'ai parlé. Ainsi, elle a pu survivre malgré le retrait de sa moelle épinière. Si je lui donne un ordre, elle le suit envers et contre tout. De plus, elle n'a pas besoin d'être proche de moi pour conserver toute sa vigueur."

La courtisane continuait de se rapprocher. Elle semblait aveugle en plus d'être infirme. Le moindre de ses mouvements avait l'air de la faire souffrir atrocement.

— Elle n'est pas très rapide...

Natassja sourit et caressa la joue de sa victime lorsque celle-ci leva la tête vers elle.

— Ne te laisse pas duper par son aspect inoffensif. Le changement est radical quand elle reçoit l'ordre approprié. Natassja la regardait avec tendresse, comme une mère chérissant son enfant. "Pour l'instant, elle est perdue dans son propre monde de douleur, mais je peux changer tout cela rien qu'en lui donnant un nom."

— Un nom ?

— Un simple nom, Heinz-Mark. Tu n'imagines pas la résonance de ce genre de petite chose dans l'éther. Il suffit que je lui donne le nom de sa proie pour qu'elle la trouve. Mais je ne le ferai que lorsqu'elle sera prête.

— Elle ne l'est pas ?

— Pas encore, répondit Natassja en passant la main dans les cheveux de sa créature. "Il m'en faut au moins trois, et le processus menant à leur création est long et difficile. Lorsque je les aurai, je pourrai les lâcher. Alors, elles traverseront l'Averland d'un bout à l'autre s'il le faut, sans jamais se reposer ni montrer la moindre hésitation."

Elle se tourna vers Grosslich. Ses yeux brillaient d'impatience.

— Je n'aurai qu'à leur donner le nom d'Helborg, Heinz-Mark, et elles le débuseront !

Rufus Leitdorf se pencha au-dessus du visage tourmenté de Kurt Helborg. Le Reiksmarshall était endormi sur un matelas confortable en plumes d'oie. Rufus se trouvait seul avec lui, dans cette chambre d'une des demeures

secondaires que son père possédait dans l'arrière-pays de l'Averland. La pièce était grande et haute de plafond, et dotée d'un riche mobilier. À elle seule, la couche d'Helborg était déjà plus vaste que la mesure de certains paysans. La tête de lit était en bois sculpté représentant des dragons et des griffons.

C'était le beau milieu de la nuit. La lueur des bougies rendait le visage d'Helborg encore plus pâle qu'à l'accoutumée. Ces traits, si admirés et révéérés à travers tout l'Empire, étaient désormais tirés, et la moustache d'ordinaire si fière pendait piteusement en mèches filasse sur ses joues. Le Reiksmarshall respirait difficilement et transpirait abondamment.

Leitdorf prit une autre serviette et lui essuya le front. Quelques mois auparavant, il n'aurait jamais pensé devoir un jour prendre soin de quelqu'un, même d'une personne aussi célèbre qu'Helborg, toutefois les temps avaient changé. Rufus était désormais un fugitif sur ses propres terres. Il était traqué par des hommes qu'il aurait dû commander. Pour l'instant, ses rêves de grandeur devaient attendre.

Il posa la serviette sur la table de chevet et se rassit sur le lit en observant d'un air absent la respiration irrégulière du Reiksmarshall. Il était entre la vie et la mort. La plaie de son épaule commençait à cicatriser, mais une fièvre intense s'était emparée de lui.

On frappa à la porte. Leitdorf se leva d'un bond et tendit précipitamment les draps pour qu'on ne vît pas qu'il s'était assis dessus.

— Entrez !

C'était Léofric von Skarr, le précepteur de la Reiksguard. Il portait son armure et avait l'air aussi sévère et taciturne que d'habitude. Les mèches de cheveux noirs qui tombaient sur son visage révélaient au gré de ses mouvements les cicatrices qui avaient fait sa réputation.

— Comment va-t-il ?

— Ça ne s'améliore pas, mais ça n'empire pas non plus.

— Il s'est réveillé ?

— Pas depuis que je veille sur lui.

Skarr hocha la tête. L'éclat de l'Épée de Vengeance était toujours accroché à une chaînette autour de son cou. Les autres membres de la Reiksguard n'avaient pas tardé à en faire le symbole de leur détermination, l'emblème de la guérison future de leur maître.

— Nous sommes tombés sur une nouvelle patrouille de l'autre côté des collines. On l'a exterminée, comme les autres, mais elles se rapprochent de plus en plus. Celles qui suivront vont finir par nous trouver.

— Dans ce cas, on filera ailleurs.

— Il vous reste encore d'autres métairies ?

Leitdorf sourit fièrement.

— Mon père m'en a légué plus qu'il n'y a de putains à Wurtbad !

Skarr ne réagit pas.

— De toute façon, fuir toujours plus loin n'est pas une solution. Il s'appuya sur une opulente commode de style Breugsletter aussi nonchalamment que sur

le mur d'une taverne. "Ils vont nous trouver, et nous n'avons pas assez d'hommes pour les vaincre."

— J'y ai réfléchi, répondit Leitdorf en se dirigeant vers un bureau placé près de la fenêtre. Une carte en vélin représentant l'Averland y était étalée à la lueur des chandelles. Elle arborait le blason de Marius Leitdorf dans un coin. C'était indubitablement un travail soigné, et réalisé sur commande. Elle indiquait tous les manoirs et les demeures secondaires de l'ancien comte. "Jetez un œil à ça."

Skarr le rejoignit.

— Nous sommes ici, lui montra Leitdorf en pointant du doigt une demeure à quelques jours de cheval d'Averheim. "C'est loin de la capitale, mais pas assez. Il faut que nous allions *ici*."

Il indiqua une zone vierge sur la carte. Le repère cartographique le plus proche était une zone de collines nommée la lande des Dracs.

— Je ne vois rien...

— C'est normal, répondit Leitdorf. Bien qu'il s'agisse d'une des cartes de mon père, cet endroit est si secret qu'il n'y est même pas indiqué. C'était sa cachette en cas d'ultime nécessité, l'endroit où il se rendait pour échapper à ses cauchemars.

Skarr avait l'air sceptique.

— Une cachette ?

— Il me semble que c'est le terme le plus approprié.

— Comment êtes-vous au fait de son existence ?

— Je suis au fait de plus de choses que vous ne pourriez le croire... rétorqua Leitdorf d'un air offusqué. La Reiksguard n'arrêtait pas de le traiter comme un dandy incompetent.

— On ne peut pas cacher un château ! persista Skarr.

— Les habitants de la région le connaissent, mais ils vivent en autarcie. De plus, les domestiques de ce manoir ne sont qu'une poignée. Mon père avait pris grand soin d'établir une retraite où personne ne viendrait l'importuner.

— À quelle distance se trouve cet endroit ?

Leitdorf réfléchit quelques secondes.

— Étant donnée la condition physique du Reiksmarshall, je dirais trois jours de voyage. Une fois que nous y arriverons, nous serons en sécurité. Même si Grosslich nous poursuit jusque là-bas, nous verrons arriver ses cavaliers à des lieues à la ronde. Et de toute façon, il va d'abord perdre du temps à fouiller tous les domaines que je possède et dont il a eu vent.

Skarr hésitait. Il étudiait minutieusement la carte en pesant le pour et le contre. Leitdorf se sentit frustré. Ils n'avaient pas le choix.

— Faites-moi confiance, bon sang ! C'est la solution la plus sensée !

Skarr le foudroya du regard. Leitdorf recula. Il savait que le précepteur avait le sang chaud.

— Ne vous avisez plus jamais de me donner un ordre ! siffla Skarr. Son visage était redevenu celui d'un homme qui tuait sans hésitation. "C'est à

cause de vous et de vos intrigues que nous sommes dans ce pétrin...”

Leitdorf s’empourpra.

— N’oubliez pas votre rang, Précepteur !

— Et vous, ne surestimez pas le vôtre ! Vous pensez être l’électeur légitime de cette province, mais pour moi, vous n’êtes que celui qui nous a précipités dans ce guêpier ! Il devenait de plus en plus agressif. Leitdorf recula d’un pas.

— Peut-être aurais-je dû vous laisser entre les mains des hommes de Grosslich, maugréa le précepteur en se calmant quelque peu. “Je ne comprends pas pourquoi ils poursuivent le Reiksmarshall avec autant de haine.”

Pour une fois, Leitdorf ne sut que répondre. Il restait bouche bée, le cœur battant la chamade, essayant vainement de trouver quelque chose à rétorquer.

— Skarr...

La voix était faible et venait du lit.

Le précepteur fit volte-face, le visage illuminé par un élan d’espoir. Helborg avait ouvert les yeux. Il était hagard, mais il avait ouvert les yeux !

— Monseigneur !

— J’en ai entendu suffisamment... croassa Helborg. Sa voix était éraillée par les longs jours de silence. “Fais ce que dit Leitdorf !”

— À vos ordres, Monseigneur, répondit Skarr sans hésiter. Leitdorf ne savait pas s’il devait se sentir rassuré par ce brusque revirement de situation. Sa position restait délicate.

— Garde un œil sur Leitdorf, poursuivit Helborg. Parler lui demandait d’immenses efforts. “Nous avons besoin de lui.”

— Oui, Monseigneur, mais je...

Skarr n’eut pas le temps de terminer sa phrase, car la tête d’Helborg retomba sur l’oreiller et il sombra de nouveau dans l’inconscience.

Leitdorf ne put réprimer un sourire triomphal.

— Au moins notre différend a-t-il été tranché !

Skarr le transperça de son regard féroce.

— Je vais obéir au Reiksmarshall, même si j’ai du mal à saisir pourquoi il fait preuve d’autant de mansuétude envers vous. Il se releva de toute sa hauteur face à son interlocuteur. “Je vous préviens, Herr Leitdorf, que ma seule mission est de préserver la vie d’Helborg. Si vous faites quoi que ce soit qui mette sa survie en péril, je n’hésiterai pas une seule seconde à vous tuer.”

Altdorf était endormie. Les eaux boueuses du Reik coulaient rapidement, gonflées par les pluies des derniers jours. Les feux du guet brûlaient sur les remparts. Leur fumée âcre se mêlait à la couleur fuligineuse du ciel nocturne. Des lumières éclairaient encore certaines fenêtres, notamment en haut des tours les plus inaccessibles. Comme à l’accoutumée, les plus hautes flèches des collèges de magie – celles des sorciers célestes – étaient entourées d’une aura bleue féérique. Les quelques noctambules évitaient de lever la tête dans leur direction, plus attentifs aux dangers immédiats qui les guettaient au

détour d'une ruelle.

Schwarzhelm rasa les murs le long de la Prinz Michael Strasse, se dissimulant dans les ombres à l'aide de sa grande cape noire. Il ne craignait pas les coupe-jarrets. De toute façon, la plupart d'entre eux étaient suffisamment raisonnables pour éviter des proies aussi intimidantes. Même sans son armure de plates, sa silhouette était impressionnante...

Mannslieb était pleine et illuminait les rues pavées de ses rayons argentés malgré les nuages. Arrivé au bout de la rue, Schwarzhelm vérifia une dernière fois son équipement. Il se trouvait face au mur sud du palais. Il savait que c'était le moins bien gardé. En effet, ces quartiers du palais étaient les plus insignifiants : des celliers, des étables, des études de scribes, des paddocks... Malgré tout, la muraille était haute et lisse, et coiffée de créneaux imposants. Des gardes patrouillaient sans cesse le chemin de ronde.

Il sortit des ombres et prit à droite avant de longer la muraille. Il inspecta sa surface : pas la moindre porte ou la plus petite grille, pas même une meurtrière. Le granite poli n'offrait aucune prise.

Il continua d'avancer. Il entendait de temps à autre des bruits de pas de l'autre côté, les gémissements d'une pierreuse, les aboiements d'un chien dans son chenil. Il les ignora et se concentra sur sa tâche.

Il finit par atteindre son but : une grille d'évacuation des eaux usées située au pied du mur. Les déjections du palais se déversaient directement dans la rue avant d'aller se jeter dans une bouche d'égout de l'autre côté. L'odeur était à peine plus désagréable que la puanteur qui régnait quotidiennement dans la ville depuis que les pluies récentes avaient fait déborder les égouts. Un ruissellement d'eau saumâtre chargée de détritrus s'écoulait de la grille.

Schwarzhelm jeta un coup d'œil derrière lui pour vérifier que personne ne l'avait vu. La rue était déserte, et il n'entendait aucun garde sur les remparts. Il tira de sa poche le morceau d'étoffe dans lequel il avait enveloppé un trousseau de clés afin d'étouffer leur tintement. Avoir bénéficié de la confiance de l'Empereur lui facilitait la tâche.

Il choisit une grosse clé en fer. L'ouverture de la grille faisait moins de deux coudées de haut, et il dut s'accroupir et plonger les mains dans les eaux sales à la recherche du cadenas. Il sentit sa forme rouillée, et y enfonça la clé.

Ce n'était pas la bonne. Il répéta le processus quatre fois avant d'en trouver une qui convînt. Il fut obligé de forcer un peu pour l'enfoncer, mais finit par être récompensé pour ses efforts. Il put alors soulever la moitié inférieure de la grille. Celle-ci produisit un grincement de protestation. Des éclaboussures d'eau souillée lui aspergèrent le visage et la poitrine.

Le conduit d'évacuation disparaissait dans les ténèbres. Il ne faisait guère que trois coudées de haut et ses parois étaient maculées de pourriture et de mousse. L'eau n'était pas haute au point de l'empêcher de respirer, mais la puanteur était un tout autre problème. Il entreprit de se faufiler sous la grille tout en la tenant ouverte, ce qui n'était pas évident. Il finit par y parvenir. La grille se referma derrière lui dans un claquement sec quand il la lâcha. Il n'y

avait aucun moyen de la verrouiller de l'intérieur. Il se mit à progresser le long du goulet, un peu à la manière d'une grosse blatte maladroite, tout en conservant bon an mal an la tête hors de l'eau.

Les ténèbres furent bientôt totales. Ses vêtements, son fourreau et ses bottes s'accrochaient aux pierres rugueuses et gênaient sa progression. La puanteur lui donnait des haut-le-cœur, au point qu'il dut s'arrêter à un moment donné afin de réprimer un vomissement. La claustrophobie s'empara de lui et il commença à paniquer.

Il attendit quelques instants, le temps de se calmer, et reprit lentement son cheminement. Au bout de quelques toises, l'égout formait un angle droit vers la gauche, et il se retrouva presque coincé. Il réussit cependant à se contorsionner pour négocier ce virage. Son cœur tambourinait dans sa poitrine ; ses mains cherchaient des prises sur la pierre froide.

Au bout de ce qui lui sembla une éternité, il vit la sortie au bout du tunnel : une grille circulaire par laquelle s'insinuait une lumière diffuse. Il nagea jusqu'à elle puis saisit fébrilement le trousseau de clés. La grille donnait sur l'arrière-cour d'une cuisine ou d'une buanderie. Plusieurs tonneaux s'alignaient contre un mur. Certains étaient ouverts. Le sol à leur pied était constellé de détritits et de reliquats de nourriture.

L'arrière-cour était vide et illuminée uniquement par la lueur de la lune. Il tritura le verrou pendant un bon moment avant de trouver enfin la bonne clé. La grille s'ouvrit et il s'extirpa avant de refermer doucement l'ouverture derrière lui, puis examina ses environs immédiats.

Il était toujours seul. Sa cape, sa chemise et ses chausses étaient maculées de crasse. Il puait encore plus qu'un ogre, et avait l'air tout aussi inquiétant.

Il se sentit pathétique. La dernière fois qu'il avait pénétré dans le palais, il portait son armure cérémonielle et était accompagné par une garde d'honneur. À présent, il ressemblait au plus misérable des monte-en-l'air.

Cependant, cela n'avait aucune importance, car il était entré. Il ne lui restait plus qu'à s'emparer de ce qu'il était venu chercher.

Les nuits moites d'Averheim avaient peu à peu cédé la place à un climat plus doux. De l'air frais caressait les étendards de Grosslich au sommet de l'Averburg. Mannslieb soulignait les remparts d'une filière d'argent.

Tochfel était encore éveillé malgré l'heure avancée. La journée avait été longue et sa rencontre avec Euler l'avait frustré. Les demandes du nouvel électeur ne cessaient de pleuvoir. Bien qu'obtenir une audience auprès de Grosslich fût impossible, ses ordres étaient relayés quotidiennement par des messagers.

La plupart concernait la construction du nouvel édifice. Il en tombait près d'une douzaine par jour, et il était question aussi bien de l'approvisionnement en métal et en mortier que de celui de la cave à vin, ou de l'argenterie des futures salles de réception. L'ancienne demeure des électeurs de l'Averland, le siège ancestral des dynasties des Alptraum et des Leitdorf, était vidée de

toute substance. L'Averburg ne serait bientôt plus qu'une coque de pierre vide, un écho de la gloire passée de la province.

Cependant, ce n'était pas l'accumulation de paperasseries administratives qui empêchait l'intendant de dormir, car il était assis face à un visiteur au cheveu rare et au regard inquisiteur : Odo Heidegger, le répurateur chargé de la purification d'Averheim. Ses doigts tapotaient le bureau avec impatience. Il avait échangé la veste en cuir et le pantalon fonctionnel portés par la plupart de ses pairs contre le symbole de son office : une robe cérémonielle pourpre soulignée de noir. Tochfel imagina que cette couleur rendait les taches de sang plus discrètes...

— Je ne comprends pas, répéta Heidegger de sa voix fluette et irritante. Vous n'avez formulé aucune objection à propos de ces noms la première fois que je vous les ai envoyés.

Tochfel passa nerveusement la main dans ses cheveux. Il était exténué.

— Je vous ai dit que jusqu'à maintenant, je n'avais pas eu vent de ces noms, Herr Heidegger. D'ailleurs, j'ignorais qu'ils fussent aussi nombreux.

Il tenait la liste en question dans l'autre main. Elle portait le sceau du temple de Sigmar d'Averheim. Heidegger avait été nommé à sa tête peu après le couronnement de Grosslich. Depuis lors, il avait fait une affaire personnelle de l'interrogation et du châtement des opposants.

— C'est vrai. N'est-il pas triste de constater que tant d'âmes aient choisi la voie des ténèbres ? répondit Heidegger d'une voix mielleuse. "Cependant, ils ont tous confessé, comme en attestent leurs signatures."

Tochfel déglutit avec difficulté en relisant les noms gribouillés par les victimes qui savaient écrire, et les croix inscrites par les analphabètes. Tous étaient rédigés d'une main tremblante. Certains étaient souillés de taches sombres.

— Beaucoup de ces noms ne me sont pas inconnus ! protesta Tochfel. Prenez Morven, mon assistant. Pour quelle raison aurait-il pu...

— Il s'est confessé, intendant ! Que voulez-vous de plus ? Tout est là. Vous pouvez vérifier.

Tochfel relut les procès-verbaux. *S'est sciemment opposé aux forces du digne successeur au trône d'électeur en lui refusant l'accès à l'Averburg, ralentissant de fait la traque du traître Leitdorf. Sentence : immolation par les flammes.* C'était une mascarade. Tochfel lui-même avait donné l'ordre de fermer l'Averburg. À cette époque, nul ne connaissait l'ampleur de la trahison de Leitdorf, pas plus que quiconque eût put se douter que Grosslich bénéficiât du soutien de Schwarzhelm. Si l'on allait par là, il était personnellement responsable de...

Il frémit.

— Il est hors de question que je signe ces documents, déclara-t-il en posant la liste. J'ai besoin d'y réfléchir. Les enquêtes n'ont pas été menées correctement.

Heidegger conserva une expression contrariée, mais il ne semblait pas en

colère. Il avait l'air constamment rêveur d'un magicien de Jade. Le délabrement avancé de sa santé mentale ne faisait aucun doute. La plupart des répurgateurs finissaient ainsi lorsqu'ils en avaient trop vu.

— Je suis au regret de vous informer que je vais devoir rapporter cela à l'électeur, intendant. Je doute qu'il apprécie d'entendre que vous entravez son désir de justice.

— Je m'en moque ! La fatigue le rendait irritable. "Il y a des hommes innocents sur cette liste. Pourquoi votre cour de justice ne compte-t-elle aucun templier des autres villes ? De plus, je n'ai assisté à aucun de vos interrogatoires !"

— Vous y êtes le bienvenu. Mais je me dois de vous avertir que certains les trouvent difficiles à supporter...

Tochfel soupira. Il jouait un jeu dangereux en défiant le temple de Sigmar. Il se souvint de la disparition d'Achendorfer. La liste de ses alliés s'amenuisait.

— Je n'ai pas dit que je m'opposais à ces sentences, corrigea Tochfel. J'aimerais simplement les étudier plus en détail. Donnez-moi jusqu'à la fin de la semaine.

Heidegger réfléchit quelques instants.

— Je n'aime pas retarder la mise en application de la justice...

— Les bûchers se sont succédés au cours de ces derniers jours. Je suis sûr que vous pourrez mettre ce répit à profit pour vous procurer le bois dont vous avez besoin.

Heidegger haussa les épaules.

— Comme vous voudrez. Je vais informer l'électeur de votre décision.

Il se leva et rajusta sa robe. Ses doigts jouaient nerveusement avec les plis, comme s'ils s'impatientsaient, si loin de leurs instruments de tortures.

— Bonne nuit à vous, intendant.

— Bonne nuit, Herr Heidegger.

Il sortit et Tochfel se retrouva seul. Pendant un moment, il hésita à aller se coucher, puis il se ravisa en voyant la pile de documents qui l'attendaient sur son bureau.

— C'est de la folie... pensa-t-il. Verstohlen est de bon conseil. Il faut que je lui parle.

Schwarzhelm se rapprochait peu à peu de son but. Il progressait lentement et restait tapi dans les ombres pour échapper à l'attention des sentinelles. Shallya devait veiller sur lui, car la pluie s'était remise à tomber. Elle avait lavé l'essentiel de la crasse – et chassé l'odeur – qui collait à ses vêtements, et dissuadait les gardes de s'aventurer à ciel ouvert pour ne pas finir trempés.

Le palais était un ensemble de bâtiments reliés les uns aux autres par des cloîtres et des espaces découverts. Personne ne les connaissait dans leurs moindres détails, bien que Schwarzhelm fût sans doute l'un des hommes pour lesquels cet environnement était le plus familier. Nonobstant, il ne s'était

jamais aventuré aussi loin dans l'aile sud de cet édifice labyrinthique. Il savait pourtant que c'était là que Lassus avait ses quartiers privés. Ils étaient modestes, moins opulents que ceux qu'on aurait proposés d'ordinaire à un général aussi célèbre que lui. Jusqu'à un passé récent, Schwarzhelm s'était offusqué du manque de gratitude dont on avait fait preuve envers son mentor, mais à présent, il était malade à l'idée qu'un homme aussi corrompu eût ses entrées dans un lieu aussi sacré.

Il quitta sans attendre l'arrière-cour et se dirigea vers les quartiers des officiers à la retraite. La plupart étaient installés dans une énorme bâtisse en grès émaillée de gargouilles érodées et de copies baroques du blason impérial. Du lierre les recouvrait en partie, peut-être justement pour tenter de masquer leur laideur. La plante s'était tellement étendue que par endroits, elle masquait toute la façade jusqu'à la gouttière en plomb. Ce bâtiment se trouvait à l'origine au milieu d'une vaste pelouse, mais elle avait disparu depuis longtemps au profit de trois scriptoria de type gothique, et d'une salle d'archives en pierre sombre.

Schwarzhelm s'arrêta pour prendre connaissance de son environnement. Les gardes du palais étaient tous armés d'arbalètes, et sans son armure, il était vulnérable. Quant au fait d'être suffisamment malchanceux pour tomber nez à nez avec la Reiksguard, il préférerait ne pas y penser. Pour une fois, ses excès de bravoure flamboyants allaient devoir céder la place à une discrétion de bon aloi.

Il s'accroupit contre le mur d'un des scriptoria. La pluie tambourinait le toit avant de s'écouler sur ses épaules et sur les dalles à moitié descellées du parterre. À environ quinze toises, deux sentinelles coiffées d'une capuche patrouillaient silencieusement. Schwarzhelm devina à leur attitude qu'il ne s'agissait pas de troupes d'élite. Elles s'éloignaient de lui et se dirigeaient vers les remparts. Il attendit qu'elles eussent disparu avant de refaire mouvement.

Il traversa rapidement l'espace découvert avant de s'arrêter dès qu'il fut de nouveau dans l'ombre. Avançant d'un encadrement de porte à l'autre, il finit par atteindre le seuil du premier appartement. Ses portes en chêne étaient flanquées de colonnes de grès dans lesquelles avaient été sculptées des branches de lierre. Le linteau était orné des armoiries d'un général mort depuis des siècles.

Il jeta un coup d'œil derrière lui afin de vérifier qu'il était toujours seul, puis il tira le trousseau et essaya plusieurs clés. Aucune ne fonctionna, néanmoins il n'en fut pas surpris : le palais comptait des milliers de portes, les clés de la plupart d'entre elles n'étant détenues que par leur propriétaire.

Il rangea le trousseau. L'heure n'était plus à la finesse. Il recula de quelques pas et se rua contre la porte. Les battants furent ébranlés mais tinrent bon. Il se jeta contre eux une deuxième fois dans un bruit sourd. Au troisième coup, ils émirent un craquement satisfaisant et s'ouvrirent à la volée. Il entra rapidement en prenant soin de les refermer comme il le pouvait.

L'intérieur était plongé dans l'obscurité. Il n'y avait personne, ainsi que

dans la plupart des dépendances du palais une fois la nuit tombée. Un couloir s'étirait dans le noir. Il était jalonné de portes sur les deux côtés, et se terminait par deux fenêtres qui l'éclairaient à peine malgré leur taille. Il fouilla dans son ample veste et en retira son briquet à amadou et une toute petite lanterne, dont l'armature aux arabesques délicates enserrait des vitres en cristal. Elle lui avait été offerte par un prince elfe une dizaine d'années plus tôt, à l'issue d'une glorieuse bataille où ils avaient combattu ensemble.

Il alluma la mèche et ferma la lanterne. La lumière traversa le cristal en projetant une lueur douce et diffuse. Ce n'est qu'à cet instant qu'il aperçut l'escalier qui menait à l'étage, au bout du couloir.

Il avança à pas de loup sur le tapis, ignorant les portes de part et d'autre. Leurs linteaux s'ornaient des noms des officiels qui y tenaient leurs quartiers : le chancelier Julius Rumpelskagg, le magister F. H. Heilstaff, Egbertus Schumann, maître scribe des Cinquièmes archives... cependant, Schwarzhelm savait ce qu'il cherchait et ne perdit pas de temps.

Il aperçut la plaque en laiton ternie et le nom qu'elle portait juste avant d'arriver au pied de l'escalier : Eryniem Hoche-Hattenberg, maître des clés. Personne n'avait jamais eu un nom aussi extravagant, mais cela n'empêchait pas cette pièce d'être régulièrement occupée. Il enfonça dans la serrure la clé trouvée dans la chambre de Lassus. Le verrou s'ouvrit dans un cliquetis.

À l'intérieur, tout était propre et bien ordonné. La lueur de la lanterne révéla une chambre modeste aux murs entièrement recouverts de rayonnages de livres. La plupart étaient des traités militaires. Schwarzhelm doutât que Lassus en eût lu ne serait-ce qu'un dixième, car il connaissait déjà tout de l'art de la guerre.

La pièce était dotée d'une seule fenêtre voilée d'un large rideau. Un grand bureau en bois ciré de style ancien et dénué de tiroirs avait été installé devant elle. Les seuls objets étaient un encrier, un coupe-papier, un cahier et un pot rempli de sable. Quelques plumes usagées avaient été jetées dans la corbeille à côté de la chaise. Il n'y avait a priori aucun document, ni sur le bureau, ni sur les étagères où les livres s'alignaient de façon impeccable.

L'ombre d'un instant, Schwarzhelm crut que son intuition lui avait fait défaut. Peut-être Lassus avait-il été encore plus prudent qu'il ne l'avait imaginé. Il s'agenouilla pour inspecter sous le bureau, et fit courir ses doigts à la surface du bois dans l'espoir de déceler un compartiment secret, en vain. Il continua son examen minutieux. Au moment où il allait abandonner, il sentit une légère variation dans le grain du bois. Il appuya fortement et entendit un claquement sec, comme s'il venait d'actionner quelque mécanisme caché.

Il se releva et constata que le pied gauche du bureau s'était ouvert. Il comportait un battant si bien camouflé qu'il était impossible à détecter à l'œil nu, même en plein jour.

Il éclaira l'intérieur de la cavité à la recherche d'un piège, comme une fléchette empoisonnée ou un autre danger tout aussi mortel, mais ne décela rien. Il y plongea alors la main et en retira un rouleau de parchemin attaché

avec un lacet de cuir. Sans même le délier, il vit que le document était inscrit de lettres rédigées dans un langage ésotérique. Il connaissait la plupart des codes de bataille en vigueur dans l'Empire, mais celui-ci lui était inconnu.

Il fourra le parchemin dans sa veste et referma doucement la porte secrète. Il venait d'atteindre son premier objectif. Il sortit de la chambre en refermant la porte derrière lui. Le couloir était toujours plongé dans le silence. Il jeta un coup d'œil vers les fenêtres. Les nuages qui voilaient la lune s'étaient dissipés. Cela risquait de compliquer sa tâche. Il savait où se trouvait l'épée, toutefois s'en emparer serait plus ardu que dérober une simple lettre.

Il éteignit la lanterne et retourna sur ses pas avant de se diriger vers la chapelle des Héros, au cœur du palais impérial.

Pieter Verstohlen observait la lune suspendue au-dessus d'Averheim. Pour une fois, il ne se trouvait pas dans sa chambre en haut de l'Averburg. Son hôtesse habitait à plusieurs rues de la forteresse et lui avait gentiment prêté sa chambre le temps d'une nuit. Bien évidemment, il avait dû la payer pour cela. En fait, il avait surtout dû la payer pour sa présence à ses côtés cette nuit-là.

Il n'était pas fier d'aller louer les services d'une courtisane, bien qu'il prît toujours soin de ne fréquenter que les plus distinguées d'entre elles, et de s'assurer que personne ne fût au courant. La paye que lui versait Schwarzhelm et quelques investissements avisés lui permettaient de mener un train de vie confortable. Ainsi, il ne profitait que du nectar même de l'existence : les meilleurs mets, des vins rares, des femmes sophistiquées. En l'occurrence, cette dernière notion lui avait toujours paru discutable, même s'il reconnaissait apprécier leur présence aussi bien pour leur finesse d'esprit que pour leurs autres talents. Comme la plupart des gens de l'ombre, la solitude était son fardeau, et il s'en délestait régulièrement en se jetant à corps perdu dans des délices peu avouables.

Il s'assit sur le lit et observa la lune à travers la fenêtre ouverte. Elisabeth remua doucement et releva son visage angélique à moitié caché par sa chevelure de feu.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-elle.

Verstohlen lui caressa les cheveux d'un air absent. Elle était vraiment très belle. Une peau blanche aux taches de rousseur ravissantes. Des yeux vert émeraude. Elle avait sans doute du sang nordique.

— Rien. J'admire la lune.

— Comme les fous, le taquina-t-elle.

— Tout à fait !

La vue sur la ville l'apaisait. Il tirait une certaine fierté de ce que lui et Schwarzhelm avaient accompli malgré les difficultés rencontrées. Les rues étaient calmes. Averheim n'avait plus rien à voir avec l'endroit où ils étaient arrivés au début de l'été. Il y régnait alors un climat de malaise presque palpable. Néanmoins, il était inquiet de n'avoir aucune nouvelle du Colosse depuis son retour à Altdorf. Cela ne lui ressemblait pas. L'anxiété que

ressentait Verstohlen gâchait quelque peu son plaisir du travail bien fait.

— Tu sembles contrarié, mon amour, dit Elisabeth avec toute la suavité que lui avait apprise sa profession.

Verstohlen en fut agacé. Il leur demandait expressément de ne jamais utiliser ce mot. Il n'avait connu qu'un seul amour, qui avait été la chose la plus pure et la plus sacrée de sa vie. Il se jura de ne plus faire appel aux services d'Elisabeth. Elle était douée, mais cette faute venait de balayer d'un seul revers tout ce qui plaidait en sa faveur.

— J'attends un message, répondit-il. Rien d'important.

— Peut-être puis-je t'aider ? Je connais de nombreux hommes influents à Averheim.

— Je n'en doute pas. Tu proposes ton aide à tous tes clients ?

— Seulement à ceux que j'apprécie.

— Merci du compliment, dit Verstohlen sans toutefois le penser. Le fait qu'une catin l'appréciât ne pouvait que compliquer les choses.

— Je suis sincère. Tu sais faire preuve de galanterie, insista Elisabeth sans déceler son ironie. "Tu n'imagines pas les brutes à qui j'ai parfois affaire."

— Je te crois.

— J'ai dû en refuser un pas plus tard que la semaine dernière. Il puait l'herbe-de-joie.

Verstohlen fut surpris.

— L'herbe-de-joie ?

Elisabeth sourit.

— Tu sembles surpris. Je pensais que tu étais au courant des secrets de la ville...

— Je croyais que Grosslich avait interdit ce trafic, répondit-il, estomaqué.

— C'est ce qu'il avait annoncé, tout comme l'avait annoncé l'intendant. Malgré tout, on peut facilement s'en procurer. Je peux même t'en avoir, si tu le désires...

— Non merci, dit-il d'un ton sec.

Elisabeth éclata d'un rire semblable au babillage d'un enfant.

— Tu es trop sérieux ! Il n'y a pas de mal à s'amuser un peu...

Verstohlen ne répondit pas. De sombres pensées s'étaient insinuées dans son esprit. Les Leitdorf contrôlaient le trafic. Si l'herbe-de-joie continuait d'inonder la ville, alors il n'y avait que deux possibilités : soit les Leitdorf avaient conservé une certaine influence à Averheim, soit quelqu'un d'autre avait repris le trafic à son profit. Aucune n'était rassurante.

— Maintenant que je suis réveillée, mon amour, que comptes-tu faire de moi ? demanda-t-elle avec un regard de braise.

Verstohlen l'ignore. Ses pensées étaient tournées vers d'autres problèmes bien plus graves. Il avait besoin d'en discuter avec quelqu'un de compétent en la matière, mais depuis que Schwarzhelm était retourné à Altdorf et que Bloch s'était rendu vers l'est, la liste de ses alliés s'était amenuisée. Il devait parler à Tochfel. Le vieil intendant saurait sans doute ce qu'il convenait de faire.

Schwarzhelm s'accroupit et s'enveloppa dans sa cape. Il était proche du cœur du palais impérial. Les bâtiments vétustes avaient cédé la place à des structures grandioses de marbre couvertes de feuille d'or. Les patrouilles étaient plus nombreuses ; nul ne se souciait des chambres dédiées à quelques gratte-papier dans les édifices délabrés de l'aile sud, en revanche le centre de l'édifice recelait des trésors qui dépassaient les rêves les plus fous de Ranald, c'est pourquoi il était si étroitement surveillé.

Heureusement pour lui, Schwarzhelm avait été intronisé dans le cercle intérieur qui dirigeait le palais. Il connaissait les passages et les portes secrètes permettant d'éviter les salles les mieux gardées, ainsi que les pièges qui les protégeaient. Des runes destinées à empêcher que le Chaos s'insinuât dans ces murs étaient gravées sur de nombreux frontons, mais il était capable de les déchiffrer et de déterminer leurs effets. Il put donc les franchir sans encombres, bien que ce faisant, il sentît le poids de leurs enchantements sur ses épaules. Il eut l'impression que ces sceaux antiques devinaient le remord qui le rongait ; il évita donc de s'attarder sous leur regard.

Néanmoins, ses connaissances du palais impérial et sa discrétion ne pouvaient lui éviter tous les dangers. Par trois fois depuis qu'il était sorti du bureau de Lassus, il avait été forcé de plonger dans l'ombre pour échapper à l'attention d'une patrouille. Il souhaitait autant que possible éviter de tuer. Trop d'innocents étaient déjà morts par sa faute, sans compter le fait qu'il serait difficile de camoufler un cadavre. Il ne dégainerait la Rechtstahl qu'en désespoir de cause.

Il entendit non loin le cri de quelque créature étrange. D'autres lui répondirent. Le zoo impérial n'était qu'à quelques encablures. Les animaux étaient perturbés.

Il se trouvait à proximité du Hofburg Holswig-Schliestein, un monument immense de colonnes biscornues et de statues austères. Les onze grands halls de banquet superposés se trouvaient à sa gauche, regorgeant de décorations à couper le souffle. Lorsqu'ils accueillaient une réception, ils s'emplissaient de rires, et la lumière des chandeliers d'argent illuminait les rivières de diamants des dames de la noblesse. Pour l'heure, ils étaient sombres et silencieux, et semblaient nourrir de noires pensées en attendant d'accueillir de nouveau les fastes de la haute société.

La chapelle impériale se dressait face à lui. L'édifice de stuc et de moulures aux gargouilles inquiétantes accueillait quotidiennement des processions de prêtres-guerriers. Ces derniers marmonnaient des psaumes et balançaient leur marteau de guerre auquel était accroché un encensoir, tout en se dirigeant à pas lents vers l'autel. Les transepts accueillaient les pénitents souhaitant une bénédiction, et des bêtes de la forêt étaient régulièrement immolées devant les flammes du chœur. Leur sang s'écoulait sur le sol de marbre par les gouttières prévues à cet effet. D'énormes encensoirs en bronze pendaient de chaînes qui se perdaient dans la voûte. Ils pouvaient être abaissés, remontés et balancés à loisir grâce à d'ingénieux mécanismes fabriqués par des inventeurs de Nuln,

voire de Tilée. Des fragrances d'huiles parfumées émanaient sans cesse des gobelets tenus par des chérubins plaqués d'or. Elles produisaient également une fumée âcre qui noircissait les gisants des héros de jadis.

Schwarzhelm ne comptait pas musarder dans la nef, car sa destination se trouvait au-delà. Il s'agissait d'un bâtiment modeste dénué de dorures ou de mécanismes étranges. Sa pierre était presque brute, et son fronton simplement coiffé de deux aigles en fer. Cet endroit était toujours calme, même les jours d'affluence. À l'intérieur, plongées dans la pénombre, deux rangées de colonnes d'obsidienne montaient la garde sur toute une collection de sarcophages de granite.

C'était la chapelle des Héros, le lieu de repos des plus grands protecteurs de l'Empire. Ses gardes étaient issus du clergé de Morr, tout comme leurs assistants. Aucun hymne d'apaisement ne résonnait en ce lieu; seul le sourd murmure du souvenir l'habitait. Peu de gens le visitaient, et encore moins s'y attardaient pour prier, car il était recouvert du suaire angoissant de la mort.

Schwarzhelm était parvenu devant l'entrée. Les aigles en fer le toisaient avec dédain. Au bout d'une cour intérieure pavée, au-delà de ce portique peu engageant, se dressait une porte bardée de métal au linteau orné d'une tête de mort. Le bourdonnement des encensoirs mécaniques masquait le bruit de ses pas; les ombres pour se cacher ne manquaient pas.

Il attendit, à l'affût d'une patrouille, la main posée instinctivement sur le pommeau de son épée. L'endroit était désert. L'aube ne se lèverait pas avant plusieurs heures, et les prêtres n'avaient pas encore débuté leurs offices.

Il avança aussi discrètement que lui permettait sa silhouette massive et se rapprocha de la porte en longeant le mur. Son cœur battit plus fort tandis qu'il atteignait son but. Il s'immobilisa quelques secondes, le temps de se calmer. La tête de mort regardait dans le vide. Ses profondes orbites ressemblaient à deux puits de ténèbres sans fond. Comme toutes les portes du palais, celle-ci avait été fermée pour la nuit. Il sortit son trousseau et se mit en devoir de tester les clés les unes après les autres. Il finit par trouver la bonne. La porte s'ouvrit dans un grincement sinistre.

— Que faites-vous ici ?

Le cœur de Schwarzhelm se glaça lorsqu'il entendit la voix derrière lui, au-dessus de son épaule droite. Il avait été pris par surprise et sentit la pointe d'une épée appuyer sur ses reins. Il leva lentement les mains pour montrer qu'il était désarmé, tout en réfléchissant à toute allure.

— Je pourrais vous retourner cette question, soldat, répondit-il d'une voix autoritaire.

Il se retourna aussi tranquillement que possible, sans chercher à échapper à la morsure de l'épée ni à se rapprocher de son adversaire. Il devait le mettre en confiance avant de réagir.

Il faisait face à deux hommes portant la livrée rouge et blanche de la Reiksguard. Ils avaient tiré leur épée. La lueur argentée de la lune se reflétait sur les lames. Celui qui s'était adressé à lui avait la mine rude d'un sergent.

Son compagnon était plus jeune et se tenait un peu en retrait. Pour une fois, son expérience fut un désavantage pour le vieux soldat, car il reconnut instantanément les traits de Schwarzhelm et se détendit imperceptiblement.

— Monseigneur ! balbutia-t-il.

Il n'eut pas le temps d'ajouter un mot. Schwarzhelm le frappa violemment à la tempe et il tomba au sol, à moitié sonné. Son compagnon se jeta sur Ludwig en visant le torse, mais ce dernier esquiva aisément le coup maladroit en dégainant sa lame. L'Épée de Justice brilla féroceement en sortant de son fourreau. Le jeune guerrier porta un coup descendant qu'il para dans un crissement métallique.

Le sergent se releva au bout de quelques secondes et vint prêter main-forte à son subalterne. Les deux chevaliers entreprirent d'attaquer et de parer de concert, poussant leur adversaire à combattre défensivement.

Schwarzhelm se retrouva acculé, dos à la porte. Son estomac se noua quand il comprit qu'il allait devoir les tuer. Si l'un d'entre eux s'enfuyait pour aller sonner l'alarme, il n'aurait aucune chance de s'échapper du palais. Deux autres innocents allaient devoir payer de leur sang.

Schwarzhelm abattit la *Rechtstahl* avec une force irrésistible sur le jeune chevalier. Celui-ci para, mais ce coup puissant le fit vaciller. Schwarzhelm le projeta au sol d'un coup de pied dans le ventre. Le sergent contre-attaqua afin de protéger son compagnon, néanmoins Schwarzhelm connaissait sur le bout des doigts les techniques d'escrime de la *Reiksguard* – il s'en était d'ailleurs inspiré pour entraîner sa propre garde d'honneur. La *Rechtstahl* étincela en interceptant les passes du sergent. Schwarzhelm finit par pénétrer sa garde et en profita pour lui porter un coup terrible qui ricocha sur la cuirasse, puis il recula d'un pas avant de renouveler implacablement son assaut.

Les lames se croisèrent une fois, puis deux, puis trois. Le sergent était plus vigoureux que ce que son âge laissait supposer, mais aucun homme n'était en mesure de résister à un combat prolongé face au Champion de l'Empereur. Au moment où le jeune soldat se remettait sur ses pieds, Schwarzhelm vit une ouverture que l'Épée de Justice exploita immédiatement. Sa pointe s'enfonça entre les plaques de l'armure du sergent, au niveau de l'aisselle. Le sang jaillit à flots et l'homme s'écroula.

Schwarzhelm retira son épée et se mit en garde à l'instant même où son deuxième adversaire se jetait sur lui en hurlant de colère.

Il para l'attaque. La violence du coup le fit vaciller et il heurta brutalement la porte avant de tomber à la renverse à l'intérieur de la chapelle.

Son assaillant le poursuivit en faisant décrire à son arme un arc de cercle maladroit. Il avait été rendu fou de rage de voir son sergent blessé, et sa féroceité s'en était vue décuplée.

Schwarzhelm para et contre-attaqua en se relevant prestement, puis attendit qu'une ouverture se présentât. Il reculait pas à pas face à la fureur de son adversaire afin de l'attirer toujours plus loin à l'intérieur de la chapelle. Le fracas des armes résonnait à l'intérieur des murs et brisait le silence solennel

du lieu. Schwarzhelm pouvait sentir l'arôme tenace de la myrrhe, percevoir le claquement des bottes ferrées du soldat sur le sol de marbre poli.

Les lames dansaient sous les yeux des statues de héros de jadis, toutefois le combat n'allait pas tarder à tourner court. Le chevalier était habile, mais pas suffisamment. Il tentait d'en finir trop rapidement et ses coups devenaient de plus en plus audacieux. Schwarzhelm n'eut qu'à tordre légèrement le poignet pour le désarmer. L'épée du soldat tomba par terre dans un tintement métallique, et avant qu'il pût réagir, la Rechtstahl s'abattait de nouveau, tordant son épaulière et lui brisant l'omoplate. Le jeune garçon tomba à genoux en poussant une plainte pitoyable, à laquelle Schwarzhelm mit un terme rapidement et proprement. Le cadavre à la gorge transpercée tomba lourdement au sol. Une mare de sang ne tarda pas à se former autour de sa forme inerte.

Schwarzhelm resta immobile quelques secondes, le temps que son poulx revînt à la normale, l'estomac noué par les meurtres qu'il venait de commettre. Il s'attendait à tout moment à voir débouler toute une bande de prêtres de Morr attirés par le vacarme. Il espérait presque que ce fût le cas, afin que le sacrifice des deux chevaliers eût un sens.

Cependant, rien ne survint. Lorsque le dernier écho du combat s'estompa, la chapelle retomba dans le silence. La lueur de la lune s'infiltrant par les fenêtres barrées de fer soulignait la silhouette prostrée du jeune soldat.

Schwarzhelm finit par se décider à bouger.

Par ironie ou par quelque caprice du destin, il avait porté le coup fatal au pied du mémorial de Magnus, une statue à l'effigie du plus célèbre des empereurs après Sigmar lui-même. Sa tête disparaissait à moitié dans la pénombre de la voûte, toutefois on pouvait distinguer un visage sévère, similaire à celui que ce souverain dévot arborait sans cesse de son vivant. Elle surplombait l'autel du Souvenir, taillé dans une énorme pierre de fondation récupérée à Praag après sa libération, et bénie par cent sorciers d'Améthyste, peu après la création de leur collège.

La Klingerach était posée sur l'autel, dans un écrin de soie noire. Sa lame était au clair. On pouvait voir l'entaille, à mi-longueur de son fil. Karl Franz avait ordonné qu'elle reposât ici jusqu'à ce qu'Helborg vînt la récupérer, que sa mort fût avérée, ou que le Grand Théogoniste en personne témoignât de sa corruption.

Schwarzhelm la saisit de la main gauche et tint les deux lames côte à côte, comme il l'avait fait sur la Vormeisterplatz à Averheim, lorsqu'une vague de folie s'était abattue sur la ville et qu'il s'était retrouvé plongé dans une fureur incompréhensible.

Le métal de la Klingerach était terne. Ses runes étaient à peine visibles. Il en émanait une aura de trahison, de colère et de mort. Il rengaina la Rechtstahl et prit l'arme d'Helborg dans la main droite, puis farfouilla dans sa veste et posa sur l'autel la lettre qu'il avait mis tant de temps à rédiger.

— Et voilà... murmura-t-il.

Il se détourna du regard impitoyable de Magnus. Au même instant, un rayon de lune vint illuminer le cadavre au milieu de la chapelle.

Il sortit sans un regard en arrière. Il n'avait plus rien à faire à Altdorf. Averheim l'appelait.



Chapitre Trois

La nuit était glaciale dans les montagnes du Bord du Monde. L'air n'était pas aussi froid qu'en hiver, mais les passes restaient des endroits au climat rude même à la fin de l'été. La roche ne tarda pas à se couvrir d'une couche de gel.

Bloch, Kraus, Drassler et les autres officiers supérieurs étaient assis autour d'une table en chêne au dernier étage de l'ultime bastion qui jalonnait la route avant la forteresse du Feu Noir. Les soldats étaient presque tous endormis, blottis les uns contre les autres sur le sol de pierre des salles, ou grelottant dans les tentes éparpillées autour du fort. Les grands feux allumés pour tenir le froid à l'écart brûlaient encore. Bloch avait ordonné qu'ils fussent alimentés toute la nuit durant, malgré le risque de signaler la présence de la force impériale à des lieues à la ronde. De toute façon, Bloch n'estimait pas devoir se cacher comme un voleur.

Ils reprendraient leur marche à l'aube. Grâce aux éclaireurs de Drassler, Bloch savait où se trouvait l'ennemi, et quelle était l'ampleur de ses forces. L'essentiel de l'armée des peaux-vertes avait été exterminé par Schwarzhelm sur les plaines de l'Averland, mais il restait encore suffisamment d'orques pour bloquer l'accès à la forteresse du Feu Noir. Cependant, Bloch avait sous ses ordres plus de deux mille hommes, sans compter les Bergsjaegers qui avaient survécu à l'incursion. Drassler estimait qu'à peu près autant d'orques avaient battu en retraite vers la forteresse afin de s'y abriter.

— Il faut les attirer à découvert, annonça Bloch sans quitter des yeux la carte détaillant le plan d'attaque du lendemain. “S'ils restent terrés derrière leurs murs, nous ne les aurons jamais.”

— Pourquoi sortiraient-ils ? demanda Drassler. Ils ont des réserves et une position fortifiée !

Kraus sourit.

— Ils sortiront, dit-il. Il suffit de leur donner une bonne raison de se battre et ils la saisiront.

Drassler secoua la tête.

— Pas ceux-là. Ils avaient un plan et ils s’y sont tenus.

— Comme ceux des plaines, dit Bloch d’un air pensif. Il se rappela la façon dont ils avaient attiré Grunwald toujours plus loin vers l’est.

— Exactement ! reprit Drassler. Ils ont été équipés par des humains, ceux-là même qui leur ont donné leurs ordres.

Bloch avait entendu cette rengaine d’innombrables fois depuis qu’ils avaient quitté Grenzstadt. Il refusait d’y croire, pourtant les preuves étaient bien là. Les orques portaient des armures de qualité et des épées longues. Ils ne s’étaient pas lancés dans le pillage pur et simple de la province, préférant agir comme s’ils avaient pour but d’attirer Schwarzhelm loin d’Averheim. Sans parler de toutes ces pistoles. Leurs poches en étaient remplies, alors que d’ordinaire les peaux-vertes n’en avaient cure. Ils s’en étaient fait des boucles d’oreilles, des amulettes, ou les avaient fourrées dans la bouche de leurs victimes en guise d’humiliation. Quelqu’un dans l’Empire se cachait derrière tout cela.

— Décrivez-moi de nouveau la façon dont ils vous ont pris en embuscade, demanda-t-il à Drassler en se frottant le menton.

Ce dernier eut l’air contrarié. C’était un homme fier qui n’aimait guère qu’on lui rappelât ses échecs.

— Que voulez-vous que je vous dise de plus ? répondit-il d’une voix irritée. “Nous avons suivi les ordres, rien de plus. Le capitaine Neumann a fait ce qu’on lui avait dit de faire. On nous avait rapporté qu’il y avait quatre tribus d’une centaine de peaux-vertes chacune qui se préparaient à traverser la passe. Les ordres de l’Averburg étaient de les exterminer avant qu’elles profanent le site du mémorial.”

Bloch le savait déjà. Il savait aussi que ces quatre tribus s’étaient avérées fortes de plusieurs milliers d’individus, qu’elles agissaient de concert et qu’une fois les défenseurs sortis de leurs murs, ils avaient été massacrés. Il repensa aux charniers.

— Qui vous a donné cet ordre ? s’enquit-il. Il cherchait encore le plus petit indice. Schwarzhelm lui avait dit que Rufus Leitdorf, l’un des prétendants au trône, était un traître. S’il était responsable de tout cela, il méritait mille fois le châtiment que le Colosse lui avait probablement réservé lors de son retour à Averheim.

— On a reçu un message d’une estafette portant la livrée de l’Averburg. Elle le transportait dans un coffret fermé à clef, et était accompagnée par une garde rapprochée d’une vingtaine d’hommes qui arboraient eux aussi les couleurs de la garnison. Le message lui-même portait le sceau de l’intendant. Je l’ai vu de mes propres yeux. Il n’y avait rien d’inhabituel.

— Vous en êtes absolument certain ? demanda Bloch aussi amicalement que possible pour ne pas le froisser. “Quatre incursions à la fois, en provenance de quatre directions différentes ? Pourquoi avoir laissé la forteresse sans défense ?”

Drassler se raidit.

— La guerre est notre quotidien dans ces montagnes, Commandant. Contrairement à d'autres, lorsque nous recevons un ordre, nous le suivons.

Kraus secoua la tête.

— Ils se sont joués de vous, murmura-t-il.

Drassler frappa violemment du poing sur la table.

— Comment osez-vous ? s'écria-t-il. Ses traits étaient tirés. Ils étaient tous fatigués. "Nous avons accompli notre devoir !"

— Votre devoir était de défendre la forteresse du Feu Noir, rétorqua Kraus sans cacher son dédain.

— Ça suffit ! les coupa Bloch pour mettre un terme à cette dispute stérile. Il partageait intérieurement le point de vue de Kraus, mais il était désormais inutile de ressasser les erreurs du passé. "Essayons plutôt d'être constructifs," ajouta-t-il.

Il se gratta la tête tout en réfléchissant. Trop de points restaient obscurs. L'idée que certains Averlanders trahissent délibérément leurs compagnons le dégoûtait, même s'il avait du mal à comprendre pourquoi ils avaient agi de la sorte. De plus, l'or provenait d'Altdorf. Il n'était pas certain que les véritables traîtres avaient été découverts. Il était également possible qu'ils eussent anticipé un tel dénouement.

Toutefois, cela ne remettait pas en cause les faits. Il avait reçu pour ordre de reprendre la forteresse du Feu Noir et disposait d'une armée d'Averlanders et de Reiklanders, pour la plupart des vétérans qui s'étaient endurcis au cours de longues semaines de combats. Malheureusement, il ne possédait qu'une artillerie légère et aucune machine de siège. Il n'avait reçu aucune nouvelle d'Averheim depuis sa dernière entrevue avec Schwarzhelm, et ses lignes de ravitaillement s'étaient dangereusement. Un commandant moins fougueux aurait sans doute battu en retraite vers Grenzstadt afin de clarifier la situation et d'attendre des renforts. Il se souvint de l'échec de Grunwald. Il n'y avait aucune raison de livrer une bataille perdue d'avance.

— Il nous reste quelques heures avant l'aube, déclara-t-il. Il dévisagea ses officiers un à un, jugeant leur détermination à leur regard. Aucun d'entre eux ne baissa les yeux. "Nous n'irons pas dormir tant que nous n'aurons pas établi un plan pour reprendre cette forteresse et sécuriser le col."

Il finit par Drassler, qui soutint son regard. Il ne douta pas une seconde que l'officier et ses hommes étaient avides de venger leurs camarades.

— J'attends vos propositions, maugréa Bloch. Il était impatient de retourner à l'action. "Il faut les faire sortir de leur trou et demain, avant le coucher du soleil, nous leur aurons fait payer au centuple ce qu'ils nous ont fait. Peu m'importe la façon dont nous y parviendrons. Nous allons reprendre le col et exterminer cette vermine."

Même lorsqu'il ne portait pas sa lourde armure, le grand théogoniste Volkmar était un homme imposant. Sa peau mate couverte de cicatrices avait été

endurcie par une vie de combats. Ses yeux noirs et perçants brillaient sous ses sourcils broussailleux. Tout comme Schwarzhelm, il n'était pas réputé pour son sens de l'humour. Sous sa longue moustache à la Kislévite, ses lèvres restaient sévères à tout moment, et ses bras énormes étaient presque toujours croisés lorsqu'ils ne maniaient pas un marteau de guerre. Ce tableau peu engageant était complété par une tête rasée tatouée sur le front. En fait, Volkmar était proprement terrifiant à contempler, d'autant plus qu'il semblait constamment en train de lutter contre ses démons intérieurs. Sa simple présence inspirait le respect, et même l'adulation, à ceux qui se battaient à ses côtés au champ d'honneur.

Ceux qui le connaissaient bien savaient que la crainte qu'il suscitait était méritée. Il était littéralement revenu d'entre les morts après avoir traversé le voile qui séparait l'univers des mortels de celui du Chaos. La souffrance qu'il avait endurée marquait chacun de ses gestes, imprégnait chacun de ses mots. Nul ne pouvait connaître la menace du Chaos aussi pleinement que Volkmar, car l'expérience qu'il avait vécue l'avait ébranlé à jamais. Cela se ressentait au moindre de ses mouvements. Une colère froide l'habitait et ne demandait qu'à s'éveiller à la première provocation. Jadis, c'était un guerrier dévoué. Dorénavant, il était l'arme vivante de Sigmar.

Le nombre de personnes devant lesquelles le grand maître du Culte de Sigmar devait s'incliner se comptait sur les doigts d'une main. Celle qui se trouvait face à lui en faisait partie. Les robes beiges de Volkmar formèrent un drapé majestueux quand il fit la révérence, sa main droite touchant presque le sol.

Son interlocuteur lui fit un signe amical.

— Assez... Assieds-toi. Il faut qu'on parle.

L'Empereur Karl Franz était installé dans le siège où il se trouvait lorsqu'il avait ordonné à Schwarzhelm de se rendre en Averland. À cette époque, l'Empereur était peu soucieux et sûr de lui. Désormais, il était pâle et fatigué, et ses yeux étaient cernés. Même sa chevelure n'était plus aussi sauvage. L'homme le plus puissant du Vieux Monde était troublé et ne cherchait nullement à le cacher.

Volkmar se releva en poussant un grognement. Les blessures qu'il avait reçues lorsqu'il avait échappé à l'emprise du démon Be'lakor le faisaient parfois souffrir.

Il s'assit sans rien dire à la droite de l'Empereur. Ils étaient seuls. Les meubles ciselés de la pièce ne parvenaient pas à chasser l'impression de vide immense qu'elle renvoyait. À l'extérieur, une pluie incessante clapotait sur les fenêtres. C'était un matin gris et maussade. L'horloge des ingénieurs toquait méthodiquement dans un coin.

Karl Franz avait les yeux rivés sur une lettre posée sur son bureau. Il l'avait lue et relue des dizaines de fois.

— Pourquoi n'est-il pas venu me voir ? murmura-t-il.

— Que voulez-vous dire, Monseigneur ? demanda Volkmar.

— Schwarzhelm. J'aurais préféré qu'il vienne me voir. J'étais en colère, mais pas sourd à ses explications. Maintenant, je les ai perdus tous les deux.

Il parlait bien sûr d'Helborg. Si le Reiksmarshall était encore en vie, son interrogatoire échoirait à Volkmar. Cette idée ne plaisait guère au Grand Théogoniste, malgré son expérience de la guerre et des manigances du Chaos.

— Peut-être a-t-il essayé... répondit Volkmar.

— Que veux-tu dire ?

— C'est quelqu'un de loyal. On ne peut pas en dire autant de tous les serviteurs de ce palais.

Karl Franz se crispa à l'idée de traîtres œuvrant dans sa propre demeure. Il ne quittait pas le parchemin des yeux.

— Que sais-tu de toute cette affaire ?

— Je sais que l'Averland est gouverné par Heinz-Mark Grosslich, que le fils de Leitdorf est un traître et qu'Helborg se trouve avec lui.

— Tu crois ce qu'on raconte à propos d'Helborg ?

Volkmar soupira sans répondre.

— Schwarzhelm a commis une erreur, et il le sait, continua l'Empereur. Quelles que soient les forces qui s'en sont prises à lui, elles ont atteint leur but.

Il releva la tête. Ses yeux avaient retrouvé leur détermination.

— Nous avons encore une chance, reprit-il. Nos ennemis ont fait un faux pas. Tu connais Heinrich Lassus ? C'est lui qui était derrière tout cela. Il s'est trahi. Schwarzhelm l'a tué avant de venir ici pour voler l'épée d'Helborg. Nul doute qu'il compte la lui rendre et qu'il s'est déjà mis en route.

— Quelle est la situation en Averland ?

— Je ne sais pas. Je n'ai que des informations parcellaires. Ce qui est certain, c'est que le grand ennemi est à l'œuvre. Il s'est servi de la succession pour abattre ses cartes, et il n'a subi aucun revers. À l'heure qu'il est, la corruption ne cesse de s'étendre.

Volkmar réfléchit posément. L'Averland avait toujours été la province la plus calme de l'Empire, car elle se trouvait loin des frontières où se déroulaient les conflits.

Il aurait dû s'en douter. Seule la guerre pouvait purifier la terre. La paix traînait toujours derrière elle son cortège de vices.

— Est-ce que Grosslich est de taille à faire face à tout cela ?

L'Empereur haussa les épaules

— Comment le savoir ? Il n'a pas répondu à ma convocation, par fierté ou pour quelque raison plus inquiétante. Dans tous les cas, nous n'avons pas le choix.

On y arrivait enfin. Une mission. Volkmar n'avait pas besoin d'être devin pour avoir une idée de sa teneur.

— J'ai tenté la diplomatie afin de régler les affaires de l'Averland, mais cela a échoué. Que Grosslich en soit partiellement responsable ou non, je ne peux pas le laisser régner sans me rendre des comptes. De plus, il faut déraciner

cette corruption.

Il saisit brusquement la feuille et la froissa, et la serra si fort que ses articulations blanchirent.

— Prends la tête de mes armées, Volkmar. Vide les casernes du Reikland s'il le faut. Je mets à ta disposition tout l'or du trésor. Emmène avec toi autant de prêtres et de dévots que possible. Rassemble les maîtres des collèges et le train d'artillerie, les régiments de vétérans et les ordres de chevalerie. Il ne s'agit pas de mater une petite rébellion. C'est une guerre, et il va te falloir une armée digne de ce nom pour la mener.

Il fixa Volkmar droit dans les yeux. En même temps qu'une détermination sans faille, son regard laissait transparaître une immense tristesse.

— Découvre ce qui se trame là-bas, continua-t-il sans desserrer le poing. "Sois sans pitié. Tue les traîtres. Brûle-les et disperse leurs cendres aux huit vents. Je préfère mille fois voir l'Averland ravagé plutôt que de risquer d'ouvrir un second front contre notre ennemi. Mais cela, tu le sais mieux que moi ; mieux que quiconque. Crois-tu pouvoir réussir là où mes deux meilleurs généraux ont échoué ?"

Volkmar sentit un élan d'enthousiasme le parcourir, toutefois il le refréna immédiatement. Il n'avait plus commandé d'hommes depuis les horribles événements de Middenheim. Il avait de nouveau l'occasion de faire ses preuves, de prendre les armes et de prouver sa dévotion envers Sigmar, comme tout prêtre-guerrier se devait de le faire. Cependant, depuis qu'il avait échoué face à Archæon, il ne pourrait jamais chasser totalement le doute de son esprit.

— Oui, Monseigneur, je le crois, répondit-il d'une voix fébrile.

Au cœur du quartier des joailliers d'Averheim, les orfèvres n'avaient pas tardé à reconstituer leurs stocks. L'Averland possédait des mines non loin de ses frontières et sa capitale se trouvait au carrefour des routes commerciales qui reliaient Karak Angazhar et le centre de l'Empire. La cité regorgeait de riches marchands qui avaient fait fortune avec le commerce de bétail, et dont les femmes et les filles raffolaient de bijoux de toutes sortes, colliers de perles ou bracelets d'argent. Grâce à elles, les joailliers avaient prospéré.

Certains d'entre eux étaient Averlanders, et avaient quitté la campagne pour venir apprendre en ville à manier le ciseau et le maillet, mais au fil des siècles, des artisans d'autres régions étaient venus s'installer. La plupart arrivaient de Nuln, et avaient amené avec eux de nouvelles techniques et un penchant certain pour les innovations mécaniques. Il se trouvait aussi une diaspora de nains attirés par la possibilité de faire fortune en manipulant les matières qu'ils aimaient le plus au monde : l'acier, le fer, l'or et le gromril. Ils formaient une communauté à part et ne se mélangeaient pas aux humains en dehors des affaires. Leur peuple avait tissé son propre réseau d'intermédiaires – et de rancunes – que les humains toléraient à défaut de pouvoir s'y introduire.

Cette isolation n'était pas exempte d'avantages. Les nains ne se mêlaient pas des affaires des hommes et étaient tout aussi satisfaits de travailler sous le régime d'un Leitdorf ou d'un Alptraum que d'un Raukov ou d'un Todbringer, tant que les impôts n'augmentaient pas et que nul ne venait les déranger dans leurs affaires.

C'est ainsi que les artisans nains de l'Averland étaient très prisés par certaines personnes. Leur discrétion pouvait être achetée facilement, certes à prix d'or, même s'ils se défiaient toujours de quiconque en dehors de membres de leur propre clan. Il fallait de la patience, de l'obstination, un pouvoir de persuasion certain, une connaissance ne serait-ce que rudimentaire du Khazalid et beaucoup d'argent pour faire commerce avec eux. À part Pieter Verstohlen, rares étaient les humains à disposer de tels atouts.

L'espion se trouvait dans l'atelier du maître joaillier Rossik Valgrind. Il était assis sur un tabouret si petit que ses genoux touchaient presque son menton. Le feu brûlait féroce dans la forge et éclairait l'endroit d'une lueur rouge infernale. Divers objets métalliques pendaient aux murs. Certains lui étaient familiers : des pinces, des soufflets, des marteaux... D'autres lui étaient totalement inconnus.

Le propriétaire de la forge œuvrait au fond de la pièce sans lui prêter attention. Il était occupé à marteler avec une précision inouïe un anneau en gromril. Ses gestes étaient précis et rapides, et le métal prenait vie sous ses mains. Ses bras nus et noueux étaient brunis par la chaleur des flammes, et arboraient chacun un torque en cuivre et des tatouages impressionnants. Il sentait l'huile brûlée et le métal en fusion, au milieu desquels il travaillait à longueur de journée. Les longs poils raides de sa barbe étaient tressés pour ne pas le gêner.

Il ne disait mot, laissant simplement échapper de temps à autre un grognement de satisfaction lorsqu'il constatait que l'anneau prenait peu à peu la forme désirée. Son accord avec Verstohlen prévoyait seulement qu'il pût rencontrer quelqu'un dans un lieu tranquille. Il n'avait pas été payé pour lui faire la conversation.

On frappa à la porte d'entrée de l'atelier. Valgrind ne réagit pas et resta concentré sur sa tâche ; Verstohlen se leva et déverrouilla le loquet. Il fut tout d'abord aveuglé par l'éclat du soleil, puis il reconnut Tothfel dans l'encadrement. Il portait une longue pèlerine. Verstohlen lui fit signe d'entrer et ferma la porte derrière lui.

— Je suis content que vous ayez pu venir, intendant, dit Verstohlen en lui offrant un tabouret. Ils s'assirent non loin du foyer. Valgrind continua de travailler comme si de rien n'était.

— Cet endroit est-il sûr ? murmura Tothfel en jetant un regard inquiet vers le nain.

— On ne peut plus sûr, le rassura Verstohlen sans prendre la peine de baisser la voix. C'est sans doute l'endroit le plus sûr de la ville, en fait...

Tothfel hocha la tête.

— Parfait. Je suis heureux de voir que vous avez reçu mon message.

— Moi aussi. Il se pourrait que nos inquiétudes soient les mêmes.

— C'est possible. Comment se passe la cohabitation avec l'électeur ?

Verstohlen haussa les épaules.

— Je le vois de moins en moins souvent. Je crois qu'il a décidé de se passer de mes services.

— Et quelle est votre opinion à son sujet ?

— Il a ses lubies. Parfois, je retrouve en lui les qualités dont il faisait preuve la première fois que Schwarzhelm et moi l'avons rencontré. D'autres fois, en revanche...

Tochfel acquiesça.

— Je vois ce que vous voulez dire. Il devient de plus en plus difficile d'obtenir une audience. Je n'ai pas pu lui parler depuis plusieurs jours. Il devient lunatique.

Verstohlen frissonna à cette idée. Les gens avaient dit la même chose à propos de Schwarzhelm. La corruption venait-elle de la ville elle-même, à moins que Natassja y eût quelque responsabilité ? Après tout, personne ne savait où cette sorcière s'était cachée.

— Que tentez-vous de me dire, intendait ? Je ne crois pas que vous ayez souhaité me voir uniquement pour vous plaindre des humeurs de Grosslich.

Les doigts de Tochfel jouaient nerveusement sur ses genoux. Malgré la lueur rouge du fourneau, Verstohlen vit qu'il était apeuré.

— Il se passe des choses inquiétantes, Herr Verstohlen, expliqua-t-il d'une voix tremblante. J'ai essayé de vous prévenir avant le couronnement. Personne n'a revu Ferenc Alptraum depuis la bataille d'Averheim. Achendorfer a également disparu. Et ce ne sont pas les seuls.

— De telles choses sont malheureusement inévitables en cas de passation de pouvoir.

Il dévisageait Tochfel, à la recherche du moindre signe de duplicité. Jusqu'à présent, l'intendant n'avait jamais menti, mais il pouvait avoir été corrompu.

Tochfel eut l'air contrarié.

— Je n'ai certes pas vos talents en la matière, toutefois je ne suis pas candide. Savez-vous combien d'hommes ont été brûlés vifs ? *Deux cents*. Les exécutions ne sont pas toutes publiques, loin s'en faut. Je suis tombé sur la liste établie par les répurgateurs. Un vrai bain de sang.

— Y a-t-il eu des procès ?

— Normalement oui, répondit amèrement Tochfel. Heidegger, le chef des répurgateurs, a jeté sa toile sur toute la ville. Il voulait même mener mes propres acolytes à l'échafaud. Nul n'est à l'abri de sa folie.

Verstohlen réprima un rire dédaigneux. Les cultistes qui avaient assassiné Léonora avaient été auparavant des templiers de Sigmar, et il considérait même les plus incorruptibles d'entre eux comme des bouchers et des sadiques. Le fait qu'on le confondît parfois avec un répurgateur à cause de son allure ne faisait qu'exacerber le mépris qu'il leur vouait.

Tochfel se pencha vers lui sans parvenir à calmer le tremblement de ses mains.

— Ne comprenez-vous donc pas ? Nous avons commis une erreur terrible en soutenant Grosslich !

Verstohlen secoua la tête.

— C'est impossible ! J'ai vu la corruption de Leitdorf de mes propres yeux !

— Ne soyez pas naïf, conseiller ! Les preuves sont là, et vous dites toujours que le grand ennemi est plus malin qu'on ne le croit. N'avez-vous pas envisagé la possibilité que vos ennemis aient pu vous berner ?

Verstohlen se raidit.

— Natassja n'a pas été capturée, rétorqua-t-il. Elle se trouve peut-être encore en ville. Ses pouvoirs sont terrifiants, et nul ne sera à l'abri tant qu'elle n'aura pas été retrouvée.

Tochfel eut un petit rire méprisant.

— Vous êtes obsédé par Natassja au point de ne pas réaliser que Grosslich est notre ennemi. Il nous a tous dupés ! Vous avez vu comme moi la chose blasphématoire qu'il fait bâtir dans le quartier pauvre. Quel homme sain d'esprit irait ordonner la construction d'une tour en fer ?

Cette fois, Verstohlen ne répondit pas. Les mots de Tochfel sonnaient juste et ravivaient les flammes de ses inquiétudes. Il avait pourtant été sûr de son fait. Il avait convaincu tout le monde de la culpabilité de Leitdorf, y compris Schwarzhelm.

D'ailleurs, où se trouvait le Champion de l'Empereur ? Pourquoi n'avait-il pas donné de nouvelles depuis son départ pour Altdorf ? En fait, pourquoi aucune nouvelle de l'extérieur ne parvenait jusqu'à Averheim ?

— Je ne nie pas qu'il se passe des choses bizarres. Cependant, Natassja est une sorcière, et elle est l'épouse de Leitdorf. Il faut les retrouver, elle et son pleutre de mari.

— Quelles preuves dois-je donc vous apporter ? demanda Tochfel d'un air désespéré. Vous refusez de voir l'évidence, tout comme les autres. J'ai l'impression d'être entouré d'aveugles.

— Je vais aller parler à Grosslich, le rassura Verstohlen en lui posant amicalement une main sur l'épaule. De toute façon, il y a des points que je souhaite éclaircir. Croyez-moi, s'il a été corrompu de quelque façon que ce soit, je m'en apercevrai. Je sais reconnaître mes torts, Herr Tochfel, et si je me suis effectivement trompé, je vous en aviserai et nous déciderons ensemble de la conduite à tenir.

Tochfel ne parut pas rassuré le moins du monde.

— Chaque jour qui passe le rend plus fort !

— Même si vous avez raison, que pourrions-nous faire ? Le renverser ? Bien sûr que non. Je dois mener mon enquête. Dans tous les cas, l'Empire ne laissera pas Grosslich agir à sa guise. Pour l'heure, nous devons faire preuve de discrétion, et nous assurer des appuis à l'extérieur de l'Averland.

Tochfel ouvrit la bouche pour protester, mais aucun mot n'en sortit. Il avait l'air misérable et effrayé.

— Gardez espoir, intendant, reprit Verstohlen d'un air serein, pour se rassurer tout autant que pour convaincre son interlocuteur. Nous avons déjà sauvé Averheim de la damnation. Nous finirons bien par éliminer les dernières traces de corruption qui la souillent.

Tochfel lui jeta un regard de chien battu.

— Si vous croyez vraiment ce que vous dites, conseiller, alors je ne comprends pas la réputation de sagesse qu'on vous attribue...

Ses architectes avaient pris soin d'ériger la forteresse du Feu Noir afin qu'elle dominât les environs. Elle avait été construite là où la passe faisait moins d'une demi-lieue de large, et était sise sur une éminence granitique. Le reste du paysage était totalement plat et dénué de couverts. Le donjon offrait une vue dégagée d'est en ouest et d'ordinaire, les étendards de l'Empereur et de l'Averland flottaient fièrement aux mâts de cinq toises de haut plantés à son sommet.

Le sol qui s'étirait dans les quatre directions autour de la citadelle n'était pas naturellement plat. Suite à la Bataille du Col du Feu Noir, une légion d'hommes et de nains avait trimé sang et eau pendant des mois pour l'aplanir, comme en témoignaient les monticules de roches éparpillés çà et là, tandis que la maigre végétation avait été impitoyablement arrachée et brûlée. S'approcher de la forteresse sans être vu était impossible, d'autant que sa garnison était toujours composée de soldats aguerris et parés à toute éventualité.

Ses murs massifs s'élevaient sur plus de six perches de haut pour une épaisseur à peine deux fois moindre. Leur pierre avait été noircie par les innombrables assauts des machines de siège qui s'en étaient prises à eux. Cependant, en dépit du sang qui avait détrempé ces remparts à d'innombrables reprises, pas une seule fois l'Empire ne les avait laissés sans garnison. Le Col du Feu Noir était bien plus qu'une route commerciale ou qu'un point stratégique au beau milieu des montagnes. C'était le lieu de naissance de l'Empire, si bien qu'en dépit des risques et des attaques incessantes, il ne manquait jamais de volontaires pour aller défendre sa forteresse ou les bastions qui jalonnaient la route. Les commandants des Bergsjägers prenaient soin de trier le bon grain de l'ivraie : ils ne recrutaient que des soldats dans l'âme, et refusaient les fanatiques et les désespérés.

La raison en était simple: dans le Col du Feu Noir, la guerre était omniprésente. Chaque incursion déclenchait une contre-attaque, qui elle-même générait de nouveaux assauts de la part de l'ennemi. Les humains n'avaient aucun espoir de se débarrasser de la menace des peaux-vertes, mais ils ne pouvaient pas non plus se permettre de les laisser traverser la passe. Alors que Bloch examinait à distance les murs souillés de sang caillé, il savait qu'il n'était que le dernier en date à contester la suprématie de ce site. Quelle

que fût l'issue de la bataille qu'il allait livrer, le contrôle du Col du Feu Noir serait âprement disputé entre les hommes et les orques pendant les siècles à venir.

Étrangement, cette pensée le rassura. Toute sa vie, il n'avait connu que la guerre. L'idée d'un monde en paix lui semblait aussi saugrenue que celle d'un nain offrant sa tournée : même si cela restait envisageable, il n'espérait pas être témoin d'un tel miracle au cours de sa vie.

Ses troupes avaient pris position à une dizaine d'arpents à l'ouest de la citadelle, au vu et au su des remparts, mais hors de portée de toute machine de guerre. Comme toujours depuis ces derniers jours, Drassler et Kraus se tenaient à ses côtés. L'armée attendait silencieusement derrière ses commandants. Elle était alignée en ordre de bataille. Les compagnies formaient des rangs impeccables, à l'affût de leurs ordres. Jusqu'à présent, ces soldats s'étaient bien comportés. Les bataillons de l'Averland arboraient fièrement leurs bannières, qu'il s'agît de ceux que Schwarzhelm avait levés à Averheim ou de ceux en provenance de Grenzstadt et de Heideck. Ils étaient appuyés par les détachements du Reikland qui avaient fait la route depuis Altdorf. Ces derniers étaient entièrement composés de vétérans endurcis par des années de combats. Ils portaient la livrée grise et blanche de la plus riche des provinces impériales. Les pointes des hallebardes étincelaient malgré le soleil maussade des montagnes.

Le détachement de Bloch avait pris position à l'avant-garde. Il s'agissait des survivants de l'armée de Grunwald, des Reiklanders dont le courage et la ténacité avaient été forgés dans les flammes des combats les plus impitoyables. Leurs visages sévères étaient calmes. On pouvait lire une détermination sans faille dans leurs yeux. Nombre de leurs camarades étaient morts dans les plaines plus à l'ouest, et leurs mânes réclamaient vengeance.

Bloch se tourna vers le train de bagages. Les compagnies de réserve étaient aussi impavides que le reste des troupes. Quelques chevaux renâclaient nerveusement dans l'air glacial. Leurs attelages tiraient une caravane hétéroclite de pièces d'artillerie. Aucune n'avait le calibre nécessaire pour entamer les murs de la forteresse.

Les hommes de Drassler formaient l'arrière-garde. Ils n'étaient guère plus de deux cents. Les autres avaient été tués ou repoussés vers les sommets par les orques. Sous leurs barbes broussailleuses, leurs visages taillés à la serpe étaient aussi résolus que ceux des hommes de Bloch. Ils tenaient enfin l'occasion de prendre leur revanche, peut-être même de racheter leur échec.

Tous fixaient Bloch en attendant l'ordre d'avancer. Le vent fouettait les uniformes et gémissait, comme un prélude du massacre à venir.

Bloch observa de nouveau la forteresse. À cette distance, il avait du mal à discerner ses occupants, cependant la plaine qui s'offrait à lui était vide. Les murs l'attendaient au-delà, aussi sombres et froids que la roche sur laquelle ils se dressaient. Les fortifications évoquaient un bloc de granite noir jailli du cœur de la terre. Bien qu'il n'y eût aucun signe des envahisseurs, Bloch savait

que la citadelle grouillait de peaux-vertes. Lorsqu'il l'avait reçu sur les plaines verdoyantes de l'Averland, l'ordre de Schwarzhelm lui avait paru simple et clair. Désormais, sa tâche paraissait insurmontable. Aucune importance. Vaincre ou mourir. Il n'avait plus le choix.

Il inspira profondément et se tourna vers Kraus. Le visage du capitaine était aussi rugueux que de la roche.

— Donnez le signal, ordonna Bloch. “Nous allons reprendre cette forteresse.”



Chapitre Quatre

Midi était passé et les rayons du soleil de l'après-midi étiraient des ombres depuis les branches des arbres. Les plaines paresseuses couvertes d'herbes hautes cédaient peu à peu la place à un terrain plus mamelonné parsemé de bois et de terres en friche. La terre était ici moins fertile que dans le reste de la province ; la maigre couche d'humus ne convenait guère qu'à des touffes de broussailles. Depuis les ravages de Gorbad, les habitants n'étaient que timidement revenus dans la région. De nombreuses fermes abandonnées aux toits effondrés jalonnaient le paysage. Dans les prés, l'ajonc avait peu à peu chassé la luzerne, et les routes défoncées étaient constellées de nids de poules.

Skarr tira sur les rênes de sa monture et la colonne de cavaliers fit halte. Eissen se tenait à ses côtés. Suite aux combats d'Averheim, le jeune chevalier était officieusement devenu son bras droit. Leitdorf se tenait juste derrière eux, suivi du chariot d'Helborg un peu plus loin. En fait, le Reiksmarshall avait été installé dans une chaise à porteurs récupérée dans la dernière résidence où ils s'étaient arrêtés, et qu'on avait hâtivement munie de roues. Elle était décorée d'armoiries criardes, des soleils dorés du Solland occupant l'essentiel des panneaux en bois. Skarr aurait préféré quelque chose de moins ostentatoire, mais il n'avait rien trouvé et avait dû se résoudre à garder constamment sous les yeux l'insoutenable symbole de l'extravagance de Marius.

Il inspecta rapidement ses troupes, à l'affût du moindre manquement à la discipline. Il n'en décela aucun. Sa compagnie comptait à présent moins de cinquante cavaliers, cependant elle avait toujours fière allure. Les membres de la Reiksguard étaient recrutés dès l'adolescence, et entraînés afin d'incarner l'implacable volonté de l'Empereur. Leurs armures étaient rutilantes et leurs destriers brossés et récurés avec soin. Ils emmenaient tout l'équipement nécessaire dans leurs fontes, si bien que le train de mules qui les suivait se réduisait à une poignée de bêtes.

Rufus Leitdorf approcha. Le candidat malheureux au trône d'Averland

s'était amaigri au cours des derniers jours, ce qui n'était pas du luxe. De plus, la discipline sévère de la Reiksguard et le dédain dont les chevaliers faisaient preuve envers lui semblaient avoir chassé – momentanément tout au moins – ses manières arrogantes.

— À quelle distance nous trouvons-nous ? demanda Skarr en portant de nouveau le regard vers la route qui s'étirait devant lui. Elle devenait difficile à discerner au milieu de la végétation, et menaçait par endroits d'y disparaître complètement. Cela ne gênerait pas la progression des chevaux, en revanche on ne pouvait pas en dire autant de la chaise à porteurs. Par ailleurs, les étendues sauvages de l'Empire étaient toujours dangereuses à cause des hommes-bêtes en maraude.

— À un jour, pas davantage, répondit Leitdorf.

Skarr grommela quelque chose. Chevaucher des heures durant ne le dérangeait pas, mais il s'inquiétait pour la santé d'Helborg. Le Reiksmarshall avait besoin de repos. Skarr l'avait déjà vu continuer le combat malgré des coups qui seraient venus à bout d'un homme ordinaire ; cependant, cette fois, la blessure qu'il avait reçue était différente. Son visage était encore très pâle, et même lorsqu'il se réveillait, ses yeux restaient vitreux et inexpressifs. Il semblait meurtri jusque dans son âme. Il lui arrivait de rester inconscient pendant des jours entiers. Son sommeil était troublé et à chaque fois que Skarr l'avait veillé, il l'avait entendu parler. Le nom qui revenait le plus souvent dans ses délires était celui de Schwarzhelm.

— Je vais voir le reikmarshall, finit-il par grommeler en mettant pied à terre et en se frayant un passage vers la chaise à porteurs entre les chevaux. À l'origine, les portes étaient laquées de noir, mais la peinture s'était estompée au fil de leurs pérégrinations vers le sud-est. Les emblèmes pompeux étaient écaillés et rayés, et le bas de la caisse était maculé de boue.

Skarr s'appuya sur le marchepied et ouvrit la portière. Helborg était inconfortablement assis au milieu des couvertures, car l'espace à l'intérieur était trop exigü pour qu'il pût s'allonger.

Il était éveillé et regardait par la fenêtre. Une barbe de plusieurs jours recouvrait ses joues et sa moustache était hirsute.

— Monseigneur, le salua Skarr en s'asseyant malhabilement face à lui. Le précepteur était loin d'être quelqu'un d'impressionnable, néanmoins, comme tout le monde, il était nerveux en présence du Reiksmarshall, même lorsque celui-ci était aussi diminué qu'en cet instant.

Helborg ne broncha pas.

— Comment vous sentez-vous ?

Il regretta aussitôt sa question. Helborg ne supportait pas d'être pris en pitié.

— Où sommes-nous ?

La voix du Reiksmarshall était encore plus revêche qu'à l'accoutumée.

— Près de la lande des Dracs. Le refuge des Leitdorf. Nous y arriverons demain dans la journée.

— Je devrais être sur mon cheval, pas dans cette carriole dans laquelle vous

m'avez enfermée...

Skarr ne sut que répondre. Helborg avait l'air si faible qu'il aurait à peine pu lever le bras. Il opta pour un pieux mensonge.

— Je vais faire le nécessaire.

Helborg tourna enfin la tête vers lui. Son regard avait retrouvé toute sa lucidité.

— J'ai du mal à me souvenir des événements récents, dit-il. J'ai besoin que tu me rafraîchisses la mémoire...

Skarr se racla la gorge, ne sachant comment tourner la chose.

— Nous sommes pourchassés par les hommes de Grosslich. Il a été couronné électeur et ses soldats sont sur nos talons.

— Dans ce cas, affronte-les. Tu es un membre de la Reiksguard !

— Ils sont des centaines, Monseigneur...

Helborg grommela quelque chose qui aurait pu vouloir dire : *et depuis quand cela a-t-il une importance ?*

— Schwarzhelm était de leur côté, ajouta Skarr. Son excuse sonna creux. Ses hommes n'avaient jamais fui devant l'ennemi auparavant, mais les événements sur la Vormeisterplatz avaient été particuliers. Voir les deux plus grands généraux de l'Empire s'affronter en duel avait été une vision traumatisante pour ces soldats amoureux de leur patrie. Devenir des fugitifs avait été pire encore.

— Quel est ton plan ? demanda Helborg d'une voix raffermie. La mention de Schwarzhelm semblait avoir réveillé une partie de ses souvenirs.

— Vous mettre en sécurité, vous et Leitdorf, jusqu'à ce que je découvre le fin mot de toute cette histoire. La trahison de Grosslich ne va pas passer inaperçue bien longtemps, et de toute façon, je trouverai bien un moyen de faire parvenir un message jusqu'à Altdorf.

Le regard d'Helborg trahit sa déception. Skarr sentit son cœur se serrer en voyant la condescendance de son maître. Le Reiksmarshall n'était pas satisfait.

— Bon sang, Skarr, il faut plus de trempe ! Il avait retrouvé subitement toute sa véhémence. Tu n'as pas vu le visage de Schwarzhelm. Il était fou ! Ils étaient tous fous à lier ! La démente planait dans l'air cette nuit-là...

Il se pencha en avant en serrant les dents. Une des couvertures glissa, et Skarr vit le poing serré de son maître.

— Nous allons rassembler nos forces et contre-attaquer, articula-t-il. Frapper vite, frapper fort, voilà ce qu'il faut faire pour venger une trahison.

Les yeux du Reiksmarshall reprenaient vie peu à peu, comme les charbons d'un feu qu'on ravive. Pour la première fois depuis la bataille d'Averheim, Skarr sut qu'Helborg survivrait à ses blessures et les commanderait de nouveau.

— Nous sommes à vos ordres, Monseigneur ! dit-il en retrouvant espoir.

— Il ne s'agit pas d'un simple serment de loyauté ! le coupa Helborg. Il s'agit de se venger ! Une fois que j'aurais recouvré toutes mes forces, je

retournerai à Averheim et je mettrai la main sur celui qui nous a fait du tort !
Il foudroya Skarr du regard.
— Sigmar veille sur les guerriers, Skarr, et nous allons nous battre jusqu'à ce que l'Aver rougisse. Nous nous battons jusqu'à ce que le dernier traître s'étouffe avec ses propres entrailles. Nous nous battons jusqu'à ce que ce bâtard de Grosslich soit destitué et écartelé. Ils ont commis une erreur en me laissant vivre. Je les traquerai jusqu'à mon dernier souffle. J'enrôlerai toute la province s'il le faut. J'abattrai leurs murs et réduirai en miettes leurs ambitions avant de leur arracher le cœur. Je ferai tout cela car je suis Kurt Helborg, le maître des armées de l'Empereur, le marteau de Sigmar, et parce que je suis la vengeance !

La forteresse du Feu Noir était d'une parfaite laideur. Ses fortifications bastionnées et coiffées de larges créneaux semblaient sortir de terre maladroitement. La pierre avait été noircie par le feu et les intempéries. Même les orques ne semblaient pas avoir encore trouvé de moyen de la rendre encore plus disgracieuse.

— En formation ! rugit Bloch. Les sergents répercutèrent son ordre à travers les rangs.

Son armée s'était rapprochée dangereusement. Les détachements s'étaient déployés en demi-cercle autour de la citadelle, à quelques arpents de ses murs. Chaque compagnie s'était disposée sur plusieurs rangs de profondeurs, les Averlanders se mêlant aux Reiklanders. L'armée formait ainsi une succession de quinconces, chaque unité étant éloignée des autres de quelques toises. Les bannières claquaient sèchement au vent. Il n'y avait pas de cavalerie lourde, et le maigre train d'artillerie avait été placé à l'extrémité du flanc gauche, au sud-ouest de la forteresse et à l'abri d'amas rocheux. Les réserves étaient limitées : quelques compagnies de hallebardiers se tenaient en retrait de la ligne de bataille.

Les troupes avaient pris position tout juste hors de portée des arcs des orques. Bloch aurait aimé que les défenseurs gaspillassent inutilement leurs flèches, mais ils s'en étaient bien gardés jusqu'à présent. Le soleil venait d'atteindre son zénith. L'assaut pouvait encore attendre. Si tout se déroulait comme il l'avait prévu, son armée aurait créé une brèche dans les défenses avant la nuit. Tout reposait désormais sur la stratégie qu'il avait élaborée, sur la coordination de ses hommes et sur une bonne dose de chance.

Il se protégea les yeux du soleil et observa les remparts. Il vit quelques silhouettes raser les murs sur le chemin de ronde. Les peaux-vertes ne restaient pas oisifs, mais ils n'étaient pas effrayés. À l'abri derrière leurs murailles, ils ne pouvaient que ruminer leur frustration en attendant le combat à venir. Bloch comptait bien mettre leur tempérament impatient à profit.

— Artillerie ! ordonna-t-il. Nouvelle bordée d'aboiements des sergents.

La puissance de feu de l'armée n'était guère impressionnante : quelques canons Feu d'Enfer, deux batteries Tonnerre de Feu et une paire de

couleuvrines. Les tracter dans les montagnes avait été un tour de force. Restait à espérer que ces pièces allaient enfin prouver leur utilité.

Les compagnies de réserves de hallebardiers déployées de part et d'autre de l'artillerie s'écartèrent. Les soldats se méfiaient des caprices de la poudre noire. Les servants les ignorèrent et s'activèrent autour de leurs machines. Les fûts furent pointés et des ajustements de dernière minute effectués. Des seaux d'eaux furent apportés, ainsi que des torches pour les boutefeux. Une fois prêts, les maîtres artilleurs attendirent fébrilement le signal.

— Feu, ordonna calmement Bloch.

L'ordre fut relayé une fois de plus et les machines de guerre donnèrent de la voix dans un vacarme assourdissant. Les boulets de canons sifflèrent dans les airs et les couleuvrines reculèrent violemment en manquant d'arracher leurs amarres. Les roquettes des batteries tonnerre de feu s'envolèrent, décrivant des trajectoires erratiques avant de retomber sur les murs et d'exploser dans de spectaculaires boules incendiaires. Les Feu d'Enfer semblèrent moins efficaces – leur mitraille était plus adaptée pour faucher l'infanterie que pour pilonner des fortifications – mais Bloch s'en moquait. Il ne voulait pas abattre ces murs, simplement pousser les orques à bout. Il savait que tenter une sortie les démangeait terriblement. Il suffisait de les provoquer.

— Visez plus haut ! ordonna-t-il pour rappeler à ses hommes la tactique qu'il leur avait exposée. Je veux voir gicler du sang de peau-verte !

À sa droite, Kraus fit signe au commandant des archers. Ils n'étaient pas nombreux – à peine deux cents – et n'avaient pas assez de munitions pour menacer sérieusement les défenseurs. Nonobstant, ils s'avancèrent, précédés par de l'infanterie lourde équipée de pavois. Une fois qu'ils furent à portée, les premiers quolibets fusèrent des murs de la citadelle. Les orques réagissaient enfin.

— N'oubliez pas vos ordres ! rugit Bloch. Ne gaspillez pas vos flèches !

Les archers se mirent en position au moment où jaillissait une première volée de traits adverses. L'infanterie lourde forma une ligne défensive devant ses camarades afin de les protéger. Les arcs impériaux ne tardèrent pas à riposter. Des volées de flèches plurent sur les créneaux. L'artillerie se joignit aux festivités en lâchant une seconde salve.

Kraus et Bloch observaient impassibles les échanges de tirs entre les deux armées. Un des archers du premier rang s'effondra, une flèche empennée de noir plantée dans la poitrine. Les pertes commencèrent à s'accumuler du côté impérial. Les humains ne bénéficiaient pas du même couvert que les orques...

— On ne peut pas continuer comme ça... lâcha Kraus, la mâchoire serrée. Bloch le savait pertinemment.

— Continuez à tirer, cria-t-il avec véhémence. Ses hommes ne devaient pas vaciller. Sa stratégie en dépendait.

— Ils vont finir par sortir, affirma-t-il à Kraus.

— Et si vous vous trompez ?

Bloch ne répondit rien. Il n'osait pas envisager une telle éventualité.

C'était la fin de l'après-midi à Averheim. Les péniches tanguaient doucement le long des quais de la rivière. Des nuages glissaient lentement dans le ciel en provenance de l'est, les premiers depuis des semaines. Une petite brise caressait la surface de l'Aver et formait de l'écume qui s'accumulait autour des coques des embarcations.

Des hommes débardaient les cargaisons tandis que les contremaîtres vérifiaient leurs parchemins d'émargement. De nombreux soldats encadraient cette activité bourdonnante. Le nombre d'hommes en armes à Averheim avait décuplé. Certains étaient d'anciens gardes au service des Alptraum qui avaient reçu de nouveaux uniformes et de nouvelles armes. D'autres n'avaient jamais été vus en ville et suscitaient la méfiance des habitants.

Tochfel s'enroula dans son manteau en frissonnant. Il n'attendait aucune livraison aujourd'hui et avait renoncé à toute idée de se mêler du trafic fluvial depuis son entrevue avec Verstohlen. Si personne n'était capable de voir qu'assujettir la production d'une province entière à la construction d'un seul édifice était une aberration, autant faire profil bas. Néanmoins, il voulait profiter de son rang et de son titre tant qu'il les possédait encore pour s'adresser à des instances supérieures.

Il s'éloigna des quais en prenant soin de ne pas attirer l'attention des patrouilles. Les hommes de Grosslich avaient gagné en morgue, comme s'ils avaient reçu carte blanche pour importuner n'importe qui. Ils cherchaient des noises pour un oui ou pour un non, même en plein jour. Tochfel savait qu'ils étaient payés grassement, et que cet argent ne leur servait qu'à deux choses : les tavernes et les bordels de la ville tournaient à plein régime...

Il traversa le pont du Griffon et se dirigea vers le quartier pauvre. La foule se clairsema peu à peu. Même les patrouilles se firent plus rares, et au bout d'une dizaine d'arpents parcourus entre les bâtiments biscornus, il se retrouva quasiment seul dans les venelles. Aucune taverne animée, aucune lumière derrière les fenêtres aux croisillons en plomb, aucune maison de joie résonnant des cris et des chansons paillardes de ses occupants. Toutes les ouvertures étaient fermées, verrouillées. Barricadées.

Tochfel ne perdait pas de temps et marchait en regardant droit devant lui. Il savait ce qui effrayait les habitants. La tour finit par apparaître à quelques rues de là. Elle grandissait de jour en jour. Sa structure métallique s'extirpait du sol comme une mauvaise herbe et formait toujours plus de pousses au fur et à mesure qu'elle s'élevait dans les airs. Cette ossature était renforcée par des chevrons transversaux qui rappelèrent à Tochfel les corsets des dames de l'aristocratie. À en juger par la circonférence de l'édifice, celui-ci promettait d'être immense, probablement au point de surplomber l'Averburg et de projeter son ombre sur la moitié de la ville lorsqu'il serait achevé. Tochfel frissonna de nouveau, mais pas de froid. Pourquoi personne ne réalisait la folie qui couvait derrière ce projet ? Pourquoi Verstohlen était-il si indolent ?

Tochfel resserra le col de son manteau et pressa le pas. Il était temps de réagir. Puisque Grosslich refusait de le rencontrer à l'Averburg, il devait aller

à lui.

Il bifurqua au carrefour qui menait directement au chantier. Les maisons de part et d'autre de la rue étaient silencieuses. La chaleur du jour ne parvenait pas à chasser le froid qui lui glaçait les os. Au milieu de cette collection de fenêtres aveugles, une porte ouverte battait doucement dans la brise au bout de la rue. Ailleurs, le grincement d'un gond indiquait qu'une habitation avait été abandonnée à la hâte.

La palissade en bois qui délimitait le chantier avait été remplacée par une clôture – en métal, bien entendu – constituée de pieux de huit pieds de haut ornés d'une pointe. Elle ceinturait totalement le chantier.

Un portail majestueux gardait l'entrée. Il était coiffé d'un fer forgé représentant la lettre 'G' au milieu d'une couronne d'épines. D'autres sculptures plus discrètes et impossibles à identifier décoraient les portes. Bien qu'il fit jour, des lanternes allumées étaient accrochées aux montants. Les flammes avaient une couleur étrange, un orange profond aux reflets rosâtres. Elles jouaient derrière le verre comme des fées en cage.

Tochfel s'arrêta devant le portail. On lui avait fait une description sommaire du lieu ; cela ne l'empêcha pas de se sentir mal à l'aise. La rivière et son activité effervescente se trouvaient à moins d'une demi-lieue derrière lui, mais il eut l'impression d'être arrivé dans un autre monde. Il se demanda s'il avait bien fait de venir jusqu'ici, et fut sur le point de se raviser.

— Annoncez-vous ! ordonna une voix de l'autre côté du portail.

À gauche, un homme sortit de l'ombre, une lance à la main. Un autre s'approcha par la droite. Ils portaient la livrée rouge et or de Grosslich. Tochfel nota que leur équipement était de meilleure facture que celui des gardes de l'Averburg. Leurs cuirasses, leurs grèves et leurs heaumes élaborés étaient visiblement fabriqués sur mesure et n'avaient rien à voir avec les armures typiques de l'Averland. Ils avaient presque l'air de fabrication elfique.

— Je suis l'intendant, annonça Tochfel d'une voix aussi ferme que possible en abaissant sa capuche. Il était trop tard pour reculer. Les gardes le reconnurent et parurent se détendre.

— Vous êtes seul, Monseigneur ?

— À votre avis ? Ouvrez cette grille !

Les gardes s'échangèrent un regard dubitatif.

— Êtes-vous attendu, Monseigneur ? L'électeur n'apprécie guère que...

— Ouvrez cette grille, soldat ! Votre maître n'aime pas attendre, et moi non plus.

Son interlocuteur ne répondit pas. Il se dirigea vers un des montants du portail et actionna un levier en bronze. Les grilles s'ouvrirent dans un grincement. Tochfel s'engagea sur le chemin bordé de petits épineux sans un regard en arrière. Des arbustes similaires avaient été plantés dans tout le jardin autour de l'édifice.

Il entendit les grilles se refermer derrière lui dans un claquement inquiétant.

Décidément, ce lieu le rendait nerveux.

L'espace autour de la construction avait été aplani et nettoyé. Des sentiers dallés de pierre noire avaient été aménagés et décrivaient des motifs étranges sur le sol. Tochfel ne pouvait en appréhender qu'une partie, toutefois ils lui semblèrent familiers. L'ouvrage était si parfait qu'on voyait à peine les joints entre les dalles.

Il parcourut la centaine de toises jusqu'à l'édifice. Le silence était total en dehors de l'imperceptible frôlement de ses pas sur la pierre polie.

Il leva la tête et vit que le ciel s'assombrissait. Le bleu avait viré au gris sans qu'il s'en aperçût. Cette vision lui donna le tournis et il baissa les yeux, légèrement désorienté. La silhouette de la tour se fondait naturellement dans cet arrière-plan monochrome. Elle n'était plus noire, mais d'un gris aussi maussade que le ciel, comme si une brume vaporeuse venait de recouvrir le paysage.

À présent, son cœur battait la chamade. Ses paumes étaient moites, tout comme l'air qu'il respirait. Il sentit un goût métallique légèrement suave sur sa langue et une sensation de vertige l'envahit. Il n'aurait pas dû venir.

Son pouls accélérât encore. Il fit volte-face et revint sur ses pas. Ce lieu était maudit. Il devait le quitter au plus vite.

Un grognement semblable à celui d'un molosse le fit sursauter. La panique s'empara de lui tandis qu'il scrutait vainement la brume. Il se mit à courir. Au diable les gardes ! Quelque chose de surnaturel l'épiait par-delà le brouillard. Il finit par apercevoir à quelques dizaines de toises les lueurs des lanternes. Il y était presque.

Les lumières s'éteignirent subitement, comme si elles avaient été soufflées par une bourrasque magique. Les nuées grises l'entouraient. Il ne voyait plus que les dalles sous ses pieds. Le noir de la pierre était devenu blafard, tout comme sa peau. La peau d'un cadavre.

Tochfel luttait désespérément pour contenir la terreur qui le submergeait. Il continuait de courir. Un autre grognement résonna sur sa droite, plus proche que le précédent. Il tourna instinctivement sur la gauche pour s'en éloigner et fut complètement désorienté. Le brouillard l'enveloppait comme une chrysalide et l'emportait vers un autre monde. Il fut obligé de ralentir, et finit par avancer à tâtons, marmonnant des prières à Sigmar tout en respirant bruyamment.

Brusquement, une frange de brume s'écarta et un rai de lumière éclaira un homme. Ou tout au moins, ce que Tochfel prit d'abord pour un homme, avant de distinguer le heaume au ventail en forme de museau et les articulations des membres formant des angles improbables. La chose émit un sifflement rauque. Ses mains griffues agrippaient une hallebarde dont la lame n'était pas en fer, mais taillée dans un cristal miroitant.

Tochfel hurla. D'autres créatures surgirent du brouillard en claudiquant et en feulant ; elles ressemblaient à d'horribles parodies d'homme et de bête.

Le brouillard cotonneux voila de nouveau le soleil. Les cris de Tochfel

perdurèrent quelques secondes avant d'être étouffés à leur tour. Le silence retomba. Au bout de quelques minutes, les miasmes se dissipèrent aussi vite qu'ils étaient apparus.

Blottis contre le portail, les deux gardes se dandinaient d'un air anxieux. Ils savaient que s'approcher de la tour n'était pas une bonne idée. Néanmoins, ils n'avaient rien vu de la scène qui s'était déroulée à quelques pas seulement. Le seul homme à y avoir assisté venait de disparaître mystérieusement. Seul un cri assourdi était parvenu à leurs oreilles, à moins que ce fût la plainte du vent, ou l'écho d'un rire cruel et raffiné.

Tout était redevenu calme. Les environs de la tour avaient repris une apparence ordinaire. Les créatures en armure et Tochfel s'étaient évanouis. Si les gardes avaient été fous au point de s'aventurer vers la tour pour découvrir ce qui s'y tramait, ils n'auraient trouvé aucun cadavre, et pas la moindre trace de sang, car aucun meurtre n'avait eu lieu. La tour ne tuait pas les hommes. Elle les prenait vivants afin d'accomplir ses sinistres desseins.

Les flèches pleuvaient sur la forteresse du Feu Noir et ricochaient contre la pierre. Les canons continuaient de tonner sans effet contre les remparts. Les murs étaient trop épais pour espérer les abattre. Jusqu'à présent, les orques n'avaient pas montré le bout de leur mufle. La frustration commençait à se propager dans les rangs de l'armée impériale.

Bloch pouvait le sentir. Il était issu du rang, et n'avait été promu capitaine que peu de temps avant la bataille de Turgitz. Il savait ce que ressentaient ses hallegardiens. Leurs nerfs étaient sur le point de lâcher. La vision de leurs camarades se faisant faucher tandis que les orques les narguaient depuis la sécurité des remparts les rendait fous de rage. C'était une boucherie, rien de plus.

— Faites-les battre en retraite, marmonna Kraus sans desserrer la mâchoire. Une trentaine d'archers avaient déjà péri et une dizaine d'autres avaient été blessés sans que leurs volées eussent le moindre effet notable.

— Hors de question, réprova Bloch sans détourner les yeux du carnage. Je n'ai pas le choix !

Kraus était livide.

— Bon sang, commandant, arrêtez ce massacre !

Ses doigts jouaient nerveusement sur le pommeau de son épée. Il avait hâte de la dégainer pour venger la mort de ces hommes.

— Amenez l'appât, ordonna Bloch sans lui répondre. Il commençait à douter de la pertinence de sa stratégie.

Kraus soupira en relayant sa demande. Une compagnie de lanciers averlanders s'avança en première ligne, devant les rangs serrés de hallegardiens. Chacun des soldats ployait sous le poids d'un gros sac de jute. Certains étaient si lourds qu'il fallait deux hommes pour les porter.

Leur capitaine était un vétéran de la garnison d'Averheim qui avait combattu avec Schwarzhelm quelques semaines auparavant. Il attendit le

signal de Bloch.

— Allez-y ! leur ordonna ce dernier avant de se tourner vers Kraus. Faites passer le mot : nous tenons notre position. Aucun détachement ne doit s'approcher des portes, c'est compris ?

L'ordre fut relayé aux capitaines des différentes compagnies. Le barrage d'artillerie et de flèches se prolongeait dans l'espoir d'éroder la patience des peaux-vertes.

Les Averlanders s'avancèrent jusqu' sous le nez des immenses portes, posèrent leurs sacs au sol et les ouvrirent. Ils contenaient des cadavres de peaux-vertes, principalement des gobelins que le rictus cadavérique rendait encore plus repoussants morts que vifs. Quelques dépouilles d'orques simiesques furent également extirpées des plus grosses toiles.

Les peaux-vertes avaient été débarrassés de leur armure. Leur chair verte avait désormais une teinte grisâtre. Ils étaient pieds et mains liés et maculés de sang. Plus d'une centaine furent étalés au sol devant l'entrée de la forteresse. Un grondement de protestation s'éleva des murs.

— Ça ne marchera pas, insista Kraus. Ils voient bien qu'ils sont morts !

— Rien n'est moins sûr, répondit calmement Bloch sans détourner le regard de la scène. Je veux qu'ils croient à une exécution sommaire. Est-ce que vous, vous resteriez sans rien faire s'ils mutilaient les corps de vos hommes sous votre nez ?

Le capitaine des Averlanders attendit que les cadavres soient proprement alignés avant de faire signe à ses hommes. Un par un, les corps furent traînés devant lui afin qu'il les démembrât à l'aide de son épée avec une lenteur consommée. Si les peaux-vertes avaient été en vie, ils auraient hurlé de douleur. Bloch espéra qu'à cette distance, la supercherie passerait inaperçue.

Les cadavres furent découpés les uns après les autres sous le grondement croissant des peaux-vertes qui observaient la scène depuis les remparts. Des silhouettes commencèrent à s'agiter derrière les créneaux et la pluie de flèches empennées de noir enfla. Ils bouillonnaient de rage.

— Continuez à tirer ! aboya Bloch.

Il inspecta le champ de bataille séparant son armée de la citadelle. L'espace était dégagé. Il avait délibérément évité de déployer sa force en formation serrée de façon à laisser croire aux orques qu'il n'était pas préparé à leur sortie. La colère qui grondait sur les murs allait grandissante. Le général de la horde ferait tout pour retenir ses troupes, mais il ne pourrait éviter indéfiniment les dissensions de la part de ses chefs les plus impétueux. Si les rôles avaient été inversés, Bloch en aurait sûrement fait partie. Mieux valait se battre loyalement sur le champ d'honneur plutôt que se terrer derrière des murs.

— Venez... murmura-t-il.

Un cri d'agonie lui indiqua qu'un autre archer avait été touché. Les rangs des hallebardiers furent parcourus d'un murmure réprobateur. Toujours plus de cadavres de peaux-vertes étaient mutilés, leurs membres jetés avec dédain

en direction des murs. Les Averlanders paraissaient avec les têtes tranchées et se les lançaient, comme des enfants jouant avec une balle. Une nouvelle salve des canons percuta la citadelle.

— Venez, bon sang !

Les portes restaient closes. Le grondement de colère croissait sans cesse, mais les orques tardaient à agir. Kraus serrait la poignée de son épée, le visage noir de rage. Bloch savait qu'il se retenait de la dégainer pour mettre fin à cette folie. Il fallait battre en retraite. Son plan ne fonctionnait pas.

Il avait fait un pari stupide et avait perdu. Des hommes vaillants mouraient à cause de lui. Un des pavoisiers s'effondra, le crâne fracassé par un rocher jeté par les peaux-vertes. Son hurlement déchira le cœur de Bloch.

— Sigmar, fais-les sortir... pria-t-il en serrant le manche de sa hallebarde.

Verstohlen attendait déjà depuis un sacré bout de temps. Deux heures, peut-être plus. Il se trouvait dans un vestibule de l'Averburg. La pièce était vide. On pouvait voir aux traces sur les murs que les éléments de mobilier et les tableaux n'avaient été retirés que récemment. Il ne restait plus qu'un simple banc. L'endroit ressemblait à une caverne aux parois étrangement régulières et géométriques.

Il croisa les jambes et regarda par la fenêtre. Il était tenaillé par le doute. Les marchands parlaient d'une présence militaire accrue le long de l'Aver. Les rares contestataires au régime restés à Averheim après la fuite de Leitdorf avaient été éliminés. Verstohlen se souvint de ce que ToCHFel avait dit à propos des bûchers. *Deux cents*.

Et pour couronner le tout, Natassja était toujours en vie, il en était certain. Malgré les belles paroles de Grosslich qui l'assuraient que ses hommes traquaient Leitdorf et sa femme nuit et jour, aucun résultat probant n'avait été obtenu.

ToCHFel avait mis en doute la loyauté de l'électeur envers l'Empire. Verstohlen avait toutefois du mal à croire qu'un guerrier aussi courageux et doué pût être corrompu. Il n'osait imaginer les conséquences que cela entraînerait. L'Averland avait décidément une mauvaise influence sur la santé mentale de ses dirigeants. Tout d'abord Marius, puis Schwarzhelm, et maintenant, peut-être Grosslich. Les causes exactes de leur folie lui échappaient encore en dépit de son expérience et de son intelligence.

Il soupira et appuya sa tête contre le mur. Son travail ne lui plaisait plus. Il se demanda même si cela avait été un jour le cas. Il n'était que l'instrument – chirurgical, certes – de Schwarzhelm. Il se sentait orphelin depuis le départ du Champion de l'Empereur. Certains hommes prenaient leur destin en main ; Verstohlen avait abandonné de telles aspirations depuis la mort de Léonora. En dépit de ce qu'il montrait, cette blessure ne s'était jamais refermée. Il était devenu un serviteur de l'ombre, et depuis qu'il s'était révélé au grand jour afin de déjouer les plans de Leitdorf, il n'était plus d'aucune utilité pour personne.

— Monseigneur ?

Verstohlen leva la tête et sortit de ses pensées. Cette interruption l'irrita.

— Quoi ?

Son interlocuteur était un fonctionnaire arborant la robe d'un maître du savoir. Son visage était curieusement pâle et ses traits fins comme ceux d'une femme. Il le toisait d'un air supérieur, comme s'il se gaussait intérieurement d'avoir pu surprendre celui qui se présentait comme l'espion personnel de Schwarzhelm.

— Je suis désolé de vous apprendre que Son Excellence n'est pas disponible pour l'instant et que vous ayez dû attendre aussi longtemps pour rien.

— *Son Excellence* ? Qu'est-ce que c'est encore que cette extravagance ? Et qui êtes-vous, par Sigmar ?

— Je suis Holymon Eschenbach, le nouveau bras droit de l'intendant, répliqua l'homme d'une voix mielleuse. Son Excellence a proclamé un édit concernant le respect des titres et du rang dans le protocole. Je prendrais garde à le respecter, si j'étais vous.

Verstohlen se mordit la langue pour retenir une insulte. Ce larbin le narguait sans vergogne, le menaçait, même. Il se leva et enfila sa veste en cuir.

— Très bien, sous-intendant. Soyez suffisamment aimable pour transmettre à Son Excellence que je désire le voir dès qu'il y consentira.

Eschenbach s'inclina.

— Comptez sur moi.

Verstohlen allait partir lorsqu'il hésita.

— Je dois donc en conclure que vous travaillez pour Dagobert Tochfel, c'est exact ?

Eschenbach ne put réprimer un léger sourire.

— Naturellement...

Ce simple mot trahit les arrière-pensées d'Eschenbach. Il était clair qu'il convoitait la position d'intendant. Tochfel devrait se méfier de lui.

Verstohlen comprit ce qui le gênait. L'odeur était discrète, mais il l'avait croisée assez souvent pour la reconnaître sans peine. De l'herbe-de-joie. Cet homme en était soit un consommateur, soit un trafiquant. Grosslich ne pouvait l'ignorer. C'était donc ainsi qu'il honorait son serment d'électeur...

— Tout va bien, Monseigneur ? demanda Eschenbach, imperturbable.

— Je vais bien, merci.

Il réfléchissait rapidement à la conduite à tenir. Tochfel avait raison. Eschenbach n'était qu'un pion, cependant cette discussion n'était pas due au hasard. Il se demanda même si l'homme n'avait pas délibérément frotté ses vêtements avec de l'herbe-de-joie afin de le narguer. Après tout, plus encore que Schwarzhelm, c'était lui qui avait permis à Grosslich de se débarrasser de Leitdorf et de monter sur le trône. La pensée qu'il eût pu aider le Chaos à prospérer lui donnait la nausée.

— Merci pour cette conversation très instructive, dit-il en ouvrant la porte. Les sentinelles postées à l'entrée du vestibule se mirent au garde-à-vous. La

peur se lisait dans leurs yeux. Comment avait-il pu être aussi aveugle ? La terreur n'avait jamais disparu, elle s'était simplement cachée pour mieux grandir. Le mal se propageait depuis trop longtemps.

Il longea le corridor, impatient de se retrouver à l'air libre. L'odeur de l'herbe-de-joie lui collait à la peau. Les pensées se bousculaient dans sa tête. Il devait voir Tochfel et contacter Schwarzhelm. Il devait trouver de l'aide.

Il se rappela de Natassja, des masques dans le laboratoire vide, de ses rêves.

Il détermina rapidement ce qu'il avait à faire. Ses ennemis ne pouvaient pas encore s'en prendre ouvertement à lui dans l'Averborg, pas tant que tous les gardes n'auraient pas été corrompus. Ils tenteraient de le tuer de nuit, lorsqu'il serait seul et sans personne pour le défendre. Plus aucun lieu n'était sûr, pas même la forge de Valgrind.

Il traversa les couloirs de la citadelle. L'avertissement de Tochfel lui parut soudain si évident. La corruption n'avait jamais été éliminée.

Et désormais, elle le menaçait directement.



Chapitre Cinq

La pluie s'était enfin arrêtée de tomber sur Altdorf. Le ciel restait maussade et encombré de nuages mais le clapotis de l'eau sur les pavés avait cessé. Néanmoins, elle n'avait pas chassé la puanteur qui s'accrochait aux rues de la vieille ville. Le ruissellement avait gonflé les canaux des égouts qui débordaient par endroits, répandant ainsi les immondices et les déjections d'une population surabondante. Les habitants pataugeaient en vaquant à leurs occupations, faisant de temps à autre le signe de la comète dans le vain espoir d'éviter une nouvelle épidémie de choléra. Comme à chaque fois suite à des pluies torrentielles, la dysenterie et la malaria faisaient leur apparition, et les dispensaires ne tardaient pas à déborder de souffreteux. Les pilliers de tombes et les prêtres de Morr s'engraissaient sans vergogne sur cette misère.

À quelques quartiers de la splendeur tentaculaire du palais impérial s'élevait la cathédrale de Sigmar Exalté et Transfiguré. Elle avait été bâtie à bonne distance de la chapelle impériale, dont le clergé dépendait directement de l'Empereur. Les grands Théogonistes avaient toujours défendu férocement leur indépendance et s'étaient battus pour que les prêtres de l'Empereur n'eussent pas le monopole de la vénération du dieu-guerrier à Altdorf. C'est pour cette raison que des fonds avaient été rassemblés afin d'ériger un contre-pouvoir dans l'enceinte même de la ville. Les premières pierres de la cathédrale avaient été posées en 580, avant même que la ville devînt officiellement la capitale de l'Empire. Les maîtres successifs du Culte de Sigmar avaient tour à tour agrandi, restauré, démoli partiellement et rebâti l'édifice jusqu'à ce qu'il s'étendît – en comptant ses dépendances – sur près de deux cents acres.

Dans une cité déjà renommée pour ses innombrables monuments alambiqués, la cathédrale de Sigmar Exalté et Transfiguré faisait figure de référence. L'église de Sigmar était riche et n'avait pas été avare sur la décoration de son sanctuaire. Certaines des frises murales avaient été réalisées

par le grand Buenosera en personne. Ces peintures recouvraient la plus petite parcelle de mur à l'intérieur de l'édifice. Pour la plupart, elles représentaient Sigmar en train d'occire quelque monstre, même si le célèbre artiste aux mœurs dissolues Michelangelico avait réussi à caser çà et là une frise exhibant une Reiklandaise gironde dans ses plus simples atours, emportée sur les épaules d'un Nordique musculeux vers un destin pire que la mort.

Les colonnes étaient cerclées d'argent, et incrustées d'or et de pierres semi-précieuses. Le sol était une mosaïque de marbres plus coûteux les uns que les autres et aux couleurs bariolées, certains portant même les poinçons de marchands cathayens. Les vitraux étaient plus colorés encore et trompetaient des légendes héroïques telles que la traque d'un dragon ou d'un mutant gigantesque, ou une chasse aux sorcières et son cortège de feux-de-joie. La croisée de plus de dix perches de haut soutenait un dôme colossal sous lequel trônait l'autel du Guerrier Transcendé. Une statue en bronze de trente pieds de haut de Sigmar affrontant le dragon Gauthmir complétait le spectacle, et baignait dans les vapeurs de quarante-deux encensoirs répandant des fragrances importées d'Inja et d'Arabie.

Chaque jour, en dépit de la pluie et des épidémies, des milliers de pèlerins visitaient ce site sacré. Certains tombaient face contre terre, submergés par l'adoration à la vue d'une telle opulence, et marmonnaient un soliloque de prières incessantes avant d'être finalement traînés dehors par les prêtres qui veillaient sur le lieu. D'autres restaient plongés dans une contemplation silencieuse, s'émerveillant des efforts nécessaires afin de donner naissance à un tel monument. Les plus éduqués ou ceux plus réceptifs aux enseignements ascétiques de Verena trouvaient l'ensemble de fort mauvais goût, et regrettaient les trois pistoles payées aux zélotes peu commodes qui gardaient l'entrée.

Pour sa part, Volkmar n'avait que dédain pour les serviteurs de Verena, mais tout comme eux, il haïssait la cathédrale, ses dorures, son faste et ses insupportables pèlerins. Ces illuminés n'avaient jamais manié une arme de leur vie et ne savaient même pas déchiffrer les écritures des bas-reliefs. Ils se rendaient à la cathédrale pour se laver de leurs derniers péchés, espérant que quelques génuflexions et une poignée de pièces en cuivre allaient sauver leur âme de la damnation.

Volkmar savait que Sigmar n'était pas miséricordieux. Il ne se moquait des gémissements et des offrandes de ses ouailles. Il respectait les esprits indomptables, les bras forts capables de manier une épée, les corps robustes à même de résister au froid mordant du nord pour repousser les hordes qui s'en déversaient sans cesse.

Volkmar savait également ce qu'était la damnation. Il l'avait regardée dans les yeux. Il avait vu quel destin attendait l'humanité si elle venait à faillir. Il avait été vaincu par Archacon, l'Élu des dieux sombres, lorsqu'il avait osé l'affronter dans les Désolations Nordiques. Son adversaire lui avait pris la vie, et il avait senti son âme arrachée de son corps. Le pouvoir du Chaos l'avait

ensuite extirpée du royaume des morts pour réintégrer son cadavre meurtri, et souffrir pour l'éternité. Enchaîné par ses ennemis, Volkmar avait été forcé de contempler les légions démentes de la ruine, si nombreuses qu'elles noyaient l'horizon.

Volkmar savait ce que signifiait mourir et ressusciter. L'horreur de l'outre-monde lui avait été révélée, ne serait-ce que brièvement, par le biais du regard des démons.

La plupart des mortels auraient été rendus fous par une expérience aussi traumatisante, et il se demandait parfois pourquoi cela n'avait pas été son cas. Nul doute que son destin était en partie dicté par des motivations divines. Il n'avait pas encore découvert lesquelles, mais d'ici là, porter le fer à ceux qui l'avaient tant fait souffrir lui paraissait un bon moyen de satisfaire son dieu. On prétendait que la connaissance menait au mépris. Volkmar connaissait le Chaos mieux que quiconque, cependant jamais il ne commettrait l'erreur de le sous-estimer.

En revanche, il détestait la cathédrale parce qu'elle incarnait la rivalité futile entre le Culte de Sigmar et les prêtres du palais impérial. Il lui préférait mille fois la chapelle des Morts, la cathédrale de Sigmar le Vengeur à Talabheim, ou même l'abbaye de Sigmar le Fléau des Bêtes à Middenheim, bien qu'elle fût moins imposante que le temple d'Ulric, et simplement taillée à même le granite.

Il suivit le transept sud, une moue de mécontentement rivée sur le visage. Il croisa des prêtres, qui firent mine d'être occupés pour éviter d'avoir à croiser son regard, ou qui esquissèrent une brève révérence avant de s'écarter de son chemin. Même la populace trop illettrée pour le reconnaître se poussait instinctivement : un homme de six pieds, aux épaules couvertes d'un épais manteau de fourrure et brandissant un sceptre aussi lourd qu'un espadon avait de quoi effrayer n'importe qui.

Il finit par atteindre son but : une petite porte dans le mur extérieur du transept, à peine visible sous une frise baroque dépeignant Magnus le Pieux en train d'abattre un wyrm. Poussant un soupir de soulagement, il l'ouvrit et se baissa pour passer sous le linteau.

Il pénétra dans une petite pièce à la décoration sobre. Des siècles auparavant, elle avait servi de crypte. Volkmar se l'était appropriée pour la transformer en bureau où tenir des discussions privées : les murs étaient en pierre, sans la moindre ouverture. La porte était si bien insonorisée qu'aucun son ne la traversait, ni le brouhaha des pèlerins, ni les conversations des occupants de la pièce.

Plusieurs hommes l'attendaient autour du sarcophage qui occupait l'essentiel de l'espace au milieu de la crypte. Les torches avaient fait noircir les murs et rendaient l'air difficilement respirable. L'endroit était globalement sombre, froid et austère, comme toute chapelle dédiée à Sigmar digne de ce nom.

— Bonjour, Théogoniste, le salua l'un d'eux.

Volkmar grommela et verrouilla la porte derrière lui, puis il se redressa de toute sa hauteur et dévisagea ses interlocuteurs.

Ils étaient trois. Tous portaient une armure affichant les stigmates de combats récents. Ils étaient presque aussi grands que Volkmar et arboraient les visages sombres des hommes qui frôlent quotidiennement la mort. Le Grand Théogoniste connaissait bien les deux premiers. Le troisième était un étranger.

À sa gauche se tenait Efraïm Roll, son confesseur. Il semblait aussi érodé que la tombe sur laquelle il s'appuyait. Sa longue barbe tressée et sa peau ridée trahissaient son âge avancé. Son crâne rasé était sillonné de vieilles balafres. Encadré de sourcils broussailleux et d'un menton volontaire, ses traits évoquaient continuellement ceux d'un homme qui réprime sa colère. Son armure était encore plus vieille que lui ; elle avait été forgée par les nains à l'occasion du premier concile du clergé de Sigmar. Ses plaques de gromril pur étaient gravées de runes de destruction et de damnation. Elle cadrerait bien avec le personnage : Roll étant le confesseur de Volkmar, il était le seul homme de l'Empire – en dehors de Karl Franz – à oser lui donner des ordres. Les ombres qui jouaient sur son visage accentuaient sa dureté.

À sa droite se tenait un homme radicalement différent. Odain Maljdir était un ours au teint rougeaud. Sa barbe blonde et broussailleuse cachait une bonne partie de sa vaste cuirasse. Ses cheveux pendaient en longues tresses sur ses épaules. Sa peau était tannée par le froid du nord et avait l'air aussi rigide que du cuir bouilli. Par le passé, il avait été prêtre d'Ulric et s'était taillé une réputation en repoussant les incursions des Nordiques sur les côtes de la mer des Griffes. On racontait qu'un jour, il avait tenu tête seul à toute une tribu sur les marches d'un temple païen, le temps qu'une armée de troupes régulières vînt défaire l'ennemi. Depuis ce jour, quelque chose avait changé en lui. Il n'avait jamais dit quoi, mais peu de temps après, il était parti vers le sud, et avait terminé son voyage en tambourinant à la porte du temple de Sigmar, ordonnant qu'on lui ouvrît dans un Reikspiel marqué d'un fort accent. Il avait réussi à être intronisé et avait reçu le Poing du Dieu-guerrier, son énorme marteau de guerre, en tant que symbole de son office. S'il regrettait parfois l'ancien patronage d'Ulric, il n'en montrait aucun signe. Il était devenu aussi dévoué envers Sigmar que Volkmar, ce qui était rare dans un Empire où hérétiques, païens et libres penseurs prospéraient comme de la mauvaise herbe.

Le dernier homme se tenait un peu à l'écart. Il était tout aussi impressionnant que les deux autres, mais ce n'était visiblement pas un templier de Sigmar. Ses cheveux étaient longs et noirs et son visage aussi affilé qu'une lame. Son armure ornementée et d'ancienne facture portait les traces de coups récents. Ses traits nobles révélaient une âme aussi forte qu'impitoyable, affermie par les pires combats, et suffisamment indomptable pour être prête à en vivre de nouveaux. Une épée dont le fourreau portait les emblèmes des campagnes d'Arabie et de Tilée pendait à sa ceinture. Il n'était

revenu à Altdorf que depuis un jour à peine, car il avait mené campagne dans les désolations du nord. Les traces de ce conflit se lisaient sur son visage. Nul ne sortait indemne d'une guerre contre les légions des dieux sombres.

En dehors de cela, le précepteur Léonidas Gruppen de l'ordre des Chevaliers Panthères n'avait que peu changé depuis qu'il s'était battu aux côtés de Schwarzhelm dans le Chaudron de Turgitz. Cependant, il ne savait pas pour quelle raison le Grand Théogoniste l'avait convoqué aujourd'hui, le forçant à abrégé sa dernière assignation.

— Bonjour, grommela Volkmar. Passons tout de suite au vif du sujet...

Drassler restait immobile entre les rochers. Sa cape grise le camouflait. Seuls ses yeux n'étaient pas recouverts de tissu. Il respirait lentement et sentait les battements de son cœur contre la roche. Il savait qu'autour de lui, ses deux cents Bergsjaegers – les derniers survivants de l'incursion des peaux-vertes – étaient aussi bien dissimulés. Le soleil était rasant et projetait des ombres interminables sur le paysage rocailleux. Leur déguisement n'en était que plus efficace. Depuis des générations, ils avaient appris à se masquer aux yeux de l'ennemi. Ce talent remontait aux ruses apprises par les chasseurs, et avait été perfectionné au cours de longues années de guerre. C'est ainsi que Drassler attendait, le visage au ras du sol, couché contre un rocher dur et froid.

La forteresse du Feu Noir se dressait à une centaine de toises de là. Le barrage de boulets et de flèches de Bloch ne diminuait pas. Drassler et ses hommes avaient rampé depuis l'est afin de se positionner à proximité des portes. Il les observait en cet instant même, tandis que les Averlanders continuaient de narguer les orques avec leurs simulacres d'exécutions.

Cette tactique consistant à mutiler des prisonniers ne lui plaisait guère. Il avait vu trop de tribus de peaux-vertes y avoir recours afin de rendre les défenseurs fous de rage. Néanmoins, il reconnaissait l'astuce de Bloch et savait que ce plan pouvait fonctionner, d'autant plus que le commandant avait pris soin de feindre un déploiement hâtif, afin de donner l'illusion de son arrogance. Les orques avaient forcément noté l'espace restreint qui séparait l'armée impériale des portes. Si Drassler avait été le commandant de la forteresse, il aurait probablement tenté une sortie.

Probablement, mais pas certainement. Contrairement aux orques, il était passé maître dans l'art de tendre des embuscades, et maîtrisait toutes les tactiques qui permettaient aux gardes de montagnes de surprendre leurs adversaires. Ce n'était pas pour rien que tous ses hommes portaient une cape grisâtre destinée à imiter la pierre. Il leur avait fallu des heures pour se placer sur le flanc de Bloch, où ils avaient progressé à grand-peine, en rampant à travers les herbes.

Si un orque plus intelligent que les autres venait à les repérer, tout serait fichu. Même leur camouflage ne pouvait les dissimuler face à des yeux perçants. Le barrage de Bloch servait simplement à détourner l'attention des orques.

C'était un pari risqué. Une attaque impromptue de la part des peaux-vertes menaçait à tout moment de briser les lignes de Bloch. Cependant, les faire sortir de leur forteresse était précisément ce qu'il espérait.

Le jeu en valait la chandelle. Tant que les portes resteraient closes, les chances de prendre la citadelle étaient minces, mais elles décuplèrent si ce plan fonctionnait.

Drassler bougea lentement la tête vers les archers. Ils souffraient des tirs de représailles des peaux-vertes. Près d'un tiers d'entre eux étaient hors de combat. Les pavoisiers qui les protégeaient s'en tiraient à peine mieux. Les orques n'étaient pas des tireurs émérites et préféraient la fureur du corps à corps, toutefois ils ne rechignaient pas à tuer à distance lorsqu'ils en avaient l'occasion.

Il sentit son estomac se nouer en constatant que les portes restaient closes. L'artillerie ne tarderait pas à manquer de munitions. Lorsque cela arriverait, Bloch n'aurait d'autre choix que battre en retraite, la mort d'une cinquantaine d'hommes et le gaspillage de tous ses boulets s'ajoutant à la honte de son échec.

Drassler tâta le pommeau de l'épée dans son dos. Il s'attendait à tout moment à entendre le signal de la retraite, et les quolibets des orques qui ne tarderaient pas à suivre. La position de ses Bergsjaegers deviendrait alors précaire, et il devrait les éloigner des murs. Le cor allait bientôt sonner. Tout ça pour ça...

Un son inhabituel se fit entendre.

Un objet lourd était déplacé de l'autre côté des portes au moment même où l'artillerie libérait une autre salve inefficace. Le cœur de Drassler se mit à battre la chamade. Les orques s'étaient enfin décidés à agir !

Il se tourna vers le plus proche de ses hommes tandis que les peaux-vertes finissaient d'ôter les barres de fer qui fermaient les portes. Un rai de lumière passa entre les battants monumentaux, ainsi qu'un concert de vociférations et de hurlements. Ils avaient mordu à l'hameçon.

Drassler se tendit, prêt à bondir et à se lancer dans une course effrénée. Tout pouvait encore tourner à la catastrophe si lui et ses hommes n'étaient pas assez rapides. Un premier battant s'ouvrit lentement et le vacarme s'amplifia. Visiblement, les orques étaient fous de rage...

Il dégaina lentement son épée d'une main moite, essayant de ne pas trop faire bouger sa cape. Tant que Bloch ne serait pas venu leur prêter main-forte, ils devraient se débrouiller sans appui. Seul l'effet de surprise pourrait leur permettre de résister.

— Soyez prêts, les gars, souffla-t-il. Il pouvait sentir la tension de ses hommes. On y va à trois. Un... deux...

Le second battant de la porte s'ouvrit à la volée et heurta violemment le mur, puis une horde d'orques surgit de la forteresse. Les peaux-vertes beuglaient en se poussant mutuellement pour être le premier à atteindre l'ennemi.

L'angoisse de l'attente céda la place à la fureur de la bataille.

Volkmar s'approcha du sarcophage. Le Bâton de Commandement claquait sur le sol à chacun de ses pas. Les trois autres hommes se rassemblèrent autour de lui.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit-il. L'armée se rassemble en ce moment même. J'ai hâté les préparatifs, bien qu'ils ne soient pas assez rapides à mon goût.

— Combien d'hommes ? demanda Maljdir.

— L'Empereur m'en a promis vingt mille. J'en aurais voulu deux fois plus. Maljdir siffla d'étonnement.

— C'est une sacrée force !

Volkmar hocha la tête.

— Certes, mais ce n'est pas suffisant. Il me faudrait plus de prêtres-guerriers et de sorciers.

Roll secoua la tête avec véhémence.

— Des jeteurs de sorts ? Par les reliques de Sigmar, je suis sûr que nous pouvons nous débrouiller sans eux !

— Hors de question, le coupa Volkmar. "Bien que la plupart des mages soient partis vers le nord, il en reste quelques-uns ici et à Nuln. Nous en emmènerons autant que possible."

— Et les prêtres ?

— Prenons ceux d'ici et la confrérie stationnée à Nuln. Cela devrait suffire. Gruppen finit par sortir de son mutisme.

— L'un d'entre vous aurait-il l'obligeance de me dire ce qui se passe ?

Volkmar le dévisagea.

— Vous avez servi auprès de Schwarzhelm, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Comment était-il ?

Gruppen parut ne pas saisir la question.

— Est-ce qu'il se comportait de façon inhabituelle ? Aucun signe étrange ? précisa Volkmar.

— Aucun, en dehors du fait qu'il a vaincu seul un minotaure...

— Je ne vous demande pas de me vanter ses faits d'armes, précepteur. Je vous demande de me dire si son jugement vous a paru altéré.

Gruppen devint rouge de colère. Il n'avait pas l'habitude d'être rabroué.

— Il était normal. Pourquoi cette question ? Et d'abord, où est-il ?

— Personne ne le sait, intervint Roll. Nous avions espéré que vous le sauriez.

— Il n'est pas bien difficile d'imaginer où il s'est enfui, dit Volkmar. Il a été envoyé en Averland peu après que vous ayez reçu l'ordre de vous rendre vers le nord. Quelque chose lui est arrivé là-bas, et il a commis de graves erreurs. Après cela, il a été assigné à résidence, mais il a disparu depuis plusieurs jours.

Gruppen s'appuya sur le sarcophage. Il était soudain très pâle.

— Quel genre d'erreur ? demanda-t-il.

— Il a attaqué Kurt Helborg. Peut-être même qu'il l'a tué. Il a mis en place un nouvel électeur que nous soupçonnons de servir le grand ennemi. Il a assassiné le maître d'armes Heinrich Lassus et a volé l'Épée de Vengeance dans la chapelle des Héros. Est-ce que cela vous suffit ?

— Par Myrmidia, souffla Gruppen en secouant doucement la tête.

“Effectivement, cela ne lui ressemble pas. Cependant, ce nom de Lassus me dit quelque chose...”

— C'est lui qui vous a ordonné de partir vers le nord, expliqua Maljdir. Nous avons vérifié : il n'avait aucune autorité en la matière, toutefois son influence était telle que les gratte-papier n'ont pas cherché à comprendre et ont fait suivre sa demande.

— Ceci explique mon changement imprévu d'assignation.

— Exactement. Il voulait vous tenir à l'écart de Schwarzhelm, acquiesça Volkmar. Lassus savait que le Champion de l'Empereur avait confiance en vous. Lorsqu'il est parti pour l'Averland, il était secondé par Andreas Grunwald. D'après ce que nous savons, les compétences de ce commandant étaient douteuses.

— C'est un bon soldat !

— Probablement. Mais pas assez bon, à en juger par son triste destin.

Gruppen était encore abasourdi par toutes ces nouvelles. Volkmar attendit qu'il retrouvât toute sa composition.

— Quelle est la situation de l'Averland ? s'enquit le précepteur.

— Nous n'en avons aucune idée, avoua Roll.

— Nous ne recevons presque aucune nouvelle de l'Averland depuis le couronnement de Grosslich, ajouta Volkmar. Nous supposons qu'il rassemble une armée, et qu'il dispose de l'or et des armes nécessaires. Pour l'instant, il n'a pas renié son allégeance envers l'Empire, tout au moins pas officiellement, mais on ne sait pas pour combien de temps encore.

— Comment savez-vous cela ?

— Schwarzhelm a écrit une lettre avant de disparaître. Il expliquait ce qui s'était passé et ce qu'il voulait accomplir. Nous savons que le grand ennemi est présent dans la ville. Les actions de Grosslich laissent penser qu'il s'agit d'un traître.

Gruppen s'appuya de nouveau sur le sarcophage. Qu'un électeur eût trahi l'Empire n'était arrivé que deux fois au cours de toute son Histoire. Les ducs et les barons se rebellaient souvent, certes, mais les maîtres des crocs runiques détenaient entre leurs mains la puissance militaire de toute une province. Les conséquences d'une telle trahison pouvaient être effroyables.

— L'Averland ne s'est pas soulevé ? demanda-t-il plein d'espoir. Comment les maisons nobles peuvent-elles tolérer Grosslich ?

Maljdir eut un petit rire sec.

— C'est bien là le problème, précepteur. Elles ne sont pas au courant. Nous

ne le serions pas nous non plus si Lassus ne s'était pas involontairement trahi auprès de Schwarzhelm.

— Leur plan était bien huilé, reprit Roll. Ils ne se sont pas emparés du pouvoir, on le leur a donné ! Pour les gens de l'Averland, Grosslich est le maître légitime de la province. C'est bien là tout le nœud du problème.

— Il essaie de gagner du temps, renchérit Volkmar. Il rassemble ses forces et conserve une apparence de respectabilité aussi longtemps que possible. Nous savons qu'il équipe des troupes. Nous recevons mêmes des rapports faisant état de l'arrivée de mercenaires tiléens. Il n'y a plus une seconde à perdre.

Gruppen hocha lentement la tête.

— Je comprends, mais qu'attendez-vous de moi ? Je ne suis pas le médecin de Schwarzhelm, et je suis bien incapable de vous dire ce qu'il a.

— Vous allez nous accompagner, lui annonça Volkmar. Schwarzhelm est quelque part là-bas. Votre conseil me sera précieux. Il se pencha vers lui. Ses yeux noirs brillaient malicieusement. “Bien entendu, vous mènerez votre compagnie de chevaliers. Nous aurons besoin d'eux. Il ne s'agit pas d'une insurrection mineure, mais d'une véritable guerre qui est sur le point d'éclater.”

— Mes hommes sont à vous, Théogoniste, répondit Gruppen sans hésiter. “Sans compter les autres escadrons que je réussirai à rassembler.” Il fit une pause pour réfléchir. Son regard pensif se porta sur le visage immobile et froid du sarcophage.

— Pourquoi avoir choisi l'Averland ? demanda-t-il.

Volkmar restait impassible. Il méritait bien son surnom.

— Nous ne le savons pas. Pas encore...

Les portes s'étaient ouvertes sur un torrent de cris et de hurlements. La forteresse du Feu Noir déversait sa haine. La masse de peaux-vertes chargea droit sur les rangs impériaux. L'espace entre les deux armées rétrécissait à une vitesse alarmante ; les orques se jetaient en avant, comme des loups pour la curée, leurs épées brandies.

Bloch fit un pas. Son cœur tambourinait dans sa poitrine. Il avait prévu une telle réaction de la part des peaux-vertes, même s'il savait qu'attiser leur colère était un pari risqué.

— Artillerie ! ordonna-t-il tout en sachant pertinemment que les servants étaient déjà à pied d'œuvre. Tout n'était qu'une mise en scène. Ses hommes s'attendaient à l'attaque des orques. Maintenant, il leur fallait faire preuve d'une coordination parfaite. Bloch espérait que Drassler avait eu le temps de positionner ses chasseurs. Ces derniers étaient essentiels pour la réussite de son plan.

Reculez ! Revenez ici, bande de bons à rien ! cria-t-il aux archers.

Un clairon annonça le signal tant attendu. La pureté de son appel résonna au-dessus des vociférations des peaux-vertes. Les deux lignes de bataille

étaient presque au contact. La citadelle vomissait des nuées d'orques.

Bloch avait souvent combattu de tels adversaires au fil des ans. Il haïssait la joie malsaine dont ils faisaient preuve au combat. Pour eux, la guerre était un amusement, tout autant qu'un concours de boissons ou qu'une chasse à l'ours. Pour couronner le tout, ceux qui étaient en train de lui foncer dessus étaient plongés dans une rage noire. La tactique consistant à mutiler les cadavres de leurs congénères avait fonctionné. Un peu trop bien, même.

— Soldats, en formation ! Les détachements devant Bloch adoptèrent une ligne de bataille, lances et hallebardes baissées.

Les orques n'étaient plus qu'à quelques dizaines de toises. Bloch eut envie de se ruer à leur rencontre pour enfoncer sa hallebarde dans leurs corps. Il se retint. L'armée avait besoin de son commandant.

Les archers battirent en retraite derrière l'infanterie comme une nuée d'étourneaux fuyant une tempête, puis se reformèrent derrière celle-ci pour l'appuyer de ses volées. Au même instant, les Feu d'Enfer tonnèrent sur le flanc gauche. Leur grenaille était redoutable contre l'infanterie. Le premier rang d'orques s'effondra, formant un amoncellement de cadavres ensanglantés.

Cela ne diminua pas la violence de leur assaut. Les guerriers suivants ne ralentirent pas et poursuivirent leur course éperdue en direction des humains. Il en jaillissait sans cesse de la forteresse. Elle vidait littéralement ses entrailles.

— Tenez vos positions ! rugit Bloch en observant avec anxiété les orques engloutir les dernières coudées. "Par Sigmar, tenez vos positions !"

La horde percuta les lignes des hallebardiers.

Le fracas des corps s'entrechoquant fut terrifiant. Le premier rang de troupes régulières vacilla sous la force de l'impact, qui se répercuta dans les rangs suivants. Les soldats campèrent leurs pieds au sol pour ne pas céder.

Les orques fourrageaient férocement les lignes des humains. Les combats embrasèrent l'armée impériale sur toute sa largeur. Le mur sud de la forteresse devint le théâtre d'un affrontement sans merci. Les orques étaient à peine plus d'un millier, en revanche ils avaient comme avantages l'élan de la charge et leur férocité naturelle. Ils étaient bien décidés à massacrer ces humains qui avaient osé les insulter.

Bloch fit volte-face.

— Réserves ! s'époumona-t-il. Il craignait de voir son plan mis à l'eau par la sauvagerie inouïe de ses adversaires.

Le clairon sonna et davantage d'humains se ruèrent à l'attaque pour tenter désespérément de repousser les peaux-vertes.

Il porta de nouveau le regard vers le champ de bataille. Les deux armées avaient engagé tous leurs effectifs. Partout, le combat était indécis. Pour l'instant, aucun détachement n'avait été forcé de battre en retraite, mais plusieurs étaient en train de faiblir. Il fallait pourtant tenir le coup pour éteindre la fureur des orques.

Il se tourna vers Kraus. Ce dernier observait la scène avec son impassibilité habituelle.

— J’y vais, lui annonça Bloch en attachant son casque. De toute façon, les hommes savent ce qu’ils ont à faire...

Le capitaine de la garde d’honneur hocha la tête tout en dégainant son épée.

— Et Drassler ? demanda-t-il.

— Donnez-lui le signal. On va voir ce qu’il vaut vraiment.

Drassler sauta sur ses pieds. Il rejeta sa cape en arrière et s’empara de son épée. La lame étincela au soleil. Autour de lui, ses hommes firent de même. Ils émergèrent des rochers tels des fantômes. Certains portaient des espingoles, mais la plupart étaient équipés pour le corps à corps. Ils se rassemblèrent en deux compagnies, la première menée par Drassler, l’autre par Hochmann, son lieutenant.

— C’est le signal ! cria-t-il en entendant le clairon sonner à l’autre bout du champ de bataille. “Que Sigmar vous protège !”

Les Bergsjaegers foncèrent vers les portes. À quelques centaines de toises de leur position, les orques étaient en train d’en découdre avec les troupes de Bloch. Ils étaient bien trop affairés à combattre pour remarquer Drassler et ses hommes. Les peaux-vertes n’avaient pas pris la peine de garder des réserves, tandis que celles de Bloch étaient déjà engagées. Les quelques orques à la traîne essayaient tant bien que mal de se frayer un passage jusqu’à la mêlée, si bien qu’ils n’aperçurent que trop tard les chasseurs qui se glissaient sur leur flanc. Ces derniers furent bientôt à portée de tir.

— Feu ! ordonna Drassler. Le craquement sourd des armes à poudre noire résonna aussitôt. Une vingtaine d’orques s’effondrèrent en poussant des beuglements surpris, les mains crispées sur leurs crânes fracturés et leurs côtes brisées.

Plus que trente toises à parcourir. Drassler accéléra, se servant de son arme comme d’un balancier. Le sang battait dans ses tempes. L’excitation du combat le gagnait peu à peu. Depuis tout ce temps, il avait été obligé de se cacher dans les rochers, ses effectifs réduits l’empêchant de tenter une attaque d’envergure contre ses ennemis. Désormais, l’heure de la revanche avait sonné.

Dix toises. Les orques éparpillés devant les portes essayaient d’établir un périmètre défensif. Certains meuglèrent à l’encontre de leurs camarades engagés contre Bloch, dans l’espoir de rapatrier des renforts. Ils n’étaient qu’une trentaine. La forteresse s’était vidée de tous ses occupants.

Cinq toises. Drassler jeta un œil à droite. Ses hommes le talonnaient. Ils criaient des insultes dans le dialecte que le peuple des montagnes parlait déjà bien avant le couronnement du premier empereur. Leurs visages étaient rouges de colère, de celle qui rend un homme capable de tuer sans la moindre hésitation. Drassler sentit une bouffée de fierté l’envahir. Ses hommes étaient ses frères, bien souvent au sens propre comme qu’au figuré. Ensemble, ils

allaient laver la honte de leur échec.

Il se retrouva au milieu des orques. Sa lame entonna un chant de mort. Ses hommes se jetèrent sur des peaux-vertes presque deux fois plus grands qu'eux et les renversèrent grâce à l'élan et le poids du nombre. Drassler frappa sa première victime d'un coup puissant à l'abdomen. L'orque se plia en deux sous l'effet de la douleur avant d'être achevé par un chasseur qui l'égorgea avec son épée courte.

Ils parvinrent jusqu'aux portes. Leurs ennemis s'enfuirent vers le fond de la cour. Quelques gardes avides d'en découdre se lancèrent à leur poursuite.

— Tenez vos positions ! leur cria Drassler. Ils n'étaient pas encore hors de danger. Les Bergsjægers n'étaient que deux cents alors que cinq fois plus d'orques bataillaient sur la plaine. Il fit volte-face pour observer le champ de bataille. Il s'attendait à voir une mêlée indescriptible opposant les peaux-vertes aux troupes de Bloch.

Au lieu de cela, il contemplait une colonne d'orques qui chargeaient dans sa direction, la gueule tordue par un rictus de rage. Il n'avait pas le temps de réorganiser ses deux compagnies. Ses ennemis avaient compris leur erreur et revenaient vers la forteresse. Il entendit derrière lui les défenseurs beugler dans leur langue gutturale pour motiver leurs camarades. Il avait atteint la porte, toutefois il se retrouvait pris en étau entre les orques de la citadelle et ceux à l'extérieur.

— Occupe-toi de la garnison, je me charge des autres ! ordonna Drassler à Hochmann avant de se retourner pour faire face à ses assaillants.

Sa compagnie tentait tant bien que mal d'organiser une ligne de défense. Les hommes resserrèrent les rangs à l'ombre de la bretèche et se préparèrent à l'impact. Ils n'avaient aucune échappatoire, et aucun quartier ne serait accordé ni d'un côté, ni de l'autre. Si Bloch ne réagissait pas rapidement, ils étaient tous morts.

— On a fait notre part du boulot, Bloch, murmura Drassler, les yeux rivés sur l'orque le plus proche à se ruer vers lui. "À toi de faire la tienne..."

Bloch fonça dans le tas, hallebarde baissée et gorge déployée afin de déverser un torrent d'insultes sur ses adversaires. Il était entouré par les Reiklanders qui l'accompagnaient depuis Altdorf. Tous l'imitèrent avec un professionnalisme digne d'éloges.

Rares étaient les guerriers à pouvoir faire face sans sourciller à une charge massive d'infanterie en formation serrée. Les orques n'étaient pas de cette trempe. L'acier les transperça et les faucha comme les blés.

— En avant ! s'exclama Bloch, galvanisé par l'excitation du combat. "Mettez-les en pièces !"

L'attaque de Drassler avait été couronnée de succès. Les orques avaient vu les Bergsjægers surgir soudainement dans leur dos et leur détermination avait été ébranlée. Bloch devait saisir cette chance et pousser son avantage avant que les peaux-vertes se ressaisissent pour contre-attaquer en direction de la

porte.

— Pas de quartier !

Il poursuivait ses ennemis sans relâche. Ses troupes se battaient bien. Les orques menaçaient de céder sous la pression. Bloch pouvait voir le doute s'instiller dans leurs yeux bovins.

Certains tenaient obstinément leur position et continuaient le combat. D'autres avaient déjà senti le vent tourner et s'enfuyaient vers la forteresse. Il devait agir vite. Si Drassler se retrouvait isolé trop longtemps, son plan allait échouer.

Un orque énorme et voûté lui barra le passage. Il rugit un défi à l'encontre de Bloch.

— À moi, hommes du Reikland ! cria Bloch. Deux hallebardiers se placèrent de part et d'autre de leur commandant et l'accompagnèrent dans sa charge contre le peau-verte, les trois hallebardes pointées en direction de son torse massif. Le monstre était vraiment gigantesque. Il portait une armure de plates et balançait à droite et à gauche un marteau de guerre aussi grand qu'un homme. Il attendait ses adversaires, ses yeux rouges et malveillants rivés sur eux.

Le hallebardier à la dextre de Bloch tenta de planter son arme au niveau de la jointure de l'armure, entre la poitrine et l'épaule. L'orque esquiva le coup et envoya voler le malheureux soldat d'un coup de marteau monumental, et contre-attaqua.

Bloch se baissa au moment où le marteau frôlait sa tête en sifflant, puis frappa avec sa hallebarde. La pointe atteignit l'orque au torse mais fut déviée par l'armure dans un crissement aigu. Bloch lâcha son arme et recula, les bras endoloris par l'impact.

Le hallebardier à sa gauche eut plus de réussite et planta son arme dans le bras du monstre. Celui-ci rugit de douleur. Le soubresaut arracha la hallebarde des mains de son porteur, puis l'orque riposta avec son marteau. Le soldat tenta d'esquiver le coup une seconde trop tard. La tête du marteau lui défonça la cage thoracique et le jeta au sol.

Bloch était en mauvaise posture. Les hallebardiers autour de lui étaient aux prises avec d'autres orques et aucun d'eux ne pouvait lui venir en aide. Il s'empara de la hallebarde de la première victime de l'orque et fonda tête baissée. L'orque sourit en dévoilant une rangée de crocs jaunis et leva son marteau de guerre.

Bloch n'avait pas droit à l'erreur. Il avait vu par deux fois les effets de cette arme sur un humain.

— Sigmar ! hurla-t-il sans ralentir. Cette fois, il tenait sa hallebarde fermement et visait un point faible.

L'acier mordit entre le plastron et le gorgerin. Un jet de sang noir et visqueux inonda les deux adversaires. Bloch enfonça davantage la lame avant de la faire pivoter d'un coup sec. La tête de l'orque se détacha de ses épaules et tomba au sol dans un bruit sourd. L'immense corps vert la suivit une

seconde plus tard.

Bloch respirait lourdement. Il jugea rapidement la situation. Le temps s'amenuisait.

— Ne vous arrêtez pas ! ordonna-t-il avant de se lancer de nouveau dans une course effrénée. Ses hommes ne laissaient aucun répit aux orques qui battaient en retraite vers la forteresse.

— Plus vite !

L'ombre de la citadelle grandissait, mais il était toujours séparé d'elle par une marée de peaux-vertes. Le combat était intense et brutal. Les deux camps savaient ce qui était en jeu.

Bloch leva sa hallebarde ensanglantée et hurla son cri de guerre. L'armée impériale tout entière lui répondit avant de se jeter sur les orques avec une vigueur renouvelée. La contre-attaque ne faiblissait pas. Sa tactique semblait porter ses fruits. Il n'avait plus qu'à s'en remettre à Sigmar.

Il choisit sa prochaine victime et fonça droit vers elle.

Les hommes de Drassler étaient acculés au niveau des portes. Les deux compagnies s'étaient mises dos à dos, chacune d'elles organisées sur trois rangs. Les soldats se battaient avec détermination à l'ombre des remparts pour repousser les orques qui les assaillaient de toutes parts.

Ceux qui revenaient du champ de bataille étaient les plus enragés : ils avaient été à la pointe de l'assaut et portaient le meilleur équipement. Ceux à l'intérieur de la forteresse étaient plus chétifs et moins agressifs, mais ils restaient amplement capables de démembrer un homme à mains nues. Ils avaient compris qu'ils risquaient de perdre la citadelle et s'étaient rassemblés en force dans la cour avant de se jeter sur les humains, sans se laisser impressionner par le mur d'acier que ces derniers leur opposaient.

Drassler entendit les cris de guerre de la compagnie d'Hochmann engageant le combat, cependant il était incapable de lui venir en aide. Son lieutenant s'était positionné derrière ses hommes. Drassler pouvait percevoir ses ordres et ses encouragements par-dessus le tumulte. De son côté, les premiers orques avaient atteint ses lignes et martelaient désespérément les rondaches de ses soldats. Les peaux-vertes ne vivaient que pour l'amour du combat, mais ce n'étaient pas des têtes brûlées. De plus, ils faisaient preuve d'un sens tactique inhabituel, et ne comptaient pas laisser la forteresse tomber aux mains des humains sans se battre féroce.

— Tenez la ligne !

Le noyau dur de la compagnie de Drassler était formé d'une vingtaine de soldats recrutés dans son village natal. Ces vétérans avaient passé leur vie à affronter les peaux-vertes. Ils maniaient l'épée comme personne. D'ailleurs, leurs armes passaient de père en fils depuis des générations et avaient déjà versé le sang de centaines, voire de milliers d'ennemis. Drassler se tenait ainsi au milieu de ses frères et menait par l'exemple.

— À l'attaque ! ordonna-t-il en se jetant à la rencontre des orques. Ses

hommes le suivirent, si bien que le centre de sa compagnie forma un coin qui fendit littéralement la ligne des orques.

Leurs adversaires étaient désorganisés suite à leur course éperdue. Ils étaient certes bien plus gros et plus forts que de simples humains, néanmoins la discipline et l'agilité de ces derniers compensaient ces désavantages.

— Tuez celui-là ! ordonna Drassler en désignant un orque énorme et à la peau sombre sur le flanc droit. Il était entouré par une garde rapprochée de monstres presque aussi imposants que lui, tous lourdement protégés et équipés d'armes de facture humaine en lieu et place des hachoirs et des cimenterres habituels.

L'unité de Drassler changea de direction pour atteindre cette cible. Drassler lui-même se positionna à la tête de l'assaut. Il faisait confiance à ses hommes pour le couvrir.

Son épée s'abattit et trancha un avant-bras. Son propriétaire beugla de douleur et riposta maladroitement avec son arme. Drassler l'esquiva sans peine et un de ses hommes vint lui prêter main-forte. Le peau-verte saignait abondamment, toutefois il fit face à cette deuxième menace sans broncher. Malheureusement pour lui, un troisième garde surgit et lui planta impitoyablement son épée dans le dos.

Les soldats de Drassler continuèrent ainsi à œuvrer de concert afin de surclasser leurs ennemis. Ils ne tardèrent pas à se retrouver au beau milieu de la horde. Les peaux-vertes reculaient, ébranlés par la soudaineté et la violence de l'assaut.

Cependant, les humains finirent par marquer le pas. Les orques saisirent cette chance pour se regrouper et contre-attaquer. Le fer-de-lance de Drassler perdit sa cohésion, et les chasseurs commencèrent à succomber les uns après les autres. Pour l'instant, les pertes étaient limitées et pouvaient être remplacées par les rangs arrières afin de maintenir la pression sur les peaux-vertes, mais cette situation ne pourrait pas durer indéfiniment. Les orques étaient terriblement forts. Dès qu'ils parvenaient à pénétrer la garde de leurs adversaires, leurs poings massifs les réduisaient en bouillie.

Drassler frappait avec la régularité d'un forgeron. Le chef de guerre qui dirigeait la horde n'était qu'à quelques toises. Drassler le défia en pointant son épée dans sa direction. Son cri de guerre était suffisamment éloquent pour que l'orque tournât vers lui sa grosse tête. Il était presque aussi large que haut. Son armure de plates mal ajustée protégeait une montagne de muscles : il maniait sa hallebarde d'une seule main, tandis que l'autre brandissait une hache à double tranchant. Il répondit à la provocation de Drassler par un beuglement sonore.

Les deux adversaires se firent face. L'orque frappa en premier avec sa hache. Drassler sauta sur le côté et riposta. Son épée fut interceptée par la lame de la hallebarde. Il recula et se mit en garde dans l'attente de l'assaut suivant. La hache s'abattit une nouvelle fois, suivie de près par la hallebarde. Les coups s'enchaînaient à une vitesse terrifiante. Drassler les paraît tant bien

que mal. Il était forcé de céder du terrain.

Un homme apparut subitement à ses côtés. Sa hallebarde virevoltait à la recherche des points faibles du monstre. Celui-ci se défendit face à cette nouvelle menace.

Drassler en profita et dévia le coup suivant de la hache. L'orque recula, impuissant. Le hallebardier le poursuivit. Son arme harcelait sa proie. Drassler l'imita. Il comptait sur ses hommes pour protéger ses arrières.

Ensemble, les deux hommes obligèrent l'orque à reculer, jusqu'à ce qu'il mît un genou à terre. Le monstre tenta de réagir et prit le risque de riposter en prenant une impulsion vigoureuse. Le hallebardier recula face à cette attaque inattendue, toutefois l'orque avait ouvert sa garde. Drassler saisit sa chance.

Il sauta sur son adversaire, l'épée pointée vers le bas. L'arme s'enfonça jusqu'à la garde entre les plaques de métal et les côtes.

Le peau-verte mugit comme un taureau blessé et donna un coup de hache circulaire pour éloigner son bourreau, cependant, son répit fut de courte durée car le hallebardier fut de nouveau sur lui. Cette fois, la lame trouva son cou et le décapita proprement. La tête, dont le muflle était figé dans un rictus de surprise, vola dans les airs et rebondit plusieurs fois sur le sol rocailleux avant de s'immobiliser.

Le corps mutilé resta debout quelques secondes, un geyser de sang jaillissant du cou tranché, puis, avec la lenteur d'une montagne qui s'écroule, il tomba dans un fracas métallique. Drassler récupéra son épée. Les orques ne hurlaient plus leurs cris de guerre. Un silence de mort s'était abattu sur toute la horde.

Les Bergsjaegers poussèrent leur avantage et se ruèrent à l'attaque pour finir le travail.

Drassler se tourna pour remercier son énigmatique sauveur, et reconnut enfin Markus Bloch qui souriait sous un masque de sang poisseux. Ce n'est qu'à cet instant qu'il vit également les Averlanders et les Reiklanders qui achevaient les derniers orques. Ils avaient fini par briser la horde.

— Bien joué ! dit Drassler d'un air jovial.

— Ce n'est pas tout à fait terminé, le corrigea Bloch avant de retourner au combat. Il ne tarda pas à disparaître au milieu de la mêlée. Drassler continuait d'entendre le flot d'insultes qu'il criait à l'encontre de ses ennemis.

Drassler esquissa un sourire carnassier et emboîta le pas à Bloch. Effectivement, la bataille n'était pas encore terminée, mais son issue ne faisait plus le moindre doute. Les orques étaient démoralisés et les hallebardiers ne les laisseraient pas se regrouper. Ce soir, la forteresse du Feu Noir serait de nouveau aux mains des hommes.



Chapitre Six

La souffrance était sa seule compagne. Une douleur lancinante parcourait sans cesse son corps. Parfois, elle le déchirait comme une lame de rasoir. Certaines sessions étaient interminables, d'autres étaient au contraire si courtes qu'il en venait presque à les désirer. Leur longueur dépendait de l'humeur de sa tortionnaire. Il avait perdu le décompte des jours et ne se souvenait pas comment il était arrivé ici. Il aurait pu se trouver dans la tour depuis des semaines, ou depuis quelques heures à peine. Désormais, la souffrance était son seul repère.

Il entendit un bruit et força ses paupières à s'ouvrir. Il était suspendu au plafond. La corde mordait cruellement la chair à vif de ses poignets. Ses muscles abdominaux avaient été disséqués. Il ne comprenait pas comment il avait pu survivre à de telles tortures. Ses pieds pendaient à quelques pouces du sol, sur lequel une mare de sang coagulé s'était agglutinée. Ce spectacle ne lui donnait plus la nausée depuis un bon moment déjà. L'horreur finissait toujours par céder la place à la torpeur, comme si l'âme plongeait instinctivement dans un songe à demi-conscient pour oublier la douleur. Ses hurlements cessaient généralement à partir de ce moment-là.

Il bougea doucement la tête pour ne pas tirer sur la chair à vif de son cou. La cellule n'avait pas changé. Il y avait deux établis, l'un à droite et l'autre à gauche. Le premier était garni d'instruments en acier magnifiques. L'œuvre d'un maître artisan, à n'en pas douter. Il essayait de se rappeler lesquels avaient été utilisés lors de la session précédente. Ce genre de détails, ces rituels qu'il s'était inventés, lui permettaient de conserver quelques bribes de lucidité.

L'autre établi accueillait les matériaux. Une partie des objets lui avait déjà été greffée, d'autres étaient des organes qui provenaient de son corps. Les tissus et les muqueuses humides brillaient dans les cuvettes en acier.

Il se trouvait face à la seule issue. Lorsque la porte était fermée, il était

plongé dans l'obscurité la plus totale. Il restait alors suspendu pendant des heures, et tuait le temps en ressassant les souffrances qu'il avait subies. Ses mots ne pouvaient les décrire, mais il soupçonnait la langue que ses bourreaux parlaient d'être à même d'en détailler toutes les modulations. Ils savaient les infliger avec une lenteur consommée. Leur génie et leur talent en la matière étaient au-delà de la portée des simples mortels, et lorsqu'il repensait à ce qu'il venait de vivre au cours de ces derniers jours – de ces dernières heures ? – sa vie passée lui semblait soudain bien grise et monotone. Il n'aurait jamais cru qu'une existence pût être aussi effroyablement exquise.

La porte s'ouvrit, mais la vision de Tochfel était floue. Était-ce elle ? Il avait oublié s'il devait hurler de peur. Sa présence tout comme son absence lui étaient intolérables. Sa transformation avait pris si peu de temps. Il était vaguement conscient du filet de bave qui coulait sur son torse depuis sa mâchoire pendante.

— Vous n'auriez pas dû vous aventurer près de la tour, intendant.

Ce n'était pas la voix de sa maîtresse. C'était celle d'un homme. Un homme petit, recroquevillé, malingre. Ses yeux refusaient de dévoiler son image. Tout était brouillé. Il cligna des paupières.

— Achendorfer ? croassa-t-il. Ses cordes vocales lui faisaient souffrir le martyre.

L'homme s'approcha. Uriens Achendorfer avait changé. Sa peau, déjà pâle auparavant, était désormais presque aussi blanche que la neige. De lourds cernes violacés pendaient sous ses yeux injectés de sang. Des sutures fraîches sillonnaient ses joues creuses. Oui, décidément, Uriens Achendorfer avait bien changé. Il nageait encore plus qu'autrefois dans sa longue robe violette, dont les plis inhabituels trahissaient les altérations de son corps. Que ce fût de son plein gré ou contre sa volonté, le maître du savoir était devenu à la fois bien plus et bien moins qu'un humain.

— À quoi pensiez-vous, bon sang ? cracha-t-il. Sa voix tremblait de colère. “Vous auriez dû vous douter de ce qui se tramait ici...”

Tochfel ignore sa question. Les autres n'en posaient pas. C'était d'ailleurs déconcertant. Pourquoi le torturer alors qu'ils ne souhaitaient lui soutirer aucune information ? Cela n'avait pas de sens.

— Où étiez-vous passé ? souffla doucement Tochfel.

Achendorfer sourit faiblement. Ses joues étaient aussi flasques que de la gelée.

— J'étais ici, répondit-il en bombant fièrement le torse. “Elle m'avait dit de lui apporter le livre lorsqu'Alptraum prendrait l'Averborg.”

— Alptraum ?

— Le numéro sept. Il est encore vivant, vous savez... je n'aurais jamais cru cela possible, après tout ce qu'elle lui a fait.

Tochfel sentit une larme couler le long de sa joue, et un sentiment oublié revint à sa mémoire. Il devait le chasser de son esprit. Ils le tortureraient encore s'ils le décelaient.

— Pourquoi avoir fait cela, au nom de Sigmar ?

Achendorfer eut l'air surpris.

— Pourquoi ? Vous ne vous en doutez donc pas ? Pour le pouvoir, bien sûr ! Vous ne savez rien de leurs talents. Des connaissances de cette femme. Elle m'en a dévoilé une partie. Aujourd'hui, les parchemins et les livres poussiéreux n'ont plus aucune valeur à mes yeux, à part celui que je lui ai fourni, bien entendu. Ceux qui la servent peuvent s'attendre à de grandes récompenses. Il suffit simplement de supporter ses punitions.

Il sourit, révélant une rangée de dents pourries.

— Je suis déjà plus qu'un homme, Dagobert. Et bientôt, elle fera de moi un dieu !

Tochfel ne l'écoutait plus. Les discours l'ennuyaient. Les questions l'ennuyaient. Dorénavant, seule la souffrance comptait à ses yeux. Il la haïssait, la redoutait, la désirait. Ils avaient presque atteint leur but ; elle était devenue sa seule compagne.

Une silhouette apparut dans l'encadrement de la porte. Tochfel reconnut immédiatement ses formes voluptueuses. Natassja tenait à la main un objet recourbé qui luisait dans la pénombre. Elle entra et flatta gentiment la tête d'Achendorfer.

— C'est exact, ma chère petite créature, dit-elle. J'ai de grands projets pour toi, comme pour tous mes autres jouets.

Achendorfer frémit. Tochfel ne sut dire si ce fut de plaisir ou de terreur. Sa vision se brouillait de nouveau. Ses quelques parcelles de peau encore intactes se couvrirent de sueur, et son cœur s'emballa dans sa cage thoracique ravagée. Pourquoi vivait-il encore ? Quelle force impie lui insufflait la vie et le forçait à supporter un tel supplice ?

— Et pour moi, quels projets avez-vous ? gémit-il. Ses yeux écarquillés d'effroi étaient rivés sur l'instrument qu'elle tenait à la main.

Natassja sourit en s'attelant à la tâche.

— Pour toi, mon mignon, j'ai prévu quelque chose de spécial. De très spécial, même...

L'aube se levait sur Averheim. Le soleil réchauffait peu à peu les quais en pierre et dissipait les nappes de brume qui flottaient paresseusement sur la rivière. Les hommes travaillaient déjà sur les docks bien avant la levée du jour tant le trafic fluvial était intense. Les contremaîtres aboyaient leurs ordres tandis que les grues déchargeaient les caisses de briques, les poutrelles métalliques et les moellons.

Verstohlen scrutait cette activité depuis la fenêtre de la chambre de bonne qu'il avait louée sur la rive est. La vue était excellente depuis son poste d'observation situé sous les toits, au troisième étage. Il se demanda comment il avait pu être aussi aveugle. Certaines caisses étaient remplies d'armes. L'une d'elles s'était brisée en tombant au sol et avait répandu les épées aux lames recourbées et dentelées qu'elle contenait. Elles n'étaient visiblement

pas d'origine impériale. En tout cas, il était impossible qu'elles eussent été fabriquées à Nuln.

Il inspecta le reste des quais que l'aube naissante rendait clairement visibles. Les soldats étaient partout. Il pesta encore une fois contre son manque de clairvoyance. Où Grosslich les avait-il recrutés ? Chaque coin de rue révélait un groupe de reîtres endimanchés dans la livrée rouge et or du comte. Au total, ils devaient être plusieurs centaines à passer leur journée à surveiller les allées et venues des négociants et le déchargement des marchandises. Les Averlanders avaient appris à faire profil bas lorsqu'ils étaient dans les parages.

Verstohlen abandonna la fenêtre. Il avait besoin de repos, et devait en profiter avant d'être retrouvé. À l'heure qu'il était, sa chambre dans l'Averburg devait avoir été fouillée de fond en comble, et son dîner devait avoir un arrière-goût de ciguë. "Une mort appropriée pour un espion..." pensa-t-il.

Il se frotta les yeux. La pièce était plus que spartiate. Les draps sales puaient le vomi et les murs étaient maculés de taches de gras. Il se laissa tomber sur le lit en essayant d'ignorer l'odeur. Le tapage du tripot de l'étage d'en dessous l'avait empêché de dormir la nuit précédente, d'autant plus qu'il n'avait fait qu'empirer au fil des heures tandis que les clients s'imbibaient d'alcool. Nonobstant, il n'aurait pas été certain de réussir à fermer l'œil. Il avait gardé son pistolet et sa dague à portée de main, et n'avait pas quitté des yeux la porte de la chambre jusqu'au lever du jour.

On frappa à la porte.

— Entrez, dit-il en cachant la dague et le pistolet sous les draps.

Le propriétaire entra. C'était un gros bonhomme affublé d'un quadruple menton. Il portait un tablier qui avait dû être blanc dans sa jeunesse, mais qui arborait désormais une teinte marron incrustée de divers reliquats de nourriture. Il tenait à la main une chope de bière mal brassée et coupée d'eau.

— Déjà d'bout, hein ? grommela-t-il en posant la chope sur une table – bancale, bien entendu – et en s'essuyant les mains sur son tablier. "Vous voulez quèqu' chose à manger ?"

— Non merci, répondit poliment Verstohlen. Si ce tenancier préparait lui-même les repas, autant aller tout de suite prendre une collation à l'Averburg. "Je pars aujourd'hui. Je viendrai vous régler dans la matinée."

Le propriétaire ne s'en émut pas.

— Comme vous voudrez. Ça fera cinq pistoles.

Le prix était exorbitant, bien plus qu'il n'aurait payé pour une auberge de qualité. Il hésita à marchander puis se ravisa. Mieux valait faire profil bas tant qu'il était en ville.

— Je viendrai vous payer au moment de mon départ. Le tenancier ne bougea pas d'un pouce, comme s'il attendait quelque chose.

— Autre chose ? demanda Verstohlen.

L'homme émit un toussotement gras en triturant ses doigts boudinés.

— J'me disais que si vous vouliez rien manger, peut-être que...

— Peut-être que... ?

— Peut-être que j'pourrais vous en fournir. J'ai de bons prix. C'est la meilleure qu'vous trouverez sur la rive droite !

Verstohlen le regarda froidement. Le fait que l'herbe-de-joie fût accessible à ce genre de pourceau en disait long sur l'ampleur du trafic. Grosslich n'avait rien fait pour Averheim à ce niveau. Était-il de mèche avec les Leitdorf ou s'était-il contenté de récupérer le réseau pour son propre compte ? Encore une énigme à résoudre.

— Non merci, répondit calmement Verstohlen. C'est encore un peu tôt pour moi.

Le tenancier haussa les épaules et sortit en traînant des pieds, sa grosse bedaine frottant contre le chambranle de la porte qu'il referma. Verstohlen sortit le pistolet de sous les draps et vérifia son mécanisme. Il ne pouvait se permettre de prendre le moindre risque, et se doutait qu'il aurait à s'en servir s'il voulait réussir à quitter la ville.

Le paysage autour de Rufus Leitdorf lui devenait familier. Les ajoncs et la bruyère recouvraient les terres et bruissaient doucement sous la brise. L'air était plus frais que dans les plaines, et on pouvait apercevoir au sud les contreforts des montagnes Grises qui se découpaient à l'horizon. Des nappes de brouillard stagnaient dans les vallons, le vent leur arrachant quelques lambeaux à chaque souffle. Les ruines de tours blanchies par les âges s'élevaient au loin. Elles n'avaient pas été bâties de main d'homme, pas plus qu'elles n'étaient habitées par ce dernier. Les étendues sauvages qui séparaient les cités de l'Empire – comme la lande des Dracs – abritaient les vestiges d'un passé mystérieux.

Jusqu'à ce jour, Leitdorf ne s'était rendu dans la demeure la plus reculée de son père qu'à deux reprises : une fois étant enfant, lorsque la menace d'un assassinat pesait sur lui, et une fois au cours de son adolescence. Cette seconde fois, il n'avait été accompagné que par quelques serviteurs, par une poignée de fonctionnaires de l'Averburg et par une escorte en armes. Depuis cet âge-là, il ne se souvenait pas avoir pu profiter d'un seul instant de tranquillité. Il y avait toujours eu des gardes ou des membres de sa cour près de lui, à l'affût d'un ordre, ou au contraire chargés de lui transmettre les desiderata de son père.

Le monde feutré des privilèges qu'il avait connu jusqu'à présent s'était évanoui subitement. Moins d'un mois plus tôt, le siège d'électeur était encore à portée de sa main. Le plan qu'il avait échafaudé avec Natassja semblait infaillible. L'Averland était sur le point d'avoir de nouveau un Leitdorf à sa tête.

Il baissa honteusement les yeux. Le souvenir de Natassja était douloureux. Elle était pire qu'une drogue. Il ne s'était pas rendu compte à quel point il comptait sur elle. Elle était le véritable cerveau du couple. Il n'avait fait

qu'apporter ses ressources matérielles – certes considérables – à leur entreprise. C'était elle qui avait eu l'idée de l'herbe-de-joie, elle qui s'était procuré – Sigmar seul savait où – les premiers plants.

Peut-être auraient-ils dû être plus méfiants, car en dépit de son intelligence et de sa sagesse, elle n'avait pu leur éviter l'attaque de Grosslich. Nul doute qu'elle devait à présent croupir dans un de ses cachots. Il savait que rien ne pourrait la soumettre, cependant il redoutait les châtiments corporels que Grosslich pourrait lui infliger.

Une telle pensée le fit frémir. Il avait trahi la confiance de sa femme et de sa famille. Il avait vu l'Empire tout entier se retourner contre lui sous l'impulsion de Schwarzhelm et de son maudit espion. En dépit de ce qu'il laissait transparaître, l'expérience avait été traumatisante. Il regretta de ne pas avoir été plus attentif lorsque ce vieux fou de Tochfel lui donnait des cours de diplomatie.

La situation vis-à-vis de la Reiksguard était encore plus insolite. Il comprenait que Grosslich désirât sa mort, mais pourquoi poursuivre aussi implacablement la garde personnelle de l'Empereur ? Cela relevait plus de la folie que d'un acte de bravoure. Une telle arrogance finirait tôt ou tard par lui coûter cher. Rufus n'aurait jamais osé agir ainsi, même si les événements avaient tourné en sa faveur à Averheim.

Il jeta un coup d'œil à la chaise à porteurs qui progressait en cahotant le long de la route défoncée. Le Reiksmarshall reprenait des forces de jour en jour, et par conséquent, l'entrain de ses chevaliers allait lui aussi grandissant. Ils étaient fièrement dressés sur leurs montures et avaient retrouvé toute leur assurance. Rufus s'étonna de nouveau de l'effet d'un chef charismatique sur le moral de ses soldats.

Ses pensées se portèrent vers ses vassaux et sur leurs sentiments à son égard. Ses plus proches conseillers militaires, comme Klopfer, étaient sûrement morts à l'heure qu'il était. Ils n'avaient pu échapper à la confusion et au chaos qui avait suivi la bataille. Même s'ils étaient encore en vie, aucun d'entre eux ne l'aurait rejoint pour continuer le combat. Il s'était aliéné la plupart de ses hommes à cause de son tempérament. Il avait le sang chaud, tout comme son père, et se laissait facilement aller à des accès de colère. Jamais auparavant il n'avait eu à en subir les conséquences, pas plus qu'il n'avait eu à se mesurer à ses égaux. Cette introspection le rendit maussade. Il se découvrait mesquin, capricieux et tyrannique.

Un cavalier se porta à sa hauteur. Il contrôlait si bien sa monture que Leitdorf ne l'avait pas entendu approcher.

— Vous avez l'air pensif, Monseigneur, dit Skarr en tentant de sourire maladroitement.

Le précepteur était de meilleure humeur depuis qu'Helborg était sorti de sa torpeur. Certes, il considérait toujours Rufus comme étant responsable des événements sur la Vormeisterplatz, mais une trêve tacite s'était installée entre les deux hommes. En tout cas, Leitdorf considérait qu'être appelé de nouveau

‘Monseigneur’ était une amélioration notable.

— Je ne suis venu ici que deux fois par le passé, répondit Rufus. Et pourtant, j’ai l’impression d’être chez moi.

— Cet endroit me plaît également. L’air y est plus pur. Je comprends pourquoi votre père venait ici pour fuir les turpitudes d’Averheim.

Ils continuèrent de chevaucher en silence pendant quelques minutes. Des buissons de ronces noires apparurent le long du chemin. Le glatissement d’un aigle perça le ciel.

— Vous savez, il n’était pas aussi fou qu’on le disait, déclara soudain Leitdorf. “Il était lunatique, mais pas dément.”

Skarr ne répondit pas.

— Il était vraiment lui-même lorsqu’il venait ici. Rufus aurait voulu trouver les mots justes pour exprimer la réalité des choses, pour justifier tous les événements passés. “Tout le monde disait la même chose : c’est la ville qui le rend fou !”

— Averheim ?

— Je l’ai vu de mes propres yeux. Il ne trouvait presque jamais le sommeil. Et quand il y parvenait, il y avait ces cauchemars récurrents. C’était comme si...

Il soupira et se tut. Ces souvenirs de son père le hantaient ; les hurlements de terreur qui résonnaient dans les couloirs de l’Averburg ; les nuits blanches passées blotti sous ses couvertures. Aucun médecin n’était parvenu à le soigner. Marius savait que les nobles riaient dans son dos, néanmoins il n’avait jamais failli à son devoir malgré l’accablement, et la folie qui menaçait de s’emparer de lui à tout moment.

— On raconte que c’était un bon duelliste, dit Skarr respectueusement. “Le Reiksmarshall aurait aimé se mesurer à lui, mais il n’en a jamais eu l’occasion.” Il tenta de nouveau de sourire, avec plus de succès cette fois. “Peut-être pourrez-vous relever le gant une fois qu’il sera remis de sa blessure !”

Leitdorf en fut piqué au vif et devint rouge comme une pivoine. Il ravala sa colère.

Il savait d’où venait son problème. Il était incapable de tenir une conversation sociable. C’était pour cela qu’il était plus craint qu’aimé par ses serviteurs, et une source de moqueries plutôt que de respect. Il fit de son mieux pour retourner un sourire à Skarr.

— Je crains de ne pas être à la hauteur...

Skarr ne pouvait le contredire et se contenta de hausser les épaules. Leitdorf ravala son orgueil.

— On dirait que vous n’avez pas une bonne opinion de moi, précepteur...

Skarr eut l’air surpris.

— Mon opinion n’a aucune importance. Nous devons nous serrer les coudes pour survivre.

— Certes... répondit Rufus évasivement.

Le chemin tournait vers la droite en suivant un vallon au pied des collines. Les nappes de brume s'accrochaient aux sabots des chevaux et donnaient l'impression que les cavaliers progressaient sur un tapis de coton. Le château de la lande des Dracs était proche. Il était occupé par quelques serviteurs dévoués. La Reiksguard ne trouverait pas de refuge plus sûr dans tout l'Averland. Rufus sut qu'il avait eu raison d'insister pour venir ici. C'était sans doute la première décision qu'il avait prise totalement seul, sans le conseil de sa femme ou de son père, et il était rassuré de savoir qu'il ne s'était pas trompé.

— Ne vous en faites pas, l'opinion que j'ai de ma propre personne n'est guère reluisante, reprit-il. Un homme est jugé à l'aune de ses accomplissements. De plus, je commence à m'interroger sérieusement sur mon talent à m'entourer des bonnes personnes.

— La guerre peut transfigurer un homme, Monseigneur, soyez-en sûr, répondit Skarr. Pourquoi pas vous ?

— Sommes-nous en guerre ?

— Assurément. Le Reiksmarshall n'a aucune intention de continuer à fuir et compte bien contre-attaquer dès que possible.

Leitdorf fut décontenancé. C'était du suicide. Grosslich disposait des ressources militaires de toute une province. Il aurait été plus sage de traverser les montagnes pour rallier la Tilée et se cacher chez des amis de la famille de Rufus, au moins le temps de rassembler une armée. Rester en Averland était de loin la solution la plus risquée.

Cependant, le Reiksmarshall agissait conformément à sa réputation. Peut-être Rufus pourrait-il entrer à ses côtés dans la légende, malgré son embonpoint, ses caprices et ses échecs passés ?

— C'est une possibilité à envisager, se contenta-t-il de répondre. "J'espère seulement que vous ne surestimez pas la force qu'un homme peut puiser dans la guerre..."

La tour de fer grandissait de jour en jour. Chaque heure, de nouvelles poutrelles métalliques étaient mises en place selon un assemblage complexe. Elle n'était qu'à moitié achevée mais semblait déjà prête à défier les âges. Les poutres de l'armature se dressaient vers le ciel et étaient peu à peu habillées de centaines de planches métalliques. Celles-ci formaient une véritable coque d'acier, aussi noire et brillante que la carapace d'un insecte.

Une salle avait été aménagée à mi-hauteur. Elle était étriquée, et ne présageait en rien des halls immenses qui seraient créés ultérieurement. Des fenêtres aux carreaux de cristal recouvraient trois de ses quatre murs, et un trône imposant au dossier arrondi occupait son centre. Il n'y avait aucune autre décoration, simplement des panneaux de métal lisses. Les goûts esthétiques de Natassja ne transparaissaient pas dans cette pièce, car il s'agissait du domaine privé de Grosslich.

Celui-ci regardait par une fenêtre, à près de cinquante toises au-dessus du

sol. Natassja préférait rester sous la surface. Grand bien lui fût. Elle lui était aussi indispensable qu'une drogue mais bien souvent, sa présence le rendait aussi incroyablement nerveux. Il avait vu ce qu'il advenait des serviteurs qui lui déplaisaient, et se demandait de temps à autre s'il n'allait pas finir par rejoindre la liste de ses victimes.

Il chassa ce doute. Cela ne pouvait se produire. Il était le seigneur de cette province, et elle était son alliée. Ils avaient besoin l'un de l'autre pour accomplir leur grand dessein. Même si certaines personnes commençaient à se poser des questions – ce qui était prévu – Averheim conservait pour l'heure une façade honorable. Si les habitants pouvaient se plaindre du couvre-feu et des impôts, personne ne pouvait soupçonner ce qui se tramait réellement. Ils ne tarderaient pas à l'apprendre, lorsque tout serait prêt. D'ici là, l'herbe-de-joie aurait fait son œuvre sur leurs esprits.

Il regarda au pied de la tour. Les sentiers pavés savamment aménagés étaient presque terminés. D'où il se trouvait, le résultat était magnifique. L'obsidienne cerclée d'argent traçait par terre la marque de Slaanesh. Celle-ci était invisible depuis le sol. Elle ne pouvait être distinguée que depuis la tour.

Il suivit des yeux la ronde d'un groupe de soldats-chiens en contrebas. Auparavant, il aurait hésité à utiliser de telles créatures, mais plus maintenant. Il avait vu la pourriture qui rongerait l'Empire, dont la hiérarchie n'était qu'un moyen pour les privilégiés et les nobles d'accaparer le pouvoir. La famille de Grosslich avait envoyé ses fils mourir au champ d'honneur, elle avait développé le commerce du bétail à partir de rien, et fait donation de sommes colossales à l'église de Sigmar et à l'ordre des Chevaliers du Soleil. Mais tout cela n'avait aucune importance aux yeux de l'élite d'Altdorf : les Grosslich seraient toujours des roturiers. La bataille successorale n'avait été qu'une joute de titres de noblesse. Ses talents de général et son charisme n'y auraient rien changé.

Heureusement, Natassja était venue à lui. Jusqu'à ce qu'elle lui proposât son aide, il n'avait été qu'un simple propriétaire terrien condamné à ronger son frein. Elle lui avait appris comment utiliser son or à bon escient, afin de corrompre les personnes influentes, de sceller les alliances opportunes, de surmonter les écueils de la loi et de se débarrasser de ceux qu'il ne pouvait acheter.

Heinz-Mark avait bien retenu ces leçons. L'herbe-de-joie n'était intervenue que bien plus tard, tout comme la vérité sur la véritable allégeance de Natassja. Elle était passée le voir une nuit, vêtue de son simple parfum, et avait su le séduire.

Il ne le savait pas à l'époque, mais ces nuits enfiévrées avaient définitivement chassé tout espoir de rédemption. Il était déjà lié à tant de personnes par des serments et des pactes. Les visions de splendeur et les promesses de Natassja avaient fini de le rallier à sa cause. Il ne pouvait rien lui refuser tant la toile qu'elle avait tissé autour de lui était douce et soyeuse, pas plus qu'il ne pouvait résister aux plaisirs qu'elle lui accordait.

Il essayait encore de se persuader qu'elle avait besoin de lui, qu'il avait été le maître d'œuvre de leur vision. C'était exact, tout au moins en partie, mais l'argument n'était plus valable aujourd'hui. Elle avait pris l'ascendant et il se retrouvait dans une situation dangereuse. Cependant, il devrait attendre que la tour fût achevée et ses armées rassemblées pour agir. Après tout, en dépit de tous ses atours, Natassja n'était qu'une femme, alors qu'il était un guerrier, entraîné au combat et formé depuis sa plus tendre enfance à devenir un chef. Il était persuadé que le Prince du Chaos saurait le récompenser le temps venu. Il avait tant fait pour son dieu. Les occasions ne manqueraient pas d'en récolter les fruits, il n'en doutait pas.

On frappa à la porte. Grosslich se retourna en faisant voler pompeusement sa grande cape noire. D'un geste de la main, il ordonna aux portes de coulisser silencieusement dans l'épaisseur du mur. Eschenbach et Heidegger entrèrent. Ils n'avaient plus besoin de camoufler leur véritable apparence hors de l'Averburg. Eschenbach ne cachait pas ses pupilles roses et portait des robes vaporeuses aux couleurs changeantes. À côté de lui, Heidegger avait l'air normal, même si ses clignements d'yeux compulsifs trahissaient son désordre mental. Il était toujours en proie à de terribles enchantements, et pensait fermement œuvrer pour la gloire de Sigmar. En dépit des preuves de la présence du Chaos tout autour de lui, il ne s'apercevait de rien. La part de son âme capable de discerner le bien du mal avait été étouffée par Natassja.

Grosslich reconnaissait qu'il s'agissait d'un vrai tour de force. Corrompre un répurateur n'était pas à la portée de tout le monde.

— Au rapport ! ordonna-t-il en s'asseyant sur son trône.

— Nous avons procédé aux exécutions que vous aviez ordonnées, commença Heidegger, les yeux révoltés. Son esprit était sur le point de craquer. "Les objections formulées par l'intendant Tothfel ont été rejetées, même si je n'ai pas eu l'occasion de le voir en personne. D'autres hérétiques ont été débusqués et justice a été rendue selon vos instructions." Il secoua la tête frénétiquement. "Il y a tant... tant de corruption dans cette ville. Les gens ne changeront-ils donc jamais ?"

— Je crains que non, répondit Grosslich. Heureusement que vous êtes là, Herr Heidegger. Ne vous arrêtez pas en si bon chemin. Nous ne pouvons nous permettre de faiblir avant d'avoir exterminé tous les mécréants. Avez-vous retrouvé Verstohlen ? Vous savez, l'espion de Schwarzhelm...

— Pas encore, Monseigneur. Nous savons qu'il a séjourné dans une taverne de la rive est. Il est probablement encore en ville, étant donné que l'ordonnance sur les voyages proscriit tout aller et venue depuis ou vers Averheim. Nous ne tarderons pas à le capturer, soyez sans crainte.

— Parfait. Je ne vais pas vous retarder davantage dans votre travail. Revenez me faire un rapport dans deux jours.

Le répurateur corrompu s'inclina puis s'effaça. Les portes s'ouvrirent silencieusement pour le laisser passer.

Eschenbach le regarda s'éloigner sans prendre la peine de cacher son

mépris.

— Avons-nous encore besoin de ses services ? demanda-t-il. “Sa simple odeur me révolte.”

— Ne sous-estime pas son utilité. L'apparence est essentielle, comme dans tout ce que nous entreprenons.

— Vraiment ? s'interrogea Eschenbach en faisant la moue. “Leitdorf et ses hommes se sont enfuis, Schwarzhelm est parti et son espion sera bientôt mort. L'idée de continuer cette mascarade me dégoûte.”

Grosslich soupira intérieurement. Il avait recruté lui-même Eschenbach. C'était l'un des rares membres de la cabale à ne pas avoir été choisi par Natassja. Il lui en voulut d'être aussi stupide.

— J'ai l'impression que tu ne réalises pas tous les tenants et les aboutissants de notre petite affaire. L'Empereur connaît notre véritable allégeance. Crois-tu qu'il hésitera à envoyer une armée désormais ? D'ailleurs, sache qu'il y en a déjà une qui s'est mise en marche pour Averheim, et qu'elle est au moins dix fois plus nombreuse que celle qu'avait Schwarzhelm lorsqu'il est venu ici. Nous devons maintenir une façade honorable pendant que nous nous préparons. Nous ne pouvons pas nous permettre de risquer un soulèvement populaire.

Eschenbach secoua la tête, visiblement peu convaincu.

— J'en ai assez de devoir traiter en égaux ces larbins de l'Averborg. J'ai envie de les poignarder et de leur arracher le cœur à chaque fois que je les croise dans les couloirs.

Les propos d'Eschenbach énervaient Grosslich au plus haut point, mais il resta calme. Ce n'était qu'un imbécile. La dernière chose dont il avait besoin pour le servir était des psychopathes aux instincts meurtriers. Il avait déjà les soldats-chiens pour faire régner la terreur. Ses conseillers devaient être intelligents et rusés, pas impulsifs et incontrôlables. Il se demanda si Natassja ne l'avait pas laissé introniser Eschenbach précisément à cause de ces tares.

— Tout vient à point à qui sait attendre, répondit Grosslich. D'ici là, double la quantité d'herbe-de-joie sur le marché noir, et assure-toi que les prix suivent à la baisse. Et accélère le recrutement des hommes. Elle s'impatiente.

— Nous commençons à manquer d'or. Ces mercenaires nous coûtent les yeux de la tête !

— Aucune importance. Enrôle tous ceux qui se présenteront. Ne me déçois pas, *intendant*.

Les grosses lèvres d'Eschenbach se fendirent d'un sourire repoussant.

— Aucun risque... gloussa-t-il.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Grosslich étendit la main et un nuage de vapeur violette se forma autour du cou d'Eschenbach. Ce dernier tenta de le dissiper en agitant les mains d'un air paniqué, ses yeux roulant dans ses orbites.

— Que se passe-t-il, Monseigneur ?

— Il me semble que tu prends mes ordres un peu trop à la légère, *intendant*,

dit Grosslich d'une voix menaçante. Je crois qu'un petit rappel à l'ordre est nécessaire.

— Pitié, Monseigneur ! couina Eschenbach en se débattant au milieu du nuage. “Je vous assure que j'ai pris vos instructions très au sérieux !”

— Il n'empêche...

Grosslich fit un signe de la main gauche. Un panneau de métal coulisssa sur le mur, révélant une petite pièce. Eschenbach était toujours soumis à l'étreinte des vapeurs qui s'étaient agglomérées pour former un collier lumineux.

— Regarde-le, Eschenbach.

L'intendant essayait de détourner le regard.

— Ce n'est pas nécessaire, Monseigneur, je vous assure ! Je n'ai...

— *Regarde-le !* lui ordonna Grosslich en forçant le collier magique à pivoter afin d'obliger Eschenbach à regarder dans la direction qu'il désirait.

L'intendant écarquilla les yeux et sa peau grisâtre devint encore plus livide. Une silhouette se tenait dans la pièce. Elle avait l'air de flotter en l'air et était entourée par une aura rouge, comme si des flammes léchaient continuellement son corps. Ses yeux étaient grands comme des soucoupes, au point qu'il ne pouvait plus les refermer. Le blanc des os brillait au milieu de la chair à vif de ses muscles. L'homme aurait dû mourir de telles blessures, mais un pouvoir impie le maintenait en vie. Son visage, ou tout au moins ce qu'il en restait, était figé dans un rictus d'agonie perpétuel. Il fixait Eschenbach, comme s'il suppliait silencieusement de lui venir en aide. Sa bouche lacérée était grande ouverte, pourtant aucun cri ne sortait de sa gorge ravagée.

— Regarde bien, intendant, dit Grosslich en s'assurant que ce spectacle resterait gravé dans la mémoire d'Eschenbach. “Cet homme espérait m'utiliser pour régner. Autrefois, sa famille dominait cette province, et il comptait faire de moi un vulgaire homme de paille. Voilà ce qui advient de ceux qui songent à me doubler, Herr Eschenbach.”

L'intendant gémit de douleur et de détresse sans pouvoir détourner le regard ni fermer les yeux. La leçon s'avérait efficace : toute sa morgue s'était envolée.

— Jamais je n'oserai vous trahir, Monseigneur ! Je vous le jure !

Grosslich le força à subir ce spectacle horrible quelques secondes de plus. Un tel souvenir ne le rendrait que plus loyal. Grosslich ne pouvait se permettre de douter de la fiabilité de ses serviteurs.

— J'espère bien, dit-il en frémissant de plaisir sous l'effet du pouvoir mystique qui s'écoulait de son index. C'était en de tels moments qu'il se félicitait d'avoir choisi la voie du Chaos. “Si tu me déçois, tu finiras comme cet homme, et je puis te garantir que ce n'est pas un destin enviable. N'est-ce pas, Ferenc ?”

Le supplicé ne pouvait lui répondre. Il était condamné à souffrir pour l'éternité.

Grosslich savourait cet instant. Ses doutes s'étaient envolés ; il ne pensait plus qu'à l'extase de sa gloire future. Averheim était déjà soumise à sa

volonté. Lorsque les armées de l'Empire arriveraient, elles se trouveraient confrontées à ses domaines et à ses légions de terreur. Il les mènerait en personne, sous la bénédiction du Prince du Chaos, et écraserait les pathétiques forces de Karl Franz. Son royaume ne tarderait pas à s'étendre des montagnes du Bord du Monde au Grand Océan.

Il raffermirait son emprise sur le collier violet, arrachant un cri étouffé de la part d'Eschenbach. Un tel accomplissement méritait tous les compromis auxquels il consentait pour l'instant. Il ne reculerait devant aucun moyen, aucun sacrifice pour saisir son destin.



Chapitre Sept

Verstohlen était en mauvaise posture. Le filet se resserrait autour de lui. Plus il essayait de s'échapper de la ville, plus ses ennemis le poursuivaient implacablement.

L'armée de Grosslich avait atteint une taille délirante. Ses soldats étaient partout. Une file interminable d'hommes désireux de s'enrôler contre une poignée de pistoles et des promesses de gloire s'étirait depuis l'entrée du vieux bâtiment administratif de la demeure des Alptraum. La quantité d'or dépensée pour payer leur solde était phénoménale. Chaque heure, une centaine de nouvelles recrues vêtues d'une tunique pourpre et armées d'un cimeterre venait grossir les rangs des troupes de l'électeur. Le nombre de soldats était sur le point de dépasser celui des habitants.

Et ce n'était pas tout, car on comptait parmi eux des répurateurs, même s'ils ne ressemblaient en rien à ceux que Verstohlen avait vus en d'autres régions de l'Empire. Ceux-là s'emparaient de personnes au hasard, et les emmenaient à l'Averburg sous les cris horrifiés de leur famille. La peur s'était emparée de la ville, et bien que nul n'osât le dire, tout le monde s'était aperçu que Grosslich était corrompu. Rares étaient ceux à considérer encore avec bienveillance la poigne de fer avec laquelle il enserrait la ville, alors que quelques semaines plus tôt, les habitants clamaient haut et fort qu'il valait mieux un électeur despotique que pas d'électeur du tout. La population n'osait pas protester et jetait des regards apeurés de droite et de gauche lorsqu'elle était forcée de sortir dans les rues. Le reste du temps, elle se claquemurait chez elle, redoutant à tout moment d'entendre les soldats du comte tambouriner à la porte.

Les portes de la ville étaient étroitement gardées. Verstohlen était allé de l'une à l'autre en se cachant dans les ombres, espérant trouver un moyen de s'échapper. Les soldats étaient les seuls libres d'aller et venir à leur convenance, car les laisser-passer étaient délivrés par les plus proches

capitaines de Grosslich. La seule exception concernait les caravanes de marchands, qui pouvaient entrer et sortir d'Averheim, et encore, sous la vigilance incessante des gardes. Certains de ces négociants avaient des visages d'étrangers, quand ils n'étaient pas complètement difformes. Il n'y avait aucun Averlander parmi eux.

Verstohlen se cachait dans les bas-fonds de la cité depuis deux jours et avait eu tout le loisir d'observer la détérioration de la situation. Tous ses efforts avaient été vains. Il était rongé par la culpabilité, et s'en voulait pour son arrogance. Il avait échoué. Ils avaient tous échoué.

Lorsque la nuit tomba, il se glissa jusque dans le quartier riche, près de l'Averbürg et de la vieille cathédrale. Les marchands les plus fortunés avaient réussi à tenir en respect l'ingérence des soldats : ces derniers étaient moins nombreux dans ce quartier que partout ailleurs.

Verstohlen s'enroula dans sa cape, la main posée en permanence sur son pistolet. Il se trouvait devant une avenue bordée d'hôtels particuliers qui descendait vers le sud. Leurs murs étaient décorés de scènes bucoliques gravées dans les poutres, signes de la richesse de leurs propriétaires. Auparavant, les fenêtres auraient laissé entrevoir la lueur d'un feu de cheminée. Dorénavant, leurs volets étaient fermés et leurs portes barricadées.

Il hésita, ne sachant trop que faire. Il devait à tout prix éviter les auberges et n'avait pas réussi à contacter ToCHFEL. Peut-être l'intendant avait-il été emmené lui aussi ? Si c'était le cas, il se sentirait en partie responsable de cette disparition. Il s'en voulut d'être resté sourd aux avertissements du vieil homme.

La lanterne de la porte cochère la plus proche vacilla et s'éteignit. Les rues semblaient peu à peu dans les ténèbres. D'autres flambeaux se consumaient un peu plus loin en ne dégageant qu'une faible lumière. Mannslieb était pleine, toutefois sa lueur était voilée par des nuages d'orage venus de l'est.

Il se blottit contre le mur le plus proche pour réfléchir. Il ne pouvait pas rester dehors une fois la nuit tombée. Peut-être pourrait-il aller à la forge de Valgrind ? Néanmoins, si ToCHFEL avait bel et bien été emprisonné et interrogé, cela signifiait que ce lieu n'était plus sûr. La peur avait petit à petit raison de son sang-froid, d'autant plus qu'il n'avait pas fermé l'œil depuis deux jours.

Il se souvint de Schwarzhelm. *Il existe d'autres façons plus subtiles d'abattre un homme.* Était-ce lui qui avait prononcé ces mots ? Il n'aurait su le dire...

Il se remit en route, ayant retrouvé quelques bribes de détermination. Il existait sûrement une taverne dans le quartier pauvre où il pourrait encore se cacher. D'ailleurs, il était affamé.

Une autre lanterne fut soufflée. Étrange. Verstohlen jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La rue était vide et plongée dans la pénombre. Il reprit sa route en relevant le col de sa chemise pour se protéger du froid.

C'est alors qu'il la vit, voûtée et encapuchonnée. Elle se tenait au milieu de

l'avenue, à quelques dizaines de toises. Elle se rapprochait. Les lanternes s'éteignaient une à une à son passage.

— *Verstohlen*... siffla la chose. Son souffle se condensa dans l'air glacial.

Verstohlen sentit la terreur le submerger. Il se rappela les jouets de Natassja qui rampaient au sol, aveugles et désespérés.

La silhouette continuait de claudiquer vers lui. Des griffes longues et incurvées émergèrent lentement de sa cape.

Verstohlen dégaina et tira. L'écho de la détonation résonna dans les rues désertes. La créature se plia en deux et recula en chancelant. Verstohlen fit feu de nouveau. La chose s'effondra au sol.

Puis, avec une lenteur terrifiante, elle se releva. Deux flammes violettes dansaient sous sa cape, là où les balles l'avaient atteinte. Elle sourit, révélant une rangée de crocs en acier qui brillèrent à la lueur de la lune.

— *Verstohlen* ! feula-t-elle une seconde fois, comme si elle était dorénavant sûre de l'identité de sa proie. Sa voix rauque n'avait rien d'humain, mais Verstohlen crut y déceler un accent familier.

Son pouls accélérât, toutefois l'effroi le tétanisait. La créature approchait toutes griffes dehors. Ses serres étaient elles aussi en acier. Elle accéléra son allure et se lança dans un trot hésitant.

— Sainte Verena... murmura Verstohlen avant de réussir enfin à tourner les talons pour s'enfuir.

Il tira sa dague tout en courant. Il entendit la chose se lancer à sa poursuite en sifflant de colère. Elle sprintait elle aussi, plus vite encore que les autres créatures de Natassja. Il réalisa avec horreur que contrairement aux autres, elle n'avait pas besoin de rester près de sa maîtresse pour conserver toute sa vivacité.

Les bâtiments défilaient comme dans un cauchemar. Son pied dérapa sur une flaque d'immondices et il faillit s'étaler de tout son long. Les pas de la créature battaient le pavé, à seulement quelques perches derrière lui.

Il n'avait pas besoin de se retourner pour savoir qu'elle le rattrapait inexorablement. Il n'avait aucun espoir de la vaincre ni de lui échapper. Il comprit qu'il était perdu. Elle allait le saisir dans ses griffes, déchirer ses chairs. Les ombres autour de lui semblaient railler son impuissance. Il n'avait pas su voir l'évidence ; l'orgueil l'avait mené à sa perte.

Le cœur battant à tout rompre, il continua à fuir éperdument, trop terrifié pour faire face à son destin.

La bougie s'était presque consumée. Leitdorf en prit une autre et la tint au-dessus de la flamme vacillante de la première afin de faire fondre la gangue de cire autour de la mèche, puis la ficha dans le chandelier. Une lumière vive envahit la pièce. Il était tard. La journée avait été longue et il était accablé par la fatigue. Il savait qu'il avait besoin de dormir, toutefois l'excitation de son retour dans la vieille demeure familiale l'en aurait empêché.

Ils étaient arrivés au château de la lande des Dracs en fin d'après-midi.

L'énorme bâtisse en pierre n'avait pas changé depuis l'enfance de Rufus. Ce n'était pas une forteresse à proprement parler, mais un manoir fortifié, isolé au milieu des terres. Ses remparts baroques avaient principalement un but dissuasif et n'auraient pas pu résister à des tirs d'artillerie. Des tuiles étaient manquantes par endroits, et plusieurs carreaux de fenêtre brisés n'avaient jamais été remplacés. Néanmoins, cela ne changeait rien au fait que l'endroit était peu connu, et situé fort loin d'Averheim. Les quelques serviteurs présents l'avaient accueilli avec la même allégresse que lorsqu'il était venu leur rendre visite pendant son enfance. Gerta, la vieille gouvernante, était devenue presque aveugle. Elle l'avait embrassé sur le front et l'avait pris dans ses bras avec tant d'amour qu'il s'était senti embarrassé. Même Skarr avait ri en les voyant.

Le chambardement successif à leur arrivée s'était calmé. Les feux de cheminée mouraient doucement dans les âtres. Helborg avait reçu la chambre du comte. Il avait d'ailleurs réussi à s'y rendre de son propre chef – bien qu'avec toutes les peines du monde – sans aucune aide. Ses forces revenaient peu à peu.

Skarr avait organisé un guet et envoyé des chevaliers patrouiller les alentours. Pour la première fois depuis des jours, ils se sentaient tous en sécurité. Cette impression n'était peut-être qu'illusoire, mais elle réchauffait le cœur de tout le monde.

Leitdorf s'était installé dans l'ancien bureau de son père. L'immense pièce était toujours encombrée de parchemins que les serviteurs n'avaient jamais osé ranger. Un petit lit d'appoint était blotti contre un des murs. Marius y dormait souvent après avoir travaillé tard, lorsqu'il était trop harassé pour se traîner jusqu'à sa suite luxueuse. Contrairement à la plupart de ses autres appartements, son bureau était purement fonctionnel, sans aucune fioriture. Seules deux icônes ternies pendaient aux murs d'un vert profond, l'une de Sigmar, l'autre de Siggurd.

Incapable de trouver le sommeil, Rufus s'était mis à farfouiller machinalement dans les documents étalés sur le bureau. Il s'agissait pour l'essentiel de paperasserie administrative, de rapports et de listes interminables : une dispute mineure à propos du positionnement des frontières avec le Stirland, une modification du taux d'un impôt concernant les métairies, l'annonce de la visite d'une délégation du Wissenland afin de discuter des taxes sur l'importation de vin... Chaque document était annoté par l'écriture élégante de son père, qui avait appliqué des corrections ou rédigé des instructions pour son secrétaire. Sa signature fleurie se retrouvait partout.

Rufus se souvint l'avoir vu travailler ainsi, quand il réussissait à échapper à ses nourrices en les semant à travers les couloirs de l'Averburg, ou en se cachant dans un recoin sombre. Avant cela, il imaginait que son père gouvernait assis sur un trône d'or pur, entouré par un conclave de sorciers aux robes chamarrées et de chevaliers en armure étincelante, qui l'aidait à mener ses guerres et à fomenter des alliances aux quatre coins de l'Empire. Rufus

avait été déçu lorsqu'il l'avait vu attelé à un bureau tel que celui-ci, occupé à griffonner des parchemins à la lueur maussade d'une bougie.

Ce jour-là, lorsque son père l'avait vu, il avait souri et lui avait fait signe d'approcher.

— Tu ne subiras jamais cela ! lui avait-il dit en montrant avec emphase les piles de documents. Sois heureux que ce soit Léopold qui hérite un jour d'un tel fardeau !

Évidemment, à cette époque, Rufus n'avait pas compris la chance qu'il avait. Il était devenu amer au fil des ans, et s'était vautré dans les plaisirs de la bonne chère. Il éprouvait des difficultés à susciter l'intérêt de son père. Il avait alors essayé de se distinguer d'une autre façon, en organisant des bals et des réceptions grandioses, en couchant avec les femmes de la haute société avant de les rejeter sans la moindre considération, en engloutissant les mets et les vins les plus fins pendant que les paysans de sa province trimaient dur pour manger à leur faim. Même après avoir rencontré Natassja, il avait continué ses débauches, et se rendait de temps à autre dans un village reculé pour prendre du bon temps avec une fille de joie, sans se soucier des qu'en dira-t-on. Il lui arrivait même de trousseur de simples jeunes filles. La dernière en date s'était d'ailleurs révélée particulièrement rétive et lui avait laissé plusieurs griffures cruelles en guise de souvenir. Il se souvenait encore de son regard farouche malgré les grosses larmes qui coulaient sur ses joues.

Il était devenu pathétique. En dehors des quelques personnes telles que Gerta qui le voyaient encore comme un enfant et qui ne savaient rien de ses frasques, les gens le haïssaient. Puis l'esprit de Marius avait commencé à sombrer dans la folie. Il divaguait sans cesse à propos de complots, de guerres ; il hurlait dans son sommeil. Sa mort des mains de Mâchoire de Fer avait presque été un soulagement.

Il poussa les papiers vers un coin du bureau en poussant un profond soupir. Tel était son héritage.

Un petit livre relié de cuir apparut sous le tas de parchemins. La curiosité le poussa à l'ouvrir malgré la fatigue qui pesait sur ses paupières, et il reconnut l'écriture de Marius. Claire et résolue au début du livre, elle devenait plus hésitante et tremblante au fil des pages.

Rufus se mit à lire. La plupart des passages étaient incompréhensibles. Ils avaient probablement été écrits après que son père eût commencé à perdre la tête.

Soudain, comme si le destin lui-même avait tout comploté, il tomba sur une phrase qui lui glaça le sang. Pétrifié, il lâcha le livre. L'objet tomba sur le bureau dans un bruit sourd, et resta ouvert à la page fatidique.

Rufus fut pétrifié pendant un long moment. Il n'avait lu la phrase qu'une seule fois, mais elle fut gravée au fer rouge dans sa mémoire. Elle était là, sous ses yeux, à le narguer de ses pleins et de ses déliés d'encre noire.

Elle s'appelle Natassja. Elle veut ma mort.

Verstohlen sentait ses forces l'abandonner. Sa cape le gênait pour courir. Les maisons continuaient de défiler comme dans un manège démentiel. Mannslieb se montrait enfin et surlignait les silhouettes des bâtiments de fins traits argentés. Partout ailleurs, les ténèbres étaient aussi noires qu'une âme damnée.

Les rues étaient désertes. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. La terreur l'empêchait peut-être de voir qu'il empruntait inconsciemment un itinéraire habituel. Aucune importance. Ses jambes faiblissaient. Tout serait bientôt terminé.

Il tourna à l'angle d'une rue, et déboucha sur une petite place entourée de bâtiments si hauts qu'il eut l'impression de plonger dans un abîme de noirceur. Le cliquetis de la chose le talonnait, si près qu'elle n'avait qu'à tendre les bras pour le saisir.

Il bifurqua vivement sur la gauche pour surprendre son poursuivant et tenter de le semer, et entendit quelque chose déchirer sa cape. L'écho de ses pas résonnait entre les murs, donnant l'impression que tout un groupe de monstres le poursuivait. Cette illusion ne fit que le terrifier davantage.

Des serres effilées lacérèrent le cuir de son justaucorps. Au prochain coup, elles ne le manqueraient pas.

Il fit brusquement volte-face et donna un coup de dague vigoureux. Le visage de la chose était si affreux qu'il faillit manquer son coup. Il était totalement écorché, et des pointes ainsi que des lames en cuivre y avaient été implantées. Ses yeux brillaient d'une lueur violette infernale. La créature poussa un cri inhumain lorsque l'arme de Verstohlen pénétra ses chairs. Lorsqu'elle ressortit, la lame n'était pas ensanglantée.

Verstohlen en profita pour mettre quelques coudées entre lui et son assaillant et se remit à courir. Son cœur battait la chamade et la sueur de son front brouillait sa vue. La chose avait retrouvé ses esprits en quelques secondes et s'était de nouveau lancée à sa poursuite en feulant.

Verstohlen avait reconnu son assaillant malgré ses traits défigurés. Tochfel. Ou tout au moins, le corps de Tochfel, animé désormais par une souffrance et une haine sans fin.

Les serres frappèrent et lui labourèrent le dos. Il hurla de douleur et trébucha.

Il eut néanmoins la présence d'esprit de se mettre en boule lorsqu'il chuta, et se protégea avec sa dague pour parer le coup de griffes suivant. La robe de Tochfel s'ouvrit et découvrit toute l'horreur de son corps. Il ne restait pas grand-chose d'humain. Ses membres tordus et ses os étaient maintenus entre eux par des plaques métalliques. L'intendant n'était plus qu'un pantin sous le contrôle d'un pouvoir impie. Des pointes perçaient sa chair en d'innombrables endroits. Sa cage thoracique avait été ouverte. Ses côtes saillaient et entouraient un écrin immonde dans lequel battait un cœur corrompu. Il luisait et trépidait, enserré dans un entrelacs de bandes de cuivre orné de l'étoile à huit branches. La peau autour était desséchée, comme si la proximité d'un

organe aussi ignoble la brûlait. Il émanait de ce corps une odeur tenace de jasmin et de chair en décomposition.

Les serres jaillirent vers les yeux de Verstohlen. Celui-ci para frénétiquement le coup avec sa dague.

Il n'allait pas faire long feu. Tochfel était d'une force surnaturelle, et si rapide que Verstohlen n'avait aucune chance de se relever. Les griffes frôlèrent son visage, déviées au dernier instant par la dague. L'arme fut arrachée des mains de Verstohlen par la violence du coup. Il était à sa merci.

Il plongea son regard dans celui de son assassin et n'y décela pas la moindre trace d'humanité. La chose était affublée en permanence d'un rictus sinistre, Natassja lui ayant arraché les dents pour les remplacer par deux rangées de crocs métalliques. Tochfel se fendit d'un sourire carnassier, ses joues émaciées remontant littéralement jusqu'aux oreilles.

— *Verstohlen*... murmura-t-il une dernière fois, comme pour se remémorer l'identité de la victime que sa maîtresse lui avait désignée. Il ouvrit une gueule béante et se pencha lentement en avant.

Il y eut un éclair de lumière et un choc prodigieux projeta la créature dans les airs. Verstohlen fut temporairement aveuglé mais parvint à ramper afin de s'éloigner d'elle. Une silhouette imposante passa à côté de lui. Mannslieb se refléta sur la longue lame gravée de runes qu'elle tenait à la main. Sa garde arborait le symbole de la comète à deux queues.

— J'ai eu du mal à te trouver, maugréa Schwarzhelm en levant l'Épée de Justice tout en avançant d'un pas décidé vers Tochfel.

Les cris étaient incessants dans les catacombes sous la Tour de Fer. Inaudibles depuis la surface, ils produisaient pourtant une cacophonie continue dans les corridors de pierre des niveaux inférieurs. Les cris de souffrance et de détresse s'élevaient des cachots et se répandaient jusqu'à la salle du trône. Les expérimentations de Natassja n'avaient cessé de se diversifier au fur et à mesure que son armée d'esclaves agrandissait son domaine souterrain. Bien des jeunes gens qui pensaient servir Grosslich avaient fini sous le joug d'une maîtresse inattendue. Sans doute regrettaient-ils les quelques pistoles qui les avaient poussés à s'enrôler.

Natassja savait que Grosslich n'aimait pas qu'elle prélevât cette dîme humaine au sein de ses troupes. Quel dommage qu'il ne saisît pas l'importance de sa mission ! Infliger la souffrance n'était pas seulement un plaisir, c'était surtout une nécessité, le seul moyen de pousser tous ces êtres au désespoir, et finalement à l'abandon de leur âme. L'heure où ses efforts porteraient leurs fruits allait bientôt arriver.

Elle se dirigeait vers la chambre du météore. Elle se trouvait déjà à plusieurs niveaux sous la surface, et continuait de descendre. Les parois lisses du couloir n'avaient été havées que récemment, et elle n'avait pas encore eu le temps de les décorer. L'esthétique était primordiale ; il ne fallait pas différer plus longtemps la mise au travail de ses sculpteurs. Grosslich considérait ces

efforts comme une perte de temps. Cela ne faisait que prouver son incompréhension totale du plan qu'ils avaient mis en œuvre.

Elle arriva à l'arche qui donnait sur la salle et put entendre les chants d'Achendorfer. Son petit lézard n'était pas resté oisif. Il méritait une récompense. Peut-être pourrait-elle lui offrir une des jeunes filles qu'elle retenait prisonnière dans les geôles du premier sous-sol. Une de celles qui n'avait pas encore bénéficié de ses attentions...

Elle entra et sentit immédiatement les vagues d'énergie mystique caresser son corps. La pierre frémit en sentant la présence de sa maîtresse.

La chambre faisait environ six toises de diamètre. Elle était circulaire, et si haute que son dôme se perdait dans les ombres. Le sol avait été poli au point de briller et de refléter la lumière comme un miroir. Des torches étaient accrochées aux murs et jetaient sur la scène un éclairage violet et froid. Achendorfer se tenait près du mur et récitait des passages du livre qu'il avait dérobé dans la bibliothèque de l'Averburg. Les flammes dansaient au rythme de sa lecture, comme si l'esprit de la salle lui prêtait toute son attention.

Natassja observa le météore proprement dit, la clé de voûte de toute son œuvre. Seule son extrémité dépassait du sol de la pièce, telle l'extrémité d'un iceberg à la surface des flots. Il était noir, brillant et aussi dur que le diamant. Natassja n'arrivait pas à croire que les hommes ne se fussent jamais aperçus de sa présence sous la ville. Cet immense fragment de substance corrompue se trouvait là depuis la nuit des temps. Il s'était écrasé avant de s'enfoncer profondément dans la terre, à l'époque de la première guerre que les vrais dieux avaient livrée contre ce monde.

Elle l'avait simplement nommé le météore. La pierre n'avait rien perdu de sa puissance au cours des millénaires, même si elle n'avait été mise à nu que depuis deux jours, et encore, seulement partiellement. Son aura ne cessait d'imprégner les fondations de la tour, et remontait progressivement toute sa structure. Chaque cri d'agonie rapprochait ce géant endormi de son éveil.

Natassja inspira profondément. L'air saturé de magie lui envahit les poumons et la fit frissonner de plaisir.

— Depuis combien de temps travailles-tu, Uriens ? demanda-t-elle en regardant affectueusement son petit insecte.

— Six heures, répondit-il en reprenant difficilement son souffle.

— Tu peux aller te reposer, dit-elle en caressant son crâne chauve d'un air absent. Je vais t'envoyer de quoi te reconforter.

Achendorfer ferma le livre et s'inclina. Il était chancelant. À en juger au sang coagulé, il avait saigné du nez. Il sortit d'un pas traînant. Natassja se retrouva seule avec le météore.

Elle s'en approcha et fit courir ses doigts le long de sa surface. La pierre était tiède au toucher. Son esprit assoupi commençait à se réveiller. Natassja le caressa avec ravissement, les pupilles dilatées et un sourire d'extase sur les lèvres.

— Notre heure approche... lui susurra-t-elle en haletant.

Schwarzhelm se mit en garde au moment où la chose bondissait sur ses pieds. Elle ressemblait à un insecte énorme aux pattes distendues et aux yeux violets.

Elle poussa un cri inhumain similaire à des hurlements d'extase mêlés de douleur d'un être androgyne, fit claquer bruyamment sa mâchoire, puis se jeta à l'attaque.

Schwarzhelm brandit son arme et l'abattit sur le torse de la créature tout en esquivant ses redoutables serres. Un éclair de lumière jaillit, comme au premier coup que Schwarzhelm avait porté, et la chose fut projetée en arrière avec une force irrésistible. Elle heurta le sol dans un bruit d'os brisé. Toutefois, cela ne sembla pas l'affecter, car elle se releva aussitôt pour se ruer en avant toutes griffes dehors.

Schwarzhelm para habilement les serres métalliques avant de reculer d'un pas pour se mettre hors de portée des mandibules du monstre.

Voyant qu'elle ne pouvait traverser le mur d'acier que formait l'arme de son adversaire, la créature se recroquevilla avant de bondir sur les jambes de Schwarzhelm. Ses mouvements étaient rapides mais quelque peu désordonnés, comme ceux d'une araignée qui éprouverait des difficultés à coordonner ses huit pattes.

Schwarzhelm recula. La Rechtstahl tenait son adversaire en respect. Leur duel donnait l'impression d'un géant agacé par une guêpe immonde, mélange surnaturel d'homme, de machine et de sorcellerie. Aucune émotion ne transparaissait sur le visage de Schwarzhelm. Lorsqu'il combattait, il devenait une force irrésistible, aussi robuste qu'une montagne et aussi impitoyable qu'une tempête.

Verstohlen se releva en tremblant et ramassa sa dague. Il n'osait intervenir, en partie parce qu'il était trop faible, en partie parce qu'il se savait impuissant. La chose frappa en piaillant de frustration. À chaque fois, ses serres se heurtaient à l'épée, provoquant un éclair aveuglant. La Rechtstahl avait été forgée pour combattre de telles créatures. Aucune autre lame n'aurait été de taille à lutter contre ces crocs et ces serres indestructibles, mais les enchantements et les litanies de destruction gravées sur l'Épée de Justice la protégeaient.

Schwarzhelm restait impassible face à l'horreur qui tournait autour de lui en gesticulant. Il attendait une ouverture. Le monstre tenta une attaque en direction de son visage. Il réagit promptement et porta un coup vigoureux contre son torse cerclé de fer. Tochfel fut jeté au sol dans un bruit d'os brisés pour la troisième fois. Les yeux violets vacillèrent.

Schwarzhelm le poursuivit, saisissant son épée à deux mains avant de l'abattre, la pointe la première. Le monstre faillit le devancer, car il réagit au moment même où son corps heurtait le pavé. Son torse ne fut exposé qu'une fraction de seconde, toutefois cela fut suffisant. La Rechtstahl s'abattit et traversa sans efforts la peau parcheminée et les os. Tochfel fut empalé et cloué au sol.

Il hurla et tenta de griffer Schwarzhelm au visage, mais son allonge n'était

pas suffisante. Le Champion de l'Empereur l'immobilisait. Les runes de sa lame luisaient tandis que leur pouvoir ravageait l'organisme corrompu du monstre.

Au bout de maints piailllements, feulements et vagissements, la lueur qui animait ses yeux s'éteignit. Ses membres décharnés glissèrent au sol. Schwarzhelm ne retira pas l'épée tant que son cadavre était parcouru de soubresauts, ce qui dura presque une minute après que son cœur eût cessé de battre. Finalement, les serres s'immobilisèrent définitivement.

Schwarzhelm retira la Rechtstahl en restant sur ses gardes, cependant Tochfel était bel et bien mort.

Verstohlen vint à ses côtés en boitillant. Il avait l'air mal en point. Ses joues étaient creuses et ses yeux hagards étaient ceux d'un homme qui venait de frôler la mort. Sa chemise était tachée de sang. Il vacillait.

— Par Sigmar, où étiez-vous ? souffla l'espion.

— On en parlera plus tard, répondit Schwarzhelm en le soutenant avec son bras gauche. Il semblait réticent à l'idée de rengainer la Rechtstahl, qu'il tenait toujours dans l'autre main. "Pour l'instant, il faut sortir de la ville au plus vite."

Il emmena Verstohlen en direction des portes à l'est d'Averheim. Ils risquaient de rencontrer d'autres adversaires. Au moins, ceux-là seraient humains.

La place où Verstohlen avait failli périr retomba dans le silence. Aucune lumière n'était venue éclairer les fenêtres. Seules quelques traces de sang sur les pavés et la silhouette prostrée de Dagobert Tochfel indiquaient la lutte mortelle qui venait de s'y dérouler. L'intendant avait enfin été libéré de ses souffrances.

Faire disparaître toute trace de la souillure des orques de la forteresse du Feu Noir avait demandé d'interminables heures. À peine le combat terminé, les soldats avaient dû nettoyer les sols et les murs des déjections laissées par les peaux-vertes. Leur hygiène était cent fois pire que celle d'un porc. Ils avaient sali jusqu'au moindre recoin, brûlé tout le mobilier en bois et recouvert les murs de dessins obscènes et de symboles à l'effigie de leurs dieux barbares.

Leur puanteur était plus tenace que tout le reste. L'odeur était particulièrement insupportable dans les pièces exiguës où les soldats s'entassaient pour dormir. Les relents tenaient aussi bien de l'étable mal entretenue que de l'urinoir.

Néanmoins, des détails aussi triviaux n'empêchaient nullement Bloch de savourer sa victoire. Dès la fin de la bataille, il avait mené triomphalement son armée à travers les portes, et avait fait brûler l'étendard des peaux-vertes avant de hisser celui de l'Averland. Le soleil du Solland avait ainsi remplacé la lune maléfique qui servait de symbole aux orques. À ses côtés flottaient les bannières de l'Empire, du Reikland et des Bergsjaegers.

Les soldats n'étaient cependant pas au bout de leurs efforts. Bloch s'était

mis en tête d'organiser personnellement la défense de la forteresse avant la tombée de la nuit. Il n'acheva sa tâche qu'après plusieurs heures, et se retira dans la plus haute chambre du donjon pendant que ses hommes se reposaient où ils le pouvaient. Il sombra alors dans un sommeil profond et réparateur : il savait que les quelques orques qui étaient parvenus à s'enfuir dans les montagnes étaient trop peu nombreux pour faire autre chose qu'épier haineusement les hommes depuis les cavernes où ils s'étaient abrités. Il faudrait des années avant qu'un nouveau chef de guerre parvînt à unir les tribus et représentât une menace conséquente.

Une aube sévère se leva sur les montagnes. Le ciel était bas et le vent soufflait en rafales sur les pics, charriant un air glacial vers les plaines de l'ouest. La pluie se mit à tomber dru. Ses eaux fraîches furent accueillies avec joie par la troupe, car elles lavèrent les murs de la citadelle d'une partie de ses immondices.

Bloch s'étira mollement et se frotta les yeux avant de chercher machinalement avec la main le manche de sa hallebarde. Il lui fallut quelques instants pour se souvenir des événements de la veille. Ses rêves l'avaient emmené dans les plaines herbeuses d'Averland, auprès de Grunwald, juste avant son ultime charge héroïque contre les orques.

— Pauvre idiot, on dirait que j'ai finalement réussi à te venger ! murmura Bloch en posant un pied sur les dalles de pierre froide.

Sa chambre était minuscule. La courbure du mur indiquait que Bloch se trouvait au sommet de la plus grosse des tours rondes ceignant la forteresse. Le mobilier était spartiate : un tabouret, une petite table et un seau d'eau claire. La seule ouverture était une meurtrière par laquelle s'engouffrait la bise. Il n'avait en tout et pour tout que sa cape et une vieille fourrure mitée qu'il avait trouvée dans un coin pour lui tenir chaud. Si cette chambre servait autrefois d'habitation à un officier, alors les orques avaient détruit tous les objets de valeur qu'elle contenait.

Il frissonna et resserra sa cape. Il se sentait aussi poisseux et misérable qu'un chien errant, et alla se rincer le visage. Il sentit poindre une bonne migraine et son corps était couvert d'ecchymoses. En dehors de cela, il était plutôt gaillard et marchait sans difficultés.

Kraus et Drassler étaient déjà debout et l'attendaient un peu plus bas dans la tour, assis autour d'une table en chêne. La pièce comptait quatre fenêtres étroites qui offraient une vue splendide vers chaque point cardinal. Les pics coiffés de neiges éternelles étaient majestueux.

— Bien le bonjour à vous, commandant, le salua Kraus en se levant. Ce faisant, il grimaça de douleur : il avait pris un mauvais coup de marteau au cours du dernier assaut. Heureusement, son armure l'avait sauvé. Le choc l'avait envoyé valser au sol, et seule l'intervention d'Averlanders lui avait évité un coup fatal.

— Bonjour à vous deux, répondit Bloch en s'installant à table. Drassler était resté assis en souriant amicalement. Visiblement, il n'était pas à cheval sur le

protocole.

— Vous avez fait de beaux rêves ? demanda-t-il à Bloch.

— Des rêves merveilleux ! déclara Bloch avec emphase avant de s'emparer d'un morceau de pain. J'étais en la charmante compagnie des filles de Madame Guillaume. Autant vous dire que j'ai eu du mal à me réveiller...

Le sourire de Drassler s'élargit. Kraus ne sembla pas apprécier la plaisanterie.

— On en est où ? demanda Bloch en enfournant le pain dans sa bouche.

— Tout est en ordre, bougonna Kraus. D'une certaine façon, il était la réplique presque parfaite de Schwarzhelm. "L'artillerie et le train de bagages sont en sûreté, mais nous allons bientôt avoir besoin de ravitaillement. La forteresse dispose évidemment de son propre puits, en revanche les tonneaux de bière commencent à manquer."

— C'est d'autant plus ennuyeux que les hommes méritent bien une récompense, nota Bloch.

— Un guet a été mis en place et les capitaines ont reçu leurs ordres. Bien que cet endroit pue la charogne, il est désormais imprenable.

Bloch acquiesça.

— Nous vous avons rendu votre château, Herr Drassler !

— Et je vous en remercie. C'était un plan audacieux...

Bloch haussa les épaules.

— Je crois surtout que c'était le seul envisageable. Maintenant, il faut décider de la suite des réjouissances.

— Commencez par jeter un coup d'œil à ceci, intervint Kraus en lui tendant quelques feuilles de parchemin.

— Avez-vous dormi, Herr Kraus ? demanda poliment Bloch en les saisissant.

— Suffisamment...

Bloch acquiesça distraitement en examinant les documents. Ils étaient un peu brûlés. On pouvait encore y lire des instructions en Reikspiel, et distinguer des sceaux officiels.

— Où avez-vous trouvé ça ?

— Dans la chambre du commandant de la garnison, expliqua Kraus. C'est tout ce qu'on a pu récupérer au milieu du désordre laissé par les orques.

Bloch les parcourut rapidement. Ils étaient conformes à ce que Drassler lui avait dit. La garnison avait reçu l'ordre de se disperser pour faire face à plusieurs menaces à la fois. Il vit également des missives remontant aux mois précédents. Les demandes de renforts et de ravitaillement du commandant avaient été systématiquement rejetées. Individuellement, ces lettres auraient pu passer inaperçues, mais elles étaient trop nombreuses pour être uniquement le fruit du hasard. Les défenses de la forteresse avaient été affaiblies volontairement.

— Les messagers venaient d'Averheim ? demanda Bloch à Drassler.

— Comme toujours.

Bloch continua de lire. Ces missives semblaient authentiques. Il avait lui-même reçu des ordres similaires par le passé, lorsqu'il servait au sein de diverses garnisons. Celui qui les avait rédigés connaissait la bureaucratie impériale sur le bout des doigts.

— Ce sont des faux ! finit-il par lâcher en posant les documents sur la table.

Kraus parut étonné.

— Vous en êtes certain ?

— En tout cas, Schwarzhelm en était convaincu. Il m'avait confié qu'il pensait que nous étions manipulés. Le fait que des orques traversent la frontière juste au moment où la bataille successorale s'engageait n'était pas un hasard. Ils avaient pour but de détourner Schwarzhelm de sa mission. Il s'accouda à table, posa le menton sur sa main et se mit à réfléchir. "A-t-on reçu des nouvelles d'Averheim ?"

— Aucune.

— De Grenzstadt ?

— De nulle part, commandant. Nous sommes isolés.

Les indices s'accumulaient. Toute une armée forcée de faire route vers l'est, si loin de l'endroit où la décision cruciale devait être prise...

— Combien d'hommes nous reste-t-il ?

— Nous avons un millier de soldats valides, sans compter les Bergsjaegers, lui annonça Kraus. La plupart des blessés se remettront vite d'aplomb.

— Il m'en faudrait plus...

— Pour quoi faire ?

Bloch s'adossa à sa chaise et soupira.

— Voilà ce que je crois : les orques ont reçu de l'équipement et de l'or en provenance d'Altdorf. Certaines personnes dans la capitale ont des intérêts en Averland pour l'un ou l'autre parti. Un officier a sans doute rédigé ces ordres pour leur compte. En tout cas, c'était quelqu'un qui connaissait les codes. Ils voulaient peut-être que notre campagne contre les peaux-vertes s'éternise. Si c'était le cas, Schwarzhelm a dû les décevoir quand il a massacré les orques sur les plaines. Je ne pense pas non plus qu'ils s'attendaient à ce qu'on reconquière cette forteresse aussi rapidement, ce qui nous donne un avantage.

Drassler n'intervint pas. Cette affaire dépassait ses compétences, c'est pourquoi il se contentait d'écouter.

Kraus suivait attentivement les arguments de Bloch.

— J'étais à Averheim avec Schwarzhelm. Verstohlen l'avait prévenu que des lettres étaient échangées entre Averheim et Altdorf, même s'il n'était pas au fait de leur teneur exacte. C'était l'herbe-de-joie qui le préoccupait le plus.

— La quoi ?

— De la contrebande. Il pensait que le trafic cachait quelque chose d'autre.

— Peut-être était-ce le cas ?

Bloch était indécis. La stratégie militaire était une chose, la politique en était une autre. Il avait reçu pour ordre de reprendre la citadelle et d'attendre les instructions suivantes. Son devoir de soldat lui dictait de s'en tenir à cela.

Il n'y avait pas si longtemps, il n'était encore qu'un simple capitaine de hallegardiers, d'un grade équivalent à celui de Drassler. Il avait l'impression d'être dans des chaussures trop grandes pour ses pieds.

— Il faut que j'y retourne, finit-il par annoncer.

— Où ça, à Averheim ? s'enquit Kraus.

— Tout à fait. Et vous allez m'accompagner. Il se tourna vers Drassler. "Nous allons emmener les deux compagnies de Reiklanders. Les autres restent ici. Vous garderez l'artillerie et le train de ravitaillement, et aurez à votre disposition autant d'hommes qu'auparavant."

Drassler eut l'air hésitant

— Il y a encore beaucoup à faire ici...

Bloch hocha la tête.

— Nous allons rester quelques jours de plus pour vous aider à sécuriser la passe. Les bastions le long de la route doivent être de nouveau occupés, et il y a des réparations à effectuer.

— Pourquoi Averheim ? demanda Kraus avec curiosité. "On pourrait envoyer des messagers à Grenzstadt. Si Schwarzhelm a besoin de nous, il le fera savoir."

Bloch secoua la tête.

— Vous ne comprenez donc pas, Kraus ? Nous n'avons aucun moyen de savoir ce qui se passe là-bas, c'est pour cela que je veux m'y rendre en personne.

Son expression s'assombrit.

— Nous avons du travail ici, et je ne partirai pas tant qu'il ne sera pas achevé, mais je ne compte pas non plus finir comme le précédent commandant de cette place-forte. Schwarzhelm était inquiet à propos des événements qui couvaient à Averheim. Une fois que j'en aurai fini avec le col du Feu Noir, j'irai voir ce qui se trame là-bas.

Kraus n'avait pas l'air convaincu, toutefois il n'émit aucune objection.

— Mon instinct ne me trompe jamais, continua Bloch, bien que le doute continuât de le torturer. "J'ai un mauvais pressentiment."



Chapitre Huit

Le ciel gris annonçait une tempête. Des nuages arrivaient de l'est et un vent glacial battait les herbes hautes. Les faîtes des arbres oscillaient sans cesse. Le spectacle était presque hypnotique.

Il était déjà tard dans la matinée lorsque Verstohlen se réveilla. Il sentit une douleur fulgurante dans son dos quand il se redressa. Le souvenir de la nuit précédente lui revint. Il frissonna et tenta de le chasser de son esprit.

Il se leva lentement pour éviter de tirer sur les plaies de son dos et huma une odeur de viande grillée.

Schwarzhelm était penché au-dessus d'un feu de camp où rôissait un lièvre qu'il venait de dépecer. Les deux hommes se trouvaient au milieu d'une petite clairière, dans une futaie. Verstohlen vit au-delà des arbres les plaines de l'Averland. Leur cachette n'était pas idéale, mais c'était toujours mieux que rien.

Le Colosse jeta un coup d'œil par-dessus son épaule avant de retourner à la cuisson de son gibier.

— Tu as beaucoup dormi, grommela-t-il. Effectivement, le soleil était presque à son zénith.

Verstohlen eut des velléités d'étirement ; la douleur dans son dos le rappela à l'ordre. Encore fourbu, il se traîna près du feu.

— Comment sommes-nous arrivés ici ? demanda-t-il. Les événements de la nuit précédente étaient encore confus. Il se souvenait de Tochfel et de la poursuite à travers les rues d'Averheim. Schwarzhelm avait ensuite tué des hommes. Beaucoup d'hommes. Il se rappela les portes ouvertes à la volée et leur fuite hors de la ville. Puis le trou noir.

— Je t'ai emmené jusqu'ici. J'ai été forcé de te porter lorsque tu t'es évanoui. On est à une demi-douzaine de lieues à l'est d'Averheim. Il faut encore nous éloigner.

Six lieues. Schwarzhelm devait avoir marché jusqu'à l'aube. Avait-il dormi

ne serait-ce que quelques heures ?

Verstohlen s'approcha du feu. L'odeur du lièvre le mit en appétit. Il ne se rappelait plus de son dernier repas.

— Je n'avais aucune nouvelle de vous... dit-il en fixant les flammes.

Schwarzhelm ne répondit pas et se contenta de faire tourner la broche.

— Je me suis trompé, reprit Verstohlen. Il pensait à Natassja, à Grosslich, à Leitdorf. "Je me suis trompé sur toute la ligne."

— Nous avons commis tous les deux des erreurs, grogna Schwarzhelm. Le remord n'y changera rien.

Il tira le lièvre du feu et le découpa avant d'en tendre la moitié à Verstohlen et d'attaquer l'autre avec appétit. Verstohlen l'imita. La viande chaude lui fit le plus grand bien après ces jours de disette. Schwarzhelm étouffa le feu avec de la terre avant de se rasseoir pour terminer son déjeuner.

— Je t'ai envoyé des messages depuis Altdorf, dit-il tout en mâchonnant. Tu ne les as pas reçus ?

Verstohlen secoua la tête.

— Les communications entre la province et le reste de l'Empire sont étroitement surveillées.

— Est-ce que tu as une idée de ce qui se passe ?

— Pas vraiment.

— Splendide... ironisa Schwarzhelm en suçant bruyamment ses doigts grasseyeux sans se soucier de salir sa barbe. Verstohlen le trouva vieilli depuis la dernière fois. Son visage avait été marqué par les événements récents.

— Helborg n'était pas un traître, poursuivit Schwarzhelm d'un ton neutre. Il exposait les faits. "Toutefois, il y avait bel et bien de la corruption dans l'air. Heinrich Lassus, mon mentor, avait tout manigancé. Il me connaissait mieux que quiconque. Il savait ce qui pouvait altérer mon jugement et me faire douter."

Il fit une pause. Le vent siffla dans la cime des arbres. Verstohlen continuait son repas sans rien dire.

— Il m'a poussé à prendre de mauvaises décisions. Ils t'ont permis de découvrir ce que tramait Natassja Leitdorf, et t'ont laissé t'échapper pour que tu sonnes l'alarme. C'est désormais une évidence : elle est de mèche avec Grosslich. Toutefois, je ne sais pas si Rufus avait eu vent de son plan. D'ailleurs, est-ce qu'il est encore en vie ?

— Nul ne le sait.

— Cela ne change rien. Grosslich a obtenu ce qu'il désirait. Il a la mainmise sur la province et ses forces grandissent de jour en jour. Tu peux être sûr que Natassja est avec lui. À nous deux, nous avons réussi l'exploit d'offrir l'Averland au Chaos sur un plateau d'argent.

Verstohlen digérait une à une les informations que lui révélait Schwarzhelm. Il commençait à comprendre à quel point ses actes avaient – contre son gré – desservi la province.

— L'Empereur est-il au courant ?

— Une armée se rassemble en ce moment même. Je n'ai pas minimisé l'importance de la menace.

— Quel est le but de Grosslich ? Il sait qu'il ne peut pas affronter seul tout l'Empire, ce qui arrivera lorsque sa félonie apparaîtra au grand jour. Il y a forcément une autre raison ! Il leva vers Schwarzhelm des yeux pleins de doute. "Pourquoi Lassus vous a-t-il trahi ?"

Schwarzhelm avala sa dernière bouchée de viande, s'essuya les mains et sortit une liasse de lettres d'une de ses poches.

— Je les ai trouvées chez lui. Je suis sûr qu'elles contiennent la réponse à ta question.

— Vous ne les avez pas lues ?

— Je n'ai pas su les déchiffrer, expliqua Schwarzhelm. Elles utilisent un langage crypté que je ne connais pas.

Il les tendit à Verstohlen, qui détacha la ficelle et les examina. L'écriture était incompréhensible.

— Je ne le connais pas non plus, reconnut-il.

— Dans ce cas, mets-toi au travail. C'est toi l'espion. Tu auras tout le temps qu'il te faudra pour les examiner pendant que nous marcherons.

Schwarzhelm se leva et récupéra la Rechtstahl accrochée à une branche. Une seconde épée était appuyée contre le tronc. Sa lame était au clair ; son fil portait une entaille profonde.

— Où allons-nous ? s'enquit Verstohlen. Il savait qu'ils ne pouvaient pas rester là, mais son corps le faisait souffrir mille tourments. Il se serait bien reposé à l'ombre des arbres quelques heures de plus.

— Nous partons vers l'est, répondit Schwarzhelm en attachant la Rechtstahl à sa ceinture. Il saisit l'autre épée et examina la lame d'un air pensif. "C'est l'arme d'Helborg. Il faut que je la lui rende."

— Nous ne savons même pas s'il est encore en vie ! protesta Verstohlen. Il se releva difficilement. "Nous n'avons aucune nouvelle depuis que..."

— Il est en vie, le coupa Schwarzhelm. Il était déterminé. "Son épée nous mènera jusqu'au fragment manquant."

Verstohlen était circonspect. L'Averland était vaste, et le pouvoir mystique d'une épée lui semblait être un guide pour le moins douteux.

Pour sa part, Schwarzhelm ne semblait pas s'en émouvoir. Il jeta son baluchon sur son épaule et se mit en route avec l'assurance de quelqu'un qui n'a plus rien à perdre. Verstohlen n'était toujours pas convaincu. Il regarda les lettres qu'il tenait à la main. Tout cela n'avait aucun sens. Il se sentit dépassé par les événements.

— Si vous le dites... murmura-t-il avant de lui emboîter le pas en clopinant.

La place d'armes devant le Collège Militaire Impérial était envahie de troupes. Les régiments paraient les uns après les autres devant le bâtiment avant de réintégrer les rangs. Les sergents aboyaient leurs ordres et admonestaient les mauvais éléments qui retardaient les autres. Les uniformes

gris et blanc du Reikland étaient prédominants, bien qu'on pût apercevoir çà et là les couleurs d'autres provinces.

Au total, plus de huit mille hommes marchaient au pas cadencé. La terre tremblait sous leurs pas. Ce n'était pourtant que le quart de l'armée rassemblée par Volkmar. Lorsqu'elle partirait pour Averheim, sa colonne de marche s'étirerait sur plusieurs lieues. À lui seul, le train de bagages était protégé par plus de soldats que Schwarzhelm n'en avait emmenés en Averland. Chasser les peaux-vertes était une chose. Mater une province rebelle en était une autre.

— Ils n'ont pas l'air très disciplinés, fit remarquer Gruppen. Il se tenait à côté de Volkmar sur une plate-forme, au sud de la place d'armes. Il n'y avait pas d'autre officier avec eux. Pour une fois, le ciel était clair malgré la grisaille. La pluie avait cessé lorsque les nuages avaient été chassés par le vent d'est.

— Vous vous attendiez à quoi ? grommela Volkmar. Ils apprendront à l'être en cours de route, voilà tout...

— D'où viennent ces hommes ? Je croyais que tous les régiments étaient partis vers le nord.

— On en a rappelé certains. Les autres sont issus des réserves ou ont été recrutés récemment.

Alors que Volkmar parlait, un lancier trébucha et s'évala de tout son long, entraînant dans sa chute trois de ses camarades. Son détachement fit halte dans la confusion, suscitant un chapelet d'injures de la part de son sergent. Gruppen soupira.

— C'est un crime d'envoyer de tels hommes au combat...

Volkmar haussa les épaules.

— Nous n'avons malheureusement pas le choix. L'Empereur veut que nous accélérions les préparatifs. Le Collège Céleste a fait état de mauvais présages. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre davantage de temps pour entraîner ces soldats.

— Dommage que ces astrologues de foire ne se soient pas manifestés plus tôt, renchérit Gruppen en faisant fi de telles excuses. Nous ont-ils au moins fourni quelques-uns de leurs charlatans ?

— Deux. Plus trois pyromanciens et trois sorciers lumineux. Pas les meilleurs, bien sûr. Ceux-là sont encore à Middenheim. Mais ils nous seront utiles.

Volkmar avait déjà mené des armées si vastes qu'elles auraient pu remplir toute une vallée de l'Ostland. Il avait eu sous ses ordres des trains complets d'artillerie lourde, capables de décimer des compagnies entières en une seule salve. À la cité du Loup Blanc, il s'était tenu aux côtés des défenseurs lorsque les hordes d'Archaon avaient assiégé la ville et que les cieux avaient pris la couleur du sang. Il avait fallu des mois pour rassembler les armées qui avaient participé à de telles campagnes. Cette fois, l'Empereur ne lui avait accordé que quelques jours.

De plus, il ne connaissait toujours pas l'étendue exacte de ses séquelles suite à son duel contre Archæon. Il chassa cette pensée. Il avait appris à rester de marbre même lorsqu'il était assailli par le doute.

— Je ne vais pas vous mentir, Gruppen, reprit-il sans émotion. “Cent mille soldats n’y changeraient rien. Cette bataille se livrera sur un autre front. Celui des prêtres, des sorciers, des chevaliers. Vous avez déjà affronté le grand ennemi, vous savez donc de quoi je veux parler.”

Gruppen secoua la tête tristement.

— Ces malheureux ne savent pas ce qui les attend...

— Ils accompliront leur devoir. Un homme ne peut rien espérer de mieux au cours de sa vie.

Un nouveau détachement défilait sous leurs yeux. Des joueurs d'épée de Middenheim. Ils marchaient avec l'assurance de vétérans endurcis. Gruppen retrouva un semblant de confiance.

— Voilà qui est mieux ! s'exclama-t-il. Eux au moins ne détalent pas au premier signe de grabuge !

Volkmar grogna quelque chose. La guerre était une chose horrible, mais il savait que même le plus humble paysan pouvait faire un bon soldat. Le combat pouvait anéantir un homme tout comme le rendre plus fort.

Néanmoins, la menace du Chaos était tout autre. Il avait entendu les rapports du collège Céleste et vu la peur défigurer les visages des astromanciens. Quelque chose de terrible couvait à Averheim. Si le mal n'était pas détruit à la racine, il se répandrait à travers tout l'Empire. L'Empereur avait eu raison de réagir avec vigueur. Il n'y avait pas une seconde à perdre.

— De toute façon, ils n'auront pas le choix, Herr Gruppen. Ils devront vaincre ou mourir.

Kurt Helborg boitillait à travers les salles du château de la lande des Dracs. Son épaule lui faisait souffrir le martyre ; la sueur perlait sur son front. Il s'appuyait sur son bâton comme un vieillard et gémissait de douleur à chaque pas. Son infirmité le rendait furieux. Chaque heure perdue à guérir ne faisait qu'alimenter sa frustration. Il aurait voulu être en mesure de brandir de nouveau son épée et de se venger de ceux qui l'avaient réduit à l'impuissance.

La blessure que Schwarzhelm lui avait infligée saignait encore. La fièvre était retombée, mais la plaie n'était pas encore cicatrisée. Il devait attendre et se reposer, cependant l'inaction le torturait tout autant que la douleur physique chevillée à son corps.

Il remarqua à peine les soieries poussiéreuses accrochées aux murs, les bustes en bronze patiné et les boiseries vermoulues. Le château était un lieu de grandeur passée. Les grands escaliers, les sols dallés de marbre, le stuc des plafonds indiquaient que Marius avait vécu dans l'opulence, même pour un comte électeur. Helborg passa à côté de vases de Cathay, de sculptures tiléennes et de peintures signées des plus grands artistes de son époque.

Rien de tout cela ne l'impressionna. Il respirait difficilement et serrait les dents en tentant d'ignorer la douleur. Sa moustache auparavant cirée avec amour était broussailleuse, et ses cheveux noirs lui collaient à la nuque. Seuls ses yeux bleu acier, qui lui avaient valu les faveurs de tant de femmes, étincelaient de nouveau d'une froide colère.

Il atteignit la porte du cabinet de Marius. Son imbécile de fils y avait passé l'essentiel de son temps depuis leur arrivée. Il ne pourrait plus s'y terrer davantage. S'il voulait survivre à la tempête qui allait s'abattre, il allait devoir se rendre utile.

Helborg donna un coup de pied dans la porte. Celle-ci s'ouvrit à la volée et vint percuter les boiseries du mur dans un grand bruit.

Leitdorf était assis à l'autre bout de la pièce devant le bureau de son père, dos à la porte, la tête plongée dans une pile de documents. Il se retourna vivement en refermant le livre qu'il consultait. Il était pâle, comme s'il venait de lire quelque chose de traumatisant. À en juger à ses yeux rouges, il ne devait pas avoir dormi depuis un bout de temps.

Helborg secoua la tête d'un air dépit. Ce garçon n'était pas un guerrier. Il n'en serait jamais un.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ? demanda le Reiksmarshall d'une voix bourrue en se dirigeant vers le petit lit adossé au mur.

Leitdorf fourra le livre sous un amoncellement de parchemins.

— Monseigneur ! s'exclama-t-il sans répondre à la question. Comment vous sentez-vous ?

— Comme un agneau sous un soleil printanier ! ironisa Helborg en s'essuyant le front. “Vous avez d'autres questions stupides ?”

Leitdorf baissa les yeux honteusement.

— Je suis heureux de voir que vous vous remettez, marmonna-t-il.

La dernière fois qu'Helborg avait parlé à Leitdorf, ils se trouvaient tous deux sur la Vormeisterplatz. Il ne l'avait pas revu depuis. Contempler ce visage lui fit un effet étrange. Leitdorf avait perdu du poids, et l'essentiel de son arrogance dans la foulée. Ça ne pouvait pas être un mal. Helborg s'installa sur le lit malgré les protestations de son corps.

— Et vous, comment allez-vous, Herr Leitdorf ? Que comptez-vous faire pour nous aider à sortir de ce mauvais pas ?

— Je ne suis pas un guerrier, Reiksmarshall, mais si vous me demandez de me battre, je ferai de mon mieux.

Quelle mièvrerie ! En dépit de ses travers, Marius en avait une paire dans les chausses, lui. Helborg ne sut dire qui du père ou du fils il détestait le plus.

— Un peu que vous allez vous battre ! coupa-t-il sans cacher son mépris. “Si vous n'aviez pas poussé cette province au bord de la ruine, rien de tout cela ne serait advenu. Par les reliques de Sigmar, je ne sais toujours pas pourquoi ces ruffians nous pourchassent d'un bout à l'autre de l'Averland, ni pourquoi Schwarzhelm a agi de la sorte !”

— Je suis en mesure de vous l'expliquer, dit calmement Rufus. "Je ne l'ai appris que récemment. J'ai été trompé, tout comme vous. Mais j'ai découvert certaines choses dont j'aurais dû me douter depuis longtemps déjà."

— Je suis tout ouïe!

Leitdorf s'empara du livre.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai essayé de vous le cacher, annonça-t-il en regardant tristement la couverture. Il l'ouvrit et le feuilleta. "Voici le journal de mon père. Il en a noirci presque toutes les pages. Elles relatent en détail les six derniers mois de son règne, lorsque ses crises de démence étaient les plus fortes. Les derniers paragraphes décrivent ses préparatifs pour faire face à Mâchoire de Fer. Il est mort quelques semaines plus tard."

Le visage de Leitdorf était décomposé. La morgue qui suintait de chacun de ses mots quand il était à Averheim avait complètement disparu.

— L'essentiel de ces pages n'intéressera que moi, néanmoins il y mentionne des détails troublants. Il évoque des rêves terrifiants dans lesquels le grand ennemi vient le courtoiser et tente de l'attirer vers les ténèbres. Il y voit l'Averland à feu et à sang, et de grandes armées s'affronter sous une tour de fer. Il parle de plus en plus souvent d'une femme qui lui propose de s'offrir à lui s'il trahit les siens, et à chaque fois qu'il la repousse, il sombre un peu plus dans la folie. Il sait qu'elle le précipite vers la mort. C'est pour cette raison qu'il voyait la venue de Mâchoire de Fer comme une délivrance : il préférerait mourir les armes à la main plutôt que perdre peu à peu sa santé mentale.

Helborg écoutait attentivement sans l'interrompre.

— Elle s'appelle Natassja. Ce n'est pas un nom courant dans l'Empire. Un nom facile à retenir. Elle apparaît sur presque toutes les pages. Parfois, il sombre dans un délire incompréhensible, néanmoins Natassja revient tôt ou tard dans ses propos. Il sait qu'elle tente de le corrompre, mais il ne peut rien faire pour la chasser de sa tête, car il ne la voit qu'en rêve. Il sent qu'elle le pousse lentement vers la folie.

— Votre femme... acquiesça Helborg lorsqu'il se souvint de ce que Skarr lui avait dit à Nuln.

Leitdorf hocha la tête avec amertume.

— C'est exact. Ses yeux étaient emplis d'horreur. "Lorsque nous avons fui Averheim, je pensais qu'elle était la seule alliée qu'il me restait. Elle a été la pire de toutes mes erreurs. Elle a tué mon père et ruiné ma vie."

Helborg resta pensif quelques secondes. Une sorcière complotant pour supplanter la lignée légitime d'Averland... Si elle était réellement capable de tourmenter les hommes dans leurs rêves, cela pouvait expliquer les actes de Schwarzhelm. À l'instar du reste de l'Empire, Helborg avait toujours considéré la folie de Marius comme le signe de la faiblesse de son sang. Il semblait que finalement, cette explication ne fût peut-être pas la bonne.

— Votre *femme*, répéta-t-il. Comment se fait-il que vous n'ayez rien vu ? Leitdorf secoua la tête.

— Je pensais que les rumeurs étaient des mensonges colportés par Grosslich. Par le sang de Sigmar et de tous les saints, Reiksmarshall, je vous jure que je ne savais rien ! Ses yeux se perdirent dans le vague. “Comment aurais-je pu...”

Helborg se leva difficilement.

— Ne vous mettez pas à pleurnicher ! Vous l’avez laissée vous manipuler. Une sorcière acoquinée avec un électeur. Par les dents de Morr, Leitdorf, vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ?

Rufus releva le menton et une étincelle de colère brilla dans son regard.

— Souvenez-vous à qui vous vous adressez ! J’ai peut-être perdu Averheim, mais je suis toujours l’électeur légitime de l’Averland !

Helborg sourit intérieurement. Voilà qui était mieux...

— C’est vous qui le dites. Vous n’avez rien pour appuyer vos ambitions, à part de vieilles breloques et un château en ruine.

Leitdorf bondit sur ses pieds. Il n’était guère impressionnant ; il flottait dans ses vêtements désormais trop grands et élimés par leur long voyage.

Cependant, il était réellement furibond, et dégaina la Wolfsklinge d’un air théâtral.

— J’ai ceci, siffla-t-il. Et vous, où est votre lame, monsieur le héros de l’Empire ?

Ils se firent face. Pendant quelques instants, Leitdorf parvint à soutenir le regard d’Helborg, puis il finit par baisser les yeux. Il avait conscience de n’être qu’un nobliau provincial à côté du Reiksmarshall.

— Je n’ai certes pas d’épée, répondit laconiquement Helborg, et vous savez pourquoi. Mais je compte bien me servir dans l’armurerie de ce château. D’ailleurs, j’escompte bien qu’elle fournisse des armes à tous ceux qui se joindront à notre cause.

Il s’avança et attrapa Leitdorf par l’épaule. Son étreinte était impitoyable.

— Nous avons tous été trahis, continua-t-il d’une voix glaciale. “Vous pouvez vous lamenter sur votre sort, ou vous pouvez chercher un moyen de vous venger. Les gens d’ici ont juré allégeance à votre père. Aujourd’hui, nous avons cinquante hommes sous nos ordres. Demain, nous en aurons mille grâce aux villages des environs. Lorsque Grosslich arrivera, c’est tout le pays qui lui fera face.”

Leitdorf releva la tête. Son visage était habité par le doute, mais aussi par l’espoir. Il ne s’était jamais retrouvé traqué, et en ressentait un effroi abyssal.

— Ils accepteront de vous suivre. Mais pourquoi me suivraient-ils, moi ?

Helborg ne relâchait pas son étreinte malgré la douleur dans son épaule.

— Parce que vous êtes l’électeur, Herr Leitdorf. C’est ce que vous vouliez, non ? Allez-vous abdiquer au moment d’endosser ce rôle ? Allez-vous vous réfugier dans vos livres, ou allez-vous combattre vos ennemis ? Une épreuve vous attend. Votre père a eu le courage de l’affronter. À vous de choisir.

Leitdorf resta immobile, en proie à l’indécision. Helborg se demanda s’il n’allait pas de nouveau faiblir face au danger. Enfin, Rufus se libéra de

l'étreinte d'Helborg et rengaina maladroitement son arme.

— Je n'ai pas encore tout lu, répondit-il d'une voix calme. Une fois que j'aurai terminé, je chevaucherai à vos côtés, Reiksmarshall. Je trouverai celle qui m'a dupé, tout comme vous mettrez la main sur celui qui vous a fait du tort. Et ensuite, je prendrai ma place à la tête de l'Averland.

Helborg sourit sans arrière-pensée. Le plus dur restait à faire, mais ils venaient de réussir la première épreuve.

— Qu'il en soit ainsi, conclut-il. Nous tirerons l'épée ensemble.

Gerhard Mulleren ferma la porte à double tour et regagna la cuisine. Les oies cancaniaient dans la basse-cour comme si la fin des temps était sur le point de survenir, toutefois il n'avait rien aperçu à travers les ténèbres. Sans doute un renard en maraude. Wolfen, son vieux braque, se glissa dans la pièce, impatient de s'allonger près du poêle à bois. L'air en provenance des hautes terres était froid et augurait un hiver rude alors même que l'automne n'était pas encore terminé.

Gerhard s'assit devant le poêle, ouvrit la porte en fonte et y jeta une autre bûchette. Les braises l'attaquèrent immédiatement. Le soleil s'était couché depuis deux bonnes heures. Le fermier se pencha et approcha ses mains du feu pour les réchauffer. Il se sentait fatigué. Il s'était levé avant l'aube pour s'occuper des bêtes. L'été avait été plus que satisfaisant, mais il y avait toujours des choses à faire, des soucis à régler. Sa charrue s'était fendue et son vieux percheron donnait quelques signes de fatigue.

Gerhard lui-même n'était plus au meilleur de sa forme. Il était grand temps qu'un de ses fils prît la relève. Ils aimaient trop la bière et les femmes. Pourtant, il faudrait bien un jour ou l'autre qu'ils mûrissent un peu et assurent sa succession.

Wolfen poussa un profond soupir en s'affalant à côté du poêle. Il s'était enfin calmé. Gerhard ne l'avait jamais vu aussi agité. Probablement cette brume. Elle le rendait nerveux lui aussi. Son braque perclus de rhumatismes était trop habitué à la routine.

Il entendit un bruit. Son sang ne fit qu'un tour. Il se retourna et aperçut Rosamunde. Sa femme se tenait en bas de l'escalier, une chandelle à la main et les yeux gonflés de sommeil.

— Par Morr, tu m'as fait peur !

— Moi non plus je n'arrive pas à dormir, répondit-elle en venant s'asseoir à côté de lui. Le banc en bois protesta sous son poids ; le passage des ans n'avait pas diminué son embonpoint.

Gerhard ne s'en était jamais plaint. Il aimait les femmes bien en chair. La sienne lui tenait chaud dans le lit en hiver, et lui avait donné cinq garçons, deux filles et une dot respectable. Il espérait bien qu'un de ses enfants lui apporterait un jour quelque satisfaction. Rosamunde, quant à elle, avait toujours été une bonne épouse malgré ses humeurs.

— Je vais te verser un verre de lait, lui dit Gerhard en se levant. Il se dirigea

vers le coin de la cuisine où il avait posé les cruches avant de les recouvrir d'un linge. Une rafale de vent vint siffler contre les volets. Les oies jacassaient à tue-tête, et il perçut au loin la plainte d'un vieux chien. Wolfen redressa les oreilles mais ne bougea pas d'un pouce.

— C'est le dogue de Dieter ? demanda Rosamunde en bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

— Je pense. On l'entend à cause du vent.

Rosamunde se frotta les yeux.

— J'ai fait de mauvais rêves.

Gerhard lui apporta un verre rempli du lait tiré le matin même.

— Ne t'en fais pas, tu auras tout oublié avant demain.

Elle prit le verre à deux mains. Gerhard remarqua qu'elle était pâlotte.

Quelque chose racla contre le volet. Rosamunde se raidit.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

Gerhard sentit son cœur battre plus fort dans sa poitrine. Il avait entendu ce même bruit dans l'arrière-cour, juste avant que les oies se fussent affolées. Elles faisaient plus de boucan qu'une bande de flagellants un jour saint. Il commençait à avoir peur. Quelque chose rôdait à l'extérieur.

— Ce n'est rien, répondit-il d'une voix faussement calme. Retourne te coucher. Je vais aller jeter un coup d'œil avec Wolfen.

Nouveaux raclements. Le vieux braque se mit à gémir et rampa sous le banc, la queue entre les jambes.

Rosamunde se leva en lâchant son verre, qui se brisa en répandant son liquide par terre.

— Il y a quelque chose dans la cour, Gerhard, dit-elle d'une voix paniquée. Va chercher la hache !

De quoi avait-elle rêvé pour être aussi anxieuse ?

— Elle est dans l'appentis.

— Que fait-elle là-bas ?

— C'est moi qui l'y ai laissée.

— Eh bien, va la chercher, par les reliques de Morr !

Il ne serait pas sorti de la maison pour tout l'or d'Inja. Il jeta à la hâte une autre bûchette dans le poêle pour éclairer davantage la cuisine, et réalisa à quel point il était terrorisé en voyant ses mains trembler. Il n'avait pas été aussi effrayé depuis son service dans la milice, plusieurs décennies auparavant.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? cria-t-elle d'une voix hystérique. Les grattements recommencèrent.

— Monte à l'étage, femme ! lui ordonna Gerhard en saisissant le tisonnier. Wolfen se recroquevilla davantage en gémissant. "Je vais m'en occuper. Ça doit être des gamins du village qui tentent de nous faire peur."

Rosamunde était clouée sur place et ne remua pas d'un pouce. Elle se tourna vers la fenêtre d'où provenaient les nouveaux raclements, et vit quelque chose en train d'écarter les volets.

— Gerhard ! hurla-t-elle en pointant la fenêtre du doigt.

Gerhard était lui aussi paralysé par la terreur. Ses membres refusaient de lui obéir.

— Fais quelque chose ! glapit Rosamunde. Des doigts osseux s'accrochaient au rebord et griffaient le torchis. Un choc fit vibrer les volets et le vase posé au bord de la fenêtre se renversa, répandant au sol ses fleurs et son eau.

— Wolfen, attaque ! ordonna Gerhard en pointant le doigt vers l'ouverture.

Le chien bondit, non pas vers la fenêtre, mais vers les escaliers et la sécurité de l'étage, alors qu'il n'avait jamais eu le droit d'y monter. La terreur le rendait sourd aux ordres de son maître.

— *Qui êtes-vous ?* cria Gerhard d'une voix flageolante. Il recula d'un pas vers Rosamunde et la prit instinctivement dans ses bras. Elle fit de même, et le vieux couple se retrouva au milieu de sa cuisine, enlacé et tremblant d'effroi.

Les volets furent arrachés de leurs gonds. Les doigts osseux s'insinuèrent par la fenêtre, puis un bras noueux, et enfin une tête immonde.

Les grattements résonnaient dorénavant à toutes les ouvertures. Il y avait d'autres monstres.

— Sortez de chez moi ! hurla Rosamunde en pleurant. "Sortez !"

La silhouette tordue bondit dans la pièce et se déploya au sol comme une araignée. Ses cheveux filasse lui collaient à la peau et son corps presque nu était constellé de rivets en métal, mais il ressemblait tout de même à celui d'une jeune fille. Sa peau était aussi blanche que le lait répandu sur le sol. Gerhard en conclut qu'il s'agissait du fantôme d'une enfant morte de froid.

Il tenta de dire quelque chose, de réagir avec courage pour chasser cette chose de sa maison. La porte vibrait sur ses gonds. Elle allait bientôt céder.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il, larmoyant. Le vacarme s'intensifia.

La chose leva la tête. Elle n'avait pas d'yeux, seulement des disques métalliques. Son sourire révéla une rangée de dents effilées. Ses serres griffèrent le sol avant de s'enfoncer dans le plancher comme dans du beurre.

— *Helborg !* susurra-t-elle. *Helborg !*

— Je ne comprends pas ! supplia Gerhard. Vous êtes à Mofligen, pas loin de Ruppelstadt ! Je ne connais aucun Helborg ! Laissez-nous tranquilles !

La porte finit par sauter de ses gonds. Une autre horreur pénétra dans la pièce. Elle aussi était vêtue de haillons, et feula quand elle vit Gerhard et Rosamunde. Ses ongles longs et durs comme des couteaux crissèrent les uns contre les autres.

— *Helborg !* piailla-t-elle à son tour.

Une troisième entra. Le trio infernal encercla ses proies, le visage fendu d'un sourire distendu. Les mâchoires claquèrent dans le vide.

— *Helborg !*

Gerhard crut qu'il allait défaillir. Rosamunde le serrait de toutes ses forces.

Il envisagea de fuir, d'essayer de s'échapper par n'importe quel moyen, mais il ne pouvait pas faire le moindre geste. Il sentit qu'il souillait ses

chausses. Les filles démoniaques s'approchèrent, toutes griffes dehors.

— *Helborg* !

— Je ne comprends pas ! hurla Gerhard. Rosamunde le lâcha et tomba à genoux en sanglotant. "Pitié, par Sigmar ! Je ne sais pas ce que vous voulez ! Laissez-nous tranquilles !"

La première serre frappa, vive comme l'éclair. D'autres coups suivirent, les choses-enfants se déchaînant sur les deux vieillards comme des prédateurs sur une carcasse frémissante. Les cris d'agonie de Gerhard et de Rosamunde durèrent quelques instants, se mêlant aux jacassements frénétiques des oies et au hurlement plaintif de Wolfen, puis le silence retomba sur la ferme. La cuisine ne résonna plus que du crépitement du feu, dont les flammes se reflétaient dans la mare de sang qui maculait le sol. La plainte de Wolfen se mua en un gémissement de désespoir.

Les trois courtisanes reculèrent d'un pas pour admirer leur œuvre. Elles avaient savamment disposé les morceaux de chair flasque sur le plancher, et les contemplèrent pendant un long moment en gazouillant.

Finalement, l'une d'entre elles tourna la tête et son sourire se dissipa. Elle trotta vers la porte, comme si elle venait de recevoir un ordre silencieux. Ces victimes n'étaient pas celle qu'on leur avait désignée. Toutefois, le simple fait de tuer les rassérénait, et leur rappelait en partie la vie dont elles jouissaient jadis, lorsque leur existence n'était pas uniquement régie par des ordres et par la douleur. Les cris de pitié et de désespoir les apaisaient, comme s'ils faisaient resurgir en elles des souvenirs enfouis, antérieurs à leur immonde transformation. Les vagues réminiscences d'un passé flou, rien de plus.

Elles sortirent en file indienne, telles des automates. Le vent soufflait féroce. Les volets arrachés battaient contre les murs. Une tempête en provenance des montagnes Grises s'annonçait.

Les courtisanes reprirent leur route. Elles étaient proches du but. Elles s'en rapprochaient implacablement, sans jamais se reposer, sans jamais se décourager. Un simple nom régissait toute leur existence.

— *Helborg*, murmura une dernière fois l'une d'entre elles avant de disparaître dans la nuit, vers le sud-est, vers les landes désolées, loin des verts pâturages.

Car c'était là que se terrait leur proie.



Chapitre Neuf

Verstohlen examina une nouvelle fois les fragments de parchemin à la lumière déclinante du jour. Il était perclus de courbatures à force de marcher à travers la campagne, et avait du mal à s'éclaircir l'esprit. Le décryptage du langage secret qu'il avait sous les yeux restait toujours hors de sa portée.

Schwarzhelm ne l'avait pas ménagé depuis deux jours. Il avait parcouru les terres avec la même assurance que lorsqu'il menait une armée. Il était encore moins loquace qu'à l'accoutumée. Il n'était armé que de la Rechtstahl – en dehors de l'épée d'Helborg, bien sûr – et ne portait aucune armure. Il avait l'air diminué aussi bien physiquement que mentalement, comme si quelque chose s'était brisé en lui.

Cependant, même s'il ne disait rien, il semblait savoir où il allait. Il s'arrêtait de temps à autre. Une fois, il avait dégainé la Klingerach pour l'inspecter à la lumière du soleil, puis il s'était remis en marche comme si de rien n'était.

Ils évitaient les routes, et se cachaient lorsqu'ils apercevaient une patrouille. Il en passait même au beau milieu des étendues sauvages. En outre, ils avaient vu une colonne d'au moins cinq cents soldats se diriger vers l'est. Le nouvel électeur ne perdait pas de temps et étendait son pouvoir.

Les heures défilaient. Verstohlen observait son maître. L'agitation dont il avait fait preuve à Averheim avait disparu. Désormais, il émanait de lui une colère froide et calculée. La seule voie vers la rémission était évidente : si Helborg était en vie, Schwarzhelm devait lui restituer son épée. En revanche, Verstohlen n'aimait pas envisager ce que le Reiksmarshall déciderait d'en faire une fois qu'il l'aurait récupérée, surtout qu'il n'était pas spécialement connu pour sa mansuétude. Cependant, il ne voyait pas ce que Schwarzhelm pouvait faire d'autre.

Verstohlen profitait des rares pauses pour étudier les messages codés trouvés chez Lassus. Il pensait au départ qu'il n'aurait aucun mal à les

déchiffrer : les codes des messages routiniers étaient rarement complexes, afin d'éviter que leur destinataire perdît du temps. De toute façon, dans un Empire peuplé de tant d'analphabètes, les codes ne servaient qu'à protéger les missives de l'œil indiscret des espions.

Pourtant, le cryptage de Lassus semblait totalement impénétrable. Verstohlen avait commencé par imaginer un système de substitution et avait recopié à la hâte un alphabet sur un morceau de parchemin pour faire quelques essais. Il s'était échiné sur chaque phrase, de la première lettre jusqu'à la dernière, sans aboutir à rien de concluant. S'il avait eu plus de temps devant lui, il aurait pu explorer diverses techniques. Pour l'heure, quelque chose lui échappait encore.

Schwarzhelm n'en avait cure. Il voulait des réponses, et il les voulait tout de suite. Son adresse aux armes n'avait d'égal que sa nullité dans les domaines de l'érudition. Il savait lire et écrire, mais s'en tenait au côté purement technique de la chose. Verstohlen ne parvenait à lui expliquer l'ampleur de la tâche, et lorsqu'il lui avouait son impuissance, Schwarzhelm lui signifiait son mécontentement.

— C'est très important, Pieter ! disait-il.

— Je le sais bien.

— Il n'y a pas de temps à perdre.

— Je sais !

— Dans ce cas, remue-toi !

Le deuxième jour après avoir fui Averheim, ils avaient croisé une ferme abandonnée et isolée, près de champs en friche. Le crépuscule tombait et Schwarzhelm avait hésité à s'y arrêter.

Verstohlen avait regardé ce bâtiment dénué de toit, et la façon dont les rayons du soleil couchant caressaient les pierres. Le champ autrefois exploité était couvert de pissenlits, et au-delà s'étendait une mer d'herbes hautes qui chuchotait sa plainte vers les cieux indifférents. L'endroit semblait rappeler de mauvais souvenirs à Schwarzhelm, car il s'était arrêté pour le contempler d'un air maussade.

— Tu en es où avec tes papiers ? avait-il redemandé.

— On s'arrête ici ? s'était contenté de répondre Verstohlen. "Si c'est le cas, ça pourrait me donner l'occasion d'y réfléchir à tête reposée," avait-il ajouté.

— Je vais aller chercher du bois pour faire un feu, avait annoncé Schwarzhelm en s'éloignant. "Profites-en."

C'est ainsi que Verstohlen s'était assis dans un coin de la bâtisse, au milieu d'un tas de parchemins jaunis. Les lettres écrites en pattes de mouche avaient fini par danser sous ses yeux à force de les examiner. Il avait essayé une nouvelle fois quelques inversions sur une phrase, vers la fin d'une des missives, espérant intérieurement que tout deviendrait subitement clair. En vain. Lorsque Schwarzhelm était revenu, il avait trouvé Verstohlen frustré et migraineux. Lassus était malin. Verstohlen aurait eu besoin d'espace, d'un bureau clair et rangé, d'une plume... et de beaucoup de temps.

Schwarzhelm s'était assis à quelques mètres pour préparer un foyer, qu'il avait ensuite allumé avec son briquet à amadou. Verstohlen avait réalisé à quel point il avait froid lorsqu'il avait vu naître les flammes. Les nuits rafraîchissaient depuis que des nuages de tempête s'amoncelaient à l'est.

— Tu t'en sors ? avait demandé sèchement Schwarzhelm en s'appuyant contre le mur. Verstohlen avait secoué la tête en attendant l'inévitable réprimande.

À sa grande surprise, Schwarzhelm ne l'avait pas admonesté. Il se contentait de fixer les flammes qui s'animaient en faisant crépiter le bois sec. Les ombres s'étiraient peu à peu. Un jour de plus sans le moindre progrès notable.

— On va devoir se passer de ces lettres, avait-il fini par annoncer. "Peut-être que le mystère s'éclaircira une fois de retour à Averheim."

Verstohlen avait levé un sourcil interloqué. Schwarzhelm paraissait avoir les idées claires. L'espion avait eu envie de lui demander ce qu'il avait en tête puis s'était ravisé. Il était fatigué. Leur tentative visant à retrouver Helborg était une excuse. Leur marche éreintante à travers la campagne était simplement la façon que Schwarzhelm avait trouvée afin de chasser ses doutes. Verstohlen avait soupiré en rassemblant les morceaux de papier autour de lui. Il s'y remettrait le lendemain matin.

— Il faut que je reprenne mes marques, avait expliqué Schwarzhelm. "J'ai l'impression d'être un parfait étranger dans ma propre province."

— C'est normal, avait murmuré Verstohlen. "Beaucoup de choses ont changé depuis que vous étiez enfant."

Schwarzhelm avait acquiescé en grommelant. Verstohlen s'était assis près du feu en tendant les mains pour les réchauffer.

— Vous ne m'avez jamais parlé de votre vie quand vous étiez ici.

— Tu veux quoi, un conte de fées ?

— Non, avait répondu Verstohlen en ignorant l'ironie. "Vous êtes quelqu'un de difficile à cerner, Monseigneur. Existe-t-il quelqu'un qui vous connaisse réellement ?"

Schwarzhelm était resté de marbre.

— Il n'est plus de ce monde, avait-il fini par avouer.

Verstohlen avait saisi le sous-entendu et s'était tu. Pendant quelques minutes, il n'y avait plus eu que le crépitement du feu et les cris des animaux nocturnes. Un vol d'oies sauvages était passé dans le ciel en cancanant. L'herbe leur avait murmuré un au revoir. Verstohlen s'était résigné à une soirée de mutisme complet de la part de son compagnon, mais soudain, contre toute attente, celui-ci s'était mis à parler.

— Je suis né à quelques jours de marche d'ici. Il fixait toujours les flammes. Elles dansaient dans ses pupilles. "C'était un village pauvre d'une centaine d'âmes, tel qu'il y en a des milliers à travers l'Empire. À l'époque, je rêvais de m'engager, comme tous les jeunes garçons de mon âge. Je ne recherchais pas la gloire, simplement quelques pistoles et une chance d'échapper à l'ennui

du quotidien. En grandissant, j'ai développé un talent pour tuer. Pas des hommes, bien sûr. Pas au début. On m'a alors envoyé à Altdorf, où Lassus m'a pris sous son aile. Je ne suis jamais revenu. L'Empire est devenu ma maison. J'ai perdu mes racines. Quand j'y repense, je me dis que j'ai peut-être commis une erreur..."

Étant donnée la prolixité habituelle de Schwarzhelm, qui se limitait normalement à donner quelques ordres à ses soldats, il s'agissait là d'une confession sans précédent. Néanmoins, elle semblait nécessaire. Sans doute son échec à Averheim avait-il rouvert d'anciennes blessures qui allaient mettre du temps à se refermer. Verstohlen oubliait trop souvent qu'en définitive, le Champion de l'Empereur n'était qu'un homme.

— Votre village est à quelques jours de marche d'ici ? On se trouve donc dans votre région natale...

Schwarzhelm avait hoché la tête.

— Exactement. Mon village s'appelait Wenenlich. Je ne sais même pas s'il existe encore.

Verstohlen s'était raidi en entendant le nom de la bourgade.

— Quel nom avez-vous dit ?

— Wenenlich.

Verstohlen s'était mis à réfléchir intensément. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait ce nom. Quelqu'un le lui avait dit récemment, et pas de façon anodine. Il avait appuyé sa tête levée contre le mur, et s'était mis à fouiller dans sa mémoire.

— Par Verena ! Ils ont utilisé ce nom !

— Qui ?

— C'était le mot de passe pour pénétrer dans le repaire de Natassja.

Sur ce, il avait bondi sur ses pieds et avait rajusté ses vêtements, comme s'il avait été saisi d'une nouvelle vigueur. Schwarzhelm l'avait imité avec moins d'entrain.

— Que t'arrive-t-il ?

— J'ai une idée, avait répondu Verstohlen en tirant de sa poche la lettre et son tableau de décryptage.

— Imaginez que vous ayez créé une table de caractères dont chaque colonne suit l'ordre alphabétique, et dont chaque rangée est décalée vers la colonne la plus à gauche, comme celle-ci, avait-il expliqué en lui montrant ses notes. C'est le même système que celui de Menningen, lui-même inspiré de celui de Vignius. Par exemple, prenez la lettre 'a', puis la première lettre du code, disons 'w'. Il suffit de trouver la rangée commençant par cette lettre, et de la décaler jusqu'à rencontrer celle du code. Ainsi, le caractère en tête de colonne sera celui que vous voulez écrire...

Sans cesser de parler, Verstohlen avait tourné le morceau de parchemin pour écrire sur le verso à l'aide de son morceau de charbon. Schwarzhelm l'avait regardé faire sans comprendre, le regard un peu hébété.

— Si tu le dis... avait-il bafouillé.

Verstohlen avait écrit en se basant sur le courrier original. La succession de lettres avait d'abord paru toujours aussi absconse.

jlyvrataakpnwgxmuzwkrpfdmpaoshxusqutwrtvhaxguerbwgwipkkrytccpdwpqvrxiuo

— C'est le code qui est essentiel. Les mots servent à décrypter la signification du message.

— Quel rapport avec Wenenlich ?

Verstohlen avait lancé un regard un peu narquois à Schwarzhelm.

— C'est sans doute ironique. Lassus savait que vous n'aimiez personne d'autre que lui.

Il avait consulté son tableau en comparant les lettres et leur équivalent dans le code. De nouvelles lettres étaient apparues. Les mains de Verstohlen s'étaient mises à trembler sous le coup de l'excitation. La signification n'était pas encore totalement claire, mais ce n'était plus un amalgame incompréhensible.

fndsfortfnoirbngdrdehl

Verstohlen s'était arrêté de retranscrire pour examiner son travail.

— Ce sont des mots tronqués. Il avait tracé des lignes entre les abréviations probables avant de chercher les mots auxquelles elles pouvaient correspondre. "Il y a une part d'interprétation. Rien de bien difficile."

fonds forteresse feu noir bien gardés hl

Verstohlen avait alors contemplé son œuvre, le cœur battant. Il avait réussi.

— Ce n'est pas trop tôt, avait maugréé Schwarzhelm. "Je vais aller chercher à manger. Tu pourras continuer demain matin."

Verstohlen sourit intérieurement. Les congratulations n'étaient pas le fort du Colosse, cependant, le ton de sa voix s'était adouci. Sa pointe de mépris s'était envolée. Pour la première fois depuis des semaines, une lueur d'espoir s'était remise à briller.

La levée des troupes s'était achevée la veille. L'armée de Volkmar était alignée dans la plaine au sud de Pohlbad, dans le Bas Reikland, prête à se mettre en marche. Les compagnies étaient arrivées d'Altdorf au fil des derniers jours, et avaient pris leurs quartiers dans les innombrables dépendances du domaine du duc Raffenburg Olsehn. Les effectifs gonflaient de plusieurs centaines de soldats à chaque heure. Les trains de bagages et de ravitaillement s'étaient déjà mis en route vers le sud, accompagnés par une avant-garde conséquente. Des estafettes porteuses du sceau personnel de l'Empereur avaient été envoyées quérir plus d'hommes et de matériels, notamment auprès de l'École d'Artillerie de Nuln, qui devait désormais équiper une nouvelle armée alors que ses ateliers tournaient déjà à plein régime pour la guerre dans le nord. Les finances, les effectifs et les capacités de production de l'Empire étaient poussés jusqu'à leurs limites.

Volkmar se tenait sur une estrade surplombant la cour du château du duc, et

observait le fruit de son labeur s'aligner en rangs serrés sous ses yeux. Les étendards des innombrables compagnies pendaient indolemment sous le soleil matinal. Derrière lui, l'immense façade de l'édifice était aussi grise et morne que son humeur.

— Qu'en pensez-vous ? demanda joyeusement Maljdir alors que les derniers détachements se mettaient en place. Il se tenait avec Roll aux côtés de Volkmar. Ce dernier portait les robes de son office et un plastron en acier décoré de l'aigle de Sigmar. La capuche rouge sombre de sa cape recouvrait sa tête et ajoutait un côté sinistre à son air imposant. Roll était vêtu quant à lui d'une robe de prêtre-guerrier. Ses mains étaient posées sur le fer d'une hache à deux mains dont l'extrémité du manche reposait devant ses pieds. Maljdir portait son armure de plates de style Middenheimer. Sa cape blanche portait la filière bleue typique de la province du nord.

— J'espère que cela suffira... répondit Volkmar en scrutant ses troupes. "Donnez le signal."

Maljdir fit un signe de tête et un clairon sonna, puis un autre, et encore un autre... Les soldats se mirent au garde-à-vous. Le claquement sec de milliers de bottes retentit.

— Hommes de l'Empire ! annonça Volkmar. Sa voix tonitruante résonnait clairement jusqu'à l'autre bout de la place. Peu d'orateurs auraient pu se vanter de posséder une telle voix de stentor, mais Volkmar servait le culte de Sigmar depuis des décennies, et il puisait cette vigueur dans sa foi inébranlable. "Vous savez tous pourquoi vous êtes ici. Je ne vais pas vous rebattre les oreilles avec l'Averland et les troubles qui l'agitent. Vous ne devez savoir qu'une seule chose : le grand ennemi est tapi dans Averheim, et nous allons l'en extirper !"

Il inspectait les rangs tout en parlant. Le moindre des trente mille soldats alignés devant lui l'écoutait attentivement. Aucun n'osait broncher en sa présence. Le Grand Théogoniste, maître des arcanes de l'Église de Sigmar, inspirait tout autant la crainte que le respect.

— Je ne vais pas vous mentir. La tâche à venir est périlleuse. La victoire ne se fera pas sans souffrance. Au moment où je vous parle, nos ennemis recrutent leurs propres armées en prévision de la bataille à venir. Ils espèrent ainsi briser notre résolution et nos espoirs, afin de nous faire vaciller lorsque le moment crucial surviendra.

Il fit un pas en avant et se pencha théâtralement par-dessus la rambarde.

— Mais n'ayez crainte ! rugit-il. Ne baissez pas les bras ! Contrairement à eux, nous connaissons la source du véritable pouvoir de l'humanité : sa pureté et son courage ! L'esprit indomptable d'un homme est sa meilleure arme contre les faux dieux, plus encore que l'acier ou la poudre noire ! Tant que nous garderons la foi, ils ne pourront rien contre nous !

Son audience était captivée. Volkmar connaissait l'importance d'une harangue. Il n'aurait probablement pas d'autre occasion de s'adresser à ses troupes. Il devait les galvaniser maintenant, car il avait conscience des

horreurs auxquelles elles feraient bientôt face.

— Regardez autour de vous, mes fils ! dit-il en écartant les bras. “Voyez ce que l’homme peut accomplir. Voyez de quoi il est capable. Ses canons peuvent briser les murs les plus solides. Ses mages plient les huit vents à leur volonté. Ses prêtres-guerriers bannissent le démon et détruisent l’hérétique. Ses nobles, tels les chevaliers Panthères présents à nos côtés, mènent le peuple de l’Empire vers une ère d’espoir et de renouveau.”

À chaque fois, il indiquait à ses ouailles les troupes d’élite auxquelles il faisait référence, et vit Gruppen hocher imperceptiblement la tête lorsqu’il désigna le régiment de chevaliers posté à quelques dizaines de toises de l’estrade.

— Vous n’êtes pas seuls ! Nos épées sont mieux affûtées que les leurs. Pour chaque sorcier déviant, un magister se dresse à nos côtés. Pour chaque guerrier corrompu par les ignobles présents de son maître, nous avons un chevalier protégé par son armure sanctifiée, et brandissant la lame de ses pères. Lorsque l’heure viendra, avancez sans crainte et laissez votre fureur vous guider, la fureur de l’homme qui a vu ses terres souillées par l’impie !

Sa voix s’élevait en vibrant de colère. Elle était toujours prompte à se manifester. Tout en parlant, il se souvint du visage bestial de Be’lakor, du désarroi qui avait remplacé le sourire du démon lorsqu’il avait brisé ses chaînes avant de se jeter sur lui. L’euphorie de cette victoire ne l’avait jamais quitté. Il avait prouvé qu’il était plus fort que ses ennemis.

— Pas de pitié ! cria-t-il sous les hourras de ses hommes. “Nous les exterminerons ! Nous mettrons à bas leurs fausses idoles, nous incendierons leurs temples blasphématoires ! Nous allons traverser l’Averland tel un feu purificateur ! La puissance de Sigmar coulera dans nos veines, et les lames des fils de l’Empire s’abreuveront de leur sang !”

Les soldats brandissaient le poing en hurlant de joie. Ils étaient presque prêts...

— Souvenez-vous qui vous êtes ! martela-t-il en serrant la rambarde si fort que ses articulations blanchirent. “Vous êtes des *hommes*, les seuls héritiers de ce monde ! Nul n’a le droit de se dresser face à vous, ni les bêtes des forêts, ni les orques des montagnes, ni les traîtres qui se terrent dans nos villes ! Nous allons purifier l’Averland de ses maux, comme nous l’avons fait pour Middenheim, pour Praag, et pour toutes les autres villes souillées par ceux qui n’ont ni foi, ni honneur !”

Les vivats étaient assourdissants.

— Allons, enfants de l’Empire ! Allons combattre au nom de ceux qui veillent sur nous ! Pour Karl Franz ! Pour Sigmar ! Pour l’Empire !

Les soldats levèrent le poing en criant ‘pour l’Empire !’ à tue-tête. Le son s’éleva au-delà des tours du château en ondes retentissantes. Soixante milles pieds tambourinèrent sur le sol. Comme soufflée par Sigmar lui-même, une brise se leva et fit claquer fièrement les étendards.

Volkmar sentait son cœur battre ardemment. Roll et Maljdir avaient brandi

leurs armes et galvanisaient eux aussi les soldats. Volkmar avait éveillé leur colère. Ils n'oublieraient pas cet instant, même après la longue marche qui les attendait. Lorsque l'heure de la bataille arriverait, ils y puiseraient le courage nécessaire pour vaincre leurs ennemis.

Volkmar recula vers le fond de l'estrade tout en gardant les bras levés. Son armée rugissait son exaltation. Il se tourna vers Maljdir.

— Qu'on apporte mon cheval, ordonna-t-il d'une voix ferme. "Nous partons."

Les travaux de la tour ne ralentissaient pas. Le métal martelé filait toujours plus haut. L'édifice dominait la ville et jetait son ombre au-dessus du quartier pauvre, jusqu'à la berge de la rivière. L'armature métallique des derniers étages était visible depuis toutes les rues. Près d'un millier de journaliers aux yeux vitreux trimaient à sa construction, leur volonté totalement anéantie par la pierre maléfique enfouie sous leurs pieds.

Le soir tombait, annonçant la venue d'une nouvelle nuit de terreur. Des centaines de soldats parcouraient les rues d'Averheim, s'emparant des indigents et des personnes isolées pour les traîner jusqu'aux enclos. Des lanternes en fer brillaient à chaque coin de rue et projetaient une lueur rouge sur les pavés. Tels des automates, les citoyens émergeaient de leurs demeures pour jurer allégeance à leurs nouveaux maîtres. La plupart d'entre eux avaient des cernes violacés et des filets de bave au coin de la bouche, signes de leur accoutumance à l'herbe-de-joie.

On leur avait déclaré que la cérémonie était en l'honneur de Sigmar, et qu'elle servait à laver les péchés commis au cours des années passées sans électeur à la tête de la province. Ils l'avaient cru sans protester et chanté les cantiques avec ferveur, sauf peut-être ceux qui étaient suffisamment éduqués pour s'apercevoir que les paroles n'étaient pas du Reikspiel, et provenaient d'une langue étrangère. Une langue interdite. Néanmoins, même eux avaient été forcés d'obéir.

D'ailleurs, beaucoup de gens soutenaient encore Grosslich malgré sa poigne de fer. L'argent coulait à flots, tout comme les marchandises et l'herbe-de-joie. La révocation des édits contre l'ébriété et la fornication étaient populaires dans les quartiers pauvres. Les nobles qui auraient pu s'opposer à de telles mesures étaient dorénavant les alliés contraints de Grosslich, ou avaient été éliminés.

L'électeur observait la ville depuis la chambre de cristal de sa tour. Il regardait avec satisfaction les points lumineux des torches sortir du pied de l'édifice pour se répandre peu à peu dans la ville. La foule qui se pressait dans les rues entonnait les premiers chants, encadrée par des soldats inflexibles. Il vit même certains habitants habités par une ferveur religieuse sincère.

Pourtant, bien qu'ils fussent en train d'accomplir sa volonté, ces gens le révulsaient. Ceux qui s'étaient opposés à lui avaient au moins fait preuve d'un peu de cran. Jusqu'à ce qu'il les livrât à Natassja, bien sûr...

— La vue est agréable ?

Il ne l'avait pas entendue entrer. Elle aimait ces petites démonstrations de supériorité, et cela commençait à lui taper sur les nerfs. Il se tourna lentement, afin de lui faire croire qu'il s'était rendu compte de sa présence.

— Le masque est tombé. Les gens ne vont pas tarder à découvrir la vérité. À quoi rime tout cela ?

Natassja vint à côté de lui pour regarder en contrebas.

— Patience, susurra-t-elle. La teinte bleutée de sa peau s'était accentuée ces derniers temps, et ses yeux étaient désormais totalement noirs. "Pourquoi tout révéler avant l'ultime instant ?"

Grosslich secoua la tête.

— Je ne comprends pas comment ils peuvent être aussi aveugles.

Natassja haussa les épaules.

— Parce qu'ils ne veulent pas voir. On t'a choisi pour mettre fin à l'anarchie. Ils refuseront jusqu'à la dernière seconde de comprendre ce que tu as fait de ton pouvoir.

Elle fit volte-face avec une grâce et une sensualité extrêmes. En dépit de son apparence étrange, il était difficile d'imaginer qu'un être aussi magnifique pût commettre de telles atrocités.

— Continue à célébrer la cérémonie, ordonna-t-elle. "Ces hymnes favorisent l'éveil du météore et occupent la plèbe."

Grosslich n'aimait pas son ton autoritaire. Auparavant, il se délectait d'être dominé par Natassja, et qu'elle fît son éducation. Mais depuis son accession au titre d'électeur, il était devenu le maître de cette province. Elle allait devoir faire preuve d'un peu plus de respect envers lui.

— La chambre est terminée ?

Natassja acquiesça.

— Achendorfer a bien travaillé. Le processus est presque achevé. Tu auras bientôt à ta disposition des moyens qu'aucun électeur n'a jamais possédé.

— Parfait !

— Fais-en bon usage, mais sache que ce n'est pas l'unique fonction du météore. J'ai vu une grande armée qui se dirigeait à marche forcée vers le sud. Elle était commandée par le chef de l'église du dieu-enfant.

— Il représente une menace ?

— Comme tout le reste.

— T'arrive-t-il de répondre directement à une question ?

Les lèvres mauves de Natassja esquissèrent un sourire. Grosslich réalisa soudain à quel point elle jouait avec lui.

— Tu sauras t'en charger, mon amour, dit-elle en posant la main à plat sur la poitrine de Grosslich. Celui-ci sentit une bouffée de désir irrésistible au contact de sa paume. "Grâce aux pouvoirs que je vais t'offrir, aucune armée de mortels ne pourra s'opposer à nous."

Elle s'approcha, les lèvres entrouvertes et ses yeux promettant mille plaisirs. Grosslich huma son souffle parfumé. Le corps de Natassja était son

arme la plus redoutable. Il n'avait aucun moyen d'y résister.

— N'aie crainte, murmura-t-elle en enroulant son corps autour du sien. "L'issue est inévitable. Lorsqu'ils arriveront, cet endroit sera une extension sur terre du Royaume des Souffrances. Nous les dominerons, mon amour, comme nous sommes en train de dominer l'Averland."

L'ampleur des chants augmenta. Toute volonté abandonna Grosslich. Natassja était plus belle que jamais. Tenter de lui résister était futile.

— Ne dominons-nous pas déjà l'Averland ? demanda-t-il en caressant ses cheveux.

— Nous ne faisons que commencer, haleta Natassja. Les promesses dans ses yeux de jais se firent terribles. "Crois-moi, mon amour, ce n'est que le début."



Chapitre Dix

Bloch s'arrêta et se protégea les yeux du soleil couchant. L'orbe rouge immense dévorait une bonne partie de l'horizon, et enflammait le ciel d'une lumière infernale. Il avait pris avec Kraus la tête d'une petite troupe de deux cents soldats, et avait marché jusqu'à l'entrée de la passe. La forteresse se trouvait à plusieurs lieues derrière eux. Ils l'avaient laissée au bout de deux jours de labeur, une fois qu'elle avait été correctement approvisionnée et dotée d'une solide garnison. Le chemin descendait en pente raide devant eux, au milieu de rocailles abruptes et de défilés étroits. Il serpentait à travers ce terrain accidenté jusqu'à atteindre les hautes terres, et finalement Grenzstadt. Les flancs de la montagne le bordaient de part et d'autre et s'élevaient dans la pénombre du soir. Ça et là, les roches nues s'ornaient de reflets mordorés.

— Tout va bien ? s'enquit Kraus.

— Tout va bien, répondit Bloch en reprenant sa marche. En vérité, il ne serait à l'aise qu'une fois hors du col et de retour vers des terres plus clémentes. S'ils ne perdaient pas de temps, ils avaient une heure de marche avant le fortin suivant.

De plus, ce soleil couchant lui donnait du vague à l'âme. Il se souvint du visage de Schwarzhelm avant son départ. Le Colosse était effrayé à l'idée de retourner à Averheim, et c'était précisément là que Bloch comptait se rendre.

— Il faut accélérer le pas, maugréa-t-il en avançant à grandes enjambées. "Je ne tiens pas à m'attarder dehors une fois la nuit tombée."

Derrière lui, les soldats harassés remirent les armes à l'épaule et reprirent leur route.

Skarr était accroupi sous les frondaisons. Le ciel gris était chargé de nuages et l'air frais charriait les prémices de la fin de l'été. Ses chevaliers se cachaient eux aussi dans les buissons. Ils étaient une trentaine, soit plus de la moitié des rescapés de la bataille d'Averheim. Tous les muscles de Skarr étaient tendus

au point de rompre. Les journées entières passées à fuir n'avaient pas entamé son ardeur guerrière. Ses doigts caressaient le pommeau de son épée.

Il plissa les yeux et observa le paysage au-delà des arbres : une plaine couverte d'herbes grasses et de broussailles. La route qui menait à Heideck s'étirait à une vingtaine de toises, au creux d'une légère dépression, comme si elle se trouvait dans le lit d'un cours d'eau asséché.

Le groupe avait pris position à l'extrême nord de la lande des Dracs. Des partisans de Leitdorf avaient rapporté que Grosslich utilisait cette voie de communications pour transporter des armes et des matériaux. Nul doute que l'électeur était un peu trop confiant, car ces convois n'étaient que faiblement protégés. Skarr comptait bien lui faire payer cher cette erreur.

Il étudia la topographie du terrain afin de déterminer le chemin le plus court pour attaquer.

— Je les vois... lui souffla Eissen en rampant jusqu'à lui.

En effet, non loin à l'ouest, à gauche de leur position, se rapprochait une caravane d'une dizaine de lourdes charrettes tirées par des attelages de quatre chevaux. Leur chargement était bâché, mais sur leurs flancs était peinte une hure rouge, l'emblème de Grosslich. L'avant-garde se limitait à un petit groupe de cavaliers équipés de lances et de boucliers ronds, tandis qu'une file d'une douzaine de fantassins fermait la marche.

Skarr scruta le convoi, jugeant l'aguerrissement des soldats et leur réaction probable face à l'embuscade. Leur commandant était monté sur un destrier noir en tête de colonne. Il était imposant sous sa broigne, et chevauchait tête nue, le crâne entièrement rasé à l'exception d'une longue tresse de cheveux bruns. Il ne ressemblait pas à un Averlander. Probablement un mercenaire engagé grâce aux coffres bien remplis de Grosslich.

Les chariots se rapprochaient de l'endroit où la route se rétrécissait. L'officier aboya un ordre et les soldats resserrèrent les rangs. Ils ne paraissaient pas inquiets, mais agissaient avec professionnalisme. Après tout, ils n'avaient aucune raison de soupçonner une embuscade, l'Averland ayant été officiellement totalement pacifié.

Le premier cavalier arriva à portée. Skarr fit quelques signes à Eissen dans le langage de bataille de la Reiksguard, lui indiquant la formation et la tactique à adopter. Le jeune chevalier allait emmener dix hommes contre l'arrière-garde pendant que lui-même prendrait la tête d'autant de combattants pour s'occuper des cavaliers. Les autres resteraient en réserve et s'assureraient qu'il n'y aurait aucun survivant pour prévenir Averheim.

Attendez mon signal, ordonna-t-il d'un geste rapide avant de se retourner pour observer le convoi.

L'avant-garde avait dépassé leur position. Les charrettes défilaient sous ses yeux en cahotant et en grinçant sous le poids de leur chargement.

Maintenant ! indiqua Skarr en baissant brusquement le poing.

Les chevaliers de la Reiksguard surgirent des buissons aussi silencieusement que des goules. Skarr courut vers le bas de la pente en

dégainant son épée, droit sur le chef des mercenaires.

Leurs adversaires ne les remarquèrent qu'au bout de plusieurs secondes ; les chevaliers n'étaient plus qu'à quelques toises lorsque l'alerte fut donnée.

— Une embuscade ! cria un des cavaliers. Les chariots s'immobilisèrent sur-le-champ. À l'arrière, l'infanterie dégaina ses armes, enfilait ses casques et rajusta les sangles de ses cuirasses juste avant que les hommes d'Eissen se jettent sur elle. Trois soldats s'écroulèrent avant d'avoir pu lever leur arme.

Le cœur de Skarr battait la chamade. Après tant de temps passé à fuir comme un lâche, il éprouvait une joie sanguinaire à l'idée de retrouver la fureur du combat.

Le commandant de l'escorte éperonna sa monture vers lui en poussant un juron dans une langue étrangère et en saisissant le vouge accroché dans son dos. Skarr ne ralentit pas et se prépara à frapper. Ses compagnons se dispersèrent autour de lui pour empêcher les cavaliers de tirer profit du poids de leurs chevaux. Ils connaissaient parfaitement les ravages qu'une charge de cavalerie pouvait provoquer au sein de l'infanterie. Ils savaient également à quel point celle-ci se trouvait vulnérable une fois bloquée au milieu de la mêlée.

Le destrier noir prit de la vitesse en montant la pente. Ses sabots labouraient la terre meuble. Skarr attendit la dernière seconde avant de bondir à droite et de se baisser pour esquiver le vouge qui allait le faucher.

L'animal le dépassa. Skarr porta une attaque rapide et précise qui lui trancha net le jarret gauche. La bête s'effondra sur le flanc dans un hennissement pathétique. Son cavalier se retrouva cloué au sol, coincé sous mille livres de muscles et de métal.

Skarr fit volte-face et vit un second cavalier mis à terre. Ses hommes bataillaient au beau milieu des montures complètement paniquées. L'un des mercenaires vint prêter main-forte à son chef, et talonna son cheval en direction de Skarr avant d'abaisser sa lance.

Skarr saisit son épée à deux mains et se prépara à recevoir la charge. Il dévia la lance d'un coup droit tout en se mettant hors du chemin de l'animal, puis tira un couteau de lancer de sa ceinture avant de le projeter dans le dos du cavalier qui s'éloignait. Il avait visé juste. La lame s'enfonça entre les omoplates de sa victime. Sans vérifier si celle-ci était désarçonnée, il chercha des yeux un nouvel adversaire.

Les chevaliers de la Reiksguard faisaient un carnage. Les chevaux étaient éventrés sauvagement, et leurs cavaliers jetés au sol avant d'être achevés sans pitié. Deux d'entre eux tentèrent d'échapper à la mort. Ils furent abattus dans leur fuite par les couteaux de lancer des hommes de Skarr.

Un troisième cavalier parvint à se diriger vers le précepteur malgré la terreur de sa monture. Celui-ci se contenta d'esquiver le premier coup d'un pas de côté dédaigneux. Le cheval trébucha sur le sol inégal puis se cabra, désorienté par la mêlée confuse qui faisait rage autour de lui. Skarr s'avança et saisit le cavalier par le justaucorps avant de le désarçonner d'un geste

vigoureux. Les deux hommes roulèrent au sol. Une seconde plus tard, l'épée du chevalier se pressait contre la gorge du mercenaire.

— Pitié ! cria celui-ci pour tenter de gagner du temps tandis que sa main cherchait désespérément la dague dans sa botte.

— Désolé, l'ami, répondit Skarr avant de lui trancher les carotides. Il se releva aussitôt, prêt à faire face à un nouvel assaillant.

La bataille était terminée. Les hommes d'Eissen avaient exterminé l'arrière-garde et les avaient rejoints. Les cadavres des cavaliers jonchaient le sol, au milieu de ceux de leurs montures. La terrible réputation de la Reiksguard n'était pas usurpée.

Skarr essuya le sang sur son visage et vérifia si ses hommes avaient subi des pertes.

— Emmenez ces chariots, ordonna-t-il à Eissen.

Le chef de l'escorte était encore en vie et gémissait de douleur, coincé sous la masse de son cheval. Il essayait désespérément de se dégager. Skarr s'approcha d'un air menaçant et s'accroupit à côté de lui, l'épée maculée de sang. L'homme était pâle, il respirait difficilement et un filet de sang coulait à la commissure de ses lèvres. Sa cage thoracique avait sans doute été défoncée.

Skarr l'attrapa par la tresse et lui tira la tête en arrière sans ménagement.

— Qui t'as envoyé ? l'interrogea-t-il. "Tu n'es pas un Averlander."

L'homme fronça les sourcils et parvint à lui cracher dans l'œil malgré son souffle erratique.

Skarr rit sèchement.

— Tu as des couilles, dit-il en s'essuyant le visage et en lui lâchant la tête. "Mais je te déconseille de recommencer si tu veux les garder..."

Il appuya sa lame sur le cou de sa victime, si fort qu'elle lui entailla la chair. L'homme grimaça de douleur, abandonnant toute velléité de rébellion.

— Je te le demande pour la seconde et dernière fois, qui t'envoie ?

— Tu n'es pas non plus un Averlander, hoqueta le capitaine avec un fort accent tiléen avant de cracher du sang. "Tout ça pour cette femme ! Tu n'as aucune chance face à elle..."

Il esquissa un sourire fataliste, puis fut pris d'une violente quinte de toux qui lui fit cracher une salive écarlate.

Skarr se releva et le regarda mourir sans ajouter un mot. Eissen vint le rejoindre. Il essuyait sa lame avec une poignée d'herbe.

— Vous avez pu en tirer quelque chose ?

Skarr secoua la tête.

— Ce sont des mercenaires. Ils ne posent pas de question tant qu'on les paie. Allons voir le contenu de ces charrettes.

Skarr et Eissen montèrent sur le premier chariot pendant que les autres membres de la Reiksguard empilaient les cadavres et rassemblaient les chevaux survivants. Le cocher recula en les voyant approcher, le visage blanc de terreur. Contrairement aux hommes de l'escorte, il était gras et avait l'air d'un marchand averlander. Skarr l'ignore. Une petite porte dotée d'un cadenas

se trouvait derrière le banc du conducteur. Skarr lui décocha un vigoureux coup de pied qui la fit voler en éclats. La charrette était remplie de caisses, toutes cerclées de fer et verrouillées. Il tira la plus proche. Elle était très lourde, et son contenu émit un tintement métallique.

— De l'or, annonça Skarr.

— Beaucoup d'or ! approuva Eissen. Il se tourna vers le cocher. “C'est la même chose pour tous les chariots ?”

L'homme acquiesça énergiquement, trop heureux d'abonder dans leur sens.

— Et des armes ! L'électeur a lancé une vaste campagne de recrutement.

Skarr entendit le reste de ses chevaliers faire la même découverte dans les autres chariots. Il donna une claque vigoureuse sur l'épaule du marchand, qui faillit tomber à la renverse.

— Tu es un bon Averlander, lui dit le précepteur. “Tu n'as pas besoin de perdre ton temps à travailler pour ces gens.”

Le marchand lui lança un regard terrifié, les doigts crispés sur les rênes de son attelage.

— Que dois-je faire... que... que voulez-vous que je fasse ?

Skarr eut un large sourire qui creusa les sillons de son visage.

— Mes hommes vont emmener ces chariots vers le sud. Tu vas participer au rassemblement d'une armée, mon ami !

Le marchand ne sut s'il devait être enthousiasmé à l'annonce de ce retournement de situation.

— Fais ce que je te dis, et tu ne le regretteras pas ! continua Skarr. Le Seigneur Helborg est toujours généreux avec ceux qui le servent loyalement !

— Helborg ! souffla l'homme en écarquillant les yeux.

— Tu as bien entendu. Maintenant, tu travailles pour le compte du Reiksmarshall !

Volkmar stoppa sa monture au bord de la crête qui surplombait la route. Le vent faisait claquer sa cape. Il était accompagné par Efraïm Roll et par une garde rapprochée de vingt prêtres-guerriers à cheval, tous protégés par de lourdes armures et portant des marteaux de guerre gravés de symboles sigmarites. Le Grand Théogoniste portait quant à lui une armure baroque rehaussée de bronze et de runes de destruction, dont le plastron était décoré d'un magnifique griffon de jade aux ailes déployées.

Il avait également emmené le Bâton de Commandement. Un autre général aurait peut-être confié l'objet sacré à un membre de son état-major, mais pas Volkmar. Il tenait le sceptre fermement malgré son poids.

Ils observèrent l'armée qui cheminait sur la route. L'avant-garde était composée de compagnies de chevaliers, Gruppen en tête. Les écuyers, les chevaux frais, les pièces d'armure et les lances de rechange formaient une longue caravane derrière elles. Cette force constituait déjà une armée à part entière. Venaient ensuite les colonnes de halberdiers et de lanciers qui progressaient sous les couleurs de leur province. Les tambours donnaient la

cadence. Les soldats n'étaient pas aussi décontractés que pour une campagne ordinaire, et ne plaisantaient pas comme ils en avaient l'habitude. Volkmar avait ordonné une marche forcée ; les sergents exécutaient ses ordres au doigt et à l'œil.

Il fallut plusieurs minutes pour que les régiments d'infanterie défilent sous la position du Grand Théogoniste. Il les observa comme un aigle scrutant sa proie, à l'affût du moindre signe de faiblesse ou d'insubordination. Il avait réparti ses prêtres-guerriers au sein des troupes par groupes de cinq ou six. Il pouvait compter sur eux pour corriger tout manquement à la discipline.

Suivait le train d'artillerie. Les énormes canons de siège étaient tirés par des attelages de six hongres. On voyait çà et là les pièces antipersonnel, telles que les Feu d'Enfer et les Tonnerre de Feu. De longs haquets transportaient les arquebusiers, les servants d'artillerie et les ingénieurs. Ces derniers gardaient un œil vigilant sur les chariots de poudre, de mèches, de munitions et de pièces de rechange. Volkmar fronça les sourcils quand il les aperçut. Il préférait de loin l'acier et la foi à la poudre noire, même s'il reconnaissait qu'elle avait parfois son utilité.

Les compagnies de réserve protégeaient les arrières du train d'artillerie. Il s'agissait d'archers et de miliciens enrôlés en cours de route. Les hommes désireux de se battre en échange d'une maigre paie ne manquaient pas, et bien que Volkmar détestât les mercenaires par-dessus tout, il ne pouvait se permettre de ne négliger aucun bras, d'autant plus qu'il disposait des ressources nécessaires pour les engager.

Les chariots pleins à ras bord du train de bagages venaient ensuite. Les empilements de tonneaux de bière tanguaient dangereusement au milieu d'autres carrioles transportant de la nourriture protégée par des bâches. Les pièces d'armure de rechange, les couvertures, les flèches, le bois de chauffage et le fourrage des chevaux faisaient également partie de ce convoi étroitement surveillé par les hommes les plus incorruptibles de Roll. Des dizaines de soldats en uniforme rouge de la cathédrale de Sigmar Exalté et Transfiguré encadraient les coffres du trésorier-payeur et leur précieux contenu, car c'était l'or qui assurait la paie – et la motivation – des troupes.

Enfin, l'arrière-garde était assurée par trois compagnies de joueurs d'épée et par un escadron de pistoliers dont les chevaux renâclaient impatiemment. Régulièrement, les jeunes nobles remontaient les flancs de l'armée par groupes de six afin de repérer le terrain et de surveiller les alentours. Ils revenaient faire leur rapport à leurs officiers au bout de quelques heures, puis reprenaient leur place à l'arrière de l'armée, leur soif d'aventure momentanément étanchée.

Sur les trente-cinq mille fantassins, environ un septième était composé de mercenaires en provenance de Pohlbad. D'autres attendaient au sud de Nuln, ainsi que tout un concile de prêtres-guerriers, une confrérie de chevaliers et une brigade d'artillerie. C'était une armée immense, presque aussi puissante que celles qui se rendaient au nord de l'Empire pour éradiquer les bandes de

guerre d'Archaon qui y sévissaient encore. Néanmoins, si les prédictions des magisters du collège Céleste s'avéraient exactes, elle ne serait pas de trop.

— Vous n'avez pas l'air satisfait, observa Roll avec une pointe d'agacement. Son crâne chauve luisait dans la lumière froide du matin. Aucun autre homme dans l'Empire n'aurait osé parler ainsi au Grand Théogoniste.

— À quoi bon tous ces soldats ? grommela Volkmar. “En as-tu déjà vu capables résister au grand ennemi ? Nous les menons vers la mort.”

Roll se racla la gorge et cracha.

— Ils vont accomplir leur devoir, vous l'avez dit vous-même. Et puis, nos adversaires auront aussi des guerriers mortels sous leurs ordres...

Volkmar n'objecta pas. Il se souvint des régiments qu'il avait menés dans la gueule du loup, au beau milieu du Pays des Trolls. Leur foi ne les avait pas protégés de la folie lorsque des nuées de démons avaient rempli le ciel et que l'eau des rivières s'était transformée en sang. Il revit Be'lakor, le sourire aux lèvres. Ses yeux immenses étaient deux miroirs ouvrant sur un monde de terreurs indicibles.

— Tout reposera sur nos épaules, Roll, finit-il par dire.

— Vous semblez oublier Helborg.

— Helborg ? Même s'il est encore en vie, que peut-il faire ?

— Et Schwarzhelm...

Il regarda vers le sud. Ils avaient dépassé les forêts, vastes et sombres ; le paysage commençait à se dégager. Les méandres de l'Aver se découpaient au loin, au milieu des plaines herbeuses.

— Schwarzhelm a fait assez de dégâts comme ça. J'ai l'autorité nécessaire pour lui interdire de se mêler à cette histoire.

Il jeta à Roll un regard sévère.

— Mon autorité est incontestable, affirma-t-il. “Le Champion de l'Empereur a peut-être servi fidèlement pendant toute sa vie, mais rien n'excuse la faiblesse. Je jugerai son cas lorsque je le retrouverai.”

Roll parut étonné, toutefois il ne répliqua pas. Volkmar attendit quelques instants de plus avant de talonner sa monture et de rejoindre l'avant-garde. Sa suite honorifique lui emboîta le pas, laissant derrière elle le promontoire et ses herbes hautes soupirant au vent.

La tour était presque achevée. Les derniers vestiges de l'immense supercherie allaient bientôt s'écrouler. Des versions plus petites de l'édifice étaient entamées en six endroits sur les murs de la ville, chacune dotée de la même silhouette cruelle et de la même armature métallique. Averheim était marquée dans sa chair de façon indélébile. Des demeures séculaires avaient été abattues, leurs pierres ayant servi à construire de nouvelles fortifications sur les murailles. Les entrepôts des marchands avaient été convertis en garnisons, et l'Averborg n'était plus qu'un immense arsenal. Des soldats grouillaient partout : dans les rues, sur les places... ils avaient établi leur campement au nord de la ville, sur la plaine monotone qui s'étirait jusqu'au Stirland.

La bannière de Grosslich ornait tous les bâtiments officiels. Les six gigantesques éperons de la tour avaient été terminés, et des étendards à la hure de gueules pendaient presque jusqu'au sol, pourtant situé plus de quarante perches en contrebas. L'or et l'écarlate étaient omniprésents, et effaçaient définitivement tout souvenir des précédentes allégeances de la cité. Les Alptraum et les Leitdorf appartenaient au passé. La toute-puissance du nouvel électeur écrasait la ville.

À la nuit tombée, la nouvelle apparence d'Averheim était encore plus choquante. La tour était illuminée sur toute sa hauteur par des torches aux flammes violettes. À son sommet, un fanal aux flammes blanchâtres brûlait intensément. Les lanternes des rues projetaient des teintes multicolores, baignant jusqu'au moindre recoin des rues de leurs reflets. Les habitants qui n'étaient pas encore dépendants à l'herbe-de-joie connaissaient un sommeil agité. L'élégance guindée des quartiers riches avait cédé la place aux vices les plus extrêmes.

Les rares citoyens encore clairvoyants savaient que Grosslich était un tyran, et que sa perversion de la Loi Impériale ne faisait que commencer. Cependant, toute tentative de rébellion était tuée dans l'œuf, car le répurgateur Odo Heidegger s'assurait que les bûchers ne manquaient jamais de leur sinistre combustible. Il lui suffisait de prélever quelques patrouilles dans l'immense garnison de mercenaires en provenance des terres au-delà des montagnes Grises. Si certains étaient payés en herbe-de-joie, la plupart préféraient une solde en espèces sonnantes et trébuchantes. De toute façon, leurs interventions étaient rares ; depuis plusieurs semaines déjà, les rues étaient essentiellement envahies par des cohortes de loques humaines aux yeux vitreux. Ces rebuts étaient affalés contre les murs, un filet de bave aux lèvres.

Perdus dans leur rêverie, tous marmonnaient la même chose :

Elle arrive. Bénie soit sa venue ; que son règne soit éternel. La reine du plaisir, la maîtresse du monde. Elle arrive. Elle arrive...

Ils répétaient leur soliloque jusqu'à ce que leurs lèvres fussent gercées, puis rampaient à la recherche d'un peu d'herbe-de-joie afin d'apaiser la douleur. Les pires débauches qu'avait pu connaître Averheim au cours de son histoire étaient éclipsées par celle qui avait cours à présent. Elle provoquait de tels ravages qu'elle paraissait orchestrée par le Seigneur de la Douleur en personne.

Le comte électeur Grosslich s'aventurait rarement hors de sa tour bien-aimée. Sa chambre la plus élevée avait été tapissée de soie et capitonnée avec le cuir le plus magnifique. Son sol était de marbre poli, veiné tel des muscles écorchés vifs, et brillait à la lueur de douze orbes suspendus à des chaînes d'argent. La pièce comptait six fenêtres, chacune placée directement au-dessous d'un des éperons de fer du sommet.

La levée de ses armées était achevée, et celles-ci commençaient à se mobiliser. Grosslich lui-même était effaré par le nombre de ses soldats. Il n'aurait jamais imaginé que la corruption et l'or pussent attirer autant d'êtres

humains.

L'électeur était vêtu de robes rouge sombre rehaussées de fourrure et brodées d'un énorme "G" dans le dos. Une couronne avait été fabriquée à son intention dans les forges aménagées dans le sous-sol de la tour. C'était une sculpture d'acier dotée de protège-joues et de pointes qui convergeaient au-dessus de son front. Elle était l'œuvre de Natassja. Lorsqu'elle la lui avait offerte, il s'en était emparé avec la même convoitise que celle avec laquelle il s'était emparé d'Averheim.

Un grand nombre de soldats-chiens loyaux jusqu'à la mort arpentaient les niveaux souterrains de la tour, ainsi que d'autres créatures dévoyées, fruits de l'imagination terrifiante de Natassja. Bientôt, la sorcière aurait son propre ost qu'elle enverrait aux côtés de celui de Grosslich afin de détruire l'armée impériale en provenance d'Altdorf.

On toqua à la porte. Grosslich se détourna de la fenêtre d'où il observait ses domaines et alla s'asseoir sur son trône, une sculpture d'obsidienne imitant à la perfection un amas de corps torturés, similaire à celui sur lequel Natassja s'était installée afin de duper Verstohlen.

— Entrez ! dit-il d'un ton mélodieux. Il s'étonnait encore des changements dans la modulation de sa voix. L'accent prononcé qui lui avait valu l'adoration et le respect des paysans avait disparu. Désormais, il parlait d'une voix presque aussi raffinée que celle de Natassja. Le Prince du Chaos lui avait également fait don d'autres présents qu'il appréciait beaucoup moins. Toutefois, il devait les accepter, car il était trop tard pour faire marche arrière...

La porte en cristal de roche s'ouvrit et Holymon Eschenbach entra. Lui aussi avait changé. Le blanc de ses yeux avait pris une teinte rosâtre. Sa peau était livide tandis que ses lèvres étaient noires. Il marchait en boitillant, comme Achendorfer, signe des mutations horribles qui déformaient son squelette sous ses robes chamarrées. Son visage ne laissait plus transparaître aucune morgue : Grosslich s'était comporté aussi impitoyablement avec lui qu'envers la ville. De plus, Eschenbach avait assuré la fonction d'intendant depuis le triste destin de Tochfel, et celle-ci s'était avérée épuisante.

— Vous avez demandé à me voir, votre Excellence ? dit-il d'une voix faible, à peine plus qu'un murmure. Là encore, il s'agissait d'une conséquence des changements qui affectaient son corps adipeux.

— En effet, intendant. J'aimerais que vous nous rappeliez les noms des fugitifs que nous poursuivons avec tant d'énergie depuis notre ascension au titre d'électeur.

Eschenbach parut nerveux, comme s'il savait à quoi s'attendre.

— Il s'agit des traîtres Leitdorf et Helborg, et du sycophante Verstohlen.

— Nous vous remercions. Pourriez-vous également nous informer de l'avancement de nos opérations ?

— Vos armées avancent un peu plus loin vers l'est de jour en jour. Un tribunal extraordinaire a été ouvert à Heideck, et Grenzstadt ne devrait pas

tarder à suivre. On peut affirmer que...

Grosslich tendit nonchalamment la main et serra le poing. Eschenbach émit un sifflement rauque et tomba à genoux. Son cou semblait être comprimé par un étau invisible. Les veines de ses tempes étaient gonflées et violacées. Il s'écroula dos à terre, ses mains griffant son cou pour tenter de le libérer de l'étreinte magique.

— Penses-tu réellement que je ne sache pas déjà cela ? susurra Grosslich. Il l'observait avec détachement. Il prenait de moins en moins de plaisir à le torturer. "Tu disposes pourtant de toutes les ressources de cette province, et tes ordres sont simples : trouve-les, et tue-les !"

Grosslich relâcha son étreinte. Eschenbach se mit à genoux en respirant bruyamment.

— Nous avons fouillé de fond en comble toutes les demeures de Leitdorf, hoqueta l'intendant entre deux inspirations. "Des milliers d'hommes parcourent le pays à sa recherche. Que puis-je faire de plus ?"

— Écoute-moi bien, le menaça Grosslich en se penchant vers lui. "Les choses sont sur le point de se compliquer. Les plans de ma maîtresse vont porter leurs fruits, cependant l'Empire est en train de réagir. Une armée sera là d'ici quelques jours. Il faut que cette affaire soit réglée d'ici là."

Eschenbach hocha la tête d'un air misérable.

— Et ce n'est pas tout, continua Grosslich. Elle a envoyé ses propres créatures s'occuper d'Helborg, mais il serait, disons, *préférable* que ce soient mes hommes qui trouvent le Reiksmarshall les premiers. Quant à Leitdorf, je le veux vivant. J'attache beaucoup d'importance à ce dernier point, pourtant, je ne suis pas sûr que tu accomplisses ta tâche avec tout le dévouement que j'attends de toi.

Eschenbach commençait à paniquer. Il avait déjà subi trop de châtiments de la part de Grosslich.

— Je vous assure que si, votre Excellence ! Rien qu'aujourd'hui, j'ai envoyé mille hommes de plus vers l'est afin de capturer Helborg et votre ancien rival ! On m'a fait état de l'attaque de convois au sud-est, dans les terres désolées. S'ils se trouvent là, nous n'allons pas tarder à les acculer !

— Double le nombre de troupes, ordonna Grosslich. Qu'ils ravagent l'arrière-pays si cela s'avère nécessaire. Je me moque de la façon dont ils s'y prendront. Qu'ils me ramènent Helborg !

Eschenbach hocha vivement la tête malgré sa détresse. Se passer d'autant de soldats serait difficile, surtout que Grosslich avait ordonné que la garnison d'Averheim ne fût en aucun cas affaiblie.

— Qu'en est-il de la cérémonie ?

— Elle sera célébrée comme prévu. Quoi qu'elle en dise, nous n'avons plus aucun intérêt à garder le secret plus longtemps.

Grosslich sombra dans une douce rêverie quand il pensa au pouvoir à portée de sa main. Son armée était presque prête à lui offrir le royaume qu'il convoitait.

— Assure-toi que l'approvisionnement en herbe-de-joie ne manque pas, et fais passer le mot aux prêtres. Le masque va tomber. Il est temps de leur montrer ce qu'ils ont accepté en me choisissant pour électeur.



Chapitre Onze

L'aube se levait. Les landes étaient encore baignées de brumes matinales. Des lambeaux nuageux dérivait vers l'ouest, poussés par les vents d'altitude en provenance des montagnes. Ils soufflaient en direction d'Averheim, comme si la ville avait sur eux l'effet d'un vortex. L'air était froid et humide. Chaque inspiration donnait à Eissen l'impression d'avaler une gorgée d'eau glacée.

Il fit une pause. Il avait chevauché toute la nuit afin de regagner la lande des Dracs et d'apporter enfin de bonnes nouvelles au Reiksmarshall. Au moment de son départ, Skarr avait déjà capturé trois convois de ravitaillement et rallié à sa cause cinq villages. Il avait sous ses ordres plus d'une centaine d'hommes, et ce nombre grandissait de jour en jour, en grande partie grâce à l'or et aux armes dérobées. De plus, la population locale n'avait aucune sympathie à l'encontre de Grosslich, ce dernier n'étant pas originaire de la région. Trouver de nouvelles recrues n'était donc pas très difficile.

L'essentiel de chevaliers de la Reiksguard étaient restés avec Skarr pour poursuivre la contre-attaque et semer les graines de la révolte dans les terres à l'est de Heideck. Les autres escortaient les convois que le précepteur avait redirigés vers la lande des Dracs. Eissen était parti en éclaireur pour faire son rapport à Helborg. Il avait parcouru de nombreuses lieues au cours de la nuit, sa jument commençait donc à fatiguer.

C'est pour cette raison qu'il avait décidé de lui accorder un peu de repos, et avait mis pied à terre pour la mener par la bride pendant quelque temps. L'animal avançait d'un pas mesuré en renâclant, au milieu des broussailles et des touffes d'herbe perlées de rosée. Eissen le ménageait, une main tenant la bride et l'autre posée sur le pommeau de son épée. La brume s'accrochait à la végétation telle les haillons d'une sorcière. Quelques arbres solitaires et tordus apparaissaient de temps à autre avant de disparaître aussitôt. Seul le sol sous ses pieds était tangible. Le reste du paysage était aussi fugitif et immatériel que les promesses d'une femme frivole.

— Du calme, ma belle, murmura Eissen à l'oreille de sa monture lorsqu'il sentit ses flancs frémir. Un grand seau d'avoine et un bon brossage, voilà ce dont elle avait besoin. Le château des Dracs n'était plus très loin. Eissen décida qu'il se remettrait en selle dès que le brouillard se serait levé afin d'arriver avant la tombée de la nuit.

La jument s'arrêta brusquement en tirant sur ses rênes, les yeux révoltés par la peur.

— C'est le brouillard qui te rend nerveuse ? dit Eissen pour la rassurer. Il regarda autour de lui mais ne perçut aucun son en dehors du bruissement des herbes. "Il va falloir t'y habituer !"

Il secoua la tête et sourit intérieurement.

— Voilà que je parle à mon cheval ! Il est grand temps que...

Il se tut et un frisson lui parcourut l'échine. Quelque chose rôdait à proximité. Quelque chose que le brouillard cachait. Il frémit de nouveau.

Les nappes de brume stagnaient mollement devant lui, aussi opaques et poisseuses que du lait. Le silence était irréel.

Il dégaina son épée. La lame émit un crissement à glacer le sang en glissant le long du fourreau. Ses muscles et ses sens étaient engourdis après toute une nuit passée à chevaucher.

— Qui va là ? cria-t-il. Sa voix fut avalée par la brume. Aucune réponse.

La jument eut un nouveau mouvement de recul, la gueule écumante. Eissen la tenait fermement par la bride et la força à se calmer. Il leva son arme fébrilement.

En dépit de son entraînement et de son expérience, son poulx s'emballa. Il eut l'impression de se retrouver sur son premier champ de bataille, et commença à transpirer de peur. Il recula au niveau de l'encolure de son cheval, jetant des regards inquiets tout autour de lui.

— *Helborg...*

La voix était étrange, et il ne sut dire si elle appartenait à un homme ou à une femme. Elle était râpeuse, avec des intonations rappelant le sifflement d'un serpent. Eissen fut ébranlé jusqu'au plus profond de son âme. Il serra la poignée de son épée tout en essayant de garder le contrôle de sa monture.

— Montre-toi, démon ! cria-t-il sans parvenir à dissimuler son apeuré.

Trois silhouettes émergèrent de la brume. Trois vieilles femmes voûtées et vêtues de haillons qui clopinaient sur le sol inégal. Même à quelques toises, elles paraissaient toujours nimbées d'un linceul impalpable qui les rendait translucides. Seuls leurs yeux violets brillaient férocement au milieu des ombres qui les entouraient.

Eissen sentit la terreur l'envahir. Sa jument se cabra, lui arrachant les rênes. Il fit volte-face pour tenter de les rattraper. Trop tard. L'animal s'enfuit au galop à travers le brouillard. Il se retrouva seul. Son cœur battait la chamade, toutefois il fit de nouveau face aux trois créatures.

— *Helborg*, soufflèrent-elles une seconde fois à l'unisson, leurs voix empreintes d'une malice infinie.

Eissen saisit son épée à deux mains. Il avait déjà affronté des morts-vivants par le passé. Pourquoi ceux-là lui inspiraient-ils un tel effroi ?

— Je ne suis pas Helborg, répondit-il calmement. “Qui vous envoie ?”

Les créatures ne semblaient pas l’écouter et continuèrent d’avancer lentement. L’une d’entre elles tendit le bras. Eissen vit avec horreur des serres cruelles émerger de ses guenilles. Un second membre s’allongea vers lui, exposant une chair ravagée aussi blanche que de l’ivoire et constellée de rivets. Les têtes des os saillaient sous la peau selon des angles improbables.

— Sigmar me garde ! rugit Eissen en brandissant son épée et en se ruant vers la chose la plus proche.

La créature émit un gazouillement qui ressemblait à un rire déformé et para le coup avec ses serres. Elle était incroyablement rapide. Ses réflexes tenaient plus de l’insecte que de l’humain. Eissen recula et se mit en garde en prévision de la riposte imminente.

— *Helborg* ! sifflèrent les trois choses avec emphase. La lueur violette de leurs yeux s’intensifia et elles se redressèrent. L’une d’entre elles fit un bond en avant, toutes griffes dehors.

Eissen recula et leva son épée pour se défendre. Il vacilla sous la force inattendue du coup.

Une deuxième créature se jeta sur lui en ululant d’extase. Eissen pivota pour lui faire face, mais il ne fut pas assez rapide et hurla lorsqu’une des griffes lui lacéra le dos. Du sang jaillit et éclaboussa le visage de son assaillante. La troisième se fendit avec grâce et le gratifia d’une longue estafilade au niveau du ventre.

Eissen recula davantage afin d’échapper à leurs attaques tout en tentant de les maintenir à distance en faisant décrire des moulinets à son épée. En vain. Elles se glissèrent sous sa garde tout en gazouillant de plaisir.

Il perdit son épée ainsi que ses doigts lorsqu’une griffe tranchante comme un rasoir les sectionna d’un coup sec. Il était désorienté et perçut des hurlements affreux, puis réalisa qu’il s’agissait des siens. Il mit un genou à terre et ses adversaires se ruèrent pour la curée. Cependant, elles lui dénièrent le coup de grâce, et entreprirent à la place de l’écorcher méthodiquement. Lorsque sa masse sanguinolente et énucléée tomba face contre terre, il était déjà perdu dans un monde de souffrance indicible, attendant désespérément une mort qui se refusait à lui.

Le coup fatal fut porté avec regret, et mit un terme aux cris qui sortaient de sa bouche privée de mâchoire inférieure. Une fois de plus, elles admirèrent leur œuvre en silence pendant quelques instants. L’une d’entre elles porta ses serres à son visage et lécha le sang qui les maculait avec sa langue noire et pointue. Ses yeux étincelèrent, comme si elle se souvenait brièvement des sensations qu’un corps mortel et gorgé de sang chaud pouvait ressentir...

Finalement, la lueur dans leurs regards s’éteignit et elles retrouvèrent leur posture voûtée. Les hennissements terrifiés de la jument se faisaient entendre au loin, de plus en plus faiblement.

L'une après l'autre, elles reprirent implacablement le chemin du sud et de leur véritable proie. Nulle émotion ne transparaissait dans leur démarche, en dehors de quelques tressaillements d'excitation. Elles cheminaient depuis longtemps, cependant leur voyage touchait à sa fin. Elles furent avalées par la brume, susurrant l'unique nom qu'elles pouvaient encore prononcer.

— Helborg...

La lande retomba dans le silence après leur départ. Le brouillard décrivait des volutes éphémères autour des tiges. Les douces fragrances de la mort et du jasmin se mêlaient dans l'air froid, là où une mare de sang avait rendu le sol boueux.

Schwarzhelm regarda au loin. La lande s'étendait vers le sud à perte de vue, voilée par quelques lambeaux de brume. Il crut percevoir le cri entêtant d'un oiseau. Celui-ci finit par s'éloigner et par disparaître totalement, jusqu'à ce que la tranquillité du lieu eût repris ses droits.

Le ciel était bas et le soleil timide. Le froid ne le gênait pas mais il s'emmitoufla dans sa cape par habitude. L'Épée de Vengeance l'avait guidé dans la bonne direction, il en était sûr. Helborg se trouvait quelque part, au milieu de cette plaine harassée par les vents. L'arme désirait ardemment retourner auprès de son maître.

Alors que le jour fatidique de leur rencontre se rapprochait, Schwarzhelm sentait que sa volonté vacillait. Ses rêves étaient toujours hantés par le visage du Reiksmarshall.

Pourquoi fais-tu cela, Ludwig ?

Il baissa les yeux. Sa décision était irrévocable. Il devait restituer l'épée. Toute sa vie, Schwarzhelm avait suivi un code d'honneur strict. Il était l'incarnation de la loi, le champion de justice. S'il perdait cela, il n'était plus qu'un simple assassin au service de l'Empereur. Il devait terminer ce qu'il avait commencé s'il voulait garder l'espoir de brandir de nouveau l'étendard impérial sur le champ de bataille. La rédemption d'un homme passait toujours par la preuve de sa dévotion.

Il revenait vers le bosquet où ils s'étaient installés en portant sur l'épaule une brassée de bois sec. La forêt dans laquelle ils s'étaient cachés s'était avérée très giboyeuse, et il se félicita une fois de plus de savoir chasser et poser des collets. S'ils avaient dû s'en remettre aux talents de Verstohlen dans ce domaine, ils auraient été contraints de manger de l'air pur et de boire de belles paroles.

Il trouva l'espion accroupi près du foyer, en train d'essayer d'allumer un feu à partir d'un bois trop humide. Son corps fluet tremblait de froid sous sa cape. Ce citoyen, pourtant si à l'aise au milieu de la populace, semblait aussi fragile qu'un enfant dans ce lieu auquel il n'était pas habitué. Schwarzhelm eut presque envie de sourire en le voyant.

— Alors comme ça, tu as finalement réussi à décoder ces lettres... lui dit-il d'un air narquois en posant son chargement sur le sol et en fouillant ses

poches à la recherche de son briquet.

Verstohlen abandonna sa tâche et s'assit d'un air penaud.

— Oui. Leur lecture a été très instructive.

Schwarzhelm balaya du pied les branches que Verstohlen avait ramassées et se mit en devoir de préparer un feu à partir de celles qu'il avait ramenées.

— C'est-à-dire... ?

Verstohlen sortit plusieurs feuilles de la poche intérieure de sa veste. Elles étaient griffonnées au charbon. Il n'avait pas chômé lors des rares haltes que Ludwig lui avait accordées.

— Ce sont essentiellement des réponses aux messages de Lassus, expliqua Verstohlen. “Je ne sais pas qui les a écrites. La dernière lettre est de la main de Lassus lui-même. Elle n'est pas terminée, peut-être parce que vous l'avez interrompu au moment où il était en train de l'écrire.”

Schwarzhelm regardait son feu prendre petit à petit, et poussa quelques brindilles sur les flammes naissantes. Il essayait de ne pas se laisser perturber par le souvenir de Lassus, afin de suivre les explications de Verstohlen.

— Cependant, Lassus n'est pas l'instigateur de cette conspiration, continua l'espion. “C'est une femme qui est responsable de tout cela. Il n'y a aucun nom, mais je mettrais ma main à couper qu'il s'agit de Natassja.”

— Comme tu l'as toujours soutenu...

— Qu'elle m'ait laissé sciemment assister à sa corruption ou que je l'ai découverte contre son gré n'y changeant rien. Ces lettres prouvent qu'elle a pris contact pour la première fois avec Lassus il y a environ trois ans, peu après la mort de Marius Leitdorf. À cette époque, elle n'était pas encore mariée à Rufus – leur union n'a été prononcée que dix-huit mois plus tard – mais visiblement, elle et Lassus avaient déjà beaucoup de choses à se dire...

Le feu s'était mis à crépiter. Schwarzhelm commença à dépecer le gibier.

— Lassus s'était vu refuser une promotion, raconta Verstohlen. “Il s'en était senti profondément blessé, d'autant plus qu'il se savait vieillissant. Il vous l'a caché, mais sa retraite forcée dans un quartier d'Altdorf qu'il détestait l'avait rendu amer.”

Schwarzhelm se souvint des mots de son ancien maître lorsqu'il l'avait revu pour la première fois à Altdorf. *Il existe d'autres façons de réussir sa vie. J'espère que lorsque tu auras mon âge, tu t'en rendras compte. Mon combat est terminé. J'ai reçu le privilège de me retirer du champ de bataille pour vivre mes derniers jours dans la paix.* À ce moment-là, Ludwig avait perçu cela comme des mots empreints de sagesse, alors que c'était un tissu de mensonges.

— Les pouvoirs de Natassja sont grands, et la volonté de Lassus était affaiblie. De plus, c'est une femme très belle. Je ne sais pas exactement comment elle l'a corrompu, le fait est qu'elle y est parvenue, et a fait de Lassus son jouet. Elle s'est alors servie de l'influence et de l'argent de votre mentor pour soutenir Grosslich. Les lettres stipulent clairement que Lassus est responsable du dépouillement des défenses de la forteresse du Feu Noir. De

l'or et des armes ont servi à attiser la convoitise des orques. Tout a été orchestré avec une précision métronomique. Au moment où vous avez été désigné pour vous charger de la succession, le col du Feu Noir était déjà attaqué.

— Les peaux-vertes avaient des armes impériales.

— J'imagine qu'ils en ont fait bon usage. Mais je ne vois pas ce qu'ils ont pu faire de l'or.

Schwarzhelm arracha grand morceau de peau au lièvre. Il se rappelait le combat sur les plaines de l'Averland, et pensa amèrement à Grunwald.

— Quelle récompense Lassus escomptait-il ?

— Il comptait rejoindre Natassja et Grosslich à Averheim. Les puissances de la ruine offrent souvent à leurs disciples une espérance de vie plus grande, parfois de plusieurs siècles. Vous avez agi sagement, Monseigneur. Si vous ne l'aviez pas tué, le Palais Impérial ne serait toujours pas au courant de sa trahison, et il aurait réussi à s'enfuir sans qu'on puisse l'attraper.

Schwarzhelm grommela quelque chose. Il n'aimait pas ces tentatives de réconfort maladroites.

— Et après ?

— Je ne sais pas exactement ce qu'ils comptaient faire après le couronnement de Grosslich, cependant, il est certain qu'ils se doutaient que les preuves de leur véritable allégeance ne pourraient pas rester secrètes bien longtemps. Je pense qu'ils voulaient gagner du temps pour accomplir quelque chose à Averheim. En poussant tout le monde à croire que le véritable traître était Rufus et que la corruption qui minait Averheim avait été vaincue après sa fuite, ils ont fait d'une pierre deux coups.

Schwarzhelm écoutait attentivement. Les dires de Verstohlen corroboraient ce qu'il savait déjà, toutefois, il découvrait également l'ampleur de son échec. Natassja et Grosslich s'étaient servis de lui pour pervertir la province. Il était rongé par le remords.

— Ainsi donc, Rufus Leitdorf est innocent.

— En effet. Il a été dupé, tout comme moi. Lorsque j'ai été témoin des errements de sa femme, j'ai tout de suite pensé qu'il était au courant. Natassja et Grosslich ont parfaitement joué leur rôle.

— Tu peux le dire !

Schwarzhelm avait fini de dépecer les lièvres et les embrocha sans cérémonie. Le feu crépitait ardemment et réchauffait peu à peu les deux hommes.

— Rien d'autre ? demanda Schwarzhelm.

— Rien que j'aie pu déchiffrer, en tout cas. Il y a d'autres liens avec les Leitdorf que je n'ai pas réussis à saisir, et je ne sais pas pourquoi Averheim revêt une telle importance aux yeux de Natassja. Il va falloir y retourner si on veut éclaircir ce point.

— On y retournera... murmura Schwarzhelm. "Dès que nous aurons retrouvé Kurt."

Verstohlen hésita.

— Êtes-vous certain de vouloir lui rendre vous-même son épée ? Vous n'y êtes pas obligé. De plus, il est peut-être mort ou...

— Il est bien vivant, et plus très loin d'ici, le coupa Schwarzhelm tout en faisant rôtir les lièvres. "N'essaie pas de m'en dissuader. Pour une fois, j'en sais plus que toi à ce sujet. Il y avait ces rêves induits par cette sorcière. Elle ne s'attendait pas à la venue d'Helborg. Il est le grain de sable dans leur machine aux rouages délicats. C'est à cause de cela que Grosslich a tenté de le tuer et que je dois absolument le retrouver. Kurt Helborg et l'Épée de Vengeance sont des adversaires qu'ils ne peuvent ignorer."

Verstohlen hésita de nouveau.

— Helborg n'est pas homme à pardonner facilement, articula-t-il en pesant chacun de ses mots.

Schwarzhelm se contenta de hocher la tête sans quitter les lièvres des yeux.

— Je sais, dit-il finalement d'une voix sombre. "Je le connais mieux que quiconque."

La viande continuait de dorer lentement sous la caresse des flammes.

— Nous y sommes presque, Pieter, reprit-il. "Il est proche. L'épée va bientôt retrouver son maître."

Leitdorf inspira profondément avant d'apparaître sur le balcon. Il entendait la rumeur impatiente de la foule.

— Combien sont-ils ? demanda-t-il à Helmut Gram, le chevalier de la Reiksguard qui lui avait été assigné en tant que garde du corps.

— Environ cinq cents, répondit impassiblement le vétéran. "C'est toujours mieux que rien."

Leitdorf déglutit. Il avait toujours été terrifié à l'idée de s'adresser à une foule en armes. Il n'avait pas l'âme d'un soldat, et redoutait de devoir les regarder dans les yeux. Il avait toujours caché cette réticence sous un masque d'arrogance, sans pour autant parvenir à tromper les vrais guerriers. Il frémit en repensant à sa piètre performance à Averheim face à Schwarzhelm.

— Dois-je prendre l'épée ?

Gram leva un sourcil étonné.

— Évidemment ! La Wolfsklinge est une arme sacrée !

Rufus ne comprenait pas cet engouement des soldats pour les épées. Ces vulgaires bouts de ferraille semblaient pourtant capables d'inspirer à eux seuls les faits d'armes les plus prodigieux. L'arme de son père n'était pas aussi prestigieuse que les crocs runiques ou que l'Épée de Justice, bien que son passé fût glorieux. Ses runes semblaient guider sa pointe vers le cœur de ses victimes et décuplaient la férocité de son porteur. Il ne s'était jamais senti à l'aise en la dégainant, et lorsqu'elle pendait à sa ceinture, elle le gênait dans ses moindres mouvements.

— Évidemment... répéta-t-il en approchant des portes du balcon. Les troupes enrôlées grâce aux efforts de la Reiksguard s'agglutinaient dans la

cour du château de la lande des Dracs. D'autres hommes – des centaines, d'après ce qu'on lui avait dit – étaient en routes afin d'être armés et entraînés pour se battre sous ses ordres. Nul doute que Grosslich avait eu vent de tout ce remue-ménage. La seule solution était de prendre l'initiative.

— Ils vous attendent, Monseigneur.

Leitdorf déglutit une seconde fois puis ouvrit à la volée la porte à doubles battants.

Le noyau de sa future armée leva vers lui des yeux circonspects. La plupart de ces hommes étaient bien équipés grâce à son armurerie et aux caravanes envoyées par Skarr. Il voyait çà et là des soldats portant la livrée d'azur et de gueules de la maisonnée des Leitdorf, ou celle d'or et de sable de l'Averland. Ils allaient devenir les sergents des compagnies à venir, les chefs des paysans et des fermiers tout juste enrôlés. Certains avaient l'air motivés et compétents. Quant aux autres...

— Hommes de l'Averland ! cria Leitdorf. Sa voix était fluette et se perdait dans la brise. Il s'efforça à baisser d'une octave. "Vous savez tous pourquoi vous êtes ici. Grosslich le traître s'est emparé de cette province et compte la livrer au grand ennemi. Vous êtes les premiers d'une vaste armée qui se fraiera un chemin vers le nord, et qui, sur sa route, emmènera avec elle tous les hommes de bonne volonté et désireux de libérer leur pays du joug qui l'accable. Moi, Rufus Leitdorf, fils d'électeur et maître légitime de l'Averland, je serai là pour vous guider !"

Il y eut des applaudissements sporadiques, quelques hourras, puis de nouveau cette rumeur de foule plongée dans l'expectative. L'estomac de Rufus se noua quand il réalisa qu'il n'arriverait pas à les convaincre. Tout le monde connaissait sa réputation. Il essaya de se souvenir de son discours. Les mots lui échappaient.

— N'ayez crainte ! continua-t-il. "Demain, nous ne serons plus cinq cents, mais cinq mille ! Beaucoup d'autres rejoindront notre bannière. Lorsque nous arriverons à Averheim, les collines trembleront sous nos pas."

Les murmures approbateurs se raréfiaient.

— J'ai déjà affronté Grosslich ! s'écria-t-il dans le vain espoir d'éveiller l'enthousiasme de son auditoire. "Ce n'est qu'un paysan, un roturier mal dégrossi, alors que moi, je suis un fils de la noblesse, j'ai donc la bénédiction de Sigmar ! Marchez à mes côtés, et que l'Averland revienne de nouveau à ceux qui le méritent !"

Il venait de mettre les pieds dans le plat. L'essentiel de ces gens était justement des roturiers, y compris ceux destinés à servir en tant qu'officiers. La popularité de Grosslich provenait précisément de ses racines plébéiennes. Leitdorf réalisa son erreur au moment où il terminait sa phrase et se mit à bredouiller. Un silence de plomb était tombé sur la foule.

Il entendit le pas de bottes derrière lui. Il se retourna et vit Helborg – bien qu'il ne le reconnût pas tout de suite – qui s'avancait sur le balcon.

Le Reiksmarshall portait son armure de plates, que ses chevaliers avaient

restaурée et lustrée avec amour. Elle étincelait comme de l'ithilmar. Une cape aux longs drapés pendait de ses larges épaulières. Son front était ceint de son imposant casque ailé, et sa visière était relevée, afin que tous pussent voir ses traits burinés. Sa moustache peignée et cirée, qui avait toujours fait la jalousie des hommes et suscité l'admiration des femmes, avait retrouvé toute sa fierté. Son teint maladif avait disparu, et il fixait la foule avec ses yeux bleus ; deux saphirs enchâssés dans un visage en lame de couteau. Rufus se sentit soudain frêle et mou à côté de cette force de la nature.

Helborg posa fermement et bruyamment ses deux gantelets sur la rambarde. La rumeur était revenue. Tous l'avaient reconnu, bien qu'ils n'eussent jamais pensé contempler cette légende vivante de leurs propres yeux. La foule se pressa doucement sous le balcon, avide de s'approcher du plus célèbre général de l'Empire.

— Hommes de l'Empire ! rugit Helborg. Sa voix tonna au-dessus de la cour et des murs du château de la lande des Dracs. Le cafouillage de Rufus fut instantanément oublié. La voix du Reiksmarshall était comme le grondement d'une montagne, et inspirait obéissance et respect en égales mesures. Lorsqu'il parla, son auditoire se tut instinctivement. "Vous avez entendu le discours de votre électeur ! Il est l'héritier légitime du royaume de Siggurd, et le digne porteur de son croc runique. Averheim est entre les mains d'un traître qui a vendu son âme au grand ennemi et qui compte vouer cette province à la damnation."

Sa voix s'adoucit, mais pas son regard. Ses yeux d'aigle scrutaient la foule avec une telle intensité que chaque homme sentit son âme mise à nue.

— Peut-être certains d'entre vous ont-ils soutenu Grosslich, pensant qu'un homme issu du peuple effacerait les erreurs du passé et rétablirait la justice...

Son gantelet métallique frappa si vigoureusement la rambarde en pierre que des éclats s'en détachèrent.

— Il vous a menti ! gronda-t-il d'un ton menaçant. "Ce ver est un traître de la pire espèce, un chien galeux, le rejeton d'une catin et d'un bouc noir ! Il n'est rien face à des hommes comme vous, car il a renié la loi et son devoir envers Sigmar. En vérité, je vous le dis : tant que le plus humble des serfs marchera dans la lumière, il sera toujours un élu comparé à une telle vermine !"

Il fronça les sourcils et se redressa de toute sa hauteur. Le soleil étincela sur son heaume et sa cape battit au vent.

— Peut-être avez-vous rejoint cette armée pour l'or, pour la gloire ou au nom d'une allégeance poussiéreuse. Si tel est le cas, retournez chez vous vivre le reste de votre vie dans la crainte et la honte, car même si l'or et la gloire vous attendent, aujourd'hui, c'est pour l'honneur que vous êtes rassemblés ici ! On vous a volé votre pays, votre héritage a été souillé et votre futur a été offert en pâture aux dieux sombres. N'en avez-vous pas honte, hommes de l'Averland ? Où est passée votre colère ?

La foule s'agitait. Les paroles d'Helborg ne la laissaient pas indifférente.

— *Voilà* pourquoi nous allons nous battre ! rugit-il en dégainant son épée et en la brandissant. “Pour reprendre nos droits ! Pour relever la tête et résister à l’envahisseur, au traître, à l’hérétique ! Vous pouvez compter sur moi pour vous commander, hommes de Siggurd, tout comme j’ai commandé des armées qui ont fait trembler le monde, et dont les lames ont fait couler le sang d’innombrables ennemis de l’Empereur. Moi, le Reiksmarshall de la Reiksguard, la Marteau du Chaos, le Kriegsmeister, la Main de la Vengeance !”

Sa voix gagnait en ferveur. Les hommes se mirent à l’acclamer le poing levé. Ils l’auraient suivi jusque dans le Royaume du Chaos s’il le leur avait demandé. Leitdorf était fasciné par la façon dont Helborg les manipulait. Il comprit soudain d’où provenait la dévotion qu’il inspirait aux hommes.

— Retournez dans vos villages ! ordonna le Reiksmarshall en les désignant tour à tour avec la pointe de son épée. “Amenez-moi vos frères, et j’en ferai des héros. Nul n’osera s’opposer à nous ! Nous ne nous reposerons pas tant que nous n’aurons pas débarrassé Averheim de sa corruption. La malice de nos ennemis a semé les graines de la guerre ; ils vont récolter les fruits de leur trahison ! Marchez à mes côtés, hommes de l’Averland, et je vous délivrerai de votre honte ! Pour l’Empire ! Pour votre électeur ! Pour le sang sacré de Sigmar !”

La foule en adoration l’acclama comme un seul homme. Ces gens simples étaient prêts à donner leur vie pour cette cause. Une armée venait de naître.

Alors que les soldats s’écriaient *Pour l’Empire !*, Helborg tourna un regard impérieux vers Leitdorf.

— Comment faites-vous ? demanda Rufus, éberlué.

— Il vous suffit d’écouter et d’apprendre, répondit Helborg. D’apprendre rapidement...

Il rentra à l’intérieur d’un pas moins assuré que lorsqu’il était apparu sur le balcon. Il n’était pas encore totalement remis de ses blessures.

— Je ne vais plus attendre, déclara-t-il en passant à côté de Rufus. “L’heure de mener ces hommes est arrivée. La guerre nous appelle, Herr Leitdorf !”

Le bourgmestre de Grenzstadt n’était pas un imbécile. Contrairement à Heideck, la proximité des montagnes du Bord du Monde forgeait des hommes rudes et austères. Klaus Meuningen était ainsi mince et acéré, et son port martial n’avait pas souffert du poids des ans. Dans sa jeunesse, il avait été le commandant d’un régiment de Bergsjaegers, et suivait les préceptes d’une discipline militaire stricte. Lorsque Schwarzhelm était passé par la ville avant de se diriger vers le col du Feu Noir, il lui avait fourni autant d’hommes que possible. L’annonce qu’aucun d’entre eux ne réintégrerait sa garnison fut une nouvelle qu’il accueillit avec une mauvaise humeur non dissimulée.

— Et comment suis-je supposé assurer la défense de Grenzstadt ? tempêta-t-il en reposant sa pinte de bière devant lui.

Il était assis derrière son bureau. Bloch se tenait assis face à lui. Son allure

était piteuse : il avait perdu du poids, et sa silhouette robuste était voûtée par la fatigue. Kraus, son aide de camp, se tenait légèrement en retrait, engoncé dans son armure de plates et son air renfrogné.

Bloch haussa les épaules.

— Pourquoi auriez-vous besoin d'une garnison ? Il avait l'air impatient, comme si d'autres affaires l'appelaient ailleurs. "Le col est bien gardé. Nous avons fait ce qu'il fallait."

Meuningen soupira. Les problèmes s'accumulaient. Il n'avait vraiment pas besoin de ça...

— Les choses ont changé depuis votre départ vers le col du Feu Noir, expliqua-t-il. "Le comte Heinz-Mark Grosslich a été désigné en tant que nouvel électeur de l'Averland."

— Vous avez dû l'apprendre avec soulagement, répondit Bloch. "Schwarzhelm a rendu son verdict. C'est pour cela qu'il était venu."

Meuningen ne semblait pas s'en enthousiasmer.

— Schwarzhelm ? Il a quitté la province. Nous nous retrouvons seuls une fois de plus, ignorés par le reste de l'Empire.

Bloch avait beau avoir une apparence de soudrille, il n'était pas idiot.

— Vous ne me dites pas tout, Herr Meuningen...

— C'est exact.

Meuningen saisit le parchemin posé sur son bureau, le déroula et le relut pour la quatrième fois.

— Ce message est arrivé ce matin de l'Averburg. Il est signé par Grosslich lui-même. En vous révélant son contenu, je vais désobéir au premier ordre de mon nouveau seigneur. Vous comprendrez alors pourquoi je m'inquiète de voir dégarnies les forces qui protègent ma ville.

— Je vous écoute...

— L'électeur est au fait de votre campagne dans le col du Feu Noir et s'attend à votre retour. Il m'a ordonné de vous retenir à Grenzstadt le temps qu'il envoie une armée, officiellement pour vous escorter jusqu'à Averheim. Cependant, je ne suis pas censé vous avoir divulgué cette information. À vous de décider ce que vous allez faire.

Bloch ne s'étonna pas, comme si cette nouvelle confirmait quelque suspicion de sa part.

— Me retenir, hein ? dit-il en souriant d'un air narquois. "Il veut nous récompenser d'avoir accompli notre devoir, j'imagine... Quoi qu'il en soit, je ne suis pas subordonné à ce Grosslich. Tant que je ne recevrai pas d'ordres de Schwarzhelm, j'irai où je voudrai, quand je le voudrai. Nous n'avons pas versé notre sang pour être traités de la sorte."

Ses dernières paroles vibraient de colère. Meuningen partageait son sentiment. Lui aussi avait perdu des hommes au cours de sa carrière.

— Je vous comprends, commandant. Si ce n'était pas le cas, pensez-vous que je vous aurais révélé la teneur de cette lettre ?

Il but une longue gorgée de bière. Sa main tremblait un peu. Il se faisait trop

vieux pour prendre de tels risques.

— J'ai servi l'Averland pendant plus de quarante ans, continua-t-il en s'essuyant la bouche. "Au cours de ces dernières années, j'ai appris l'art de la politique après celui de la guerre. Tôt ou tard, Grosslich voudra me remplacer par un homme à sa botte. Un de ses bataillons ne va pas tarder à arriver, et je doute qu'il ait pour ordre de se soumettre à mon commandement."

Il regarda Bloch dans les yeux.

— Grenzstadt vous est redevable, c'est pourquoi je vous donne ce conseil : je suis certain que Grosslich n'a aucune sympathie pour vous, pas plus qu'il n'apprécie de savoir qu'une armée sur laquelle il n'exerce aucun contrôle se promène dans sa province. Vous devez partir immédiatement. Allez retrouver Schwarzhelm. Il n'y a de place que pour un seul vainqueur en Averland."

Bloch se cala dans sa chaise et réfléchit. Il n'avait pas l'air déstabilisé, même s'il semblait désappointé par la nouvelle du départ de Schwarzhelm.

— Que comptez-vous faire après notre départ ? demanda-t-il en se frottant le menton. "Grosslich n'hésitera pas à vous soumettre par la force si vous résistez."

Meuningen sourit sans joie.

— Je ferai de mon mieux. Ai-je un autre choix ?

Bloch se tourna vers Kraus.

— Quand pouvons-nous être prêts à partir ?

— Demain matin s'il le faut. N'espérez pas traîner les hommes hors des tavernes avant cela. Ils n'ont pas vu une femme ou une pinte de bière depuis des lustres.

Bloch ne s'en amusa pas.

— Moi non plus... répondit-il, mi-figue, mi-raisin.

— Où pensez-vous aller ? s'enquit Meuningen.

Bloch soupira et passa une main calleuse dans la brousse de ses cheveux.

— J'ai dit à la troupe qu'on allait rentrer à Averheim. On va continuer vers l'ouest, probablement jusqu'à Heideck. On est assez peu nombreux pour ne pas se faire remarquer, et ça me permettra de me faire une meilleure idée de la situation. De toute façon, il est hors de question que je passe à travers champs comme un vulgaire fugitif. J'ai deux cents vétérans à mes côtés. Si Grosslich me titille, j'ai de quoi lui répondre...

Meuningen hocha la tête.

— Je vois. Dans ce cas, que la grâce de Sigmar soit avec vous. Vous en aurez bien besoin.

— Vous aussi, mon ami, répondit Bloch avec sincérité. "Espérons qu'il ne sera avare de ses faveurs avec aucun d'entre nous."

Les villageois s'étaient rassemblés sur la petite place du marché, un air suspicieux chevillé sur leurs visages obtus. Urblinken était tout aussi misérable que les autres hameaux des collines, car il se trouvait à l'écart des routes commerciales qui longeaient la vallée de l'Aver, et ses champs

cultivaient des terres ingrates. En fait, l'endroit ressemblait plus à certaines bourgades du nord de l'Empire affligées par la pauvreté, les maladies, la superstition et la consanguinité.

“Des recrues idéales,” pensa Skarr en les observant. Il se trouvait au centre d'une petite place entourée de masures vétustes. Le clayonnage et le torchis disparaissaient sous une épaisse couche de crasse et de suie. Des poulets fouillaient les détrit­us d'une démarche saccadée, et des enfants sales jouaient au milieu des flaques d'eau croupie. Un mur en mauvais état courait autour du village. Le seul accès était une grille en fer complètement rouillée.

Les vingt-sept chevaliers de la Reiksguard ressemblaient à des hérauts divins au milieu de la foule pouilleuse qui s'était rassemblée pour les écouter. Leurs armures brillaient dans le soleil de l'après-midi et leur étendard à la croix de fer flottait fièrement. Si les villageois n'avaient aucune idée de qui étaient réellement ces guerriers, ils étaient indubitablement impressionnés par leur allure martiale. Si Skarr leur avait annoncé qu'ils avaient été envoyés par l'Empereur en personne, ces culs-terreux l'auraient cru sans poser de questions.

— Combien d'hommes pouvez-vous rassembler ? demanda-t-il pour la seconde fois au chef du village, un butor dont la mâchoire proéminente était noircie par une barbe de trois jours, et dont le regard était perdu dans le vague.

— Combien qu'vous payez ? répondit l'homme derechef en exhalant une haleine fétide. Il était obnubilé par l'or.

— Ne vous souciez pas de cela pour l'instant, dit froidement Skarr. “N'avez-vous donc aucun honneur ? On vous a volé vos terres, et nous vous offrons l'occasion de les récupérer.”

L'homme ne sembla pas comprendre.

— Toutes les recrues seront payées, concéda Skarr en soupirant. “Elles seront également nourries, et si elles se battent bien, le seigneur Helborg saura les récompenser.”

Un murmure d'excitation parcourut la foule à la mention du Reiksmarshall.

— Helborg ! soufflèrent plusieurs personnes.

Skarr en avait toujours été admiratif : même dans les recoins les plus isolés de l'Empire, ce nom inspirait crainte et respect.

— On dit qu'il peut faire tomber la foudre ! s'exclama le forgeron, un homme simiesque et bas du front, au crâne rasé et à la barbe broussailleuse. Il avait l'air aussi sauvage qu'un orque, mais à l'évocation d'Helborg, son expression était devenue celle d'un enfant émerveillé.

— C'est vrai qu'il mesure plus de douze pieds ?

— Et qu'il peut soulever une colline ?

Skarr leur jeta un regard dédaigneux. Il se sentait rabaissé par le simple fait de s'adresser à eux.

— C'est exact, dit-il. Et il peut faire bien plus encore ! Si vous marchez à ses côtés, vous vivrez une aventure que vous pourrez raconter aux enfants de vos enfants !

Une étincelle d'excitation s'alluma dans le regard des plus jeunes. Ils étaient prêts à saisir la première opportunité d'échapper à la dure vie de labeur qui les attendait s'ils restaient dans leur village. Ils avaient encore des rêves, l'espoir de rencontrer le grand amour, l'envie de découvrir le monde et de s'enrichir.

Même leur chef stupide sembla manifester quelque intérêt.

— On a cinquante hommes en âge de porter une arme. Vous en trouverez d'aut' plus au nord, en r'montant la vallée.

Skarr hocha la tête d'un air satisfait. Enfin de nouveaux renforts pour leur armée naissante. L'influence de Grosslich ne s'était pas encore étendue aussi loin vers l'est. Ces hommes se rallieraient à Helborg.

— Rassemblez-en autant que vous pourrez, ordonna-t-il. Chaque homme devra venir chaussé de ses propres bottes, et être prêt à partir dès que j'en donnerai le signal. Nous fournirons les armes.

Une pointe de menace naquit dans sa voix.

— Tu es sous mes ordres dorénavant, l'ancien, dit-il en regardant son gros interlocuteur droit dans les yeux. “Ne me déçois pas. Je reviendrai dans deux jours. Si je ne trouve pas les hommes que tu m'as promis, la colère d'Helborg s'abattra sur toi.”

L'homme recula d'un air craintif, et un murmure apeuré parcourut l'assemblée.

— Vous en faites pas ! le rassura l'homme en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour chercher l'approbation de ses camarades. “On sera prêts !”

Skarr fit volte-face et fit signe à ses hommes de compter la plèbe. Si seulement la moitié des villages visités fournissaient ce qu'ils avaient promis, le Reiksmarshall pouvait déjà compter sur plus de mille soldats. Tous les hommes de la région semblaient prêts à prendre les armes dès qu'on leur parlait d'or.

Adro Vorster – l'aide de Skarr en l'absence d'Eissen – s'avança vers lui.

— Des nouvelles de la lande des Dracs, lui annonça-t-il en lui tendant un rouleau de parchemin. “Le Reiksmarshall est remis de ses blessures. Nous devons nous rendre au sud de Heideck afin de poursuivre la levée. Nous n'avons plus beaucoup de temps avant que l'armée se mette en route.”

— Ce n'est pas trop tôt ! grommela Skarr en essuyant le bas de sa cape tout crotté. “Ces gens me révulsent.”

Vorster sourit joyeusement.

— Ce sont certes des bouseux, Monseigneur, mais maintenant, ce sont nos bouseux à nous !

— Sigmar soit loué ! répondit Skarr ironiquement.



Chapitre Douze

La nuit était tombée sur Averheim. Des feux brûlaient dans les luminaires des rues où résonnait le son lancinant des mélopées. Des lambeaux de nuages s'accrochaient au pinacle de la tour de fer. Ils prenaient des teintes étranges sous l'effet des énergies magiques qui remontaient le long de ses flancs et s'accumulaient dans ses six éperons immenses.

La citadelle était achevée. Elle luisait comme un scarabée maléfique. Le cœur de la ville semblait littéralement transpercé par cette flèche de métal noir. Elle dominait toute la vallée, la vaste cour circulaire aménagée à ses pieds la rendant d'autant plus visible et impressionnante.

Dorénavant, plus personne ne pouvait douter de sa nature maléfique. Des langues de flammes violettes jaillissaient des failles dans le sol par intermittence. D'imposantes machines souterraines, fabriquées par des ouvriers corrompus et frappées de runes de destruction, étaient actionnées par une légion d'esclaves enchaînés. Elles tournaient dans un grondement sourd en produisant une fumée âcre et huileuse. Celle-ci s'échappait par des cheminées remontant jusqu'à la surface, et polluait l'air à des centaines de toises à la ronde. Les vibrations cadencées ébranlaient les maisons d'Averheim, provoquant des fissures dans des murs millénaires et réduisant en piles de gravats les riches demeures bourgeoises.

Les sous-sols de la tour vomissaient sans cesse des cohortes de soldats-chiens. Ils avançaient en grognant et en grondant comme des bêtes, leur humanité définitivement perdue derrière leur masque de métal martelé et riveté à leur crâne, et maculé du sang encore chaud de leurs victimes. Les lames cristallines de leurs hallebardes, taillées au cœur des fondations de la tour par des forgerons déments, brillaient d'une lueur intérieure malsaine. Ces soldats de l'apocalypse se déversaient dans les rues par milliers pour surveiller étroitement la population à laquelle ils appartenaient jadis.

Cette dernière était complètement asservie à l'herbe-de-joie qui brûlait nuit

et jour dans les braseros installés aux quatre coins de la ville. Les six minarets qui cernaient la cité en étaient des versions gigantesques. Leurs énormes citernes remplies d'une substance hallucinogène étaient alimentées régulièrement, si bien que des colonnes de fumée narcotique envahissaient le moindre recoin des maisons, des casernes et des tavernes. Tandis que les guerriers mutants se rendaient à leurs postes, les habitants perdus dans leurs visions oniriques les acclamaient comme des sauveurs. Nul ne dormait plus depuis des jours. Les habitations s'étaient vidées de leurs occupants, ces derniers s'étant entassés sur les places et dans les rues. Averheim tout entière se vautrait dans la folie.

Les deux amants savouraient ce spectacle depuis le sommet de la tour.

Natassja apparaissait dans toute sa splendeur. Le vent, avivé par les énergies noires qui se massaient sous Averheim, tourbillonnait autour d'elle en faisant claquer le drapé de sa robe et en soulevant sa crinière de cheveux. Son corps luisait d'un bleu surréel ; des tatouages aussi noirs que son âme dessinaient des arabesques sur sa peau d'une douceur angélique. Les deux opales de ses yeux étincelaient, et sa bouche entrouverte haletait d'extase. Elle leva la tête vers la tempête qui s'accumulait au-dessus de la tour, et vit que les cieux l'observaient.

— Nous y sommes presque... murmura-t-elle.

Grosslich portait une nouvelle armure couleur sang, forgée à partir d'un métal surnaturel dans les forges de Natassja. Elle brillait comme la carapace d'un insecte. Ses plaques étaient si bien ajustées qu'elles protégeaient tout son corps. Il avait remplacé son épée par un sceptre en os gravé et orné d'un crâne, instrument par lequel il pouvait canaliser sa magie impie. En récompense des souffrances infligées à l'Empire, le Prince du Chaos avait fait de lui un puissant sorcier. Son visage brûlait d'impatience, bien qu'il fût également anxieux à l'idée de ce qui allait se produire.

— Les minarets s'allument, dit-il.

En effet, de grands brasiers jaillirent les uns après les autres des six tours qui coiffaient les murailles. Ils étaient chacun d'une couleur différente, toujours éclatante. Leurs flammes convergèrent au-dessus des toits ; la ville se retrouva soudain illuminée comme si elle se trouvait sous la lumière d'un jour versicolore. Les ombres se nuancèrent de vert, de rouge ou de bleu. Averheim sembla prendre vie dans une débauche de teintes fantasmagoriques. Seule la tour de fer conserva sa noirceur primale. Elle attendait son heure.

De nouveaux soldats mutants, certains d'entre eux marqués dans leur chair par les mêmes rivets de bronze que les courtisanes de Natassja, se rassemblèrent au pied des portes de l'édifice avant de suivre les colonnes de soldats-chiens qui les précédaient. La cohorte d'horreurs qui émergeait des entrailles de la tour semblait interminable. Les habitants d'Averheim l'ovationnaient. Seule une grande excitation pouvait désormais aiguillonner les sens engourdis des guerriers. La démence était si fermement enracinée qu'elle imprégnait même les murs.

Sous la surface, le Météore attendait. Son esprit s'était éveillé. Reclus dans la chambre secrète, Achendorfer récitait inlassablement ses psaumes malgré le sang qui coulait de sa gorge ravagée et qui gouttait de son menton. Le météore était d'un noir impénétrable. Il devenait de plus en plus sombre sous l'effet des cantiques, au point de prendre une teinte fuligineuse étrangère à ce monde. Achendorfer pouvait voir le lustre de la pierre disparaître peu à peu pour être remplacé par un abîme semblable à un conglomerat d'entropie primordiale.

Natassja pouvait le sentir depuis le sommet de la tour. Elle soupira de plaisir en remuant doucement ses doigts gracieux. Les énergies de l'éther qui remontaient la tour se propagèrent dans son corps, accélérant sa transformation. Ses plans méticuleux allaient bientôt porter leurs fruits.

— Elle arrive... souffla-t-elle.

Les nuages s'écartèrent, révélant le visage hideux de Morrslieb. La lune du Chaos était pleine, jaunâtre comme le croc d'une bête, et suintait la corruption. Lorsqu'elle apparut dans toute son horreur, sa lueur maléfique inonda les rues d'Averheim, ajoutant sa virulence à celle des feux qui brûlaient féroceement en haut des tours.

Natassja inspira profondément pour laisser l'essence corrompue de Morrslieb prendre possession de son corps. Ses tatouages ondulèrent comme des serpents et adoptèrent de nouvelles formes.

Les chants dans la cité montèrent crescendo. La fumée des minarets s'éleva en vrilles dans le ciel nocturne, prenant l'apparence de griffes immenses tentant de saisir ce disque luisant.

— Dis-le ! la pressa Grosslich, les mains crispées sur son sceptre. Il était à la fois surexcité et terrifié.

Natassja ne l'entendit pas. Elle était perdue dans son propre rêve. Le météore avait repris les chants en chœur. Au-dessus d'elle, la lune de malepierre attendait, et entre ces deux inépuisables réserves de pouvoir se trouvait la tour. Elle ressentait les vagues d'énergie faire frissonner le métal, comme les vibrations sonores d'une cloche de bronze. La terre gémissait de douleur, bien que Natassja fût la seule à pouvoir entendre sa plainte. La barrière qui la séparait de l'essence brute du Chaos s'affaiblissait.

Puis l'instant fatidique arriva, l'aboutissement de son œuvre. Après tant d'années d'efforts, elle allait enfin parachever sa vision. Son échec avec Marius n'avait plus aucune importance, l'erreur de Lassus ne comptait plus, car les créatures sur le point de répondre à son appel surpasseraient tous ses serviteurs mortels.

Elle étendit les bras et des éclairs multicolores jaillirent de ses paumes. La tour se mit à trembler sous l'effet des énergies immenses qui s'y condensaient.

— Maintenant ! hurla-t-elle.

Averheim disparut sous un raz-de-marée de lumière.

Verstohlen s'éveilla en sueur au beau milieu de la nuit, le corps enchevêtré

dans sa cape. Le vent soufflait violemment sur la lande et faisait ployer les hautes herbes. Une tempête s'annonçait, mais ce n'était pas cela qui l'avait réveillé.

Schwarzhelm était déjà debout, les bras croisés, et regardait vers le nord-ouest, là où les nuages s'accumulaient. Morrslieb s'était levée, comme lors de la bataille sur la Vormeisterplatz. Les cieux s'agitaient.

— J'ai rêvé de... se plaignit Verstohlen, puis ses mots se perdirent dans un murmure. Son cauchemar lui revenait en mémoire : des démons bondissaient sur les toits des maisons, des gens hurlaient, la chair des hommes était mise à vif, des soldats à tête de chiens écumaient les rues. Surplombant cette débauche de folie, une tour de métal noir observait le carnage et projetait son ombre sur les terres.

— Tu ne rêvais pas.

Verstohlen se leva et frissonna. Loin à l'ouest, des flammes brûlaient au-dessus de l'horizon. On eût dit qu'une immense traînée de sang maculait le ciel.

— Sainte Verena ! souffla Verstohlen en faisant le signe de la balance sur sa poitrine. "Qu'est-ce que c'est ?"

— C'est Averheim, Pieter, répondit Schwarzhelm sombrement. "C'est la conséquence de nos actes."

— C'est impossible ! Averheim est à plus de cent...

Il ne termina pas sa phrase, car il comprit que Schwarzhelm avait raison. La cité était en flammes.

Les deux hommes restèrent ainsi, silencieux et immobiles, incapables de détourner le regard de cette colonne de feu à l'horizon. Tous les espoirs de Verstohlen s'évanouirent.

La cité était damnée. Nul dans cette province ne pouvait plus vaincre un tel déchaînement de sorcellerie. Le fait qu'Helborg récupérât l'Épée de Vengeance ne faisait aucune différence.

Aucun mortel n'était en mesure de se dresser face à l'horreur qui venait d'envahir le monde.

Le sorcier hurla et tomba au sol en se tordant de douleur. Sa robe de soie bleue se déchira sous ses convulsions. Du sang se mit à couler de ses oreilles, et il se griffa frénétiquement le visage.

— Que se passe-t-il ? s'écria Volkmar en se levant précipitamment. Il avait ressenti lui aussi un léger malaise, mais il était évident que le magister Alonysius von Hettram, sorcier céleste et Maître des Augures, l'éprouvait beaucoup plus violemment.

— *Elle arrive !* hurlait-il sans cesser de se griffer le visage. *Elle arrive !*

Efraïm Roll s'avança et le souleva du sol avant de le secouer comme une poupée de chiffons. Les autres membres du conseil de Volkmar présents sous la tente reculèrent, horrifiés. Hettram était toujours en proie à des tremblements incontrôlables et fut pris de vomissements.

— Elle... arrive... ! hoquetait-t-il.

— Assez ! tonna Volkmar en se dirigeant vers l'entrée de la tente. Il écarta vivement le carré de toile et se retrouva à l'air libre.

Les lumières des foyers brillaient dans la nuit. Les hommes étaient endormis, enroulés dans leurs capes, pendant que les sentinelles veillaient sur la sécurité du camp. Loin au sud, la tempête qui se préparait depuis plusieurs jours venait d'éclater.

— Par le sang de Sigmar ! souffla Roll, qui l'avait suivi hors de la tente.

Un immense panache de flammes défigurait l'horizon. Le nuage qu'il produisait ressemblait à une plaie à vif ouverte dans le ciel.

— Qu'est ce que...

— C'est Averheim, le coupa Volkmar. Son cœur s'était glacé. Il eut l'impression d'être revenu dans le Pays des Trolls. Dans le pays du Chaos.

— Vous en êtes sûr ?

— J'en suis persuadé.

L'orbe maladif de Morrslieb luisait au-dessus des flammes qui la léchaient. L'incendie était très éloigné, néanmoins, même à une telle distance, l'influence de la magie noire était évidente. Quelque chose d'horrible venait de se produire, quelque chose qui s'opposait radicalement aux lois naturelles de ce monde.

Dans la tente, le sorcier céleste continuait de baragouiner des choses insensées. Des hommes étaient tirés de leur sommeil les uns après les autres, sentant confusément qu'un événement terrible venait d'advenir. Des cris s'élevèrent lorsqu'ils aperçurent les flammes au loin.

La résolution de Volkmar défaillit. Comment des hallebardes et des arquebuses pourraient vaincre un tel pouvoir ? Comment Schwarzhelm avait-il pu laisser la corruption se répandre ainsi ?

— Théogoniste ? l'appela Roll d'une voix ferme. "Quels sont vos ordres ?"

Volkmar ne répondit pas, parce qu'il ne savait pas quoi dire. L'agitation se répandit dans le camp comme une traînée de poudre. Les commandants sortaient de leur tente, bouche bée. Il vit Maljdir, Gruppen. Tous se tournaient vers lui, ne sachant que faire.

Il serra le Bâton de Commandement. Cela ne le rassura pas. Face à l'abomination qui les attendait, ses armes ressemblaient à de vulgaires colifichets. Le désespoir menaçait de s'emparer de lui, comme lorsqu'il s'était retrouvé face à Archaon. Le grand ennemi était trop fort.

— Théogoniste ? répéta Roll.

Volkmar détourna le regard du brasier, et eut l'impression qu'on ôtait une partie du poids qui pesait sur son âme. La vision de ces flammes sapait la résolution des hommes. Il vit ses paumes à la peau mises à vif par le manche de pierre volcanique du Bâton de Commandement, et se souvint des dernières paroles de Karl Franz. *Crois-tu pouvoir réussir là où mes deux meilleurs généraux ont échoué ?*

— Oui, Monseigneur, dit-il à voix haute.

Roll fut interloqué.

— Monseigneur ?

Volkmar fit volte-face.

— Allumez de grands feux pour éclairer la nuit et rassurer la troupe. Faites venir un apothicaire pour soigner le sorcier, et occupez-vous de lui d'ici là. Nous ne pouvons pas nous permettre de le perdre ; nous allons avoir besoin de lui.

Il se tourna alors vers le reste de ses hommes, une expression résolue chevillée à son visage sombre.

— À quoi vous attendiez-vous ? leur cria-t-il d'une voix coléreuse mais pêtée de conviction. "Qu'ils nous accueillent à bras ouverts ? Vous savez désormais à quoi vous attendre. Cependant, n'ayez crainte. Notre foi va être mise à l'épreuve, mais nous triompherons."

Il porta de nouveau le regard vers le pilier de flammes. Cette fois, il ne faiblit pas.

— Faites votre introspection. Chassez toute pensée impure. La tempête approche. Nous ne pouvons échouer, sinon c'est le reste de l'Empire qui subira le sort d'Averheim...

Des boules de feu rouge montaient dans le ciel en zigzagant autour du gigantesque pilier de pouvoir que formait la tour de fer. Des hurlements déchirèrent l'air et le tissu même de la réalité, jusqu'à exposer la matière brute du Chaos.

Des panneaux métalliques furent arrachés à la tour. L'intérieur de l'édifice rougeoyait tel des braises. Des choses rampèrent hors de ces nouvelles ouvertures.

Aux yeux de Natassja, ces êtres étaient d'une beauté transcendante, diaphane, à l'allure si noble qu'elle donnait un aperçu des merveilles qui attendaient de l'autre côté du voile. Elles se mirent à planer dans les vents de magie comme des anges, se sustentant des énergies exubérantes qui saturaient l'air.

Aux yeux des mortels, elles ressemblaient à des femmes à la peau mauve et aux mains griffues, vêtues de simples lanières de cuir attachées par des boucles métalliques. Elles étaient sculpturales, mais leurs bouches révélaient des dents pointues et cruelles, et leurs jambes se terminaient par des sabots fourchus. Elles irradiaient la mort et la luxure, une subtile fusion de douleur et de plaisir indicibles. Ces créatures étaient véritablement des fragments de la perversion et de la volonté divine du Prince du Chaos.

Elles plongèrent comme des harpies et atterrirent sur les toits des maisons en faisant voler les tuiles en mille éclats, s'abreuvant des langues de flammes qui rugissaient autour d'elles, gagnant en taille et devenant de moins en moins immatérielles tandis que l'énergie du Chaos emplissait leurs veines.

Le ciel avait totalement disparu. L'air avait pris une teinte rougeâtre, et des tornades de vents surnaturels balayaient les rues. La tour était au cœur de cet

ouragan ; elle l'orchestrait, et modelait la puissance incommensurable du météore.

Natassja riait à gorge déployée au milieu de cette fournaise qui consumait ses vêtements et ses cheveux.

— Vois la puissance du météore ! hurla-t-elle. En réponse, un grondement tonitruant s'éleva du pied de la tour.

Grosslich reculait, terrifié. Le torrent de magie l'enserrait, puis partait en lambeaux au contact de son armure. Des démonettes l'entourèrent, et se mirent à danser autour de lui en riant.

— Laissez-moi tranquille ! leur ordonna-t-il en brandissant son sceptre. Leurs moqueries redoublèrent, toutefois aucune d'elles n'osa s'en prendre à lui. Au lieu de cela, elles prenaient des poses suggestives, se trémoussaient pendant que d'autres virevoltaient autour de la tour, telles des oiseaux fous. Leurs cris montaient crescendo avant de descendre dans les octaves et de devenir aussi graves que les murmures des abysses.

— Qu'est-ce qui se passe, Natassja ? lui cria-il, les yeux écarquillés de terreur et de colère.

La nouvelle reine d'Averheim lui jeta un regard méprisant.

— Ce sont les alliés que nous attendions ! Quelle armée de mortels pourrait oser s'en prendre à nous désormais ? Le météore alimente un portail, qui pourra rester ouvert pendant des siècles si tel est mon plaisir ! Voici l'essence du Chaos, Heinz-Mark, le monde des rêves ! D'autres démons vont arriver, et tant que ce feu brûlera, ils pourront parcourir ces terres à loisir. Nous avons atteint notre but, mon amour ! Nous avons ouvert au cœur de l'Empire un seuil vers le Royaume d'Éternité !

Grosslich ne décolérait pas. Son armure le protégeait et ses pouvoirs s'étaient accrus considérablement. Même Natassja aurait eu du mal à le vaincre en duel.

— Ce n'est pas ce que je voulais ! s'écria-t-il pour couvrir le rugissement des flammes. “Je voulais régner sur un royaume mortel, pas sur des terres ravagées par la magie !”

Natassja fronça les sourcils. Ses pouvoirs étaient décuplés par les énergies du météore. Jusqu'à présent, Grosslich lui avait été utile, mais il jouait là un jeu dangereux...

— Le royaume mortel que tu convoites est à portée de ta main, mon amour, répondit-elle calmement. “Seuls les démons ne peuvent s'aventurer au-delà de ces flammes. Mes autres créations te serviront à t'emparer de ce que tu convoites au-delà de ces murailles.”

— Tu as incendié ma ville !

— Regarde autour de toi, imbécile ! L'aveuglement de Grosslich la navrait au plus haut point. “Vois-tu des bâtiments en feu ? Des hommes au corps ravagé ? Il ne s'agit pas d'un brasier ordinaire. Ces flammes ne brûlent pas la chair, seulement les âmes.”

Grosslich hésita avant de s'approcher du bord de la tour et de regarder par-

dessus la balustrade. Natassja vint à ses côtés et se pencha sans crainte au-dessus du rebord de pierre. Elle savait qu'elle était devenue insensible aux blessures physiques, et qu'une chute ne lui ferait pas le moindre mal.

— Regarde-les, mon amour, lui susurra-t-elle. Toute trace de colère avait disparu de sa voix. Elle ne pouvait rester courroucée bien longtemps, pas après ce qu'elle venait d'accomplir. “Vois comme ils nous sont reconnaissants pour ce que nous leur avons offert.”

Les soldats-chiens continuaient de progresser imperturbablement dans les rues d'Averheim afin d'aller se poster sur les murs. Les habitants, quant à eux, avaient été transmutés par le pouvoir du météore. Leurs yeux n'étaient plus que deux puits de lumière qui brillaient comme des étoiles au milieu de la fumée des minarets. Leurs infirmités et leurs disgrâces avaient disparu. Ils se tenaient droits et fiers, tels des guerriers divins. L'immense armée de Grosslich venait de s'agrandir de plusieurs milliers de soldats vigoureux dont la volonté était liée à celle du météore.

— Tu comprends, maintenant ? lui murmura-t-elle à l'oreille en lui caressant la joue. “Les démons seront les gardiens de ma tour, mais ton royaume s'étendra sur des centaines de lieues au nord, au sud, jusqu'où tu voudras. Il n'y a qu'ici que le domaine des rêves peut subsister.”

Grosslich était impressionné. Les habitants – dorénavant des esclaves liés au météore – avaient commencé à se rassembler au pied de la tour. Des groupes de soldats-chiens les y attendaient pour leur fournir des armes. Même l'Élu des Dieux aurait été envieux d'une telle armée. Les effets de l'herbe-de-joie avaient permis au météore d'induire de telles transformations.

— Je pensais que nous gouvernerions l'Averland ensemble, main dans la main, balbutia-t-il. “Je croyais que c'était également ce que tu voulais.”

— C'est le cas, mon amour, dit-elle en le forçant délicatement à la regarder dans les yeux. L'ombre d'un instant, il oublia tout : les flammes, les hurlements, les ricanements des démons, l'odeur âcre de la fumée... “Voici notre œuvre, reprit-elle en l'attirant vers elle. Tu n'es pas heureux ?”

— Je le suis, ma reine, répondit Grosslich. Tout son mécontentement s'était évanoui quand il avait plongé ses yeux dans les siens. Il éprouvait toujours des difficultés à lui résister, même après tout ce qu'il avait appris. “C'est simplement que... j'imaginais les choses différemment.”

— Ne t'en fais pas. Nous allons encore accomplir de grands exploits. Nos noms vont entrer dans les légendes. Pas dans celles de ce monde condamné, mais dans les chroniques des dieux eux-mêmes. Ils seront gravés sur des tablettes en marbre, et conservés dans des halls dont tu ne soupçonnes pas la magnificence. Tu viens de faire un pas vers une nouvelle existence, Heinz-Mark. Ne renonce pas maintenant, car tu ne peux plus faire marche arrière.

Il acquiesça faiblement. Il ne l'écoutait plus. Sa volonté était si facile à faire plier. Schwarzhelm et Marius étaient d'une autre trempe. Pour la première fois, elle perçut le doute qui envahissait l'esprit de son amant. Le ressentait-il déjà auparavant ? Peut-être aurait-elle dû être plus attentive.

— Écoute-moi bien, l'avertit-elle une nouvelle fois. "Il s'agit de notre futur, du futur de l'humanité. Je te le répète au cas où tu ne m'aurais pas entendue : tu ne peux plus faire marche arrière."

Kurt Helborg tournait et se retournait dans son lit. Par le passé, son sommeil était profond et paisible. Depuis les combats sur la Vormeisterplatz, ce n'était plus le cas. Ses songes étaient peuplés de visages grimaçants ; celui de Rufus Leitdorf, gras et livide, qui se gaussait de lui. Il y avait aussi Skarr, qui le blâmait d'avoir perdu le croc runique. Et puis il y avait Schwarzhelm, le visage déformé par la folie, qui brandissait l'Épée de Justice et le défiait de venir l'affronter une nouvelle fois. Il était raillé et traîné dans la boue alors que cela ne lui était jamais arrivé au cours de sa vie.

Il s'éveilla avec la vision du Champion de l'Empereur à l'esprit. Ses draps étaient trempés et sa blessure s'était remise à saigner. La douleur sourde ne quittait pas son épaule. Bien qu'il pût l'ignorer aussi facilement qu'il avait ignoré d'innombrables blessures avant elle, l'image de son bourreau continuait de venir le tourmenter dans ses rêves.

Il resta allongé, le temps de se calmer. La chambre était plongée dans l'obscurité ; l'air était frais. Les volets étaient fermés, cependant il devina que l'aube ne se lèverait pas avant des heures. L'épée que Rufus lui avait offerte était posée au pied de son immense lit à baldaquins. C'était une arme équilibrée et d'excellente facture, fabriquée par un maître forgeron de Nuln. Cependant, elle était très loin d'égaler la Klingerach.

Il se leva, alla jusqu'à la fenêtre et ouvrit les volets pour laisser la lueur de la lune pénétrer dans la chambre. Mannslieb était presque invisible à l'est, mais Morrslieb avait envahi le ciel. Helborg fit instinctivement le signe de la comète sur sa poitrine. Il ne craignait pas la lune du Chaos. Très loin au nord-ouest, il décela une tache rougeâtre au-dessus de l'horizon. Sans doute un incendie qui ravageait les plaines.

Il marcha avec difficulté jusqu'au lit et s'assit lourdement. Le fait d'être isolé et privé d'état-major était une expérience qu'il n'avait plus connue depuis au moins vingt ans. Même lorsqu'il combattait dans le nord, il recevait régulièrement des nouvelles en provenance d'Altdorf. Aujourd'hui, la situation était différente. Il était persuadé que Schwarzhelm le pourchassait encore. Si tel était le cas, cela signifiait que le Champion de l'Empereur avait été corrompu au-delà de toute rédemption.

Leitdorf lui avait parlé de la souillure d'Averheim, décrite dans le journal de Marius. Il en avait d'ailleurs eu un avant-goût sur la Vormeisterplatz. Nul doute que ceux qui étaient parvenus à détourner Schwarzhelm de la lumière disposaient de pouvoirs prodigieux. Le Colosse avait toujours été une tête de mule. Il était taciturne, inflexible et orgueilleux, mais avant ces événements, il n'avait jamais fait preuve du plus petit manquement envers son devoir.

Il saisit machinalement le fourreau au pied du lit et dégaina l'épée, puis examina la lame à la lueur de la lune maudite. Il allait devoir faire avec. Les

circonstances rendaient sa situation précaire : Leitdorf était un incapable, les soldats sous ses ordres étaient des paysans qui s'enfuiraient au premier signe de grabuge, et les intentions ou les plans de Grosslich lui étaient inconnus.

D'un autre côté, pas une seule fois il n'avait reculé devant une épreuve. Être Reiksmarshall de l'Empire octroyait certains privilèges, tels que la loyauté des plus grands hommes et les faveurs des femmes, toutefois ce n'était pas cela qui le motivait. Il poursuivait un idéal avec une foi imperturbable. Cependant, il n'était jamais passé aussi près de la mort qu'à Averheim, et cette expérience l'avait perturbé. Peut-être avait-il été trop sûr de lui par le passé, et avait-il inconsciemment orchestré la défense de l'Empire au profit de ses propres ambitions. Peut-être Schwarzhelm avait-il de bonnes raisons de lui reprocher ses succès. En dépit des heures passées à blâmer son rival pour tout ce qui s'était passé à Averheim, Helborg se demanda s'il n'avait pas une part de responsabilité dans cette histoire...

Rien ne serait plus comme avant. Quelle que fût l'issue de cette guerre, les événements des semaines passées le marqueraient pour le restant de ses jours.

Il était sur le point de ranger son arme lorsqu'un grattement attira son attention. Il écouta attentivement. Le bruit venait de l'extérieur. Sa chambre se trouvait au premier étage, à plus de vingt pieds du sol. Celle de Leitdorf était à l'autre bout du couloir, et les autres pièces étaient vides.

Le grattement recommença. Helborg posa le fourreau sur le lit et se leva, l'épée à la main. Son cœur accéléra. Il ne portait que sa chemise de nuit ; son armure se trouvait dans une pièce au rez-de-chaussée. Normalement, des chevaliers patrouillaient autour du manoir. Il n'avait jamais entendu un tel raclement. Il était émis par un animal qu'il ne parvenait pas à identifier.

Il s'approcha doucement de la fenêtre en tendant l'oreille, mais ne perçut rien en dehors du grincement du plancher et de la plainte du vent. Il s'immobilisa et attendit.

Les battements de son cœur s'espacèrent. Il avait sans doute rêvé.

La fenêtre se brisa en mille éclats dans un fracas de tous les diables. Une main griffue apparut sur le rebord, suivie d'une forme svelte et agile.

Helborg sauta en avant et abattit son épée. La lame rebondit sur cette serre de métal et le contrecoup fit vibrer douloureusement son bras blessé. Cependant, lorsqu'il se ressaisit, il vit que la main n'était plus agrippée au rebord. La chose à laquelle elle appartenait avait sans doute chuté dans la cour.

Toutefois, il n'y avait pas qu'une seule créature. Une deuxième sauta à travers la fenêtre et atterrit au sol, recroquevillée comme une araignée, prête à bondir de nouveau.

— *Helborg !* siffla-t-elle d'une voix exultante.

Helborg resta paralysé d'horreur. Cette monstruosité exsudait une odeur capiteuse et sucrée. Elle puait le Chaos. Son corps était celui d'une jeune femme, couverte de cicatrices et nue en dehors de quelques haillons. Sa chair était livide bien que crasseuse. Du sang avait séché sur ses dents effilées et des

lambeaux de peau racornie étaient accrochés à ses griffes. Des flammes violettes se mirent à danser dans ses yeux, alors qu'ils n'étaient que deux disques de métal ternes une seconde auparavant.

Elle sauta sur lui. Helborg leva son épée pour se défendre. La force et la rapidité de cette créature étaient incroyables. Elle frappait en visant les yeux et les mains, et suivait le moindre mouvement de sa victime.

Helborg maniait son épée avec dextérité pour parer les assauts de cette chose. Bien qu'il fût le meilleur escrimeur de l'Empire, sa lame n'était pas un croc runique. À chaque coup, les serres entaillaient son fil dans une pluie d'étincelles.

Deux autres créatures se frayèrent un chemin dans la chambre. Leurs yeux brillaient également d'une lueur violette. Elles se lancèrent immédiatement à l'attaque en levant leurs griffes, comme des mantes religieuses.

Il recula vers la porte, accélérant les parades et les ripostes. Elles étaient insensibles à son arme. Chaque fois qu'il traversait leur garde, l'épée ricochait sur un os ou une plaque métallique. Ces choses ressemblaient à des automates mortels créés par un chirurgien dément.

L'une d'entre elles se baissa soudainement et tenta de le frapper à la jambe. Il lui décocha un coup de pied au visage avant de bondir en arrière pour se mettre hors de portée des deux autres. Il sentit du sang couler le long de son tibia. Par Sigmar, cette chose avait réussi à le mordre !

La première se jeta griffes en avant pour tenter de l'empaler contre la porte. Son visage était figé dans une grimace de douleur extatique. Helborg esquiva l'attaque et bloqua un coup de la deuxième créature avec le plat de son épée. La troisième s'était déjà remise sur pied et repartait à l'assaut. Elles ne lui laissaient aucun répit.

Il parvint à ouvrir la porte et à battre en retraite dans le couloir. L'endroit était plongé dans la pénombre. Les yeux de ses ennemies luisaient et bougeaient tels des lucioles. Elles continuèrent à le repousser pas à pas, sans cesse à l'affût d'une ouverture. Ce n'était qu'une question de temps : Helborg ne pouvait pas les blesser et elles étaient infatigables. Au moment où il évitait la griffe d'une des courtisanes, il sentit celle d'une autre entailler sa chair.

Il recula de plus belle pour échapper à leur étreinte mortelle. Il ne tiendrait plus très longtemps. L'odeur du sang qui coulait abondamment de son estafilade les excitait ; elles se préparaient pour la curée et marquèrent une courte pause.

— *Helborg !* feulèrent-elles d'une même voix. Celui-ci leva son épée et se mit en garde. Il serrait les dents. Il haletait. Le coup fatal était proche.

— Pour Sigmar !

Une silhouette brandissant une épée surgit derrière Helborg et se rua sans hésiter sur les courtisanes.

L'arme s'abattit droit sur la tête de la première alors qu'elle était sur le point d'attaquer. Un éclair de lumière jaillit et illumina brièvement la scène.

C'était Leitdorf. Leitdorf ! Il était nu comme un ver, et s'était jeté

maladroïtement sur les trois horreurs en beuglant tout autant de fureur que d'effroi. Helborg bondit à sa suite, conscient que cet imbécile allait se faire tailler en pièces.

Pourtant, les créatures reculèrent face à son assaut, face aux moulinsets maladroits qu'il faisait décrire à la Wolfsklunge. Les flammes dans leurs yeux vacillèrent, et leurs serres se recroquevillèrent dans leurs mains. Rufus les poursuivit en portant des coups malhabiles, néanmoins, elles continuaient de céder du terrain en piaillant confusément.

Elles avaient *peur* de lui.

Il n'y avait pas une seconde à perdre. En un battement de cœur, Helborg fut à ses côtés et vint ajouter ses talents d'escrimeurs à la rage aveugle de Leitdorf. Les créatures étaient réduites à l'impuissance, et se contentaient de cacher leur visage sous leurs mains griffues et de reculer piteusement pour échapper à la morsure de la Wolfsklunge.

— Suivez-moi ! ordonna Helborg en frappant de taille et d'estoc une des courtisanes. Celle-ci avait perdu toute sa vivacité et trébucha. Leitdorf abattit son arme. La lame ouvrit en deux l'abdomen de la créature. Des morceaux de fer frappés de runes sinistres et des rouages ésotériques se déversèrent de l'échancrure ouverte dans la peau parcheminée, et se répandirent au sol dans un tintement insolite ; un nuage de fumée aux relents de jasmin s'en échappa avant de se dissiper dans l'air.

Les deux autres courtisanes piaulèrent et firent volte-face dans l'intention de fuir. Leitdorf et Helborg les harcelèrent jusque dans la chambre. La lumière que produisaient les coups répétés de la Wolfsklunge les désorientait.

Poussée par le désespoir, l'une d'entre elles se retourna pour riposter. Sa mâchoire distendue béait dans un cri de haine et de terreur, et elle donna un coup de griffe, comme un félin pris au piège. Helborg réagit dans l'instant et la frappa au poignet. Comme auparavant, l'arme rebondit sur la créature sans la blesser, mais l'impact fit perdre l'équilibre à la courtisane.

— Maintenant ! rugit Helborg. Leitdorf obéit sur-le-champ et lui asséna de toutes ses forces un coup sur la tête. La Wolfsklunge lui fendit le crâne.

Il n'en restait qu'une. Elle se blottit dans un coin, le visage déformé par l'effroi. Ses yeux violets fixaient Leitdorf. Elle avait totalement oublié Helborg.

Ce dernier jeta un coup d'œil à Rufus. Il était blanc de peur. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front et il était pantelant, comme s'il venait de s'éveiller au milieu d'un cauchemar.

— Finissons-en ! grogna Helborg en s'avancant pour donner à Leitdorf l'occasion de frapper. Il entama quelques passes contre la créature afin d'attirer son attention, puis tenta une estocade vers le ventre.

La chose para le coup sans difficulté, les yeux toujours rivés sur Leitdorf. Néanmoins, la diversion fut suffisante. Rufus abattit la Wolfsklunge, encore et encore.

La dernière courtisane se disloqua comme un vulgaire pantin sous les coups

répétés de Leitdorf. Son abdomen en charpie laissa choir le contenu improbable de ses entrailles. Helborg recula pour éviter de recevoir un coup tant Rufus était déchaîné ; il tailladait frénétiquement, tant et si bien que sa victime ne fut bientôt plus qu'un tas de lambeaux de peau et de morceaux de métal, et que le plancher fût sur le point de céder sous ses attaques enragées.

— Leitdorf ! cria Helborg.

Rufus continuait de s'acharner, en sueur, sourd à tout avertissement.

— *Leitdorf !* hurla Helborg en l'attrapant par l'épaule pour le forcer à se retourner. Les yeux de Rufus étaient écarquillés par la terreur et il leva son épée. L'ombre d'un instant, Helborg crut qu'il allait s'en prendre à lui.

— C'est moi, Rufus ! dit-il en le regardant dans les yeux, sans lui lâcher l'épaule.

Leitdorf s'immobilisa. Il tremblait de tous ses membres. Sa bedaine était trempée par la sueur. Il lâcha la Wolfsklunge, qui tomba au sol dans un tintement lugubre.

— Je... j'ai... bredouilla-t-il. Il était choqué et pâle comme un linge, à deux doigts de s'évanouir.

— Allez vous habiller, dit Helborg en souriant. Le vacarme avait déclenché un véritable branle-bas de combat au rez-de-chaussée. "Les gardes vont arriver. Revenez me voir une fois que vous serez présentable. Il faut qu'on parle."



Chapitre Treize

Rufus était assis au bureau de son père. Sa main tremblait encore lorsqu'il porta le verre de vin à ses lèvres. Les gardes s'affairaient à débarrasser le couloir et la chambre des dépouilles des courtisanes.

L'aube s'était levée et une lumière timide recouvrait peu à peu la lande. Les nuages continuaient à s'accumuler et voilaient une bonne partie du soleil. Le ciel était sombre et morne.

Rufus reposa son verre. Le journal de son père était ouvert sous ses yeux. Il l'avait lu de bout en bout, et était repassé plusieurs fois sur certains passages jusqu'à en saisir l'exacte signification. Toutefois, les dernières pages, écrites au cours des ultimes semaines de la vie de Marius, étaient inintelligibles, sans compter d'autres passages qui restaient incompréhensibles pour Rufus malgré ses efforts. Il regardait actuellement un feuillet au milieu duquel le comte électeur fou avait écrit une série de lettres abscones :

...bedarruzibarr'zagarratumnan'akz'akz'berau...

D'autres passages étaient similaires. Parfois, c'était une page entière qui était griffonnée de la sorte. Rufus ruminait à l'idée qu'un esprit aussi brillant que celui de son père eût pu sombrer d'une telle façon. Il ne lui ressemblait pas, mais craignait parfois que sa tare se révélât héréditaire, même si a priori, cela n'était pas le cas. Aurait-il agi autrement s'il avait su ce qui tourmentait son père ? Au fond de lui, Rufus savait qu'il serait égoïstement resté vautré dans ses privilèges et ses excès de l'époque.

On frappa à la porte.

— Entrez !

Helborg apparut. Signaler son irruption n'était pas dans ses habitudes. Au cours des derniers jours, il avait plutôt tendance à débouler quand bon lui semblait. Il s'approcha du bureau et s'adossa au mur. Il ne semblait pas préoccupé par les événements des heures précédentes. Sans doute avait-il déjà connu bien pire.

— Vous vous sentez mieux ? demanda-t-il.

— Oui, je vous remercie. Le vin l'avait aidé à se calmer. Il nota que la blessure d'Helborg avait reçu des bandages propres, et que le Reiksmarshall avait l'air bien plus impressionnant en uniforme qu'en simple chemise de nuit. Peu d'hommes avaient dû voir le grand maître de la Reiksguard combattre dans un tel accoutrement. "Lui au moins, il portait quelque chose..." pensa honteusement Rufus.

— Vous avez découvert quelque chose d'intéressant ?

Leitdorf regarda le cahier posé devant lui.

— J'ai l'impression de sonder l'âme d'un mort...

Il repoussa sa chaise du bureau et la tourna pour faire face au Reiksmarshall.

— Vous savez ce qui me déroute le plus ? C'est d'avoir vécu en couple avec elle à Altdorf pendant plus d'un an. Elle pouvait profiter de toutes mes possessions, de mon or et de mes serviteurs. Pourquoi n'a-t-elle pas essayé de me corrompre ? Pourquoi avoir choisi Grosslich ?

Helborg haussa les épaules.

— Êtes-vous sûr qu'elle n'a jamais essayé ? La toile que tisse le grand ennemi est souvent...

— Invisible, je sais. Et pourtant, j'en suis certain. Elle a essayé en vain de pervertir mon père. Je ne comprends pas comment elle a pu échouer. Elle a le pouvoir de visiter un homme dans ses rêves ! Il suffit de voir ce qu'elle a fait à Schwarzhelm. Mon père lui a résisté pendant des années, alors que le Champion de l'Empereur a failli en quelques semaines.

Un sentiment de fierté l'envahit à cette pensée.

— Certains hommes sont incorruptibles, expliqua Helborg.

— Bien sûr, mais il ne s'agit pas uniquement de cela. Vous avez vu comme moi ces... créatures. Elles ne font que confirmer les suspicions que je ressens depuis que j'ai lu ce journal.

Helborg ne comprit pas ce qu'il voulait dire et ne répondit rien.

— Vous savez tout comme moi que les lignées des électeurs remontent à la nuit des temps, reprit Leitdorf. Les familles régnantes se sont succédées en Averland au cours des derniers siècles, parmi lesquelles les Leitdorf. Ma famille défend ce royaume depuis l'époque de Siggurd. Notre sang est lié à Averheim. C'est de notre appartenance à cette cité que provient notre droit sur le croc runique, chose que nous avons toujours fait valoir lorsque d'autres étaient au pouvoir. Nous avons un droit d'ânesse.

Alors qu'il parlait, Rufus sentait confusément que ses mots paraissaient pompeux et grandiloquents, néanmoins il continua.

— Mon père pensait qu'Averheim recèle une présence cachée sous son sol. Il en rêvait sans arrêt, et la décrit tour à tour comme une source de pouvoir, de terreur ou de savoir. C'est pour cela qu'il haïssait cette ville, bien qu'il en fût le gardien. Des légendes racontent que la cité est maudite, qu'elle est condamnée à être gouvernée par des fous. Mon père pensait avoir découvert

les origines de ce mythe. Averheim a toujours été un endroit mystérieux, où des forces inconnues œuvrent dans l'ombre.

Désormais, Helborg l'écoutait attentivement.

— Et puis il y a eu cette femme, Natassja. Elle a confirmé les craintes de mon père en venant lui rendre visite dans son sommeil. Toutefois, elle n'a pas réussi à le rallier au grand ennemi. Pourquoi ? Parce qu'il était trop fort pour elle. À la fin, elle a jeté le gant et l'a laissé rencontrer son destin face à Mâchoire de Fer. Elle a alors reporté ses ambitions sur une autre famille que celle des Leitdorf.

Tout en parlant, Rufus soutenait le regard d'Helborg. Il était plus déterminé qu'il ne l'avait jamais été de toute sa vie.

— C'est dans notre sang, Reiksmarshall ! conclut-il. "Nous sommes incorruptibles. Mes nourrices et mes tuteurs me le répétaient sans cesse. Jusqu'à présent, je n'avais jamais compris ce qu'ils voulaient dire. Tous les Leitdorf ont des défauts, bien sûr, mais il est une chose qui ne peut nous corrompre : les promesses du grand ennemi. Ce n'est pas simplement une question de volonté, c'est dans notre sang."

Helborg semblait sceptique.

— Vous pensez que cela explique les événements de ces dernières heures ? Leitdorf sourit.

— Vous connaissez mes talents de bretteur, Monseigneur. Pourtant, j'ai vaincu ces abominations. Je les ai dominées, comme j'aurais dominé Natassja si elle m'avait tenté. Elle a dû s'en rendre compte, et a donc cherché un autre champion pour accomplir ses desseins.

Helborg n'était toujours pas convaincu. Rufus ne lui en voulut pas. Après tout, il était le premier à trouver cette thèse ridicule. Malgré tout, lui, le gros Rufus, l'héritier incapable, était parvenu à pourfendre ces créatures alors qu'elles étaient sur le point d'assassiner le plus grand héros de l'Empire. Il était certain que le comportement de Natassja envers sa famille n'était pas dû au simple hasard.

— J'ai déjà eu vent de telles histoires, finit par dire le Reiksmarshall sans toutefois paraître convaincu. "Notamment à propos d'armes, comme peut-être la Wolfsklinge, qui ont le pouvoir de réduire à néant la résolution des créatures maléfiques. Il est possible qu'un de vos ancêtres ait un jour accompli un acte d'un tel courage que sa bravoure ait imprégné son arme. En ce qui concerne le reste, je n'en sais rien."

Leitdorf sourit d'un air résigné. Il n'espérait pas persuader qui que ce fût. C'était une affaire entre lui, son père et Natassja.

— Vous avez sans doute raison, Monseigneur, conclut-il. Mais n'oubliez pas qu'Averheim est le siège d'un pouvoir terrible, auquel ma famille a résisté pendant des générations, quitte à sombrer dans la folie. Ne serait-il pas envisageable que notre sang ait développé une résilience héréditaire à la souillure du Chaos ? Si tel est le cas, ce serait une source d'espoir pour l'Empire, voire pour l'humanité !

Helborg réfléchit quelques secondes avant de faire un geste vague.

— Le monde est étrange. Méfiez-vous de l’aveuglement que peut parfois induire la fierté, électeur. Beaucoup se sont crus invulnérables à toute corruption et ont été les premiers à faillir.

Leitdorf baissa piteusement la tête.

— Vous avez raison. Après tout, ce ne sont que des spéculations...

Helborg le scruta intensément, comme un éleveur examinant un baudet dans l’espoir d’en faire un cheval de course. Le Reiksmarshall s’était conduit avec moins de condescendance que d’habitude, bien que son orgueil restât latent sous ses traits sévères.

— Quoi qu’il en soit, je vous remercie. Votre épée a su occire ces créatures alors que la mienne se révélait inefficace. Il est inutile de chercher des explications lorsqu’un homme est frappé par la grâce de Sigmar.

Nul n’avait jamais sincèrement félicité Rufus pour sa bravoure au combat. Le fait qu’Helborg fût l’auteur de ce compliment le mit mal à l’aise.

— Vous devriez peut-être prendre la Wolfsklunge, Monseigneur, proposa Leitdorf, bien que cette éventualité lui déplût fortement. “Vous sauriez la manier mieux que moi.”

Helborg rit et secoua la tête.

— Voilà une offre généreuse, néanmoins, je me vois contraint de la refuser ! Il se dirigea vers la porte. “C’est une autre lame qui m’est destinée, et je compte bien la récupérer. Quoi qu’il en soit, peut-être que cette guerre fera de vous un homme, mon ami. Dans ce cas, la Wolfsklunge sera votre meilleure alliée ! Nous allons bientôt avoir l’occasion de tirer de nouveau l’épée ensemble. Notre armée – si tant est qu’on puisse la nommer ainsi – est prête, et nous devons rejoindre Skarr. Nous partons dans une heure. Préparez vos affaires, Averheim nous attend.”

La ville de Streissen se trouvait entre Nuln et Averheim. C’était la première des cités-marchandes qui émaillaient la principale route commerciale de l’Empire. Elle était sise en un point stratégique de l’Aver. Comme toutes les villes impériales, elle disposait d’une garnison et d’un mur d’enceinte. Les maisons s’agglutinaient à l’intérieur, leurs toits de tuiles dépassant à peine des créneaux. Malgré son aspect martial, Streissen était un endroit agréable, aux rues étroites bourdonnantes d’activité, et dont les habitants vivaient dans le confort grâce au commerce.

Les murailles étaient partiellement tombées en ruine au cours de la période trouble lors de laquelle l’Averland était privé d’électeur. Grosslich avait rapidement corrigé cette paresse suite à son couronnement. Les murs étaient de nouveau solides et plus de deux mille hommes composaient la garnison. Les bannières de la province traditionnellement pendues au-dessus des portes de la ville avaient été remplacées par la hure de gueules du nouvel électeur. Étant éloignée des terres ancestrales des Leitdorf, Streissen était le bastion de nombreux partisans de Grosslich. Les marchands avaient salué sa nomination

et les changements qui avaient suivi. Le commerce avait été de nouveau florissant.

Cependant, la ville payait désormais pour son allégeance. Volkmar n'avait donné qu'un laps de temps ridiculement court au bourgmestre pour réfléchir aux conditions de reddition qu'il lui imposait, et avant que celui-ci pût se décider, la ville avait été encerclée par une armée de près de quarante mille hommes avides d'en découdre.

Le Théogoniste s'était posté avec son état-major sur une colline au nord de la ville. La tempête continuait de faire rage au sud. Des nuages noirs zébrés d'éclairs s'amoncelaient au-dessus de l'horizon. Les flammes étaient toujours visibles, même si elles paraissaient plus pâles à la lumière du jour. Malgré tout, elles restaient l'inquiétant fanal vers lequel l'armée impériale se dirigeait inexorablement.

Les forces de Volkmar s'étaient déployées hors de portée de tir des archers et des arquebusiers postés sur les remparts, mais suffisamment près pour lancer l'assaut dès qu'il en donnerait l'ordre. Le nombre de soldats était impressionnant. Les compagnies formaient un vaste tapis de corps de plus d'une lieue de longueur. Étrangement, la milice semblait plus impatiente d'attaquer que les troupes régulières : le moral des combattants avait été affecté de façon inhabituelle par les événements de la nuit. Certains hommes semblaient galvanisés, d'autres avaient été frappés par le désespoir ou par le fatalisme.

— Pour l'instant, nous n'avons aucune nouvelle du bourgmestre, lui annonça Maljdir en regardant dédaigneusement la ville, comme si elle l'avait offensé personnellement. “Vous souhaitez lui accorder plus de temps ?”

Volkmar secoua la tête.

— Ils ont choisi leur camp. Lancez l'assaut.

Maljdir hésita avant de s'incliner et de faire signe au sonneur de cor à sa gauche. L'homme souffla plusieurs fois dans son instrument. Les notes longues et plaintives furent reprises en chœur le long de la ligne de bataille. Le signal passa d'abord sur le flanc gauche, là où l'artillerie avait été postée le long d'une crête.

Les servants des pièces s'activèrent immédiatement. Les boulets furent chargés, les bouteux chauffés au rouge. La première salve produisit un vacarme assourdissant et une épaisse fumée. Les murs de Streissen se fissurèrent. Les régiments placés à droite de l'artillerie se mirent en branle. Les unités de cavalerie enfourchèrent leurs montures et ajustèrent les sangles de leurs armures avant de saisir leurs armes. Le reste de l'infanterie – principalement des hallebardiers, des lanciers et des épéistes – tint sa position, observant les effets du pilonnage des canons avec un mélange d'excitation et d'anxiété.

Les canons rugirent une seconde fois en faisant trembler le sol. Une large fissure apparut dans le coin nord-ouest des murs. Des blocs de pierre se détachèrent des remparts dans un nuage de poussière.

— On va avoir notre brèche, déclara Volkmar qui scrutait le déroulement de l'attaque avec une longue-vue. “Ordonnez à la troisième et à la neuvième de se mettre en position. Les chevaliers Panthères protégeront le flanc gauche. La cavalerie de Horstman se placera à droite.”

Les ordres furent relayés et les compagnies de hallebardiers – presque trois mille hommes – adoptèrent leur formation de combat, puis avancèrent. Des escadrons de chevaliers prirent position sur les flancs pour repousser d'éventuelles contre-attaques. Les premières flèches commencèrent à pleuvoir des murs, toutefois les défenses semblaient bien maigres face à l'immensité de l'armée impériale.

Les canons tonnèrent une troisième fois, puis une quatrième. De gigantesques morceaux de maçonnerie furent pulvérisés. Les hallebardiers se rapprochaient en rangs serrés entre les deux bataillons de cavaliers. La charge allait bientôt être lancée.

— Disposez la milice entre les compagnies, ordonna Volkmar sans lâcher sa longue-vue. “Maintenez le barrage d'artillerie tant que l'assaut n'est pas donné.”

— Monseigneur, ils ont hissé le drapeau blanc ! lui signala Maljdir en pointant du doigt la tour la plus proche. Elle était à peine visible à travers la fumée des canons. “Ils souhaitent se rendre !”

— C'est trop tard, Odain, répondit Volkmar sans cesser d'observer les effets du pilonnage sur les murs. La brèche était dès lors assez large pour laisser passer tout un attelage. Les défenseurs s'y ruèrent comme des mouches sur une blessure infectée. “Nous leur avons donné leur chance. Ils vont apprendre ce qu'il en coûte de me défier. Ne ralentissez pas l'avance.”

Maljdir hésita alors que d'ordinaire, il ne se laissait pas facilement apitoyer.

— Ils implorent notre pitié, Monseigneur. Ce sont des hommes de l'Empire !

Volkmar baissa enfin sa longue-vue et fit volte-face. Ses yeux brillaient de colère.

— Ce sont des traîtres ! Lancez l'assaut !

Maljdir soutint pendant quelques secondes le regard de Volkmar, puis finit par abdiquer. Résigné, il se tourna vers le sonneur de cor et lui relaya les instructions de son général. Les instruments sonnèrent. Un écho d'approbation parcourut l'armée impériale. Les soldats avaient soif de combats.

Une dernière salve retentit, agrandissant la brèche. Plusieurs dizaines de défenseurs poussèrent des hurlements terrifiés avant d'être ensevelis sous les décombres, puis ce fut au tour des cris de guerre des hallebardiers d'envahir le champ de bataille. L'avant-garde de Volkmar progressait implacablement sur le sol inégal. Le premier rang avait abaissé ses armes et s'élança à travers la brèche. Le massacre débuta.

— Envoyez la quatrième et la huitième ! rugit Volkmar. Le sang battait dans ses tempes. C'était la première action de la campagne, et il comptait sur une victoire écrasante pour gonfler le moral de ses troupes. “Placez les joueurs

d'épée en réserve !”

Toujours plus de compagnies convergeaient vers la brèche. Une bonne partie des hallebardiers s’y était déjà engouffrée. Les arquebusiers postés sur les murs ouvrirent le feu, mais leurs armes se turent lorsque leurs adversaires emportèrent leurs positions. L’armée impériale se rapprochait inexorablement de sa proie.

La fumée des canons se dissipait lentement. La bataille était d’ores et déjà gagnée. Volkmar rangea sa longue-vue et se tourna de nouveau vers Maljdir, l’air visiblement satisfait.

— Suivez-moi, ordonna-t-il, une étincelle de sauvagerie dans le regard. “Il est temps de récolter ce que nos hallebardes ont moissonné.”

Sans un mot de plus, le Grand Théogoniste talonna sa monture et descendit la colline, escorté par une garde rapprochée de prêtres-guerriers lourdement protégés.

Maljdir le regarda s’éloigner, les bras croisés sur sa large poitrine. Il ne souhaitait pas participer à cette tuerie inutile. Il était là pour traquer le Chaos, pas pour assassiner des marchands et des bourgeois innocents.

Cependant, il ne pouvait désobéir à un ordre direct du Grand Théogoniste, et finit par lui emboîter le pas en secouant tristement la tête. Il saisit à deux mains le Poing du Dieu-guerrier, son énorme marteau de guerre. Pour la première fois depuis son départ d’Aldorf, le Nordlander fut impatient d’arriver à Averheim. Là-bas, au moins, il trouverait des ennemis qui méritaient la mort.

Le regard de Bloch tentait de percer l’horizon. Le soleil était rasant et projetait d’immenses ombres sur la plaine.

— On dirait qu’ils ont établi un barrage sur la route...

Kraus secoua la tête lorsque Bloch se tourna vers lui.

– Je ne crois pas que ce soit cela. Ils sont des centaines. Je dirais plutôt qu’il s’agit du campement d’une armée.

Bloch scruta de nouveau l’horizon. La route se dirigeait vers l’ouest à travers les hautes herbes. Ils se trouvaient dans les pâturages au sud de Heideck. Ils avaient déjà bien progressé depuis leur départ de Grenzstadt. Au fur et à mesure qu’ils se rapprochaient de la deuxième cité de l’Averland, Bloch avait décidé d’effectuer un crochet par le sud afin d’éviter de tomber sur les hommes de Grosslich lorsqu’ils arriveraient près d’Averheim. Les deux cents soldats sous ses ordres ne lui permettaient pas d’agir en conquérant.

Pour l’instant, sa stratégie avait payé. Ils n’avaient rencontré que des caravanes de marchands, toutes étroitement gardées par des milices privées. En dehors de cela, il n’y avait pratiquement aucun voyageur sur les routes, si bien que la troupe de Bloch avait pu progresser rapidement à découvert. Le soir, elle s’était arrêtée dans des villages qui n’avaient eu aucune nouvelle d’Averheim depuis des jours. C’était comme si les bourgs de l’Averland

avaient été isolés les uns des autres. Cependant, cette situation inhabituelle était profitable à Bloch, d'autant plus que les armées de Grosslich ne donnaient pas signe de vie.

Jusqu'à présent.

Heureusement, Bloch était tombé sur ce campement tandis que sa troupe était cachée par les murs en ruine d'une ancienne métairie bâtie sur une colline. Il était parti en éclaireur avec Kraus et quelques hommes dans le but d'établir la suite de l'itinéraire et de chercher un endroit où camper.

Il semblait que la soldatesque de Grosslich avait eu la même idée. Elle s'étirait le long de la route. Des dizaines de soldats portant la livrée rouge et or du nouvel électeur s'étaient attelés à l'érection d'une palissade autour de leurs tentes pour passer la nuit. Visiblement, ils se savaient en terrain hostile. Peut-être Meuningen s'était-il trompé en leur annonçant que le processus successoral était bel et bien terminé.

— Jolies couleurs ! ironisa Bloch.

— Ils sont plus bariolés qu'un bouffon bretonnien, renchérit Kraus.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Kraus fit la moue. Ces dernières semaines passées sur les routes lui donnaient un air encore plus sauvage qu'à l'accoutumée, et il était plus affûté que jamais.

— On ne va pas pouvoir esquiver éternellement les forces de Grosslich. De plus, ça nous permettrait de découvrir leurs intentions exactes...

Bloch parut sceptique.

— Ils sont nombreux...

— On ne sera pas à plus de deux contre un, c'est certain. Ils n'ont aucune chance !

Bloch sourit.

— Ne soyons pas téméraires. J'ai envie de ramener tous mes hommes vivants à Altdorf.

— Dans ce cas, désolé de vous décevoir, mais vous rêvez les yeux ouverts...

Bloch fit signe à un hallebardier aux cheveux blonds. Comme tous ses autres soldats, il combattait sous ses ordres depuis la mort de Grunwald. Bloch leur faisait confiance comme à ses propres frères.

— Préviens la troupe que nous allons marcher à leur rencontre la tête haute. Il n'y a aucune raison de croire qu'ils ont des intentions hostiles.

Néanmoins, les paroles de Meuningen résonnaient encore dans sa mémoire. L'Averland avait profondément changé depuis son départ pour le col du Feu Noir, et cette impression s'accroissait au fur et à mesure qu'il se dirigeait vers l'ouest.

Le hallebardier s'éclipsa pour rejoindre le reste de la compagnie.

Kraus était enjoué. Il avait horreur d'éviter les ennuis et semblait impatient d'en découdre. Il dégaina son épée et vérifia l'aiguisage de son fil.

— Ne vous pavanez pas avec ça lorsqu'on sera là-bas, lui dit Bloch, l'air un

peu contrarié.

— Vous pensez vraiment qu'ils vont nous laisser passer ?

Bloch haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé depuis le départ de Schwarzhelm.

— Et s'ils nous attaquent ?

— On les tuera jusqu'au dernier, voilà tout, répondit Bloch sans s'émouvoir.

Verstohlen leva les yeux vers le ciel gris et frissonna. Soit l'automne était en avance, soit le temps était bouleversé d'une façon ou d'une autre. Chaque jour était plus froid que le précédent, et les nuages ne cessaient de se déverser des montagnes. Ces nuées sombres étaient attirées vers le nord-ouest comme de l'eau dans un tourbillon. Une immense tempête tournoyait au-dessus de la colonne de flammes visible à l'horizon. Des éclairs zébraient régulièrement le ciel.

Il releva le col de sa veste de chez Kartor-Bruessol et fourra les mains dans ses poches. Ses vêtements, d'ordinaire entretenus si impeccablement, souffraient cruellement. Il se sentait lui-même profondément inutile. Ses talents urbains, qui lui permettaient d'évoluer avec aisance aussi bien dans la haute société que dans les bas-fonds des cités, paraissaient désormais futiles. Depuis qu'il avait décodé les massages de Lassus, il n'avait guère contribué au succès de la quête de Schwarzhelm, à l'exception d'un bougonnement de temps à autre. Il était sur les rotules, d'autant plus que ses blessures le faisaient encore souffrir.

Pour sa part, Schwarzhelm marchait avec sa vigueur habituelle, piétinant les herbes et les fourrés sur son passage tel un bœuf entêté. Les épreuves du mois écoulé n'avaient en rien entamé sa persévérance. Même sans son armure de plates, il émanait de lui une force et une présence intimidantes. C'était une véritable force de la nature. Verstohlen le connaissait depuis des années, pourtant ce n'était qu'au cours des dernières semaines qu'il avait vu pour la première fois Schwarzhelm faire preuve de faiblesse, bien qu'il semblât avoir retrouvé depuis lors toute sa volonté. Cette mission en Averland avait été riche en émotions que Verstohlen espérait ne jamais revivre.

— Remue-toi ! maugréa Schwarzhelm en écrabouillant un fourré avant de se hisser puissamment en haut d'un talus argileux.

Verstohlen soupira et passa son sac sur l'épaule avant de gravir l'escarpement. Ils marchaient à travers les landes depuis deux jours et n'avaient aperçu aucune habitation, encore moins le lieu de villégiature d'Helborg. Le paysage s'était peu à peu transformé en une succession de vallons et de ravines à la végétation dense qui freinait leur progression, sans parler du temps qui se gâtait.

— J'arrive, espèce de gros ours ! marmonna Verstohlen en grimant difficilement. Il fut accueilli par le visage furibond de Schwarzhelm. Une forêt

de petits arbres tordus s'étendait derrière lui. Leur feuillage bloquait la lumière du jour, au point que les frondaisons étaient plongées dans la pénombre.

— Tu ne peux pas aller plus vite ? s'impatienta-t-il.

— *Plus vite* ? ahana Verstohlen. Sa tête tournait. "Par la balance de Verena, il nous faudrait des ailes pour traverser ces terres en moins d'une semaine. C'est de la folie, Monseigneur ! Nous devrions faire demi-tour !"

Schwarzhelm le foudroya du regard. Même s'il ne l'admettrait jamais, il ressentait également la fatigue.

— N'oublie pas à qui tu t'adresses ! tonna-t-il en portant instinctivement la main au pommeau de la *Rechtstahl*. "Je t'ai ordonné de me suivre."

Verstohlen n'était pas impressionné.

— Que comptez-vous faire ? M'embrocher vif ?

Schwarzhelm fit un pas menaçant dans sa direction. Il était rouge de colère.

— Ne me tente pas ! J'ai déjà marché avec des Tiléens qui avaient plus de couilles que...

Il se tut et se tendit comme une corde. Une branche venait de se briser dans la forêt derrière lui.

Schwarzhelm fit volte-face en dégainant ses deux épées. Verstohlen fut à ses côtés en un instant, la dague à la main. Quelqu'un les observait.

Six hommes aux visages austères ne tardèrent pas à sortir du couvert des arbres. Ils portaient des vestes en cuir et des cervelières, et à en juger à leurs épées au clair, ils étaient prêts à en découdre. Verstohlen les reconnut à leur allure martiale.

La *Reiksguard*.

— Lâchez vos armes ! ordonna leur capitaine en pointant son épée en direction de Schwarzhelm et en avançant d'un pas décidé.

Schwarzhelm baissa lentement ses lames jusqu'à ce que leurs pointes touchent le sol. Il savait aussi bien que Verstohlen à qui il avait affaire, en revanche, les chevaliers ne les avaient pas encore reconnus. Ils n'avaient probablement jamais vu le champ de justice sans son armure.

— Vous ne vous souvenez pas de moi ? dit-il.

En entendant sa voix, les chevaliers furent estomaqués.

— Schwarzhelm ! souffla l'un d'eux. Un autre fit un pas en avant, comme s'il avait l'intention de passer son épée au travers du corps du Colosse. Schwarzhelm ne bougea pas d'un iota. Verstohlen serra nerveusement sa dague. Ludwig jouait un jeu dangereux.

— Attendez ! ordonna le chef en levant le poing. Son visage crasseux était couvert de cicatrices. Il devait parcourir les étendues sauvages depuis un bout de temps. Il examina ses deux interlocuteurs, gardant son épée levée. La réputation de Schwarzhelm n'était plus à faire. Les chevaliers le toisaient avec un mélange d'admiration et d'animosité.

— Êtes-vous seuls ? demanda leur capitaine.

Schwarzhelm acquiesça.

— Que faites-vous là ?

— Je cherche le seigneur Helborg, s'il est encore en vie.

L'un des chevaliers renifla de mépris.

— Bien sûr qu'il est en vie !

— Silence ! le tança son capitaine. "Il est effectivement en vie, bien que ce ne soit pas grâce à vous. Dites-moi pourquoi je ne devrais pas vous abattre sur-le-champ, traître ?"

Schwarzhelm regardait son adversaire droit dans les yeux, cependant son regard était difficile à décrypter : un mélange de fierté, de défiance, mais aussi de honte.

— Pensez-vous réellement pouvoir me tuer, Reiksguard, si j'en décidais autrement ? Son ton était menaçant. "J'ai en main deux épées aussi anciennes que la terre elle-même. Ne soyez pas trop hardi."

Verstohlen transpirait abondamment, persuadé que Schwarzhelm allait passer à l'attaque. Ses paumes devinrent moites. Les chevaliers ne fléchirent pas. Le pire pouvait survenir d'un instant à l'autre.

C'est alors que Schwarzhelm soupira et parut se détendre.

— Je ne suis pas venu ici pour verser du sang, dit-il. Le regret pesait lourdement sur chacun de ses mots. Il était sincèrement attristé. "Amenez-moi jusqu'au Seigneur Helborg afin qu'il juge de la situation. J'ai des confessions à lui faire."

Le capitaine de la Reiksguard ne bougea pas.

— Dans ce cas, remettez-moi vos épées.

— Je ne peux pas.

— Comment pourrais-je vous mener jusqu'au Reiksmarshall si vous refusez de me confier vos armes ?

Schwarzhelm restait impassible.

— Vous oubliez à qui vous vous adressez, Reiksguard. Je suis le Champion de l'Empereur. Je n'ai pas à me soumettre à une telle demande.

La tension restait palpable, bien qu'elle eût baissé d'un cran. Les chevaliers jetaient des regards plein d'expectative à leur chef. Ils n'hésiteraient pas à passer à l'attaque s'il leur en donnait l'ordre. Ce dernier tergiversait. Verstohlen pouvait lire la frustration dans ses yeux. Le respect que la Reiksguard avait pour le rang était légendaire.

— Je vais vous mener à lui, finit-il par lâcher. "Une armée s'est rassemblée sur ces landes, Schwarzhelm. Une armée qui a pour tâche de réparer les torts que vous avez causés. Pensez-y avant de dégainer inconsidérément votre épée. Votre réputation est tout à votre honneur, mais à la moindre incartade, vous serez un homme mort, j'en fais le serment, tout comme les membres de la Reiksguard encore en vie en Averland."

Schwarzhelm ne répondit pas. Il hocha la tête avec réticence, puis rengaina ses deux épées d'un geste fluide. Le capitaine fit un signe de tête à ses hommes. Ceux-ci vinrent encadrer les deux intrus sans baisser leurs armes.

Le groupe se mit en route sans échanger le moindre mot. L'atmosphère était

glaciale. Seul le vent venait briser le silence de son rire moqueur.

— Sainte Verena, marmonna Verstohlen en emboîtant le pas à la silhouette imposante de son maître. “C’est de mieux en mieux...”

Bloch avançait calmement à la tête de sa compagnie. Kraus était à ses côtés. Derrière lui, ses soldats marchaient en colonne de six hommes de front. Leurs uniformes étaient élimés suite à leur longue campagne, cependant ils avaient la contenance de vétérans sûrs d’eux. Après tout, ils avaient chassé une horde de peaux-vertes des montagnes, et avaient toutes les raisons de marcher la tête haute.

Lorsqu’elles les virent approcher, les sentinelles donnèrent l’alerte et une troupe se mit en position. Quand Bloch fut à quelques dizaines de toises, le commandant l’attendait déjà à l’entrée du camp à la tête d’un détachement de plusieurs dizaines de soldats, tous lourdement armés et portant la livrée rouge et or sous leurs cuirasses en acier. D’autres avaient pris position derrière la palissade. Leurs épées étaient étranges, certaines étaient même barbelées. En tout cas, elles n’étaient pas de style impérial. La moitié des hommes ressemblaient à des Averlanders, les autres avaient la peau mate des Tiléens, des Estaliens, voire des Arabiens. Grosslich devait avoir vidé ses coffres pour faire venir des mercenaires d’aussi loin.

La palissade d’une toise de haut était plantée sur un talus d’une taille équivalente. Ces fortifications étaient impressionnantes pour un campement établi en quelques heures. Kraus avait raison : cette force faisait partie d’une armée qui se préparait à la guerre.

— Halte ! ordonna le commandant. “Déclinez votre identité et vos intentions.”

Bloch examina son homologue. Il avait l’air d’un vétéran. Son armure était plus ornementée que celle de ses hommes, et une hure dorée avait été brodée sur son tabard. Il portait une longue cape rouge et, comme le reste de ses troupes, une barbute de style étranger. Tout était trop propre, trop rutilant. Trop esthétique.

— Je suis aux ordres du seigneur Schwarzhelm, répondit Bloch d’une voix neutre. “Qui êtes-vous ?”

— Je suis le capitaine Erasmus Euler des Avant-coureurs d’Averheim. Schwarzhelm n’a nulle autorité ici. Vous n’êtes plus le bienvenu en Averland, commandant Bloch.

Bloch fut immédiatement irrité par les manières pompeuses de son interlocuteur. Pourquoi lui avoir demandé son nom s’il le connaissait ?

— On m’avait prévenu du manque de gratitude à attendre de la part d’Averheim, répondit-il froidement. “Toutefois, je n’en espérais pas autrement de votre part. Laissez-nous passer et nous nous en irons.”

— Vos hommes peuvent passer, mais l’électeur désire s’entretenir avec vous.

— Et de quel droit ? s’offusqua Bloch en serrant le manche de sa

hallebarde. “De toute façon, je crains que ce soit impossible. Votre électeur n’a aucune autorité sur moi. Comme je vous l’ai dit, je n’en réponds qu’au seigneur Schwarzhelm.”

Euler se raidit et porta la main à son épée. Ses hommes s’agitèrent.

— Ne me défiez pas, commandant. Nous sommes deux fois plus nombreux que vous.

Kraus eut un rire cruel.

— Je le savais ! murmura-t-il. “On va les massacrer...”

L’affaire était entendue.

— En ce qui me concerne, cela ne m’inquiète pas, capitaine, gronda Bloch en abaissant sa hallebarde. “On bouffe du peau-verte au petit-déjeuner depuis des semaines. Si vous pensez pouvoir vous mesurer à nous, libre à vous de me le prouver.”

Les hallebardiers de Bloch l’imitèrent avec une synchronisation impressionnante. Leurs visages étaient aussi durs que du roc.

L’ombre d’un doute passa sur le visage d’Euler. Les deux troupes se faisaient face, prêtes à s’étriper d’une seconde à l’autre.

Soudain, des cris d’alarme s’élevèrent de l’autre côté du camp, au-dessus du vacarme d’une cavalcade et du fracas du métal contre le métal. Un cor sonna, puis un hurlement de douleur précéda un rugissement émis par des centaines de voix. Quelqu’un attaquait féroce­ment le camp sur l’autre flanc.

Euler était paniqué et commença à reculer confusément avec ses hommes.

— La *Reiksguard* ! prévint un cri de l’autre côté du camp. À l’annonce de ce nom, une partie des gardes d’Euler rentrèrent précipitamment à l’abri de la palissade en dégainant leurs armes. D’autres restèrent aux côtés de leur capitaine malgré leur appréhension.

— *La Reiksguard* ? s’exclama Kraus, incrédule. “Par les neuf enfers, que fait-elle ici ?”

— Morr seul le sait ! répondit Bloch en s’élançant vers Euler, la hallebarde baissée. “Et je m’en moque ! Ranauld nous sourit, alors profitons-en !”

Ses soldats chargèrent sur ses talons en poussant le cri de guerre qui avait terrorisé tant de peaux-vertes sur les plaines.

Grosslich était assis sur son trône d’obsidienne au sommet de la tour, observant les nuages qui s’amoncelaient. Un éclair frappa l’édifice et serpenta jusqu’au sol le long de sa structure métallique. Le feu irréel faisait toujours rage et donnait une lueur rouge à tout ce qui l’entour­nait. Même la lumière du soleil ne parvenait à s’immiscer dans les rues. La tempête qui tourbillonnait au-dessus de la tour rendait le jour aussi sombre que la nuit.

Les démonettes continuaient de se gorger dans les vents qui soufflaient en rafales, et planaient autour de l’immense structure. Elles poussaient des feulements d’extase et de ravissement à la vue de la forme physique que le monde des mortels leur permettait d’adopter. De temps à autre, l’une d’entre elles plongeait vers le sol et emportait un habitant dans les airs avant de le

mettre en pièces avec ses serres. Les camarades de l'infortunée victime n'en avaient cure : tous les humains d'Averheim avaient été réduits à l'état d'automates asservis à la volonté du météore.

Et de la même façon que le météore contrôlait ces esclaves, Natassja contrôlait le météore. Maintenant que leurs véritables intentions avaient été révélées au grand jour, la position de Grosslich était devenue périlleuse. Il n'était pas stupide. Il avait su lorsqu'Alptraum avait tenté de le manipuler. Les signes qu'il décelait à présent étaient évidents. Il ne serait jamais aussi doué que Natassja pour la sorcellerie. C'était pourtant tout ce qui comptait dorénavant.

C'est ainsi que Grosslich ruminait sur son trône. Soudain, une démonette se faufila dans la pièce et vint décrire quelques pirouettes sous son nez. Il avait essayé de placer des sceaux de pouvoir pour les empêcher de venir le narguer de cette façon, mais la cité était tellement imprégnée de magie noire que ses efforts s'étaient avérés infructueux. Ces horreurs capricieuses et maléfiques étaient décidément très irritantes...

La démonette cessa ses sarabandes et lui lança un baiser. Elle était mince et aussi impalpable qu'un mirage ; sa chair nue et attirante promettait les plus divines tortures. Pour une raison qu'il ne parvenait à comprendre, les pinces qui lui servaient de mains et ses pieds griffus ne l'enlaidissaient pas, bien au contraire. Même un sorcier aussi accompli que lui éprouvait des difficultés à ne pas succomber à l'attrait de cette chose, et à se retenir de se jeter dans ses bras afin d'offrir son âme à une éternité de tourments délicieux.

— Qu'est-ce que tu me veux ? demanda-t-il, à la fois agacé et fasciné.

— T'admirer, mortel, gazouilla la démonette. Sa voix était celle d'un chœur de voix d'enfants aux désaccords étranges. "Tu m'amuses. Ton désir est palpable. Pourquoi ne viendrais-tu pas me le confier ? Peut-être même accepterai-je de t'épargner..."

Grosslich sourit.

— Peut-être que moi aussi...

— Tu espères me tuer ? C'est impossible, mon chéri.

— Ce n'est pas sûr. J'en apprends un peu plus chaque jour.

La démonette gloussa de plaisir, révélant une rangée de dents pointues comme des aiguilles et une longue langue bifide.

— Quel bon petit garçon ! babilla-t-elle. Ta maîtresse doit être ravie !

Grosslich soupira. Ce dialogue absurde l'ennuyait au plus haut point. Vivement qu'Eschenbach arrive, pensa-t-il, afin qu'il pût enfin tenir une discussion sensée et régler les affaires urgentes. L'intendant était un des derniers humains de cette ville à avoir conservé son intellect. Bien qu'elle s'en défendît, Natassja avait ruiné ses ambitions avec ce rituel stupide. Il n'avait aucune envie d'être le monarque d'un royaume de pantins psychotiques.

— Je pourrais t'aider, susurra la démonette en enroulant ses formes exquises autour du bras de son trône. Son odeur était enivrante, plus encore

que celle de l'herbe-de-joie.

— J'en doute, répondit Grosslich avec indifférence, espérant que cela la ferait partir.

— Tu as tort. Tu n'as aucune idée de ce qu'elle espère.

— Parce que toi tu le sais, peut-être ?

— Évidemment. Les espoirs des mortels n'ont aucun secret pour moi.

Elle se rapprocha de lui. Ses yeux dénués de pupilles étaient aussi pénétrants que ceux d'un chat. Grosslich détourna le regard trop tard, et aperçut son reflet troublé dans ces orbes hypnotiques. Il vit bien d'autres choses encore : les fragments des rêves brisés d'autres hommes, des bribes de cauchemars terribles, la matière même qui formait l'essence des démons...

— Que sais-tu exactement de ses ambitions ? chuchota-t-elle. Sa voix modulée se fit séductrice, chaque syllabe adoptant une intonation érotique. "Penses-tu qu'elle va se contenter de nous offrir cette ville comme terrain de jeu ?"

— Elle a eu ce qu'elle voulait, répondit Grosslich en essayant de détourner son regard. La fragrance de la démonette commençait à altérer ses sens. "C'était ce qu'elle avait prévu."

La démonette gloussa de nouveau.

— Je suis sûr que ce n'est pas ce que tu penses réellement. À la place de la forteresse inexpugnable que tu désirais, elle t'a fait don d'une maison de poupées. Non pas que mes sœurs et moi n'apprécions pas cet endroit. Il nous donne un avant-goût exquis de la fin des temps. D'un autre côté, je suis triste pour toi, et je n'aime pas contempler la déception d'un bel homme.

— Tu ne peux ressentir de la tristesse, maugréa Grosslich. "Tu es l'incarnation même de l'absence de pitié, alors n'essaie pas de me faire croire le contraire. En dépit de ce que tu imagines, tes belles paroles n'ont aucune emprise sur moi, car tu n'es rien à côté d'un mortel. Tu n'es que la manifestation de nos rêves, pourtant tu prétends tout savoir du royaume des cinq sens. En vérité, tu ne sais rien. Tu n'es que le reflet d'un monde imaginaire."

Il l'attrapa à la gorge avec sa main gantée de fer et serra de toutes ses forces. Les yeux de la démonette s'écaraillèrent sous l'effet de la surprise.

— Vois ce que la chair peut te faire ! La chair que tu n'auras jamais ! Tu me nargues uniquement par jalousie !

Les doigts de Grosslich se refermèrent soudainement sur du vide lorsque la démonette s'évanouit et réapparut quelques pieds plus loin. Ses yeux brillaient de plaisir.

— Très impressionnant ! minauda-t-elle en se caressant lascivement le cou. "J'ai connu un homme comme toi autrefois. Il disait exactement la même chose. Je garde encore ses yeux en guise de souvenir."

— Dis ce que tu as à dire, ou va-t'en, marmonna Grosslich. La démonette le dégoûtait, comme tout ce qu'il avait fait au cours de ces derniers mois.

Elle se rapprocha.

— Natassja n’a que faire du monde des mortels. Le météore n’est que le commencement. Elle ne se soucie que d’elle-même. Tu ferais bien d’agir vite si tu ne veux pas perdre tes yeux.

— Et que me conseilles-tu ?

La démonette reprit un air sérieux, et ses lèvres se pincèrent imperceptiblement.

— Tu as une armée que seul un mortel peut commander, souffla-t-elle. “C’est tout ce qu’il te reste. Ne l’oublie pas.”

Avant qu’il ne pût répondre, elle bondit et s’envola avec une grâce surnaturelle pour rejoindre ses sœurs.

— Merci pour la conversation ! lui lança-t-elle en riant. “Je reviendrai te voir, je suis sûre que nous pourrions passer du bon temps tous les deux...”

Elle traversa la fenêtre comme si le verre n’existait pas et disparut, laissant Grosslich en proie à de sombres pensées. Il savait qu’il était dangereux d’écouter les paroles des démons.

Cependant, les mots de cette créature avaient fait mouche.

Des bruits de pas résonnèrent dans l’escalier. Grosslich bougea l’index et les portes s’ouvrirent pour laisser passer Eschenbach. Il avait les traits tirés. Ses os saillaient sous sa peau émaciée et ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites. Grosslich ne comprenait pas les raisons d’une telle maigreur : les celliers de la tour regorgeaient de mets raffinés. Peut-être l’intendant avait-il perdu l’appétit.

— Vous avez demandé à me voir, votre Excellence ?

— C’est exact. Je comptais te donner plusieurs tâches à accomplir, mais je viens de me raviser.

Eschenbach déglutit péniblement.

— Descend dans les catacombes, jusque dans la salle du météore. Découvre ce que trame notre maîtresse, et viens me faire ton rapport.

Les yeux d’Eschenbach s’écarrillèrent et les veines de ses tempes gonflèrent sous le coup de la terreur.

— Vous voulez que... Ses mains se mirent à trembler. “Pourquoi n’y allez-vous pas...”

Il comprit la futilité de ses protestations et se tut. Un frisson de résignation parcourut son échine. Comme beaucoup d’autres hommes, il n’avait compris que trop tard que son service auprès de ses maîtres ne lui apporterait pas ce qu’il avait espéré.

— À vos ordres, finit-il par dire en s’inclinant aussi bas que son physique déformé le lui permettait. Il se retira ensuite en claudiquant, l’esprit en proie à une torture pire encore que celle de son corps.

Grosslich resta plongé dans le silence. Il bougea de nouveau l’index et les torches de la salle s’éteignirent. De temps à autre, la vision fugace d’une démonette virevoltante passait de l’autre côté des fenêtres. Seul, isolé dans la pénombre, l’électeur d’Averland méditait sur son futur.

Celui-ci n’était guère encourageant. Il était le maître incontesté d’un

royaume à la vacuité totale, un anachorète perdu dans un monde de cauchemars.

Il devait agir, maintenant ou jamais.



Chapitre Quatorze

Skarr éperonna sa monture. Son épée fauchait les hommes de Grosslich ; ces derniers s'enfuirent face à lui afin d'échapper à la mort. Le reste de la Reiksguard le suivait et massacrait les soldats trop désorientés ou trop lents pour se mettre à couvert. Les fantassins recrutés au cours des derniers jours chargeaient dans le sillage des chevaliers. Ils n'étaient guère disciplinés et maniaient leurs armes avec maladresse, en revanche ils compensaient ces lacunes par un enthousiasme débordant. Ils saccagèrent les tentes en quelques secondes, poignardant les soldats qui s'y cachaient ou les traînant à découvert pour les achever.

Leur assaut avait pris la force de Grosslich complètement par surprise. Capturer la partie ouest du campement ne demanda qu'une minute, les défenses ayant été balayées par la charge de la cavalerie. Une fois l'entrée du camp aux mains de Skarr, les chevaliers n'avaient plus qu'à massacrer quiconque se dressait face à eux.

Un groupe d'une vingtaine de soldats aux armures dépareillées forma un dernier carré au centre du campement. Ils tenaient leurs épées à deux mains en tremblant, dans l'attente du coup de grâce.

Skarr rit féroce.

— À moi, la Reiksguard ! ordonna-t-il en faisant voler sa monture. Cette résistance était courageuse mais futile. Aucun détachement de fantassins ne pouvait survivre face à la charge de trente des plus redoutables chevaliers de l'Empire. Ces mercenaires allaient l'apprendre à leurs dépens.

Le fer de lance de cavalerie se rua sur ses ennemis en faisant trembler le sol. La moitié des défenseurs s'enfuirent avant l'impact, conscients qu'ils faisaient face à une mort certaine.

Skarr talonna son destrier pour le forcer à maintenir l'allure et percuta ses adversaires avec la force d'un ouragan. Les sabots défonçaient les cages thoraciques, brisaient les nuques et jetaient les hommes au sol. Les lames des

chevaliers s'abattirent pour achever la sinistre besogne. Les quelques survivants tournèrent les talons en hurlant de terreur, toute velléité de résistance définitivement anéantie.

Skarr les poursuivit au galop et les acheva sans aucune pitié. Son élan l'amena de l'autre côté du camp.

Il ralentit son allure, interloqué par le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Une bataille avait lieu également de ce côté-là. Le capitaine ennemi était malmené par un bataillon de hallebardiers portant les couleurs du Reikland. Les troupes de Grosslich étaient en train d'être battues à plates coutures sur deux fronts à la fois.

Le reste de l'escadron de la Reiksguard se plaça aux côtés de Skarr. Le reste du camp était à eux. Les récentes recrues du précepteur pourchassaient les derniers défenseurs et les lapidaient avec un zèle d'excellent augure pour les affrontements à venir.

— Allons prêter main-forte à ces hallebardiers, déclara Skarr avant de faire passer sa monture au canter. “Finissons-en !”

La Reiksguard plongea de nouveau au combat et abattit ses adversaires avec une facilité méprisante. Les hallebardiers se battaient sauvagement, en conservant néanmoins une discipline de fer qui rendait impossible toute contre-attaque efficace de la part des soldats de Grosslich. Leur capitaine était un homme râblé aux allures de butor qui menait par l'exemple. Il maniait sa hallebarde avec l'aisance d'un escrimeur. Skarr le vit tuer le commandant adverse sans la moindre difficulté.

— Je m'appelle Bloch, et voilà mes intentions ! cria le capitaine des hallebardiers en enfonçant son arme dans le cou de son homologue. Ses guerriers éclatèrent d'un rire terrible et redoublèrent d'efforts pour achever leurs ennemis.

“De bons combattants,” pensa Skarr tout en transperçant un défenseur qui tentait de fuir. “Voilà qui tombe à pic...”

La boucherie prit fin rapidement. Plusieurs centaines de soldats au service de Grosslich gisaient morts. Les paysans de Skarr s'étaient jetés avidement sur les cadavres pour les dépouiller.

Skarr mit pied à terre lourdement et avança pesamment, engoncé dans son armure de plates. Il allait devoir imposer une meilleure discipline à ces culs-terreux, mais pour l'heure, il les laissait profiter de leur premier succès. D'autres batailles plus difficiles les attendaient.

Il se dirigea vers le capitaine des hallebardiers en enjambant les corps vêtus d'or et de gueules. Celui-ci était loué par ses hommes pour leur victoire éclatante.

— Maître hallebardier ! le héla Skarr en lui tendant une main amicale. “Je pensais que l'Averland ne comptait plus que des partisans de Grosslich.”

L'homme se tourna vers lui et accepta chaleureusement sa poignée de main. Il souriait jusqu'aux oreilles malgré le sang qui lui maculait le visage et son œil gauche poché. On eût dit qu'il venait de participer à une rixe dans une des

tavernes les plus mal famées de l'Empire.

— Moi aussi ! s'exclama-t-il. “Jolie charge...”

Les autres chevaliers de la Reiksguard mirent pied à terre sans prendre la peine de rengainer leur épée. Certains rejoignirent Skarr, les autres commencèrent à parcourir le camp pour traquer les ultimes défenseurs.

— Nous aurions bien besoin d'hommes comme vous, dit Skarr sans ambages en jetant un regard circulaire aux hallebardiers. “Vous portez les couleurs du Reikland. Qui est votre chef ?”

— Le seigneur Schwarzhelm, répondit le hallebardier sans cesser de sourire.

Skarr réagit instantanément et tira sa dague avant que son interlocuteur ait pu faire le moindre geste, puis s'empara de lui et lui posa le tranchant contre la gorge. Le capitaine n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

— Schwarzhelm ? répéta Skarr. Sa bonne humeur s'était envolée et avait cédé la place à une colère froide. “Dans ce cas, c'est mon jour de chance. Dites-moi où je peux le trouver, ou je vous saigne comme un porc...”

Streissen était en ruines. Les murs au nord de la ville n'étaient plus qu'un vaste tas de gravats fumants. La bannière à la hure de Grosslich avait été mise à bas et remplacée par le griffon rampant impérial et les couleurs ancestrales de l'Averland. Les morts jonchaient les rues par centaines. La plupart étaient des défenseurs. Ils étaient si nombreux que les prêtres de Morr n'auraient pas le temps de célébrer tous les offices. Les femmes pleuraient toutes les larmes de leur corps en regardant s'éloigner les haquets chargés des cadavres de leurs maris et de leurs fils. Les vainqueurs n'avaient pas hésité à piller et à violer suite à la prise de la ville. Les corps avaient été délestés de leur équipement et de tous leurs objets de valeur. Les mercenaires de l'armée de Volkmar n'avaient aucun respect pour les vaincus, si bien que les prêtres-guerriers avaient eu toutes les peines du monde à éviter le massacre de milliers d'innocents.

Les poches de résistance avaient été sporadiques, et s'étaient concentrées essentiellement autour de la grand-place, un endroit dégagé entouré de bâtisses bourgeoises, au centre de laquelle se dressait une fontaine au milieu d'un cercle d'arbres centenaires. Désormais, la fontaine gisait en mille morceaux et une eau crasseuse inondait le pavé. Les arbres avaient été abattus pour faire du feu, et l'état-major du Grand Théogoniste s'était approprié les maisons les plus opulentes.

Pendant que la pacification de la ville se poursuivait, Volkmar était assis sur le trône du bourgmestre, un siège monumental taillé dans le tronc d'un énorme chêne. Il se trouvait dans une pièce située au dernier étage de la plus vaste demeure de la ville. Ses capitaines étaient à ses côtés, alignés sur deux bancs disposés face à face. Au milieu de cette assemblée se trouvait un homme, les épaules basses. La taille de ses interrogateurs, leurs armures imposantes, la colère dans leurs yeux, tout contribuait à donner au bourgmestre Hans von Bohm l'allure d'un nain coincé au milieu d'une tablee

de trolls affamés.

— C'est tout ce que vous savez ? tonna Volkmar en se penchant vers lui, les mains crispées sur les bras de son siège. Son visage sévère laissait transparaître l'incrédulité.

Le bourgmestre n'avait pourtant pas l'air de mentir. Il semblait à peine capable d'épeler son nom tant il était effrayé. Nul doute qu'il regrettait amèrement ses tergiversations face aux conditions de reddition qu'on lui avait soumises. La puanteur des bûchers funéraires était tenace et le hanterait jusqu'à la fin de ses jours.

— C'est la vérité, Monseigneur ! L'électeur...

— Le traître !

— Le *traître*, pardon, nous a envoyé des hommes en provenance d'Averheim afin de renforcer la garnison. C'étaient des hommes normaux, des Averlanders. Aucun d'eux ne portait la moindre trace de corruption. Si cela avait été le cas, je n'aurais jamais accepté !

Volkmar grogna de dépit et se tourna vers Roll.

— Il dit la vérité ? demanda-t-il à son confesseur.

Roll hocha la tête.

— Je ne perçois aucun mensonge.

Volkmar se tourna de nouveau vers le bourgmestre.

— Si vous n'êtes pas de mèche avec Grosslich, pourquoi ne pas vous être rendu sans conditions ? Beaucoup d'hommes sont morts à cause de vos hésitations.

Le bourgmestre avait l'air sincèrement désolé.

— Nous avons eu à peine le temps de prendre connaissance de vos demandes ! Aucune guerre n'avait été déclarée. Comment étais-je supposé réagir en voyant une armée en provenance du nord se déployer sous mes murs ? On m'avait confié la défense de cette ville !

— Les flammes qui s'élèvent d'Averheim ne vous ont pas mis la puce à l'oreille ? Tout comme l'absence de nouvelles de la part du reste de l'Empire ? À aucun moment vous n'avez douté de la loyauté de votre nouveau maître ?

— Nous n'en avons pas eu le temps ! se plaignit le bourgmestre. Son exaspération était sur le point de prendre le pas sur sa terreur. "Nous sommes des sujets loyaux à l'Empire, et vous nous demandez de deviner des choses insensées !"

Volkmar se leva, l'air furieux. Von Bohm recula d'un pas, cherchant des yeux un peu de mansuétude au sein de l'assemblée. Il n'en trouva aucune.

— L'ignorance n'excuse rien, fulmina le Théogoniste. Le bourgmestre crut qu'il allait lui sauter dessus pour l'étrangler. "Cette ville était sous votre responsabilité. Vous auriez dû agir."

Von Bohm ne sut quoi répondre et se tut, comme un enfant confronté à un problème qu'il ne saisisait pas. Il était rouge de honte et transpirait à grosses gouttes.

— Hors de ma vue ! rugit Volkmar. “Rassemblez les survivants de votre garnison et réorganisez des compagnies. Ces troupes passent dès lors sous mon commandement. Je vous ferai pendre si vous me décevez de nouveau !”

Le bourgmestre s’inclina et s’éclipsa sans demander son reste. Volkmar se rassit lentement et réfléchit. Pendant quelques instants, on n’entendit plus que les pleurs des femmes, le tintement lugubre des cloches mortuaires et les bruits des soldats qui nettoyaient les rues.

— Quand serons-nous prêts à repartir ? s’enquit finalement Volkmar.

— Dès que vous en donnerez l’ordre, Monseigneur, répondit Gruppen.

— En ce cas, nous partons dans l’heure, trancha le Grand Théogoniste.

— Les hommes ont besoin de repos, objecta Maljdir.

— Ils s’en passeront.

Le Nordlander ne lâcha pas le morceau.

— Si vous souhaitez qu’ils soient en état de se battre lorsque nous atteindrons Averheim, nous ne pouvons pas leur infliger une nouvelle marche forcée.

Volkmar lui jeta un regard sombre. Il pouvait accepter des dissensions de la part des autres membres de son état-major, mais pas de ses plus proches conseillers.

— Vous pensez m’apprendre comment mener une guerre, prêtre ? répondit-il d’une voix où sourdait une pointe de menace.

Maljdir soutint son regard.

— Je vous fais part de mes conseils. Pourquoi tenir une telle assemblée seulement pour ignorer ses avis ?

Les plus jeunes officiers retinrent leur souffle, mais Roll était imperturbable. Il était habitué aux insubordinations de son camarade.

Le visage de Volkmar devint livide sous le coup de la colère. Lorsqu’il parla, les cordes de son cou étaient tendues au point de rompre.

— Pas une seule fois au cours des années où nous avons combattu ensemble, tu n’as osé me parler sur ce ton. Tu as quelque chose d’autre à ajouter ?

— Effectivement. Des innocents sont morts inutilement. Vous me connaissez bien, Théogoniste. Je n’ai jamais hésité à tuer au nom de la justice. Nous aurions pu prendre Streissen sans verser de sang.

— C’étaient des *hérétiques*, s’écria Volkmar. “Ils ont eu ce qu’ils méritaient ! Que cela serve d’avertissement aux autres !”

— Des hérétiques ? Ils ont été manipulés, voilà tout !

Le ton de Volkmar se fit plus menaçant.

— Ainsi, tu penses savoir mieux que moi comment mener cette guerre...

— Et après ? Vous n’avez pas commandé d’armée depuis votre retour du Pays des Trolls ! Ce qui vous est arrivé affecterait n’importe quel homme. Auparavant, vous n’étiez pas si prompt à condamner des gens.

Volkmar bondit sur ses pieds et saisit le Bâton de Commandement. La relique se mit à luire et à crépiter lorsqu’elle canalisa la colère de son porteur.

— Comment oses-tu me parler sur ce ton !

Gruppen et Roll se levèrent précipitamment, le visage consterné.

— Arrêtez-vous ! intervint Roll.

— Vous avez raison, confesseur, cracha Volkmar sans quitter Maljdir des yeux. “Retirez ces paroles, prêtre, où nous allons devoir régler ce différend.”

Pendant quelques secondes, les doigts de Maljdir ne lâchèrent pas le manche du Poing du Dieu-guerrier. Il resta assis, son poids faisant ployer le banc, mais ses yeux brillaient de défiance.

Finalement, il capitula.

— Je n’avais pas l’intention de faire preuve de félonie, dit-il, la mâchoire crispée. “Néanmoins, les hommes ont besoin de plus de temps.”

Volkmar ne se rassit pas. Son bâton continuait de luire intensément. Nul n’osa briser le silence. Enfin, l’aura de violence qui entourait le Grand Théogoniste se dissipa.

— Je vais y réfléchir. Pour l’instant, ce conseil est ajourné. Il nous reste beaucoup de choses à faire.

Il jeta un dernier regard courroucé à Maljdir et sortit, sa longue cape traînant derrière lui, son bâton heurtant le sol dans un claquement sec au rythme de ses pas.

Après le départ de Volkmar, Gruppen ôta la main du pommeau de son épée et se détendit quelque peu.

— Qu’est-ce qui t’as pris ? reprocha Roll à Maljdir.

— Il perd son sang-froid. Tu l’as vu comme moi.

— Je n’ai rien vu en dehors de ta grosse tête de mule !

— Il en fait une affaire personnelle. Il veut racheter son échec face à Archæon. Est-ce que tu l’avais déjà vu s’emporter aussi facilement ?

Roll secoua la tête.

— Si tel est le cas, tu aurais dû en parler avant. Averheim nous attend, et il nous mènera là-bas, quels que soient tes états d’âme.

Maljdir se leva d’un air décidé.

— S’il y va pour Grosslich, je serai à ses côtés. Mais s’il s’en prend de nouveau aux nôtres, je ne le laisserai pas faire. Il saisit son marteau de guerre. “J’en fais le serment”, conclut-il avant de sortir à son tour.

Bloch était pétrifié. La dague était effilée et entaillait douloureusement sa chair. Décidément, cette journée lui réservait bien des surprises...

— Reculez ! cria-t-il aux hommes qui avaient fait un pas en avant pour lui venir en aide. Il avait déjà côtoyé des chevaliers de la Reiksguard. La plupart d’entre eux étaient des psychopathes, et il ne doutait pas que ce précepteur n’hésiterait pas à lui trancher la gorge à la moindre provocation.

— J’attends votre réponse, dit ce dernier d’un ton menaçant, sans relâcher son étreinte.

Bloch sentit une goutte de sueur perler sur sa tempe et couler le long de sa joue. Après tout ce qu’il avait fait, l’ingratitude des gens qu’il rencontrait était

proprement incompréhensible.

— Je n'ai aucune idée d'où il se trouve ! affirma-t-il en essayant de rester calme. "Je le jure, sur l'honneur de Sigmar ! Pourquoi êtes-vous prêt à me tuer pour le trouver ?"

Le Reiksguard gardait son visage hideux juste au-dessus de son épaule. Bloch pouvait sentir son haleine fétide.

— Bien tenté, mais ça ne marche pas. Je vous donne une dernière chance, l'avertit-il. Il était vraiment furibard.

Bloch déglutit lentement. La dague se pressa un peu plus contre sa peau et un filet de sang coula dans son col. Il lui fallait choisir minutieusement ses mots...

— Je ne peux pas vous le dire, car je n'en sais rien, dit-il d'une voix posée. "Notre dernière rencontre remonte à plusieurs semaines. Il m'a ordonné de reprendre la forteresse du Feu Noir des mains des orques, et c'est ce que j'ai fait. Et maintenant que je reviens au bercail, tout le monde veut ma peau ! J'aimerais bien savoir pourquoi !"

Le chevalier ne réagit pas. Il réfléchissait. Bloch perçut une lueur d'espoir. Du coin de l'œil, il vit que Kraus était prêt à intervenir.

— Vous n'étiez pas avec lui à Averheim ? demanda le précepteur.

— Non. Je pensais que j'allais l'y trouver.

Toujours aucune réaction.

— Vous ne savez vraiment pas pourquoi je suis sur le point de vous égorger pour lui mettre la main dessus ?

— Absolument pas. Cependant, si vous aviez l'obligeance de me lâcher, je serais ravi de vous aider à le retrouver. J'ai moi aussi quelques questions à lui poser...

Le précepteur le relâcha aussi vite qu'il l'avait attrapé. Bloch s'éloigna de quelques pas en titubant. Ses hommes firent un nouveau pas menaçant en direction des chevaliers.

— C'est bon ! dit-il en leur faisant signe de baisser leurs armes. Il fallait qu'il découvrit de quoi toute cette histoire retournait. "Voilà qui est désagréable, par les couilles de Morr !" dit-il en portant la main à son cou endolori.

Le précepteur n'avait pas l'air particulièrement marri de son erreur, et ses hommes semblaient toujours aussi agressifs.

— Remerciez Sigmar d'être encore en vie. Si je ne vous avais pas vu vous en prendre aux hommes de Grosslich, je vous aurais tué sans hésiter.

Bloch resta stupéfait devant tant d'arrogance.

— Écoutez, finit-il par dire. "On pourrait oublier tout ça si seulement vous me donniez les raisons de votre énervement. Lorsque je suis parti vers l'est, le processus successoral était en cours. Depuis, j'ai appris que Grosslich est le nouveau comte électeur et qu'il s'est mis en tête d'éliminer tous ses opposants. Cependant, je suis persuadé que ce n'était pas ce que voulait Schwarzhelm."

Le précepteur le toisait d'un air suspicieux. Ses chevaliers avaient les nerfs à vif. Le fait qu'ils fussent à peine une trentaine, et accompagnés d'une meute de paysans mal dégrossis, ne semblait pas les dissuader de s'attaquer à deux cents soldats aguerris. La réputation de têtes brûlées de la Reiksguard se confirmait.

— Dans ce cas, je suppose que vous ne savez rien à propos d'Helborg ? demanda le précepteur.

Bloch secoua la tête. La dernière fois qu'il avait eu vent du Reiksmarshall, celui-ci se trouvait à Nuln.

— Il faut que je m'entretienne avec vous, conclut le chevalier. "Je vais vous dire ce que je sais. Peut-être serez-vous en mesure d'éclaircir quelques points qui restent obscurs. Je déciderai ensuite ce qu'il convient de faire de vous et de vos hommes."

Un jour froid et humide touchait à sa fin. Des nuages drapaient le soleil comme des haillons. La nuit arrivait à grands pas. Helborg se tenait seul sur une crête et regardait vers le nord. Son armée était en train d'établir un camp à une demi-lieue. Le Reiksmarshall profitait des dernières heures du jour pour surveiller les environs et planifier l'itinéraire du jour suivant afin de se ravitailler en cours de route et d'éviter les zones propices aux embuscades.

L'armée avait atteint les limites des landes. Au nord, elles descendaient en pente douce, leur végétation devenant plus riche et plus verdoyante tandis qu'elles se transformaient peu à peu en ces plaines fertiles qui faisaient la renommée de l'Averland. Depuis sa position au sommet d'une éminence, Helborg pouvait voir à des lieues à la ronde, jusqu'au cœur même de la province. Les herbes hautes s'y étiraient à perte de vue sous un ciel d'orage.

La colonne de flammes qu'il apercevait au loin pesait lourdement sur son âme. Alors que son armée était sur le point d'entamer la seconde moitié de son voyage, cet incendie était visible en permanence, même au beau milieu du jour. Les nuages qui s'accumulaient au-dessus d'Averheim paraissaient avoir été invoqués par un sorcier céleste d'un pouvoir incommensurable.

Le Reiksmarshall observa ce feu infernal quelques instants, soupirant en pensant à la qualité des hommes qui composaient ses troupes. Ils étaient près de deux mille, enrôlés dans les villages et les hameaux des terres ancestrales des Leitdorf. Le fruit des pillages de Skarr lui avait fourni l'or nécessaire pour les payer ainsi que les armes et les armures pour les équiper. Toutefois, il craignait que cela ne suffît pas. Plus Leitdorf lui racontait ce que Marius avait écrit dans son journal, plus il redoutait le combat à venir, non pas pour lui – c'était un guerrier, il ne connaissait pas la peur – mais pour l'Empire tout entier. Si la corruption n'était pas tarie à sa source, elle risquait de se répandre comme une épidémie. L'Empire était déjà menacé par la guerre qui s'éternisait dans le nord. Un nouveau foyer en Averland se révélerait désastreux, voire fatal.

Deux mille hommes. Tant de choses dépendaient de cette maigre force.

— Monseigneur... ?

Helborg se retourna et vit un groupe de chevaliers de la Reiksguard au garde-à-vous. Ils étaient menés par Rainer Hausman, l'éclaireur qu'il avait envoyé explorer les environs.

— J'ai demandé qu'on me laisse seul, dit le Reiksmarshall sur un ton irrité. Hausman s'inclina.

— Je suis désolé de vous importuner, Monseigneur. Nous avons fait un prisonnier.

À sa mention, ce dernier fit un pas en avant.

Il devint tout de suite évident que l'homme ne se comportait pas en captif. Il se dressait de toute sa hauteur, et dépassait les chevaliers de près d'une tête. Même sans son armure, il était plus large d'épaules que ces derniers. Sa barbe était plus grise que dans les souvenirs d'Helborg, ses traits un peu plus tirés, son allure un peu moins martiale. Cependant, le Reiksmarshall le reconnut instantanément.

C'était lui. Après tant de nuits troublées par des cauchemars où il revoyait ce visage déformé par la haine et la folie, Helborg se retrouvait enfin face à sa némésis.

Son sang ne fit qu'un tour. La douleur dans son épaule se réveilla, comme si son corps reconnaissait le responsable de sa blessure. Sa main se porta instinctivement à son épée et sa mâchoire se serra. Pendant quelques secondes, son sens de l'à-propos fut ébranlé et il ne sut que dire.

Schwarzhelm ne bougeait pas. Lui non plus ne dit rien. Son visage sévère était impénétrable. Les chevaliers se retirèrent, laissant les deux guerriers face à face sur la colline balayée par le vent. Un coup de tonnerre éclata au nord-ouest et roula sur la plaine.

Helborg fit un pas en avant, le visage rouge de colère. Le sentiment d'incompréhension et d'injustice qui le tenaillait depuis leur duel à Averheim s'était enflammé. C'était grâce à lui qu'il avait survécu envers et contre tout : son désir de vengeance lui avait donné la force d'échapper à la mort. En cet instant, ce même sentiment le poussait à dégainer son épée et à laver l'affront qui lui avait été fait.

Il avait l'impression de vivre un rêve éveillé. Sa main serrait si fort la poignée de son épée que ses articulations blanchirent. Il ne parvenait pas à se résoudre à la sortir de son fourreau.

Les flammes rouges qui illuminaient l'horizon donnaient un aspect infernal à ce tableau fatidique.

Enfin, Schwarzhelm brisa la tension qui montait crescendo. D'un geste lent, il dénoua une épée accrochée à sa ceinture. Sa lame était ébréchée à mi-longueur. Son métal était gris et terne, mais en dépit de la pénombre, on pouvait discerner des runes gravées sur son fort.

Helborg restait interdit, en proie à l'indécision. Il ne pouvait s'en prendre à Schwarzhelm. Le champion de justice était comme son frère.

Mais c'était aussi un traître.

Le Colosse fit un pas, l'Épée de Vengeance posée sur ses paumes ouvertes. Helborg lut enfin le remord dans son regard, et sur le moindre trait de son visage buriné. La dernière fois qu'il avait vu Schwarzhelm, celui-ci était en proie à une démente irrationnelle. Désormais, ces yeux qui luisaient autrefois d'une fureur sanguinaire n'étaient plus que deux puits évoquant la détresse sans fin d'un homme qui s'était égaré.

Schwarzhelm s'arrêta à deux coudées et tendit les bras afin de rendre la Klingerach à son porteur. Helborg lâcha lentement son épée et porta une main fébrile vers son dû. Ses doigts se refermèrent doucement sur la poignée de la vénérable relique et il la souleva avec révérence.

Son poids et son équilibre lui étaient familiers. Ils n'avaient pas changé. L'esprit de l'arme lui répondit. Il n'avait rien perdu de sa vivacité, et irradiait encore la force et l'immuabilité des forges qui lui avaient donné vie. Helborg sut qu'elle donnerait la mort aux hommes et aux bêtes avec la même aisance qu'auparavant. Elle était éternellement affamée. Sa soif de sang ne serait jamais étanchée.

Une seule imperfection venait briser son fil, là où l'épée de Schwarzhelm avait arraché un éclat. Une seule blessure, qu'il restait à soigner.

Schwarzhelm se mit à genoux, tel un vieil homme ployant sous le poids des ans. Lorsqu'il parla, ses mots étaient lourds d'émotion et de repentir.

— Elle est à toi, Kurt. Fais-en ce que bon te semble.

Ludwig avait brisé le silence, et par-là même le barrage qui retenait toute la rage de Kurt.

— Maudit sois-tu ! rugit Helborg en brandissant son épée à deux mains. "Maudite soit ton arrogance ! Tu n'aurais pas dû venir !"

Helborg était sur le point d'abattre la Klingerach. Ses bras tremblaient de colère, attendant l'impulsion qui les libérerait de leur poids. Schwarzhelm regardait la mort droit dans les yeux sans ajouter un mot.

Je mettrai la main sur celui qui nous a fait du tort.

Helborg hésitait. Il avait l'impression que sa rage était sur le point de les consumer tous les deux. Elle le submergeait et prenait le contrôle de ses sens, de son âme. Son épaule lui faisait souffrir le martyre. Sa blessure et son épée réclamaient le sang de leur bourreau.

Je suis la vengeance !

Malgré tout, il ne parvenait à achever ce simulacre d'exécution. Son cœur battait la chamade. Le croc runique voulait s'abreuver.

Finalement, il baissa lentement les bras avant de lâcher l'arme bénie, qui tomba dans l'herbe dans un bruit étouffé.

Ce n'est pas la solution.

Helborg se pencha et tendit la main pour aider Schwarzhelm à se relever. Le Colosse se redressa, l'air aussi penaud qu'un enfant qu'on vient de gronder.

La colère n'avait pas quitté Helborg, néanmoins elle était moins forte que sa tristesse. Elle l'avait toujours été. Ludwig et lui étaient les piliers de l'Empire, les fondations sur lesquelles reposait toute leur nation. Il ne pouvait en faire

abstraction, pas après tout ce qu'ils avaient accompli.

Il le regarda droit dans les yeux, et reconnut le guerrier aux côtés duquel il avait combattu de si nombreuses fois : les yeux taciturnes, les traits soucieux, la mâchoire carrée et volontaire. Il ne vit pas un fou, car même si Schwarzhelm n'était plus tout à fait le même, Kurt s'aperçut qu'il avait retrouvé le Champion de l'Empereur.

— Mon frère ! lui dit Helborg en le serrant dans ses bras.

Schwarzhelm avait tout connu ; la victoire et la défaite, l'espoir et la détresse. Il avait vu les feux de la guerre ravager l'Empire. Il s'était dressé face aux horreurs du nord, lorsque celles-ci avaient menacé d'envahir les terres des hommes. Au cours de son illustre carrière, il avait toujours été aussi solide qu'un roc.

Mais en cet instant, il s'abandonna à son chagrin et ses yeux se mouillèrent de larmes. Il rendit son geste fraternel à son éternel rival et l'entoura de ses grands bras, un peu maladroitement. Ils restèrent ainsi longtemps, jusqu'à ce que leur amitié fût définitivement lavée de toute rancœur.

Les chevaliers de la Reiksguard les regardaient, muets comme des tombes. Verstohlen était médusé. Après tant de jours passés dans les étendues sauvages, la boucle était enfin bouclée. Et il réalisait qu'il s'était trompé, une fois de plus.

L'honneur d'Helborg avait été lavé, et le pardon accordé à Schwarzhelm. Une nouvelle page venait d'être tournée.

Achendorfer trottait dans les souterrains de la tour en serrant précieusement le grimoire contre sa poitrine. De toute façon, il n'avait pas le choix : l'ouvrage ésotérique avait commencé à fusionner avec les doigts de sa main gauche. Dorénavant, il lui appartenait à jamais. Petit à petit, les sorts et les rituels inscrits sur les pages s'étaient effacés. Il ne restait plus que le mantra qu'il récitait inlassablement, jour après jour ; la formule magique qui redonnait vie au météore.

Des gémissements étouffés résonnaient dans les cellules de part et d'autre du corridor. De temps à autre, une main décharnée émergeait d'une grille et se tendait vers lui désespérément. Il avait perdu le compte du nombre d'esclaves enfermés ici. Leurs geôliers ne les laissaient pas mourir, ce qui aurait été préférable pour eux vu les supplices qu'on leur infligeait régulièrement. Certains prisonniers n'avaient pas encore perdu l'esprit, et suppliaient qu'on les aidât, ou grattaient les murs jusqu'à s'arracher les ongles.

Achendorfer les ignore. Même s'il les avait libérés, où auraient-ils pu aller ? Averheim était devenue l'enfer sur terre, le temple impie d'un être dévoyé jusqu'aux tréfonds de son âme. Le sort de ces misérables n'intéressait pas Natassja, pas plus qu'elle ne se souciait d'eux lorsqu'ils étaient encore des citoyens influents.

Il tourna à l'angle du couloir et suivit un goulet tortueux et décoré de hautes arches d'obsidienne. Il s'orientait aussi facilement qu'un rat dans les égouts,

car il connaissait sur le bout des doigts les souterrains de la tour. Un autre don de la reine. Même quand les murs se mouvaient de façon surnaturelle, il était immédiatement conscient de leur nouvelle configuration.

Il marchait d'un pas rapide, et frissonna à l'idée du châtiment qu'il subirait s'il était en retard. Une vaste ouverture s'ouvrait dans le mur de droite. Il en émanait un air chaud saturé de cendres. On pouvait percevoir le grondement sourd d'une immense machinerie en contrebas. Les milliers de serviteurs de Natassja n'avaient pas chômé ; les merveilles qu'ils avaient fabriquées étaient actionnées en permanence par une armée d'esclaves, et décuplaient les pouvoirs de la sorcière en emmagasinant l'énergie du météore dans de grands cylindres en cristal.

Achendorfer pressa le pas. Le livre tirait sur la peau de ses doigts. Combien de temps cet ouvrage avait-il été oublié au fin fond de la bibliothèque de l'Averborg ? Il avait sans doute été dérobé en même temps que le reste d'un butin de guerre, et rangé sur une étagère poussiéreuse sans que personne ne prît la peine de le lire. Aujourd'hui, au bout de plusieurs siècles, ses mots résonnaient de nouveau dans les domaines des mortels. Le spectre de son auteur était probablement ravi de les entendre, pour peu qu'il parcourût encore ce monde.

Achendorfer dépassa la faille dans le sol. Il se rapprochait du cœur des souterrains. La pierre entre les étais métalliques était rosâtre et pulsait tel l'organe d'un être vivant. Natassja adorait ce genre de décor.

Il s'arrêta pour méditer brièvement sur son destin. Les rêves avaient commencé voilà presque cinq ans. Ils avaient fini par le mener dans la bibliothèque sous l'Averborg, et jusqu'au terrible secret qu'elle renfermait. À cette époque, Natassja ne lui avait pas révélé son identité, et s'était contenté de lui promettre monts et merveilles s'il lui traduisait cet ouvrage. C'est ainsi qu'il avait travaillé nuit et jour dans la pénombre des salles d'archives, au point que sa peau était devenue livide et que ses cheveux étaient tombés.

Néanmoins, toutes ces humiliations et tous ces efforts en avaient valu la peine. Il était devenu son véritable lieutenant, quoi que Grosslich pensât. Il avait reçu des dons inimaginables et vu des choses que les mortels ne pouvaient même pas contempler en rêve. Il disposait d'une garde personnelle de cinquante soldats-chiens féroces, d'appartements privés près du cœur des souterrains et d'un gynécée rempli d'esclaves enchaînées et soumises.

Bien entendu, tout cela n'était rien à côté du pouvoir qui lui avait été conféré. C'était ce dernier point qui prouvait qu'il avait eu raison de choisir la voie du Chaos. Pour la première fois de sa vie, il avait droit de vie et de mort sur des êtres vivants, et cette simple pensée le faisait exulter. Natassja allait faire de lui un dieu. Elle le lui avait promis. Il se lécha les lèvres avidement. Elle avait toujours tenu ses promesses.

Il entendit un hurlement au fond du couloir et sourit. Le rideau venait de s'ouvrir...

Il arriva devant une porte à doubles battants gravés de la rune violette et

luisante de Slaanesh. Il fit un geste de la main droite et ils s'écartèrent lentement.

La salle était circulaire. Le sol et les murs étaient en marbre. Il n'y avait pas de meubles ni de cages, seulement une surface lisse et brillante qui s'élevait sur des centaines de toises, jusqu'à une embrasure aménagée dans le sommet de la tour. Les rires des démonettes résonnaient en provenance de l'extérieur, et lorsqu'on levait la tête, on pouvait discerner des flammes qui dansaient au-dessus de l'ouverture.

Odo Heidegger, le templier de Sigmar, était prostré au sol, les mains sur les oreilles.

— Tu viens enfin de découvrir la vérité... lui dit Achendorfer en fermant la porte.

Heidegger lui jeta un regard implorant. Il était pâle et avait déchiré ses robes rouges au cours de ses crises d'hystérie. Achendorfer vit sa cage thoracique famélique se soulever et s'abaisser avec panique.

— Quelle est cette folie ? pleurnicha-t-il en se mettant à genoux, la bouche tordue par l'effroi.

Achendorfer sourit.

— C'est ce que tu nous as aidés à créer. Tout ceci est ton œuvre, répurgateur.

L'horreur de Heidegger ne faisait que croître. Natassja avait dissipé le sortilège qui le rendait aveugle, si bien qu'après tant de temps passé au bord du dangereux précipice de la démence, son esprit basculait enfin. Achendorfer savourait cet instant.

— Tu as éliminé tous ceux qui auraient pu nous faire obstacle, poursuivit Achendorfer. "Tu nous as livré Alptraum. Tu as assassiné Morven et laissé Tochfel se faire capturer. Tu as brûlé les contestataires et torturé les opposants. La reine est comblée et m'a demandé de te féliciter personnellement."

Heidegger eut un haut-le-cœur et vomit un peu de bile. Il tomba au sol, en proie à de longs sanglots.

— C'est impossible ! hoqueta-t-il. "C'est une illusion ! J'ai œuvré pour notre Seigneur Sigmar, puisse-t-il..."

Il fut pris d'un spasme irréprensible.

Achendorfer rit à gorge déployée. Son ventre flasque s'agita sous sa robe blanche.

— Oh oui, une illusion ! s'exclama-t-il. Il vint s'accroupir près du templier déchu. "C'est vrai, tout ce pour quoi tu as œuvré était une illusion. Ceci est bien réel, plus que tout ce que tu as pu connaître auparavant."

Les yeux de Heidegger roulaient dans leurs orbites et de la bave coulait sur son menton.

— Je n'ai pas voulu... balbutia-t-il avant de sombrer définitivement et de pousser une longue plainte.

— Tu n'étais qu'un sadique, murmura Achendorfer en retournant le couteau

dans la plaie. “Tu torturais les gens pour le plaisir en prenant comme excuse la foi et la droiture. Tu n’es pas si différent de nous, peut-être simplement un peu moins honnête.”

Des hurlements sauvages répondirent au cri de Heidegger. Des démonettes avaient plongé dans le conduit et piquaient droit sur lui.

— Combien de personnes avais-tu traquées au cours de ta carrière ? Des dizaines ? Ce n’est pas si mal, même pour répurgateur. Aujourd’hui, tu peux te vanter d’avoir assassiné des centaines d’innocents. Tu es meurtrier et un traître, Herr Heidegger. Tu as le sang de la trahison de Grosslich sur tes mains. Lorsque ton âme se présentera devant le trône de ton dieu-enfant, il ne daignera même pas te regarder, car maintenant elle nous appartient.

Les hurlements se rapprochaient. Achendorfer se releva et recula de quelques pas, observant avec satisfaction l’homme brisé à ses pieds, puis il se dirigea vers la porte, regrettant de ne pouvoir assister à cette dernière scène.

— N’espère pas que cette mort sera la fin de tes tourments, se moqua-t-il. “Le Seigneur de la Douleur a de grands projets pour toi. Des projets pour l’éternité, en fait...”

Les démonettes atterrirent autour de leur proie, les yeux animés d’une joie malsaine. Elles ouvrirent leurs bouches aux dents pointues. Des langues fourchues dardèrent narquoisement.

Achendorfer sortit et ferma la porte in extremis. Il perçut les créatures se poser avant de reprendre leur envol. Les cris du répurgateur s’arrêtèrent. Sa dépouille mortelle avait été disloquée et emmenée par les démons. Malheureusement pour Heidegger, la mort ne signifiait rien pour les habitants du Royaume du Chaos...

Des feux brûlaient à la circonférence du campement établi pour la nuit. Des ombres dansaient sur les toiles des tentes. Les gardes, tous lourdement armés, étaient organisés en patrouilles de six hommes. Le quart avait été rigoureusement organisé : des rumeurs circulaient à propos de golems d’os et de métal parcourant les ténèbres pour se gorger de sang. On disait que leurs griffes étaient en fer météorique et que leurs yeux brillaient d’une flamme blanche. De telles histoires effrayaient les plus jeunes soldats, au grand amusement des vieux briscards : depuis que la troupe avait quitté le château de la lande des Dracs, les seuls animaux sauvages qu’elle avait rencontrés étaient des renards et des éperviers. Cependant, tous les hommes étaient conscients que les choses allaient changer une fois arrivés à Averheim. Les feux de camps étaient allumés non seulement par mesure de sécurité, mais aussi pour atténuer l’effet psychologique du brasier qui se consumait à l’horizon.

Verstohlen était assis devant un de ces foyers, une chope de bière à la main, et observait les soldats se préparer à passer la nuit. Ils dormaient enroulés dans leurs capes, blottis les uns contre les autres autour des flammes, à se raconter des blagues obscènes en pouffant de rire. Les soldats étaient tous les mêmes.

Verstohlen se rappela ceux de Turgitz. Eux aussi dormaient à la belle étoile. Eux aussi lui jetaient des regards en coin, se demandant qui était cet homme étrange si bien accoutré.

Une silhouette émergea des ombres et se posta à côté de lui. Elle était moins agitée que les autres. Verstohlen leva la tête et sentit son cœur se glacer quand il reconnut Rufus Leitdorf.

Il portait une cuirasse et de larges épaulières. Une épée pendait à sa ceinture. Il avait perdu du poids depuis la dernière fois où Verstohlen l'avait vu se pavaner à Averheim. Son teint était toujours rougeaud et ses cheveux longs, cependant son visage arborait une expression mélancolique inhabituelle.

— Verstohlen... dit-il impassiblement.

Ce dernier soupira. Cette rencontre était inévitable. Peut-être valait-il mieux qu'elle eût lieu maintenant.

— Électeur... répondit-il poliment mais sans se lever. “Vous vous joignez à moi ?”

Leitdorf secoua la tête.

— Non. Je ne tiens pas à ce qu'on pense que nous sommes amis.

— Je comprends...

Leitdorf avança d'un pas. La lumière du feu lui donnait un air inquiétant.

— Je me suis entretenu avec le seigneur Schwarzhelm, révéla-t-il.

Verstohlen trouvait sa voix moins dédaigneuse, et plus solennelle. “Après s'être réconcilié avec le Reiksmarshall, il est venu me présenter ses excuses, que j'ai acceptées. Je suis venu voir si vous aviez quoi que ce soit à me dire...”

— Je suis content que vous vous soyez réconciliés, répondit Verstohlen sur un ton neutre. Personne n'aime être l'ennemi de Schwarzhelm.

— C'est tout ce que vous avez à dire ? Par les dieux ! Votre orgueil est sans limites ! Pourquoi êtes-vous revenu ? Vous n'avez rien à faire ici.

Verstohlen bondit sur ses pieds et fit face à Leitdorf. Il était plus grand, et bien plus redoutable. Leitdorf en fut déconcerté mais ne recula pas.

— J'ai commis des erreurs, reconnut Verstohlen, et je les regrette. Mais vous avez vécu avec elle. Si Natassja a pu vous tromper pendant aussi longtemps, comprenez que j'aie pu faire moi aussi de mauvais choix à cause d'elle.

— Vous auriez dû me prévenir. Vous avez inutilement provoqué une guerre.

— Ne soyez pas de mauvaise foi. Elle aurait trouvé de toute façon quelqu'un pour vous impliquer. Il approcha son visage de celui de Rufus, le regard menaçant. “Cela vous arrange sans doute de trouver un bouc émissaire... je vous conseille plutôt de réfléchir à votre propre conduite. Si vous n'aviez pas mis Natassja dans votre lit, il n'y aurait pas eu d'herbe-de-joie, pas de corruption. Nous avons tous les deux commis des erreurs, Monseigneur, en revanche c'est vous qui avez déclenché toute cette histoire.”

La main de Leitdorf se posa nerveusement sur le pommeau de son épée.

— Comment osez-vous...

— Je n'ose rien. Je ne fais qu'exposer les faits. Il secoua la tête. Ces règlements de compte mesquin le fatiguaient. "Que voulez-vous ? Que je sois rongé par le remords ? C'est déjà le cas. Tout comme vous. Chaque nuit, je revois le visage de Tochfel tandis qu'il essayait de m'avertir. Vous savez ce que votre femme lui a fait ? Elle lui a arraché le cœur pour le remplacer par un morceau de fer."

Verstohlen détourna le regard et frissonna à cette pensée.

— Alors n'essayez pas de me faire croire que vous n'avez aucune responsabilité dans tout cela, murmura l'espion. "Nous sommes tous coupables, car nous aurions tous pu agir à un moment ou à un autre."

Leitdorf retira la main de son épée. Verstohlen s'attendait à une tirade grandiloquente, et fut surpris lorsque Leitdorf resta silencieux.

— Vous n'avez guère d'estime pour moi, n'est-ce pas ?

— Cela n'a pas d'importance.

— Je ne suis pas d'accord, répondit Leitdorf en relevant fièrement le menton. "Que cela vous plaise ou non, Herr Verstohlen, je suis dorénavant l'électeur de cette province. Kurt Helborg commande mon armée aux côtés de Ludwig Schwarzhelm. Nous affronterons bientôt nos ennemis et cette fois, nul ne pourra remettre en cause ma légitimité. Soit nous mourrons tous, soit je deviendrai le maître de l'Averland. Laquelle de ces deux possibilités préférez-vous ?"

Verstohlen sourit sans joie.

— Je ne souhaite pas votre mort, Leitdorf. Et encore moins la mienne. Mais à moins que vous ayez gagné une sagesse prodigieuse en l'espace de quelques semaines, je n'ai aucun désir de voir un comte aux mœurs dissolues régner sur l'Averland. Je ne dis pas cela pour vous blesser, mais votre réputation ne vous fait pas honneur.

Leitdorf sourit de même.

— D'autres me l'ont déjà dit. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Helborg conversait avec Schwarzhelm et ses capitaines au milieu du campement. "Je ne souhaite nullement votre amitié. Si vous m'aviez parlé ainsi à Averheim, je vous aurais disgracié et exilé de ma province, et je vous avoue qu'encore maintenant, une part de moi-même aimerait vous voir partir."

Il inspira profondément. Verstohlen remarqua qu'il portait un livre attaché à la ceinture. Drôle d'objet à emporter sur un champ de bataille.

— Contrairement à vous, j'ai changé, Verstohlen, conclut-il. "Peut-être vous en apercevrez-vous avant la fin de toute cette histoire."

Verstohlen ne répondit pas tout de suite. Il y avait effectivement quelque chose de différent chez Leitdorf, même s'il n'arrivait pas encore à mettre précisément le doigt dessus.

— Peut-être, dit-il finalement avant de se rasseoir en fixant les flammes.



Chapitre Quinze

Holymon Eschenbach descendait l'escalier en colimaçon au centre de la tour. Le grondement souterrain des machines s'amplifiait à chaque marche. Le métal des murs vibrait et la chaleur se faisait de plus en plus étouffante. Il approchait du véritable cœur de l'édifice.

Il atteignit enfin la dernière marche. Un long couloir plongé dans la pénombre s'étirait devant lui. Des portes s'ouvraient de part et d'autre dans les murs à intervalles réguliers, chacune dotée d'un linteau gravé d'une rune différente. Au fond du corridor se trouvait une salle octogonale contenant un trône d'obsidienne. Il ne vit aucun soldat-chien. Le seul bruit était le son étouffé des machineries et le ronflement des flammes à l'extérieur de la tour.

Eschenbach déglutit. Sa gorge se serra sur le mince filet de salive qu'il parvint à produire. Ses transformations s'étaient accélérées au cours des derniers jours, et ce qu'il avait considéré à la base comme des bienfaits devenaient des handicaps. Pour une raison ou pour une autre, le Prince du Chaos ne semblait pas satisfait de lui. Eschenbach ne connaissait pas les raisons de ce déplaisir. Il avait servi fidèlement l'électeur depuis son couronnement, malgré tout, les dons qu'il recevait le faisaient souffrir.

Il savait qu'il ne tarderait pas à mourir. Il sentait sans cesse cette présence dans son dos qui le guettait. Les seules inconnues étaient quand, comment, et par la main de qui. Triste récompense pour sa loyauté !

Il avançait laborieusement car ses os frottaient douloureusement les uns contre les autres. Les salles latérales étaient désertes. C'était là que Natassja avait mené ses expérimentations lors des premiers temps, avant de réussir à donner vie à ses esclaves. Depuis, elle avait installé ses laboratoires dans des niveaux entiers des souterrains. Ils résonnaient incessamment des hurlements et des plaintes de ses victimes. C'étaient là que les soldats-chiens avaient été créés par milliers, des guerriers dont la force, le courage et la loyauté étaient insurpassables.

Cependant, ce n'étaient pas les seules horreurs enfantées par les entrailles de la tour. Eschenbach avait vu des trios de courtisanes parcourir les couloirs, telles des araignées corsetées de bronze. Natassja avait greffé des têtes d'hommes sur des corps de femmes. Ces choses énucléées et sourdes se cognaient aux murs, totalement désorientées et incapables d'échapper à leur géhenne. Leur seule utilité était de satisfaire les instincts sadiques de leur maîtresse.

C'est ainsi que ces salles étaient abandonnées, bien qu'il y restât encore les chevalets et les instruments qui avaient servi à donner vie aux premières créations de Natassja. Le silence pesait lourd dans ces cellules sinistres aux murs maculés de sang.

— Je te vois, intendant.

Eschenbach se souvint avoir régulièrement entendu cette voix dans ses cauchemars et frémit. Cette fois, elle provenait de la salle au fond du couloir.

Il ne pouvait plus faire marche arrière. Il continua d'avancer en claudiquant malgré la souffrance, et passa les battants grands ouverts.

Natassja l'attendait. Elle était assise sur le trône, drapée dans sa beauté et son élégance habituelles. L'aura de puissance maléfique qui émanait d'elle était si forte qu'il tomba à genoux au moment où il s'inclinait pour la saluer. Les pouvoirs de Grosslich n'étaient rien comparés à celui de son amante.

— Que fais-tu ici ? s'enquit-elle. Aucune émotion ne transparissait dans sa voix : ni colère, ni dédain. Peut-être juste un soupçon d'ennui. Elle le toisait cependant avec le même mépris qu'un noble éprouvait envers un paysan crasseux.

Eschenbach fit de son mieux pour lever la tête vers elle.

— Le seigneur Grosslich m'envoie, croassa-t-il en manquant de se déboîter la mâchoire.

— Que désire-t-il ?

— Il m'a demandé de venir vérifier l'avancement des travaux sur le météore.

— Libre à lui de venir en personne.

— Dois-je retourner le lui dire, ma dame ?

Natassja secoua la tête avec une grâce extraordinaire. Elle était incapable de la moindre gaucherie dans ses mouvements. Elle était devenue l'incarnation de la perfection.

— Ce ne sera pas nécessaire.

Elle leva une main gracieuse et les murs derrière le trône s'écartèrent. Deux panneaux glissèrent silencieusement sur des rails de bronze poli, révélant une pièce illuminée d'une lumière rouge d'où émanait un rugissement infernal. Quelque chose de terrible se trouvait là. Même les maigres pouvoirs d'Eschenbach lui permettaient de détecter l'afflux soudain de puissance mystique. Il recula, pris d'effroi.

— Fais comme chez toi, minauda Natassja. Sa voix était toujours aussi douce, mais également d'une autorité irrésistible. Il se serait arraché les yeux

à mains nues pour peu qu'elle le lui eût ordonné. Il avança en clopinant. Impériale, Natassja se leva de son trône et le suivit.

Le mur s'était ouvert sur une faille si vaste qu'Eschenbach en eut le souffle coupé. Ses parois étaient recouvertes de fer noir, d'arches et de pilastres. Des symboles à la gloire de Slaanesh et du Chaos avaient été martelés dans le métal et brillaient d'une lueur rouge. Plus de quinze toises en contrebas bouillonnait un lac de magma. Les colonnes ornées de sculptures gothiques s'élevaient avant de se perdre dans les ombres et la fumée. Des statues en acier étaient perchées sur des promontoires qui surplombaient le précipice, et scrutaient de leurs yeux vides les flammes sous leurs pieds.

Eschenbach devina sans peine que cette faille gigantesque montait jusqu'au sommet de la tour, et qu'il s'était trouvé au-dessus d'elle lors de chacune de ses audiences avec Grosslich. La salle du trône de l'électeur reposait sur un fin plancher posé au-dessus de ce gouffre immense. Il se demanda si Grosslich était au courant.

À l'intérieur, l'air vibrait d'énergies. La matière brute du Chaos bouillonnait dans cet espace où elle se retrouvait confinée. Eschenbach comprit enfin la véritable fonction de la citadelle : canaliser la volonté du météore et la condenser en un point précis au-dessus de la ville. Un roulement de tonnerre accompagna une éruption qui fila vers le sommet de la faille. Cela lui confirma l'ampleur de ce que Natassja avait accompli.

— Qu'en penses-tu ? demanda Natassja en se plaçant à côté de lui, au bord du précipice. Les flammes surnaturelles léchaient ses chevilles et remontaient le long du galbe de ses jambes. Ses yeux noirs étincelèrent dans la pénombre rougeoyante.

— C'est magnifique, murmura Eschenbach. Il en oublia pendant quelques instants les souffrances de son corps. "C'est magnifique... répéta-t-il."

Natassja l'écoutait d'une oreille distraite. Elle plongeait son regard fasciné dans le magma primordial.

— Voilà le fruit de la douleur, souffla-t-elle. "N'importe quel sauvage peut infliger la souffrance, mais elle ne se transcende que lorsqu'elle sert un but ultime. Le météore avait besoin d'elle pour s'éveiller."

Eschenbach buvait ses paroles, admiratif, toutefois Natassja ne parlait que pour elle-même.

— La moindre pierre de cette tour sert ce but. C'est là toute la beauté de cet endroit. Rien n'est superflu, car seul l'essentiel recèle de la beauté. Et la beauté est indispensable. Lorsque j'aurai fini mon œuvre ici, je suivrai scrupuleusement cette philosophie.

Elle sourit, révélant une denture parfaite et d'une blancheur éclatante.

— Ma philosophie... répéta-t-elle. "Quelle insolence !"

Elle se tourna vers Eschenbach.

— Il suffit ! As-tu vu ce que tu désirais ?

— Oui, ma reine.

La douleur dans son corps avait diminué et ses sens étaient en éveil. Il avait

des visions. Il contemplait les osts de Grosslich marcher en rangs serrés et écraser sans pitié tous leurs ennemis. Il vit des démons voler en cercle au-dessus de la tour, tels des charognards magnifiques irradiant une puissance immortelle. Il admira le météore dans son intégralité, sa noirceur impénétrable, et le perçut comme un miroir sur le futur.

La vérité lui apparut peu à peu, et il ne regretta plus ses choix.

— Vas-tu en faire part à ton maître ?

Eschenbach secoua la tête avec véhémence.

— Oh non, ma reine !

— Bien. Tu sais ce que j’attends de toi.

— Oui, ma reine.

— En ce cas, tu peux partir.

Eschenbach sourit. Les commissures de ses lèvres se déchirèrent mais il s’en moquait. La souffrance n’était rien. Il la supporterait sans se plaindre. Seul le météore importait.

Il fit un pas en avant et fut emporté par le courant ascendant des flammes. Elles brûlèrent sa chair et dévorèrent ses cheveux. Il riait tout en s’élevant dans les airs, et sentit les os de son crâne se fracturer. Il montait de plus en plus vite. Les symboles de Slaanesh tournoyaient autour de lui et luisaient de plaisir à son passage. Leur serviteur leur apportait enfin satisfaction.

Ses yeux se liquéfièrent. Lorsqu’il inspira, une chaleur ardente pénétra ses poumons et ravagea ses organes. Finalement, juste avant que sa dépouille carbonisée vienne heurter le plafond, il sentit son âme arrachée de son corps afin d’être immolée. Sa dernière pensée fut pour le météore, et le rôle que son sacrifice venait de jouer dans l’acte final qui aboutirait à son éveil. Cependant, avant de pouvoir en ressentir de la joie, la flamme de sa vie fut éteinte définitivement par le souffle d’un brasier infiniment plus vaste.

Natassja était restée immobile, et contemplait les flammes qui rugissaient en montant dans les airs.

— Eh bien, Heinz-Mark, murmura-t-elle en tendant les bras pour laisser le feu lécher sa peau. “Tes serviteurs ne sont plus. On dirait qu’il va falloir que tu m’affrontes en personne.”

L’armée d’Helborg avait quitté les landes et progressait rapidement sur les plaines de l’Averland. Les soldats avaient été organisés en compagnies de hallebardiers et de lanciers, conformément aux formations impériales standards. Les uniformes étaient dépareillés, mais le reste de leur équipement était de qualité, et ils étaient motivés. Helborg s’était assuré qu’ils fussent bien nourris et grassement payés, si bien qu’ils se pliaient de bonne grâce à une discipline stricte. De nouvelles recrues les rejoignaient à chaque lieue parcourue. Tous les villageois de la région pouvaient voir la colonne de feu qui s’élevait à l’est, et même l’esprit le plus obtus pouvait ressentir la corruption qui en émanait. Les chariots de ravitaillement étaient ajoutés au train de bagages. Dès la fin du premier jour de marche, l’armée comptait près

de trois mille combattants. Les quelques survivants de la Reiksguard étaient les seuls guerriers d'élite, toutefois le reste des hommes possédait au moins une épée et était désireux de s'en servir.

Chaque soir, l'armée établissait un campement selon les règles usuelles. Un fossé était creusé, la terre extraite servant à ériger un monticule sur lequel était plantée une palissade de pieux taillés en pointe. Les tentes étaient ensuite dressées à l'intérieur de ce périmètre défensif. Au fur et à mesure que la taille de l'armée croissait, cette tâche devenait de plus en plus ardue, bien qu'elle restât indispensable : les forces de Grosslich ne s'étaient pas encore manifestées en force, néanmoins la confrontation devenait plus probable au fil des heures. Les troupes d'Helborg n'étaient plus qu'à un jour de marche d'Averheim ; on pouvait deviner les tours de la ville se découper au nord-ouest, le long de la ligne d'horizon.

Une fois le campement établi, les hommes se rendaient à leur poste ou s'installaient autour des feux de camp, et discutaient du butin à venir. Ils évitaient de parler trop ouvertement de l'ennemi qui les attendait, du pilier de flammes surnaturelles ou des rapports des éclaireurs faisant état d'une immense tour de fer érigée au cœur de la cité.

L'état-major tenait conseil autour d'un feu, au centre du campement. Il était séparé de la troupe par des tentures dressées entre des piquets. Helborg tenait la place d'honneur. L'Épée de Vengeance, restaurée avec soin, pendait à sa ceinture. Sa verve habituelle avait été remplacée par une prestance majestueuse, et lorsqu'on le contemplait, avec sa cuirasse rougeoyant devant les flammes, il évoquait la statue de Magnus le Pieux de la chapelle des Héros.

Hausman, le chevalier le plus expérimenté en l'absence de Skarr, était assis à sa gauche. Leitdorf se tenait à droite. Il avait l'air étrangement paré dans son armure. Les quatre autres capitaines étaient d'irréductibles partisans des Leitdorf, des vétérans portant la livrée bleue et bordeaux de sa famille.

Schwarzhelm se trouvait de l'autre côté du cercle, face à Helborg. Le Champion de l'Empereur était presque aussi imposant que le Reiksmarschall. Le fait de porter de nouveau une armure lui avait rendu l'essentiel de son lustre. Comme toujours, Verstohlen était à ses côtés, un peu en retrait, observant les délibérations sans y participer. De toute façon, il préférait rester dans l'ombre. Question d'habitude.

— Vous avez tous vu cette colonne de feu, annonça Helborg, et vous êtes au fait de la trahison à laquelle nous avons juré de mettre un terme. Néanmoins, nous ne pouvons sous-estimer la force de nos adversaires. Le seigneur Schwarzhelm les connaît mieux que quiconque, c'est pourquoi je lui ai demandé de prendre la parole...

Tous les regards se tournèrent vers le Colosse. L'atmosphère restait tendue malgré la réconciliation des deux hommes. Les capitaines étaient mal à l'aise. Toutefois, Schwarzhelm ne laissait transparaître aucune émotion.

— Nous ne sommes pas seuls, dit-il. Sa lourde armure de plates semblait amplifier sa voix de stentor. "L'Empereur a été averti, et je suis sûr qu'il a

rassemblé une armée pour éliminer la menace. Néanmoins, je n'ai aucune idée de l'endroit où elle se trouve. Elle est peut-être aussi proche que nous d'Averheim, ou à des semaines de marche."

Il dévisagea les capitaines. Ses yeux brillaient de nouveau, comme lorsqu'il était parti exterminer les orques dans l'est de la province. Il vivait pour le combat, et pour rien d'autre.

— Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons attendre. J'ai vu Averheim. C'est un repaire du Chaos, et nous devons la débarrasser de ce mal. Il est de notre devoir d'affaiblir nos ennemis autant que possible, sans espérer de quelconques renforts, quitte à nous sacrifier pour accomplir cette tâche.

Les capitaines eurent l'air décontenancés. Helborg leur avait promis la gloire, pas la mort.

— Combien d'hommes Grosslich a-t-il sous ses ordres ? demanda l'un d'entre eux.

— Nous n'en savons rien, et cela n'a pas d'importance, intervint Helborg. "Schwarzhelm a raison. Dès que nous serons devant les murs, nous lancerons l'assaut. J'ai envoyé un message à mon lieutenant pour lui ordonner de rassembler toutes les forces qu'il pourra. Nous devons le rejoindre au sud de la ville avant de passer à l'attaque. Le gros de l'armée engagera l'ennemi pendant qu'un groupe composé de la Reiksguard, du seigneur Schwarzhelm et de moi-même sera chargé de pénétrer dans la tour et de traquer Grosslich. Si nous parvenons à le tuer, son armée sera plongée dans la confusion."

Leitdorf secoua la tête.

— C'est de la folie, marmonna-t-il.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui. L'électeur leva un visage confus, comme s'il avait été trahi par son monologue intérieur.

— C'est de la folie, répéta-t-il avec plus d'aplomb. "Même la horde de Mâchoire de Fer n'a pas pu prendre la ville. Ses murs sont capables de résister au siège d'une armée cinq fois plus nombreuse que celle dont nous disposons."

Helborg le foudroya du regard.

— Vous semblez oublier que l'Épée de Justice et l'Épée de Vengeance vous accompagnent !

— Absolument pas. Mais je n'oublie pas non plus Natassja. Je ne suis pas sûr que deux épées suffisent à éteindre le brasier qu'elle a allumé.

Verstohlen sourit intérieurement. Finalement, Leitdorf paraissait avoir bel et bien changé.

Helborg ne fut pas aussi complaisant.

— Dans ce cas, je suppose que vous avez un plan, dit-il d'une voix glaciale. Leitdorf haussa les épaules.

— Notre seul espoir est de rejoindre l'armée de l'Empire dont parle le seigneur Schwarzhelm. Je ne doute pas que vous puissiez vaincre ceux qui se cachent à l'intérieur de la tour, mais vous devrez d'abord les atteindre.

Un silence gêné s'ensuivit. Helborg n'avait pas l'habitude d'être contredit.

Leitdorf était devenu plus audacieux au cours des dernières semaines, sans compter le fait qu'il avait sauvé la vie du Reiksmarshall.

— Elle arrivera forcément du nord, poursuivit Leitdorf. “Les armées d’invasion se sont toujours postées sur les collines avant d’entamer un assaut. C’est là que nous devrions les rejoindre. Vous dites que votre précepteur va nous amener davantage de troupes ? Parfait ! Il suffit de contourner Averheim par l’est, d’effectuer la jonction avec Skarr puis d’aller occuper le Pic de l’Aver. Cette position nous permettra de tenir bon le temps que le reste des forces impériales arrive. Et si elles sont déjà là, nous seront placés idéalement pour leur prêter main-forte. De mon point de vue, c’est la seule solution.”

Sa voix s’était raffermie au fur et à mesure qu’il exposait son plan. Et contrairement à son discours au château de la lande des Dracs, ses capitaines buvaient ses paroles.

Helborg réfléchit à ce qu’il venait d’entendre, visiblement indécis. Les manœuvres de Leitdorf seraient plus longues, et le Reiksmarshall savait que le temps leur était compté. Malgré cela, ce plan était sensé, d’autant plus que l’électeur était bien placé pour connaître la topographie autour d’Averheim.

— On ne sait pas si l’Empire a déjà réagi, objecta Schwarzhelm.

— Certes, intervint Verstohlen en faisant un léger signe de tête approuvateur à Leitdorf. Ce dernier réprima son étonnement. “Malgré tout, cela reste notre meilleur espoir. Nous devons échafauder notre stratégie en comptant sur ces renforts. S’ils ne sont pas là lorsque nous parviendrons à Averheim, nous pourrions toujours réviser nos plans.”

— Mais nous perdrons l’élément de surprise, rétorqua Helborg. “Ils nous verront arriver de l’est !”

— Il n’y a aucun élément de surprise, fit remarquer Leitdorf d’un air sombre. “Ils savent très bien où nous nous trouvons. Vous pouvez me croire, j’ai été marié à cette femme.”

Il y eut de nouveau un silence pesant. Helborg lança un regard interrogateur à Schwarzhelm. Celui-ci ne dit rien. Finalement, le Reiksmarshall parla.

— Qu’il en soit ainsi ! L’électeur a pris sa décision. Skarr nous rejoindra à l’est d’Averheim, et nous nous positionnerons au nord. Que des messagers partent sur le champ. Nous lèverons le camp à l’aube.

Il regarda Leitdorf avec un amusement teinté de respect.

— Peu d’hommes osent contester mon jugement en matière de stratégie militaire, Herr Leitdorf. Espérons que votre plan nous apportera la victoire.

Rufus s’inclina.

— Il est simplement temps que je reprenne le contrôle de ma province, Reiksmarshall, dit-il sans la moindre pointe d’ironie.

Les plaines au nord d’Averheim étaient jadis verdoyantes, et recouvertes de cette herbe verte et grasse qui faisait la renommée de la province. L’Aver y était alimenté par plus d’une dizaine d’affluents qui irriguaient ces terres et leur végétation. Des troupeaux de bétail y avaient été élevés pendant des

siècles, et fournissaient la meilleure viande de tout le pays.

Tout cela n'était plus. La cité était toujours en proie à des flammes surnaturelles. Ses rues offraient une vision d'horreur et de démence, ses habitants ayant été réduits en jouets des dieux sombres. Même si les démons ne s'aventuraient pas hors des murs de la ville, les autres créatures de Natassja n'avaient pas hésité à le faire. Ses soldats marchaient en colonnes interminables et piétinaient l'herbe avec leurs bottes ferrées. De grandes machines de guerre étaient tirées hors des fonderies à l'aide de chaînes dont chaque maillon pesait une dizaine de livres. Les brasiers magiques qui brûlaient dans les minarets qui ceignaient la ville ne s'éteignaient jamais et dardaient des langues de feux qui calcinaient le paysage autour de la cité. La corruption qui affectait Averheim se répandait ainsi peu à peu, si bien que la ville ressemblait à un amas d'édifices noircis au milieu d'une plaine désolée.

C'est au milieu de cette dernière que l'armée du météore avait établi son campement. Ses tentes étaient coiffées des crânes de ceux qui avaient tenté de s'opposer à la folie de Grosslich. La fumée acrimonieuse des braseros charbonnait la terre. Des pieux en fer martelés dans les forges de la tour entouraient le campement, et des tranchées avaient été creusées par une horde d'esclaves mutants. L'huile inflammable dont elles avaient été remplies brûlait en produisant des flammes aux mèches vertes.

La tour surplombait cette dévastation, une flèche de métal noir qui perçait le cœur de la ville comme un poignard. La tempête faisait rage au-dessus d'elle, les nuages de magie étant irrésistiblement attirés par la faille vers l'autre monde ouverte à son sommet. Des éclairs zébraient le ciel et foudroyaient sans cesse l'édifice. Ces nuées impénétrables rendaient le jour aussi triste que la nuit, et seuls le crépitement des arcs électriques et les flammes irréelles illuminaient la pénombre des rues. Telles étaient les conséquences de la corruption d'Averheim.

À plus d'une lieue de là, une grande colline gardait l'approche nord de la ville. Aucun arbre n'y poussait, même lorsque les terres étaient encore opulentes, par conséquent ce point surélevé offrait une vue imprenable sur la plaine alluviale de l'Aver. Au sud, le sol descendait en pente douce jusqu'au niveau de la rivière, et la route sinuait tranquillement avant d'arriver aux immenses portes de la ville. Les hommes appelaient cette éminence le Pic de l'Aver, et racontaient qu'il s'agissait en fait du tumulus de Siggurd. Son sommet était plat et s'étendait d'est en ouest sur plusieurs centaines d'acres avant de céder la place à un terrain plus accidenté. Par le passé, les armées avaient l'habitude de camper en ce lieu qui leur octroyait une position stratégique insurpassable. Seul Mâchoire de Fer n'avait pas eu la présence d'esprit de s'y installer avant de lancer l'assaut contre la cité.

Néanmoins, Grosslich n'était pas aussi borné qu'un peau-verte, tout comme les capitaines qui commandaient ses légions, c'est pourquoi leur campement avait été disposé face au Pic de l'Aver, ses tranchées bloquant les routes d'accès vers Averheim. L'ancienne route avait été creusée et des talus érigés

sur ses bords, et comme si les murailles et les minarets de la ville ne suffisaient pas, les plaines qui les entouraient étaient devenues des endroits mortels parsemés de pièges et de douves où se consumait un feu maudit.

Volkmar prit connaissance de tout cela depuis les hauteurs du Pic de l'Aver. Il chevauchait à l'avant-garde de l'armée, le Bâton de Commandement à la main, et avait été le premier à contempler ce spectacle. À sa vue, il s'était arrêté, interdit.

Le reste de son état-major le suivait. Maljdir, Roll et les prêtres-guerriers s'immobilisèrent eux aussi. Leurs visages étaient résolus. La lueur des brasiers se reflétait sur leurs plastrons. Les sorciers de bataille étaient juste derrière. Il y avait tout d'abord deux sorciers célestes, dont Hettram, qui avait finalement survécu à son accès de démente, puis trois sorciers flamboyants aux bâtons auréolés de flammes, et autant de mages lumineux en robe blanche, déjà occupés à psalmodier les premiers versets de leurs rituels.

Arrivaient ensuite les hallebardiers, les lanciers et les épéistes, qui se positionnèrent sur le Pic de l'Aver. Les hommes étaient silencieux. Aucun chant guerrier ne résonnait. Les compagnies se déployaient en formation de bataille, plongées dans le mutisme par le spectacle horrible qui s'offrait à leurs yeux, écoutant seulement d'une oreille distraite les litanies de haine récitées par les prêtres. La cavalerie légère – des pistoliers et des escorteurs – se plaça sur le flanc gauche, à l'est du champ de bataille. Même les destriers habitués au combat étaient agités.

Seule l'arrivée du train d'artillerie parvint à arracher quelques cris d'encouragement aux soldats. Plus de trente canons de tous calibres, tirés par des attelages de six hongres, furent mis en batterie. Les boulets furent déchargés et empilés. Des dizaines de Feu d'Enfer, de Tonnerre de Feu et de mortiers formaient la caravane des ingénieurs. Les salves d'une telle concentration de machines de guerre promettaient d'être dévastatrices.

Volkmar avait choisi de les déployer à l'ouest de la ville. C'était là que le Pic de l'Aver était le plus proche des murs. De plus, son artillerie y disposait d'une ligne de tir dégagée sur l'essentiel de la plaine. À peine les canons déployés, des redoutes furent érigées pour les protéger. Six compagnies d'auxiliaires furent détachées afin d'assurer sa garde, ainsi qu'un bataillon de joueurs d'épée d'Aldorf.

Le Grand Théogoniste avait conservé près de cinq mille hommes en réserve. Ils étaient placés derrière le train de bagages, mais nul ne doutait qu'ils allaient rapidement entrer en action. Les détachements d'archers opérant en tirailleurs étaient disposés après les premiers rangs pour intervenir rapidement en cas de nécessité. Ces miliciens étaient aussi nerveux que le reste de la troupe, et vérifiaient constamment leur réserve de flèches et la corde de leur arc.

En dehors de Volkmar et des prêtres-guerriers, un seul escadron restait impavide face à l'ennemi : Gruppen et ses quatre cents chevaliers Panthères. Ils avaient laissé le reste de l'armée se déployer avant de se placer à

l'extrémité du flanc droit, sous les hourras de la troupe. Les chevaliers étaient équipés d'armures de plates complètes décorées de fourrures exotiques, de lances de cavalerie et d'épées longues, et montaient des palefrois bardés de métal. Leur étendard – qui représentait un groupe de félins bondissant par-dessus la silhouette martiale de Myrmidia – battait fièrement dans les vents de tempête.

Léonidas Gruppen était à la tête de ses guerriers, la visière ouverte, toisant avec dédain les horreurs étendues à ses pieds. Il se tenait droit, son harnois décoré de la peau d'une panthère noire d'Inja, et son héraut à ses côtés. Il fit signe à celui-ci, qui déploya sa bannière personnelle arborant une représentation de la statue chryséléphantine de Myrmidia.

Gruppen se tourna vers Volkmar et leva la main en guise de salut. Les dernières oriflammes furent déroulées : les couleurs du Reikland, de Nuln, de Middenheim, du Talabecland, de l'Averland, des cités-états de Tilée et des compagnies de mercenaires.

Au centre de la ligne de bataille, Volkmar fit un signe de tête à Maljdir. Le Poing du Dieu-guerrier pendait à sa ceinture, car il tenait à deux mains la Bannière Impériale, qu'il planta dans le sol d'un geste vigoureux. La tapisserie tissée de fils d'or révéla alors le blason de l'Empereur, deux griffons rampants encadrant un écu de sable sur lequel étaient inscrites en fil d'argent les initiales *KF*. À la vue de ce célèbre étendard, les régiments d'infanterie émirent des cris de joie : si l'Empereur avait confié à Volkmar sa bannière personnelle, cela signifiait qu'il restait un espoir.

L'armée était en place. Quarante mille combattants s'étaient déployés sur le Pic de l'Aver et faisaient face au sud, prêts à en découdre.

Volkmar observa la plaine. L'ost adverse attendait silencieusement à moins d'une demi-lieue, au pied des murailles de la cité. À cette distance, les soldats ressemblaient à des fourmis agglutinées les unes contre les autres. Aucune bannière ne flottait au vent. Aucun cor ne sonnait l'appel aux armes. Les braseros continuaient à cracher leur fumée, les flammes verdâtres dansaient et les machines de mort grondaient sans discontinuer.

Du sommet de la tour, une boule de feu violet s'illumina quelques instants pour donner le signal de l'attaque. Une rumeur croissante se répandit au sein des troupes du Chaos, et les hommes – ou plutôt, des choses ressemblant à des hommes – abaissèrent les lames de cristal de leurs hallebardes de façon menaçante.

Volkmar restait impassible. La force qui lui faisait face était plus nombreuse que sa propre armée, même si la fumée rendait difficile toute estimation précise. Grosslich n'avait pas chômé.

— Nous y sommes, déclara Volkmar à Roll en serrant fermement le Bâton de Commandement. La tête dorée de la relique brilla comme un fanal dans les ténèbres.

— Sigmar nous préserve, répondit Roll en tirant son épée. “Sigmar nous préserve tous...”

Natassja attendait dans la salle du trône. Les portes qui donnaient sur la faille étaient fermées, si bien que le rugissement des flammes était inaudible. Cependant, elle pouvait sentir le pouvoir qui s'accumulait dans le sol. L'heure qui verrait son corps et son esprit transmutés pour l'éternité approchait. Ses sens étaient d'ores et déjà mille fois plus développés que ceux d'un humain. Elle pouvait ressentir les battements de cœur de chacun de ses serviteurs, leur absence d'émotions tandis qu'ils se préparaient au combat. Des salles de torture des souterrains jusqu'aux démons qui volaient au-dessus de la tour, rien ne lui échappait.

Cette transformation avait néanmoins des inconvénients. Sa conscience de ses environs immédiats était plus ténue, et elle devait faire des efforts pour ne pas sombrer dans ses rêveries. Les heures à venir seraient critiques. Si elle perdait pied avant que le météore se fût totalement éveillé, le rituel serait avorté et elle serait condamnée à errer dans les limbes.

Cela n'arriverait pas. Pas après tant de décennies de préparatifs.

Depuis sa jeunesse passée sur la toundra kislévite, elle savait que son destin serait hors du commun. Bien qu'elle fût née et eût grandi en tant que serf, une voix dans son esprit l'avait toujours rassurée quant à la réalisation de ses aspirations futures. Cette voix ne l'avait jamais quittée. Elle avait été son unique compagne au cours de ces longues années.

Tout avait basculé le jour où les nomades avaient attaqué. Ils avaient jailli de la steppe, magnifiques et terribles. Les villageois avaient été fauchés comme les blés par leurs cimenterres acérés. Natassja était tombée immédiatement amoureuse de leur cruauté et de leur adresse au combat. Le boyard de son village avait été le dernier à tomber sous leurs coups, le front transpercé par un javelot.

Ils l'avaient enlevée, car elle était suffisamment jeune et belle pour mériter d'être corrompue. Même lorsqu'elle était enchaînée dans la hutte de leur khan, à la merci de ses accès de violence et de ses appétits sexuels, la voix ne l'avait pas abandonnée. "Ces hommes comptent parmi mes serviteurs, je vais te délivrer d'eux." lui disait-elle. Il lui suffisait de faire preuve de patience et de se soumettre aux épreuves que la voix lui envoyait, et un jour le monde s'ouvrirait à elle.

La voix n'avait pas menti. L'extrême nord recelait des merveilles uniquement à la portée d'un esprit aussi brillant que celui de Natassja. Son savoir avait grandi sous la tutelle des chamans et de leurs esclaves. Sa beauté lui avait ouvert toutes les portes. Chaque nuit, elle dédiait ses débauches au Prince du Chaos, et en retour, celui-ci lui sourit. Quand elle échappa finalement au khan, elle put explorer le royaume de la folie et eut une vision. Elle s'en souvenait encore comme si c'était hier. Elle n'avait jamais rien contemplé d'aussi magnifique. Dès cet instant, la beauté sauvage de la toundra lui parut morne et ennuyeuse, et elle se mit à voyager de plus en plus souvent dans le royaume interdit pour étudier des grimoires maudits, apprendre des rites maléfiques et maîtriser peu

à peu toutes les facettes de la magie noire.

Les années avaient passé sans l'affecter. Lorsqu'elle rencontra de nouveau le khan qui l'avait retenue prisonnière si longtemps, c'était un vieil homme agonisant, sur le point de quitter paisiblement ce monde pour rejoindre ses ancêtres. Natassja avait prolongé sa vie de cinquante ans. Cinquante ans dont chaque jour avait été une agonie horrible et sans cesse renouvelée. Une fois que ses expérimentations lui eurent permis d'atteindre le degré de compétence qu'elle convoitait, elle laissa finalement l'âme du khan quitter son corps décharné et se mit à la recherche d'un nouveau moyen d'accomplir sa vision.

Elle ne regretta pas son départ des steppes. Les terres du sud étaient infiniment plus intéressantes, et lui donnèrent l'occasion de pratiquer en secret ses arts ésotériques. Elle avait vécu en bien des lieux : à Altdorf, évidemment, mais aussi à Marienburg, à Talabheim, au cœur de la Drakwald, dans une citadelle lahmiane des monts du Milieu, et dans une centaine d'autres endroits encore. Tandis que l'Histoire suivait son cours inéluctable, Natassja restait aussi jeune et fraîche qu'au premier jour. La vision ne la quittait pas. Elle attendait simplement son heure.

Si Natassja avait d'abord pensé que Marius était le candidat idéal, il s'était avéré impossible à corrompre. Elle avait ensuite rencontré Lassus, et son plan avait pris forme. Au bout de quatre siècles de recherches, sa vision l'avait finalement menée à Averheim. Transformer cette capitale de provinciaux gras et fainéants en un temple dédié au Seigneur de la Douleur avait été la chose lui plus agréable qu'elle eût accomplie de toute sa vie. Les hommes de l'Averland ne valaient pas mieux que le bétail qu'ils élevaient, c'est pourquoi elle leur avait réservé un destin approprié. C'était l'endroit idéal pour débiter sa nouvelle existence, et elle était profondément reconnaissante envers le Prince du Chaos de l'avoir menée ici. Il était si généreux et désintéressé envers ses favoris...

Nul dans cette province ne pouvait plus s'opposer à elle. Au départ, elle avait craint que l'arrivée d'Helborg mît son plan à l'eau. Dorénavant, ni lui ni Schwarzhelm n'auraient le temps d'agir. Volkmar et ses bigots fanatiques étaient un problème mineur maintenant que ses légions étaient là pour s'opposer à eux. Il lui fallait seulement quelques heures encore, le temps que les ondes magiques atteignent une harmonie parfaite.

— Natassja !

La voix de Grosslich sourdait de colère. Elle se retourna et le vit fermement campé sur ses pieds dans l'embrasure de la porte. Il portait son armure rouge ridicule. Slaanesh seul savait ce qui avait pris à Grosslich de se faire forger un tel accoutrement. Il portait son sceptre en os dans une main, et une épée à lame noire dans l'autre.

Il était furibond. Elle ne lui en voulait pas. Elle l'aurait été également à sa place.

— Mon amour ! susurra-t-elle en se dirigeant vers son trône avant de s'y asseoir. Elle attachait beaucoup d'importance à ces gestes pleins de sous-

entendus. “Que me vaut le plaisir de...”

— Tu sais parfaitement pourquoi je suis ici ! gronda-t-il en s’approchant d’elle. Il était entouré d’une puissante aura. Il aurait pu faire un redoutable seigneur de guerre. “Quel gâchis !” pensa-t-elle.

— Tu cherches Eschenbach ?

— Le chercher ? Non. Je sais très bien que tu l’as sacrifié pour alimenter tes pouvoirs, et que tu me réserves le même sort !

— Pourquoi voudrais-je faire une telle chose ?

— Pour gouverner seule ton royaume de démons et de fous ! lança Grosslich. “Tu savais que ce n’était pas ce que je voulais.”

Natassja leva un sourcil étonné.

— Dans ce cas, reste ici à mes côtés, et je te montrerai ses attraits. Je ne t’ai jamais menti, Heinz-Mark. Nous pouvons encore accomplir de grandes choses ensemble.

Grosslich eut un rire méprisant. Une lueur féérique brillait dans ses yeux. Son pouvoir s’écoulait par tous les pores de sa peau car il était incapable de le contenir. Quel gâchis...

— Je suis sûr que tu es satisfaite de notre arrangement. Pas moi. Je refuse de continuer à te suivre, Natassja. Je veux jouer mon propre rôle. L’armée a besoin d’un chef. Je vais vaincre mes ennemis, puis je mènerai mes forces vers d’autres victoires. Tu m’as donné le pouvoir de bâtir mon propre royaume, ici ou ailleurs.

— Je pourrais t’en empêcher, tu sais... le prévint Natassja avec une note de tristesse non feinte dans la voix.

Grosslich secoua la tête.

— Je n’en suis pas si sûr. Mes pouvoirs sont plus grands que tu ne l’imagines.

Natassja savait qu’il avait tort. Elle aurait pu le tuer d’un simple mot, toutefois cela n’aurait rien résolu. Elle avait de l’affection pour lui, et décida de lui donner une dernière chance de faire le bon choix.

— Je ne pourrai pas te protéger si tu quittes la tour. Tu as ma parole que même si tu ne seras jamais mon maître, tu auras tout ce que tu désireras. Un bel avenir t’attend si tu prends la peine de le saisir. Tu pourrais devenir mon héraut !

Grosslich eut un sourire énigmatique, comme s’il comprenait enfin des paroles entendues longtemps auparavant.

— Ton héraut ? Voilà qui est tentant. Je vais y réfléchir... répondit-il avec ironie.

Il s’inclina.

— Adieu, Natassja. Lorsque nous nous reverrons, je serai le maître incontesté de nos armées. Peut-être qu’alors tu accepteras de me voir à ma juste valeur.

Il fit volte-face majestueusement et sortit. Natassja le regarda s’éloigner. En dépit des siècles passés à conspirer et à mentir aux hommes, elle ne parvenait

pas à rester insensible à celui-ci. Elle avait vu le chemin pavé de savoir, de découvertes et de pouvoir qu'ils auraient pu prendre ensemble. Elle regrettait l'idée qu'il s'en fût détourné.

— Tu le laisses partir ? demanda une voix sibylline derrière le trône.

Une démonette apparut et se glissa à ses pieds dans un mouvement gracieux.

— Tu aurais pu faire valoir certains de tes attributs... se moqua-t-elle en faisant des mouvements de hanches suggestifs. Natassja ignore cette provocation. Malgré leur intelligence et leur pouvoir infinis, les démons pouvaient se montrer terriblement infantiles.

— Je me suis peut-être trompée à son sujet, reconnut Natassja.

— Il a sans doute compris que sa position était précaire. Tu lui as offert une grande armée. Il n'est guère étonnant qu'il souhaite en prendre le commandement.

Natassja lui jeta un regard froid.

— Si c'est toi qui lui as mis cette idée en tête, compte sur moi pour te le faire payer...

La démonette gloussa d'un air craintif, et sautilla jusqu'au mur derrière lequel se trouvait la faille avant de s'y appuyer lascivement.

— Ce ne sera pas du domaine de tes compétences, ma reine, minaуда-t-elle.

— N'en sois pas si sûre.

Natassja se leva de son trône et se dirigea vers la porte. La démonette la suivit en restant à bonne distance.

— Ça y est ? s'enquit-elle avec excitation.

— Pourquoi pas ? La cité est à moi désormais, répondit Natassja.

La démonette se trémoussa de joie.

— Tu n'as pas peur de leurs armées ? Helborg se rapproche, et il porte l'épée !

— Il n'a plus assez de temps pour agir. Natassja lança à la démonette le même regard affectueux qu'une mère à sa fille rebelle. "Retourne auprès de tes sœurs. Vous allez encore pouvoir vous amuser d'ici le coucher du soleil."

Elle longea le couloir, jusqu'au pied du grand escalier en colimaçon.

— La salle du météore sera scellée jusqu'à la fin du rituel, avertit-elle la démonette. "Attends-moi à l'extérieur de la tour. Je vais bientôt renaître !"



Chapitre Seize

L'armée du Chaos s'agitait sur la plaine, comme si un événement important venait de se produire. Volkmar s'avança en scrutant la fumée qui obscurcissait le champ de bataille.

— Amenez-moi ma longue-vue ! ordonna-t-il.

Un prêtre accourut et ouvrit le coffret contenant l'objet.

Le Grand Théogoniste le saisit et étudia les rangs adverses. Certains des soldats étaient des humains portant la livrée de Grosslich. Leurs yeux brillaient étrangement. D'autres étaient des mélanges grotesques d'homme et de bête.

Il finit par trouver ce qu'il cherchait. Les portes de la ville s'étaient ouvertes et un homme monté sur un destrier noir comme la nuit les avait passées. Sa monture était aussi corrompue que le reste de son ost. En guise de sabots, elle possédait des griffes qui s'enfonçaient profondément dans la terre, et sa peau était recouverte d'écailles. Sa crinière et sa queue brillantes comme de l'onix étaient décorées de bijoux. Son caparaçon s'ornait de symboles proscrits et ses yeux luisaient comme des charbons ardents. Il était énorme, bien plus massif qu'un cheval ordinaire.

Son cavalier était tout aussi impressionnant. C'était à n'en pas douter le nouveau maître d'Averheim. Il était engoncé dans une armure rouge. Son heaume était coiffé d'une plume dorée, et seuls ses yeux étaient visibles à travers sa visière. Il portait dans la main droite une épée barbelée dont les pointes suintaient constamment d'un liquide noirâtre, et dans celle de gauche un sceptre en os.

Ses soldats reculaient à son passage en signe de respect. Peut-être combattaient-ils auparavant sous ses ordres en tant que mortels, et avaient attendu avec espoir le nouvel âge qu'il apporterait à l'Averland. Quoi qu'il en fût, de tels souvenirs étaient aujourd'hui oubliés, effacés par la volonté du météore et de sa maîtresse.

Les légions se mirent à avancer, leur général à leur tête.

— Ils approchent, annonça Volkmar en rangeant sa longue-vue. “Leur maître a quitté son repaire. Donnez le signal.”

Des cors sonnèrent depuis la position de l’état-major et furent repris en écho le long de la ligne de bataille. Les artilleurs se mirent à l’œuvre avec autant d’efficacité qu’à Streissen. Ils avaient été formés à Nuln, et figuraient donc parmi les meilleurs de l’Empire.

Au rythme des ordres des maîtres artilleurs, les boulets furent chargés et les boute-feux allumés. Les soldats qui gardaient les canons reculèrent lorsque les pièces furent mises à feu. Un roulement de tonnerre retentit et une salve phénoménale laboura la plaine. Des nuages de fumée obscurcirent la position de l’artillerie et ne tardèrent pas à envahir le reste du champ de bataille.

L’avant-garde ennemie continua d’avancer sans se soucier des boulets. Les soldats étaient fauchés par la salve, mais leurs camarades continuaient d’avancer imperturbablement. L’ost du Chaos recouvrait la plaine comme une tache sombre qui allait en s’agrandissant.

— Continuez à tirer ! vociféra Volkmar, les yeux rivés sur la ligne de bataille adverse. Ses hommes attendaient l’ordre d’attaquer avec expectative. Ils jouaient nerveusement avec leurs armes ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur leur front. Les minutes s’égreuaient tandis que les servants rechargeaient leurs pièces. L’attente était toujours éprouvante pour un soldat.

Les canons rugirent de nouveau. Cette fois, la canonnade fut accompagnée par le crépitement des Feu d’Enfer, qui creusèrent de larges brèches dans les bataillons. Les roquettes des Tonnerre de Feu retombèrent dans les rangs adverses avec des effets dévastateurs. Les membres arrachés et les pièces d’armure volaient dans les airs au milieu des explosions.

Cependant, Grosslich n’était pas un chef impulsif ni irréfléchi. Il avait toujours été un tacticien doué, et n’avait pas choisi d’envoyer son avant-garde à la mort sans une bonne raison. Une fois que l’armée du Chaos eût suffisamment avancé sur la plaine, elle s’arrêta et entreprit de s’enterrer. Des pieux d’une toise de long furent amenés des rangs arrière, et des tranchées creusées avec célérité. Les troupes de Grosslich suaient sang et eau sous le tonnerre de l’artillerie impériale ; dès qu’une compagnie était décimée par une salve, une autre la remplaçait, si bien qu’en dépit des pertes effroyables qu’il provoquait, le barrage de tirs ne pouvait déloger les troupes chaotiques.

Des cors claironnèrent depuis les murs de la ville, et la stratégie de Grosslich se dévoila. D’énormes engins de guerre fabriqués dans les forges de la tour furent amenés sur le champ de bataille par des attelages de chevaux mutants. Leurs fûts étaient au moins deux fois plus grands que celui des plus grosses pièces impériales, et étaient décorés de frises en bronze et en fer. De la fumée s’échappait de leurs braseros, où se consumaient des braises et des matériaux étranges chauffés à blanc. Les esclaves chargés de les manœuvrer ajustaient les valves et les pistons tandis que ces créations étaient tirées sur le sol accidenté. Cette artillerie impie était gardée par des compagnies

d'infanterie lourde aux heaumes similaires à des visages grimaçants.

À en juger à l'angle de leurs fûts, il semblait que la portée de ces armes était inférieure à celle des canons impériaux, toutefois, leur calibre devait les rendre beaucoup plus dévastateurs. Volkmar tenta de calculer la distance qu'il leur faudrait parcourir avant de se retrouver à portée.

— Pilonnez leurs redoutes ! ordonna-t-il. Ses messagers firent passer ses instructions.

— Il faut avancer ! protesta Maljdir, les mains serrées sur le manche du Poing du Dieu-guerrier. “Si ces machines...”

Une nouvelle salve éclata et une volée de roquettes s'éleva dans les airs. Les servants d'artillerie n'étaient pas idiots et avaient ajusté leurs tirs afin de prendre pour cible cette nouvelle menace. Une des machines de guerre du Chaos fut touchée de plein fouet. Des flammes vertes jaillirent de son fût fendu et elle finit par exploser en criblant les troupes aux alentours d'éclats chauffés à blanc.

Des cris de joie résonnèrent dans les rangs impériaux, mais se turent rapidement : le reste de la canonnade n'eut que peu d'effet sur les autres canons maudits et leur épaisse coque de métal. Il en restait encore plus d'une dizaine qui avançait pour se placer à portée du Pic de l'Aver. Les hommes voyaient à présent distinctement les bouches de ces armes, forgées pour ressembler à des gueules béantes.

Malgré tout, Volkmar retenait encore ses troupes. Il était déterminé à retarder la charge autant que possible.

— Magisters ! grogna-t-il à l'intention de ses jeteurs de sorts. “Détruisez-les !”

Les sorciers célestes s'avancèrent. Leurs bâtons crépitaient d'éclairs bleus et leurs robes flottaient sous l'effet d'un vent surnaturel. Alonysius von Hettram, le maître sorcier de l'armée, gratifia le Grand Théogoniste d'un hochement de tête orgueilleux.

— À vos ordres, répondit-il. Les vents de magie allaient se déchaîner.

Bloch ne quittait pas des yeux la colonne de flammes. Ce spectacle le rendait muet. Il n'avait jamais rien vu de tel au cours de ses nombreuses campagnes. La bataille de Turgitz avait été terrible. Le cauchemar d'Averheim était plus terrifiant encore.

Comme toujours, Kraus se tenait à ses côtés. Il chevauchait un coursier gris et ne parlait pas. Ce qu'on lui avait rapporté à propos de Schwarzhelm l'avait mis de méchante humeur, tout comme Bloch. Le Colosse inspirait une loyauté fanatique à ceux qui se battaient sous ses ordres, c'est pourquoi les événements de la Vormeisterplatz avaient été douloureux à entendre pour ces deux officiers.

Derrière eux suivait l'infanterie. À part les hallebardiers de Bloch, qui avançaient en colonne disciplinée, le reste des hommes ne valait pas mieux qu'une milice irrégulière.

La Reiksguard formait l'avant-garde. Skarr n'avait guère adressé la parole à Bloch depuis leur première rencontre. Il avait l'air de lui en vouloir, si bien que Bloch se demandait si le précepteur n'était pas arrogant au point d'avoir hésité à le tuer, uniquement pour venger à sa façon le déshonneur qu'avait subi Helborg.

En dépit de cela, Bloch ne parvenait pas à lui en tenir rigueur. Il se rappelait le visage de Schwarzhelm quand il l'avait revu, à l'est de Heideck. Ses mots le hantaient encore : *Depuis que je suis arrivé en Averland, je ne me sens pas moi-même. J'ai l'impression qu'une force surnaturelle me sape de l'intérieur. C'est encore pire quand je suis à Averheim. Cette ville est le plus grand danger qui me guette.*

Il y avait sans doute du vrai là-dedans. C'était la seule chose qui pouvait expliquer les événements que Skarr lui avait contés. Les éléments qu'avait pu ajouter Bloch – la trahison de Leitdorf, l'interminable processus successoral, l'équipement impérial que possédaient les peaux-vertes – n'avaient pas suffi à convaincre le précepteur.

Ce dernier avait permis à Bloch de l'accompagner à la rencontre d'Helborg, mais la situation n'était pas pour autant décontractée. Les chevaliers de la Reiksguard étaient sur le qui-vive, et leur haine contre Schwarzhelm brûlait encore. Bloch ne pouvait s'empêcher d'envisager la possibilité d'avoir à combattre son maître. D'après ce qu'on lui avait dit, Schwarzhelm s'était tourné vers les ténèbres. S'il avait du mal à y croire, cette pensée le perturbait tout de même au plus haut point.

— À quoi bon avoir chassé les orques si c'était pour en arriver là ? se plaignit-il auprès de Kraus.

Ils se trouvaient à un jour de marche seulement d'Averheim, où ils étaient supposés retrouver Helborg. Les deux mille hommes de Skarr pourraient alors rejoindre les trois mille soldats dont disposait déjà le Reiksmarshall. Néanmoins, cette armée ne suffirait pas pour affronter seule le grand ennemi, d'autant plus qu'elle était constituée pour les trois-quarts de nouvelles recrues sachant à peine manier une épée.

— Je n'aurais pu imaginer de pire nouvelle... continua Bloch.

Kraus secoua la tête avec véhémence.

— Je n'y crois pas, dit-il. "Il n'a pas pu nous trahir. Et je ne crois pas non plus au fait qu'il ait commis une erreur."

— Tu reconnais pourtant qu'il agissait bizarrement.

— Il commande les armées de l'Empire depuis plus de trente ans. C'est un roc.

— Skarr n'a pas prétendu le contraire. N'oublie pas qu'il s'agit du grand ennemi.

Kraus ne répondit pas et baissa la tête d'un air dépité. Un grondement sourd tonna à l'horizon, comme si la terre se rebellait et refusait de ployer l'échine sous la tempête qui tourbillonnait au-dessus d'elle.

— On devrait être heureux de s'en être sortis, Kraus. On est là depuis le

début. Mais c'est à Averheim que tout va se décider, et on ne peut pas rater ça.

Kraus restait silencieux. Bloch était perdu dans la contemplation des nuages rouges au-dessus de la ville. Ils formaient un vortex, comme s'ils étaient aspirés vers le sol par une force surnaturelle. Il savait que toute une armée ne pouvait rien contre un tel pouvoir, même si elle était commandée par Helborg. La Reiksguard et son chef avaient décidé de mourir en accomplissant un dernier acte héroïque voué à l'échec.

Cela lui convenait. Il était né pour se battre, et il fallait bien que sa vie prît fin tôt ou tard, si possible contre un ennemi digne de ce nom. Il lui suffisait de s'imaginer que son sacrifice ne serait peut-être pas vain. Il était prêt à marcher tête baissée dans les feux de l'enfer à la rencontre de ses adversaires, la hallebarde à la main.

Hettram entonna le premier sort et leva les bras vers le ciel pour invoquer une tempête. Son apprenti, un jeune mage d'à peine vingt printemps au visage encore juvénile, ajouta ses pouvoirs à ceux de son maître.

Des nuages s'amassèrent au-dessus de l'armée du Chaos, comme s'ils étaient attirés par une volonté suprême. La foudre jaillit et frappa les toits de la ville.

— Déchaîne ta colère ! hurla Hettram en modelant cette puissance élémentaire.

Une pluie torrentielle zébrée d'éclairs se mit à tomber sur les engins de guerre et sur les soldats qui les entouraient.

Une des machines fut foudroyée et se fendit sur toute sa longueur. Le sol était transformé en un vaste borbier dans lequel les roues s'enfonçaient. Les chevaux mutants continuaient de tirer frénétiquement, leurs mors et leurs sangles déchirant leurs chairs jusqu'à ce que la terre fût rouge de sang.

— On ne les arrêtera pas ! marmonna Maljdir en voyant les autres machines de guerre sur le point d'être déployées derrière les redoutes.

Les canons impériaux donnèrent encore de la voix. Les éclairs frappaient la plaine et carbonisaient les légions de Grosslich.

Les machines infernales progressaient envers et contre tout, au milieu d'une marée de soldats et de bêtes.

— Continuez ! s'écria Volkmar sans les quitter des yeux. Les soldats de Grosslich s'affairaient à amarrer leurs engins au sol à l'aide de lourdes chaînes.

Les sorciers flamboyants se joignirent à leurs camarades. Leurs enchantements étaient plus adaptés à la fureur des corps à corps, mais la situation était si grave qu'ils invoquèrent tout de même le vent d'Aqshy. Dès que leurs chants résonnèrent, des flammes se mirent à danser dans leurs yeux et à l'extrémité de leurs bâtons.

Une fournaise magique s'ajouta à la foudre. Celle-ci frappait le sol avant de se transformer en boules de feu dévastatrices. L'incendie se répandait alors en

prenant l'apparence de loups incandescents qui semaient la mort au sein de la légion du Chaos. Les boulets de canon explosaient à l'impact et libéraient des coulées de lave dans les positions défensives de Grosslich.

Des centaines de soldats périrent en quelques secondes, brûlés vifs par les flammes ou foudroyés sur place. Deux canons de plus furent détruits par le brasier magique qui se propageait, leur détonation emportant dans la tombe toutes les créatures dans un rayon de plus de dix toises. Les chevaux mutants hennissaient et se cabraient de terreur, arrachant à leurs amarres les engins qui n'avaient pas fini d'être positionnés. L'un d'entre eux fut renversé, et écrasa dans sa chute aussi bien son attelage que les esclaves qui tentaient de maîtriser les bêtes terrifiées. Les canons impériaux tonnèrent et une autre machine de mort fut réduite à néant.

Mais il en restait encore.

Volkmar vit la première machine mise en place derrière une redoute, et protégée par une couronne de pieux effilés et un détachement de troupes d'élite de Grosslich. Le brasero qui se consumait au pied de l'engin fut ravivé, et des munitions furent empilées à proximité. Elle n'allait plus tarder à faire feu sur l'armée impériale.

Volkmar se tourna vers les sorciers lumineux. Ils étaient encore en train de préparer leurs enchantements, et semblaient perdus dans des rituels fastidieux. Les sorciers célestes se fatiguaient, et il devait économiser leurs pouvoirs pour plus tard. Il n'avait plus le choix. La progression de l'artillerie du Chaos avait été entravée mais pas stoppée, et elle allait bientôt se déchaîner contre ses troupes.

Il appela Maljdir.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu. Donne l'ordre d'attaquer.

À l'extrémité du flanc ouest, Léonidas Gruppen entendit le signal qu'il attendait impatiemment. L'heure était venue.

— À vos lances ! rugit-il. Les écuyers accoururent, dérapant sur le sol détrempé afin d'apporter les imposantes hampes de bois.

Les chevaliers formèrent des escadrons de vingt cavaliers et se préparèrent à charger. Une seconde formation attendait afin d'exploiter la brèche que la première causerait au sein de la ligne de bataille adverse. Quatre cents chevaliers Panthères allaient percuter l'armée du Chaos et ouvrir un passage à l'infanterie impériale jusqu'aux machines de guerre ennemies. Ils étaient le fer de lance de Volkmar, son arme de choc la plus redoutable.

D'autres cors sonnèrent au centre des formations impériales. Les halberdiers descendirent d'un pas décidé les pentes du Pic de l'Aver en entonnant des chants guerriers à la gloire de Sigmar.

Gruppen prit rapidement connaissance du champ de bataille. La ligne du Chaos se trouvait à une dizaine d'encablures à peine. Elle avait fortifié ses positions, mais pas suffisamment. Le bombardement impérial avait creusé de profonds sillons dans les défenses, et des pans entiers de l'avant-garde de

Grosslich avaient sombré dans la confusion.

Il choisit l'endroit où il allait faire peser les efforts de ses hommes, et saisit la lance de cavalerie que lui tendait son écuyer.

— Pour Myrmidia ! cria-t-il. Ses guerriers reprirent en chœur son cri de guerre, et pendant quelques secondes, les acclamations des chevaliers Panthères noyèrent tous les autres sons.

Il ferma sa visière et éperonna sa monture. Les écuyers reculèrent précipitamment tandis que les chevaliers dévalaient la pente du Pic de l'Aver et prenaient leur élan en direction de l'ennemi.

Gruppen sentit tout son corps vibrer tandis que son destrier passait au galop. L'écart qui le séparait de l'ennemi diminuait rapidement. Les cavaliers formaient un mur d'acier, comme lors de leur charge dans le Chaudron de Turgitz. Les lances de cavalerie s'abaissaient au fur et à mesure que leurs porteurs choisissaient une victime.

Le champ de bataille était baigné de fumée. La foudre frappait encore par intermittence en soulignant brièvement les silhouettes des soldats de Grosslich. Ces derniers se préparaient à recevoir la charge en tentant de dresser un mur de piques, toutefois ils ne furent pas assez vifs.

La charge des chevaliers Panthères fut une avalanche. Les sabots labouraient le sol. Le poids des chevaux et de leurs cavaliers donnait à l'attaque une inertie dévastatrice.

Gruppen était en tête. Il fonçait droit sur un groupe de soldats affairé à planter des pieux. Ils essayèrent de s'écarter de son chemin lorsqu'ils l'aperçurent, mais n'avaient aucune chance de lui échapper. Il talonna une dernière fois son destrier, juste avant d'empaler le guerrier le plus proche avec sa lance de cavalerie. Ses frères d'armes l'imitaient et éparpillaient les défenses hâtives mises en place pour les stopper.

Ce n'est que lorsqu'ils furent au milieu de la mêlée que l'élan de leur charge diminua quelque peu. Gruppen lâcha sa lance et dégaina prestement son épée. Ses hommes laminaient les rangs adverses. Juché sur son imposant destrier, un chevalier était un adversaire presque invincible. Les sabots des montures lancées au triple galop défonçaient les crânes et les cages thoraciques. Les lames des cavaliers venaient finir le travail en décapitant impitoyablement ceux qui passaient à leur portée.

Gruppen maintint l'allure sans dévier de son objectif. Les machines de guerre du Chaos se découpaient à travers la fumée. Elles étaient encore plus énormes qu'il ne l'avait cru ; elles se dressaient sur presque trente pieds de haut. Leur fût en bronze était riveté et rougissait sous l'effet de braises ardentes. Leurs servants portaient des masques de fer et s'affairaient autour d'eux comme des fourmis.

Alors que les chevaliers se rapprochaient de l'artillerie, les défenses s'organisèrent. L'infanterie lourde de Grosslich forma une ligne impénétrable faisant obstacle aux cavaliers de Gruppen.

— En avant ! rugit le précepteur sans ralentir. Il devait profiter de l'élan de

ses troupes. Les deux murs d'acier, l'un immuable, l'autre propulsé à une vitesse terrifiante, se heurtèrent dans un fracas de métal épouvantable.

La mêlée qui s'ensuivit fut d'une violence inouïe. Les chevaliers étaient jetés à bas de leur selle par des hallebardes aux lames cruelles. Les guerriers de Grosslich étaient impitoyablement piétinés dans la boue.

Gruppen abattit son adversaire en lui passant son épée au travers de la gorge. Son ailier de droite n'eut pas autant de succès. Il plongea dans une forêt de pointes et fut rapidement désarçonné par la poigne de fer de ses ennemis.

Le précepteur ne pouvait lui venir en aide. Il lui fallait rester en mouvement s'il ne voulait pas subir le même sort. Un soldat se rua vers lui en tenta de porter un coup au poitrail de sa monture. Le destrier ne tenta même pas de l'éviter. Un de ses sabots heurta la hampe de la hallebarde, qui se brisa comme une brindille. Gruppen s'occupa de son porteur d'un coup précis porté à la jointure du gorgerin.

Il évalua la situation. Ses chevaliers étaient parvenus à ouvrir une brèche dans les lignes ennemies. Ils risquaient d'être submergés. Quatre des cavaliers les plus proches étaient déjà tombés, et les autres luttaient pour s'extirper de la mêlée.

— Rompez le combat ! ordonna-t-il en faisant volter son palefroi.

Son escadron fit preuve d'une discipline sans faille et se tailla un chemin sanglant à travers les rangs du Chaos, si bien qu'un seul chevalier fut abattu lors de la retraite.

— On se met à l'abri ! cria-t-il en leur indiquant le Pic de l'Aver. Les cavaliers s'élancèrent et croisèrent sur leur chemin des compagnies impériales qui couraient en sens inverse pour exploiter la brèche ouverte dans les lignes adverses. Gruppen était confiant. Ils allaient récupérer de nouvelles lances, et leur prochaine charge disperserait définitivement les défenses de Grosslich. Ce dernier n'avait aucune troupe capable de contrer efficacement la cavalerie lourde. Ses soldats ne valaient guère mieux que les hommes-bêtes qu'ils avaient massacrés à Turgitz.

C'est à cet instant que les machines de mort firent feu.

Les détonations firent trembler le sol. Les projectiles maudits s'élevèrent haut dans le ciel zébré d'éclairs en laissant derrière eux une traînée de flammes. Ils ressemblaient à d'énormes boules de feu. Les engins de guerre furent ébranlés par un recul phénoménal. Les infortunés servants qui ne l'avaient pas anticipé finirent broyés sous les roues massives.

Le Pic de l'Aver se transforma en enfer lorsque les projectiles frappèrent le sol. Des flammes violettes et rouges embrasèrent la crête et montèrent dans le ciel à plusieurs dizaines de toises. L'écho des impacts résonna sur le champ de bataille, immédiatement suivi par les hurlements des soldats transformés en torchères. Ce fut comme si la terre elle-même s'ouvrait pour déverser sur les hommes le contenu brûlant de ses entrailles.

Le nuage de fumée violette finit par se dissiper, dévoilant au grand jour la

dévastation causée par l'artillerie du Chaos. Des pans entiers de la colline avaient été annihilés. Les cratères étaient jonchés de corps brisés. Par endroits, le feu continuait de brûler avec ténacité. Certains étendards flottaient encore, mais des compagnies entières venaient d'être décimées en un battement de cœur. Gruppen ne pouvait discerner la position de l'état-major à travers les fumerolles.

Il tira sur les rênes de sa monture. Les chevaliers qui le suivaient l'imitèrent. Le spectacle qu'ils contemplaient leur glaça le cœur. Rien ne pouvait résister à une telle puissance de feu, absolument rien.

— Quels sont vos ordres, Monsieur ? demanda un des chevaliers d'une voix tendue.

Gruppen ferma les yeux et inspira profondément, puis les rouvrit pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

— Envoyez la deuxième vague, ordonna-t-il, "et allez chercher d'autres lances. Il faut faire taire ces machines, ou cette bataille sera terminée dans moins d'une heure."

Volkmar se releva en titubant. Ses robes étaient maculées de boue et de sang. Il essaya de se redresser, mais sa vision était brouillée et il fut forcé de poser un genou à terre. Le rugissement de la bataille lui parvenait de manière assourdie, puis son ouïe revint peu à peu.

— Monseigneur ! s'inquiéta Maljdir en venant lui porter secours. Il était lui aussi en piteux état. Bon an, mal an, d'autres hommes se relevaient autour de leur position.

— Lâche-moi ! gronda Volkmar en rejetant la main que lui tendait le prêtre. Il ne pouvait se permettre aucun signe de faiblesse. "Reste-t-il des musiciens ?"

— Quelques-uns.

— Envoie la deuxième vague. Il faut attaquer. Nous ne survivrons pas à une autre salve.

Maljdir acquiesça et s'éloigna à la recherche d'un sonneur de cor. Volkmar regarda autour de lui. Les morts et les blessés recouvraient la crête. Certaines compagnies avaient été anéanties, d'autres n'avaient miraculeusement subi que peu de pertes. La première vague d'assaut avait été suffisamment proche de l'ennemi pour échapper au barrage, toutefois elle devait à présent se battre sans soutien. Les bataillons de la deuxième vague étaient pour la plupart mal en point.

Il ramassa le Bâton de Commandement. Son armée était en infériorité numérique et sur le qui-vive. Il devait agir rapidement.

— Où sont les sorciers ? demanda-t-il. Le jeune apprenti du collège Céleste arriva en boitillant. Une vilaine estafilade lui barrait le front. Deux des sorciers flamboyants avaient survécu, ainsi que les trois mages lumineux qui se trouvaient en retrait au moment de l'explosion. Le cadavre d'Hettram était allongé face contre terre, ses robes tachées de sang.

— Suivez-moi, ordonna Volkmar aux sorciers de feu et à l'apprenti. “Vous aussi!” dit-il en s’adressant au trio de mages lumineux. “Nous devons frapper vite et fort.”

Le sorcier céleste était encore sous le choc et hochait faiblement la tête, tout comme les deux autres. Les trois derniers étaient perdus dans leur rituel et ne répondirent pas.

L’armée se remettait peu à peu de l’attaque. Maljdir aboyait ses ordres et les compagnies de réserve commencèrent à descendre de la colline. Les prêtres-guerriers saisirent leurs marteaux de guerre et entourèrent Volkmar d’une mine sombre. Maljdir arracha du sol l’étendard impérial avant de les rejoindre. Roll fut le dernier à arriver, son épée large à la main.

Quelques éclairs – les résidus du sort des mages célestes – frappaient encore le sol devant l’armée ennemie. Celle-ci avait repris son avance d’un pas décidé. Sur une longueur de près d’une demi-lieue, les soldats de l’Empire et du Chaos formaient une mêlée indescrivable. Les compagnies étaient jetées dans le creuset des combats. De temps à autre, les charges de cavalerie et les salves d’artillerie creusaient des sillons dans cette masse compacte, mais ces brèches étaient presque immédiatement comblées par le flot incessant de combattants.

Volkmar serra les dents en contemplant ce spectacle. L’essentiel de ses forces était déjà engagé, et ses réserves s’amenuisaient à vue d’œil. Ces maudites machines de guerre avaient dicté le cours de la bataille.

Le Grand Théogoniste sentait la rage grandir en lui. Depuis Middenheim, elle couvait toujours au fond de son cœur. Il était sur le point de se laisser submerger, comme il avait failli l’être à Streissen.

Cependant, il n’y avait plus aucune raison de réprimer cette colère. Il devait l’utiliser à son avantage.

— Suivez-moi ! gronda-t-il en saisissant le Bâton de Commandement à deux mains. La relique s’illumina immédiatement d’une aura dorée. “Je vais arracher les yeux du chien responsable de ce massacre !”

À deux lieues à l’est d’Averheim, un nuage de fumée apparut derrière les flammes qui consumaient la ville. Il s’éleva dans les airs, jusqu’à disparaître dans les nuages qui tourbillonnaient en altitude au-dessus des toits. Un grondement sourd parvint en écho jusqu’aux oreilles des hommes, et fit légèrement vibrer la terre sous les sabots de chevaux.

Helborg avait progressé à marche forcée. Il semblait qu’une bataille était en train de se dérouler au pied d’Averheim, le plan de Leitdorf n’avait donc plus de raison d’être. À en juger au nuage de fumée et à l’odeur de poudre noire qui flottait dans la brise, une force de l’Empire était arrivée par le nord. Un nouvel espoir s’était répandu au sein des troupes du Reiksmarshall, et elles avaient accéléré le pas, avides d’aller prêter main-forte à leurs camarades, sans se soucier de laisser le train de bagages à la traîne.

Helborg chevauchait avec ses chevaliers à l’avant-garde. Leur progression

était encore trop lente à son goût. Il avait hâte de dégainer le croc runique. Néanmoins, s'ils parvenaient à conserver leur allure actuelle, ses hommes arriveraient à Averheim avant le coucher du soleil, et pourraient encore jouer un rôle dans la bataille qui faisait rage. Restait cependant à effectuer la jonction avec Skarr. Helborg ne doutait pas que son précepteur serait à l'heure.

D'ailleurs, ses espoirs furent satisfaits au détour d'une colline : Skarr l'attendait à la tête de ses hommes. Ils étaient rassemblés autour des étendards de la Reiksguard et des Leitdorf, au milieu d'un champ d'herbes hautes.

Le Reiksmarshall talonna son palefroi et considéra rapidement les soldats de son précepteur. Quelques-uns semblaient aguerris et se mirent au garde-à-vous lorsqu'ils l'aperçurent. Les autres étaient aussi déguenillés que des flagellants. Il fallait s'y attendre. Toutefois, leur nombre était impressionnant compte tenu du laps de temps limité qu'il avait accordé à son bras droit afin d'effectuer le recrutement. Helborg estima qu'il devait y avoir environ cinq mille hommes, plus une centaine de cavaliers.

— Précepteur... dit-il sans cérémonie.

Skarr le salua, le poing sur la poitrine.

— Monseigneur ! Mes hommes sont à vous !

— Parfait. Rejoins l'arrière-garde et force-la à accélérer le pas. Je reste en tête de colonne. Nous partons sur-le-champ. Je ne tiens pas à arriver après la fin des réjouissances.

Skarr s'inclina et se préparait à partir lorsqu'il s'immobilisa.

— Monseigneur ? demanda-t-il d'un ton hésitant en fixant l'arme d'Helborg. "Serait-ce... ?"

— Serait-ce quoi ?

— Votre épée. C'est le...

Ludwig Schwarzhelm émergea de la colonne de cavaliers derrière Helborg. Sa silhouette massive était instantanément reconnaissable. Skarr resta bouche bée. L'ombre d'un instant, il fut sur le point de dégainer son arme et de se jeter sur lui, puis il finit par tourner vers le Reiksmarshall un visage empreint d'incompréhension.

— C'est effectivement le croc runique, répondit Helborg sans se départir de son air sévère. "Certaines choses ont changé depuis ton départ de la lande des Dracs. Je te raconterai tout cela en cours de route."

Certains des hallebardiers de Skarr, dont un type épais à la trogne de soudard, reconnurent Schwarzhelm et s'approchèrent pour le saluer joyeusement.

Skarr restait interdit, la main toujours posée sur le pommeau de son épée.

— Je croyais que...

— Tu m'as entendu, Skarr ? Ta vengeance peut attendre !

Le précepteur retrouva immédiatement ses esprits.

— Pardonnez-moi. Toutefois, j'ai ceci à vous donner...

Il défit la chaîne à laquelle était attaché l'éclat du croc runique qu'il portait

autour du cou depuis la bataille d'Averheim. Il avait veillé sur ce fragment après l'avoir retiré de la joue du Reiksmarshall, dans l'espoir qu'un jour il réintégrerait sa lame.

Helborg le saisit et l'examina à la lumière du soleil. L'éclat oscillait au bout de la chaîne en brillant de mille feux.

— La pièce manquante ! se réjouit Helborg en observant le morceau de métal étinceler.

Il passa ensuite délicatement la chaîne autour de son cou et à l'intérieur de sa cuirasse pour la protéger. L'éclat était froid contre sa peau, comme si le fait de s'être trouvé si longtemps loin de son maître en avait chassé toute chaleur. L'Épée de Vengeance ne faisait enfin plus qu'un avec son porteur.

— Tu as agi sagement, Skarr, le rassura Helborg et éperonnant sa monture. "Lorsque cette guerre sera terminée, je t'expliquerai tout. D'ici là, fais-moi confiance. Schwarzhelm et moi allons de nouveau chevaucher ensemble. Ce simple fait est déjà source d'espoir."

Il porta le regard au loin, en direction de la tour. Elle ressemblait à une lance de ténèbres drapée de nuages noirs, et dressée au milieu d'un brasier infernal.

— Il est temps de partir, reprit Helborg d'une voix sombre. "Nous devons être là lorsque les fils du destin vont se dénouer."

Gruppen fit voler sa monture au pied du Pic de l'Aver et se prépara pour une troisième charge. Sur les vingt chevaliers de son escadron, seuls six étaient encore en vie. Il fit signe à des cavaliers des autres détachements de le rejoindre afin de regarnir les effectifs de sa troupe.

— Courage, mes frères ! encouragea-t-il ses hommes.

La résistance autour des positions de l'artillerie était bien plus forte que prévu. Deux autres canons avaient été réduits au silence. Les autres continuaient de faire feu, laminant impitoyablement les troupes impériales qui restaient exposées.

L'armée de Volkmar n'avait eu d'autre choix que d'avancer pour échapper à ce pilonnage, et de féroces corps à corps avaient éclaté. Elle combattait bravement, mais les troupes de Grosslich étaient plus nombreuses. De plus, elles n'étaient pas composées d'humains ordinaires. Ils allaient sans crainte au-devant de la mort et ne reculaient jamais, même lorsque leurs cohortes étaient taillées en pièces par les hallebardes impériales.

Pire encore, ces soldats n'étaient que les troupes régulières du Chaos. D'autres ressemblaient presque à des bêtes. Gruppen avait failli être tué par l'un d'entre eux lors de sa dernière retraite, une monstruosité en armure et à tête de chien. Des rumeurs se répandaient dans l'armée impériale, et faisaient état d'horreurs opérant sur les flancs des armées : des choses dotées de griffes tranchantes à la place des mains, qui se jetaient sur les bataillons impériaux avec une sauvagerie inextinguible.

Gruppen chassa cette pensée. Il avait d'autres chats à fouetter. Après les

premières canonnades dévastatrices de l'Empire, le combat était sur le point de basculer en faveur du Chaos. Il jeta un œil vers la tour. Elle semblait observer la bataille, telle un dieu maléfique.

— Regroupez-vous ! cria-t-il à ses hommes. Les écuyers des chevaliers Panthères avaient été forcés de se positionner au pied du Pic de l'Aver pour échapper au barrage des machines de guerre de Grosslich. “En fer de lance ! Restez près de moi. On va frapper vite et fort. Pour Myrmidia, en avant !”

Les cavaliers reprirent en chœur le nom de leur sainte patronne. Leur courage n'était pas entamé malgré la précarité de la situation. Ils étaient l'élite de l'humanité et ils le savaient.

Gruppen orienta sa monture droit sur l'ennemi.

— Chargez !

Pour la troisième fois, la ligne étincelante traversa le champ de bataille dans un bruit de tonnerre. Chaque chevalier abaissa sa lance en choisissant une cible.

L'écart entre les deux armées s'était considérablement réduit. Gruppen venait à peine de passer au galop lorsque les premiers défenseurs apparurent à travers la fumée des combats. C'était une compagnie de ces immondes soldats-chiens aux masques de fer grimaçants. Les lames cristallines de leurs hallebardes étaient pointées vers des épéistes impériaux qu'ils se préparaient à attaquer.

— Interceptez-les ! ordonna Gruppen en talonnant son destrier. Les muscles de l'animal étaient tendus à tout rompre sous le poids de son cavalier en armure. Les chevaliers Panthères le suivaient, lances baissées, visière close. Le précepteur murmura une courte prière à sa déesse juste avant l'impact, ainsi qu'il le faisait toujours.

L'escadron de chevaliers percuta violemment l'infanterie lourde. La première ligne fut jetée au sol par le choc. Six mutants furent empalés par les lances de cavalerie, dont les hampes se brisèrent sous la force du coup. Un des cavaliers fut désarçonné brutalement quand son arme se rompit sans effet contre la cuirasse de sa victime. Il tomba lourdement au sol au milieu des troupes d'élite de Grosslich. Le reste de l'escadron continua sur sa lancée.

Gruppen lâcha le manche brisé de sa lance de cavalerie et tira son épée. Un soldat-chien se dressa face à sa charge, la hallebarde levée. Le précepteur plongea profondément son arme dans le creux de la clavicule droite de la créature, et éperonna sa monture afin qu'elle conservât son allure.

— Continuez vers leur artillerie ! lança-t-il à ses hommes en leur indiquant la direction à l'aide de sa lame ensanglantée.

Son destrier allongea ses foulées en ignorant les soldats-chiens qui se ruaient vers lui. L'une des créatures s'effondra lorsqu'un sabot ferré défonça son heaume et le crâne racorni qu'il protégeait. Les chevaliers survivants emboîtèrent le pas à Gruppen. En comptant le précepteur, ils n'étaient plus que seize, malgré tout, ils étaient parvenus à massacrer une bonne partie de la compagnie de soldats-chiens. Leur charge balayait tout devant elle, les portant

au cœur des défenses de l'adversaire.

Gruppen était conscient du danger. S'ils s'aventuraient trop loin, ils ne pourraient plus battre en retraite. Néanmoins, il ne voulait pas rompre tout de suite le combat : l'ennemi fuyait face à leur colère et leur ouvrait un passage vers l'artillerie.

Il continua donc sa progression en frappant à droite et à gauche comme un possédé, sans se soucier de sa propre sécurité. Il fallait faire taire ces machines de mort. Elles n'étaient plus très loin. Les soldats ennemis reculaient sans offrir de résistance.

Il ne s'aperçut que trop tard qu'ils l'attiraient dans un piège.

Il tenta de faire voler sa monture et jaugea la situation. Seuls dix de ses chevaliers étaient parvenus à le suivre. Ils adoptèrent une formation défensive autour de leur chef. Les soldats-chiens et leurs alliés comprirent que la supercherie avait fonctionné, et firent demi-tour afin de resserrer l'étau. Les chevaliers Panthères étaient isolés. Les lignes impériales étaient éloignées, et engagées dans leur propre combat à mort.

— Très bien, annonça Gruppen d'une voix ferme. Son destrier renâclait nerveusement. "Nous allons battre en retraite. Prenez le..."

— Laissez-le moi !

La voix était si puissante qu'elle avait couvert le fracas des armes. Elle ressemblait au grondement d'un géant colérique, et figea sur place les troupes du Chaos agglutinées autour des chevaliers. Elle n'appartenait pas à un simple mortel, bien que celui qui avait proféré ces paroles eût jadis été humain.

Gruppen se retourna et sentit son cœur se glacer. Les rangs des soldats-chiens s'écartèrent pour laisser passer un cavalier engoncé dans une armure rouge et chevauchant un palefroi aussi noir que la nuit. Il avançait lentement, aussi inéluctablement que la mort elle-même, et pointa son épée barbelée en direction de Gruppen.

— Vous pouvez tuer les autres, mais celui-ci est à moi, déclara Grosslich à ses guerriers.

Volkmar progressait à travers la mêlée, le visage déformé par un rictus enragé. Il était accompagné par les sorciers flamboyants. Des boules de feu jaillissaient des paumes de leurs mains. Ceux qui survivaient à leurs sorts étaient promptement abattus par les marteaux de guerre des prêtres-guerriers. Maljdir brandissait sa bannière et chantait des hymnes à la gloire de Sigmar pour galvaniser les troupes. Ce petit groupe implacable formait le fer de lance de l'attaque impériale : des colonnes d'infanterie régulière suivaient de près pour exploiter la brèche ouverte dans les lignes du Chaos.

Nul ne pouvait se dresser face au Grand Théogoniste. Les sorciers lumineux restés en arrière avaient enfin jeté leur sortilège, et leur puissante magie protégeait l'état-major de Volkmar. Ce dernier brillait d'une lumière surnaturelle tandis qu'il se jetait sur ses adversaires avec une rage incontrôlable. Tout son être était consumé par une foi démente. Son armure irradiait de lumière pure

et aveuglait les soldats de Grosslich. Ces derniers, incapables de fuir, mais tout aussi incapables de se défendre, titubaient devant lui et finissaient le crâne fracassé par le Bâton de Commandement.

L'avant-garde dorée plongeait impitoyablement en avant, telle une lance de lumière transperçant le cœur d'une bête maudite.

— Par-là ! vociféra Volkmar.

Une machine de guerre se découpait à travers la fumée. Elle était entourée d'infanterie en armure lourde et se préparait à tirer : son brasero brûlait furieusement et une dizaine de servants terminaient les derniers préparatifs avant la mise à feu en marmonnant des prières au Seigneur de la Douleur. L'engin de guerre était terrifiant à contempler; il était aussi haut qu'une tour de siège et ses runes luisaient d'une magie impie.

Nullement impressionné, le Grand Théogoniste pointa son arme droit sur la machine-démon.

— Meurs !

Un rai de lumière jaillit du Bâton de Commandement et frappa de plein fouet le fût du canon, qui commença à fondre et à se tordre sous l'effet de la chaleur.

Les soldats-chiens réagirent immédiatement et chargèrent en direction de Volkmar. À l'intérieur de leurs heaumes, leurs yeux brillaient d'une lueur violette. Ils é mirent un grognement menaçant.

— En avant ! s'écria Maljdir en s'élançant pour protéger son maître. Les prêtres-guerriers formèrent un cordon protecteur autour de Volkmar au moment où l'infanterie du Chaos allait l'atteindre. Les marteaux de guerre interceptèrent les lames des hallebardes dans une pluie d'étincelles.

Les sorciers flamboyants restaient en retrait afin de pilonner la machine de guerre à grands renforts de flammes magiques. Leur impact fit trembler le canon déjà affaibli par l'attaque du Grand Théogoniste. Le fût semblait sur le point d'exploser. Des fissures d'où jaillit une lumière aveuglante s'ouvrirent dans le bronze. Un épais nuage de fumée s'éleva dans les airs.

— Meurs ! répéta Volkmar. Le trait incandescent de son bâton gagna en intensité.

Envers et contre tout, la machine-démon résistait encore. Le magma qui bouillonnait à l'intérieur de son canon s'écoulait par les fissures et faisait fondre le bronze. Plusieurs de ses amarres cédèrent sous l'effet des forces phénoménales libérées. Le monstre de métal luttait pour cracher une dernière fois son redoutable projectile. Le pouvoir du Grand Théogoniste sapait ses forces inexorablement.

Enfin, un craquement se produisit dans un bruit de tonnerre qui fit vibrer le sol, et la machine-démon fut détruite par une explosion titanesque.

Le canon fut projeté dans les airs au milieu d'une éruption de lave. L'affût lui-même fut pulvérisé et inonda les alentours de morceaux de métal chauffés à blanc. Les combattants furent jetés au sol par le souffle de la détonation.

Le sortilège de Volkmar se répercuta en une onde de choc dévastatrice

autour de lui. Les prêtres-guerriers et les sorciers flamboyants furent balayés, tout comme les créatures qu'ils affrontaient. L'étendard impérial fut arraché des mains de Maljdir. Le contrecoup du sort se dissipa en un cercle auréolé de flammes vertes qui s'élargissait de plus en plus. Les hommes furent emportés comme des fétus de paille dans la tempête. Les pièces d'armure et les armes volèrent dans les airs avant de retomber sur les rangs arrière de l'armée impériale, plusieurs dizaines de toises plus loin.

Seul Volkmar resta debout, tel un roc dressé au milieu de l'œil d'un cyclone. Il gardait les bras levés, et hurlait de défi en regardant la machine du Chaos se désintégrer. Finalement, l'onde de choc finit par se dissiper, laissant derrière elle des troupes dévastées.

Maljdir se releva en chancelant et se rapprocha de Volkmar. La plus grande confusion régnait sur la plaine. Des corps brisés étaient entassés au pied des débris de l'engin de guerre. Les soldats-chiens gisaient morts aux côtés des prêtres-guerriers. Le fer de lance de l'Empire n'était plus. Le canon démoniaque avait été détruit, toutefois le prix à payer avait été exorbitant.

— Êtes-vous devenu fou ? s'écria Maljdir.

Il n'y avait là aucune stratégie, aucune percée tactique, seulement une charge tête baissée dans les ténèbres. L'ost adverse était déjà en train de réagir et de converger vers la position de Volkmar afin de venger la destruction de son totem. Partout ailleurs sur le champ de bataille, les forces impériales étaient surclassées. Seul Volkmar progressait dans les lignes ennemies sans se soucier du reste. Son armée était sur le point de perdre toute cohésion.

Le Théogoniste fixa Maljdir sans le reconnaître, les yeux vitreux. Il serrait le Bâton de Commandement de toutes ses forces et transpirait comme sous l'effet d'une fièvre intense. Il n'était plus que haine et violence.

— Je vais le trouver ! murmura Volkmar. “Ne vois-tu pas qu'il est ici ?”
Maljdir était horrifié.

— Vous ne savez plus ce que dites !

Volkmar ne l'écoutait pas et enjamba les débris de l'engin de guerre. Son bâton brillait comme un fanal à travers la fumée du champ de bataille.

— *L'Élu des Dieux est là !* dit-il en s'éloignant. À ces paroles, l'extrémité de son arme crépita.

Les prêtres-guerriers, les sorciers et les haliebardiens survivants le suivirent en clopinant. Galvanisés par les ravages du Grand Théogoniste, des soldats des lignes arrière affluèrent dans son sillage.

— Sigmar, aie pitié de nous ! dit Maljdir en se lançant à la recherche de son étendard déchiré. Efraïm Roll émergea de la troupe qui arrivait. À en juger à son épée maculée de sang, à son armure ébréchée et à la blessure qu'il avait reçue au cou, il n'avait pas chômé.

— Nous l'avons perdu ! lui annonça Maljdir d'un air effaré. “Il est devenu fou ! Vous auriez dû me laisser l'arrêter tant qu'il en était encore temps !”

— *L'arrêter ?* Roll était stupéfait. Des soldats continuaient de dépasser leur position pour exploiter la brèche ouverte dans les défenses par l'avance

inexorable du Grand Théogoniste. “C’est toi qui es devenu fou ! Volkmar est notre dernier espoir !”

— Il risque son âme !

— Cela n’a plus d’importance ! vociféra Roll avant de reprendre sa progression. “Il en va de notre survie à tous ! Brandis ton drapeau, prêtre ! Si nous faiblissons maintenant, ce sont les âmes de trente mille hommes qui finiront dévorées par les ténèbres !”



Chapitre Dix-sept

Grosslich fit un signe et ses soldats-chiens se jetèrent sur les chevaliers Panthères, en prenant soin de laisser leur précepteur seul face à leur chef. Gruppen observait impuissant ses hommes se faire submerger par l'infanterie lourde de son adversaire.

— Tu les as condamnés, chevalier, le moqua Grosslich.

Le précepteur tourna vers lui un visage déformé par la colère. Grosslich pouvait sentir la haine qui faisait bouillonner tout le corps de son ennemi. Gruppen s'en voulait terriblement d'avoir commis cette erreur.

— Ne m'adresse pas la parole, traître ! cracha-t-il. “Tu me dégoûtes. Tu n'es qu'une ordure, l'excrément du plus crasseux des porcs...”

Grosslich tendit l'index et Gruppen s'étrangla à moitié, subitement privé de toute voix. S'il l'avait voulu, Grosslich aurait pu le tuer d'un simple mot, cependant il n'en avait pas l'intention. La magie était utile, mais elle ne valait pas un combat à la loyale. Malgré les enseignements de Natassja, Grosslich n'avait jamais renié sa nature première.

— Économise ta salive, dit-il. “Essaie plutôt de mourir en héros.”

Il talonna sa monture et celle-ci s'élança. Gruppen l'imita en brandissant son épée. Il était vif comme une anguille, et porta un coup transversal à Grosslich avant que celui-ci pût le parer. La lame rebondit sur l'armure ensorcelée, déséquilibrant l'électeur.

Celui-ci réagit et abattit son espadon. Son fil aiguisé perça la cuirasse du précepteur et mordit dans son gambison. Ce dernier recula hors de portée avec habileté en dépit de la mêlée qui faisait rage autour de lui. Grosslich le poursuivit et porta un coup puissant destiné à le décapiter.

Gruppen maîtrisait sa monture à la perfection et plongea dans la garde de Grosslich, échappant à son attaque tout en portant une estocade à sa monture corrompue. L'épée atteignit la créature au chanfrein et lui mutila les chairs.

L'animal se cabra en hennissant de douleur. Grosslich faillit être désarçonné

et jura en essayant de reprendre le contrôle de son destrier, qui fit demi-tour dans l'intention de fuir. Gruppen exploita son avantage et porta un coup dans le dos de Grosslich. Une fois de plus, son armure maudite le sauva, bien qu'il fût violemment déséquilibré par le coup, ce qui ne fit qu'affoler davantage son coursier.

Il se tourna sur sa selle juste au moment où l'épée de Gruppen filait droit vers son cou. Grosslich l'intercepta avec son poing ganté de fer et la serra fermement. Le précepteur essaya frénétiquement de dégager son arme en tirant à deux mains sur la garde.

Grosslich sourit cruellement sous son heaume, et serra davantage. La lame se gauchit. Finalement, d'une vive torsion du poignet, il la brisa. Son adversaire n'abandonnait pas, et continua de le marteler avec le tronçon de son épée, essayant désespérément de trouver une faille dans son armure.

Grosslich fit voler son destrier et l'éperonna. La bête aveuglée par la souffrance percuta lourdement le cheval de Gruppen, qui fut déséquilibré. Grosslich saisit alors la cape de Gruppen et le jeta à bas de sa selle en tirant d'un coup sec.

Le précepteur tenta de se relever et y parvint presque. Il leva le tronçon de son arme pour tenter d'ouvrir le flanc du cheval mutant, toutefois le monstre était déjà au-dessus de lui et se cabrait en hennissant furieusement. Ses sabots griffus s'abattirent sur la poitrine et la tête de Gruppen, lui fracturant le crâne et lui fracassant la cage thoracique.

Le chevalier tomba dos à terre. Le sang envahissait ses poumons et sa vision se brouilla. Grosslich laissa sa monture se déchaîner sur l'homme qui l'avait meurtrie. Ce n'est que lorsque le corps de Gruppen fut réduit en une pulpe sanguinolente que l'électeur consentit à refréner sa rage.

Ainsi périt le Fléau de la Drakwald sur les plaines de l'Averland, seul et entouré de ses ennemis.

— Tout doux ! dit Grosslich en flattant la tête de son destrier pour le calmer. “Tu en auras d'autres...”

Les soldats-chiens avaient exterminé les chevaliers et attendaient leurs ordres tels des automates meurtriers. La bataille atteignait son paroxysme. L'essentiel des deux armées était engagé au combat. Les troupes de l'Empire faisaient preuve de courage, mais elles n'étaient pas assez nombreuses, et moins efficaces que les machines à tuer créées par Natassja.

Grosslich aurait voulu ressentir l'exaltation du combat, toutefois, massacrer des hommes n'avait rien de glorieux. Il sentit l'amertume l'envahir malgré cette victoire qui s'offrait à lui.

Il avait espéré créer un royaume qui aurait fait l'admiration de tous. Ce rêve venait de lui échapper à jamais.

— Allez chercher quelque chose à tuer, maugréa-t-il à ses gardes. Ils s'éloignèrent d'une démarche claudicante en direction du gros des combats. Ils ne remettaient pas ses ordres en cause. Ils ne les remettraient jamais.

Le cœur lourd, l'électeur se retira du front et retourna commander son

armée depuis les lignes arrières, laissant ses esclaves livrer bataille seuls. Derrière lui, la tour, ses démons et sa sorcellerie narguaient sa déchéance.

Maljdir prit rapidement connaissance de l'avancée des combats. Le sang et la sueur brouillaient sa vue. L'avant-garde de Volkmar avait progressé à travers la plaine en dépit des tranchées et des barrières d'épieux. L'enchantement des mages lumineux s'était dissipé. Cela n'avait pas empêché le Grand Théogoniste de continuer sa percée. Les pertes impériales ne cessaient de s'accumuler, cependant les hommes ne faiblissaient pas. L'après-midi touchait à sa fin, si bien que le halo de lumière émanant de Volkmar semblait encore plus éclatant. Les soldats de l'Empire s'y ralliaient et reprenaient espoir en dépit des hordes de ténèbres qui menaçaient de les submerger. Ce fanal se dirigeait droit vers le cœur des défenses du Chaos, et brillait de plus en plus intensément sous l'effet de la colère du Grand Théogoniste.

Maljdir posa la hampe de la bannière sur son épaule gauche et prit le Poing du Dieu-guerrier dans la main droite. Il était capable de le manier comme un simple marteau de forgeron, là où les autres prêtres-guerriers maniaient laborieusement le leur à deux mains. Les soldats-chiens attaquaient les troupes impériales de toutes parts et les taillaient en pièces avec une sauvagerie indicible. Les prêtres en armure lourde de la garde rapprochée de Volkmar étaient les seuls capables de les affronter en duel, car ces mutants étaient plus grands, plus forts et plus rapides que n'importe quel hallebardier, et il fallait au moins trois humains pour venir à bout d'un seul d'entre eux. Contre de tels adversaires, la percée de Volkmar était vouée à l'échec. Sa tête de pont ne tarderait pas à être isolée puis anéantie.

Un soldat-chien se dressa devant Maljdir et grogna en pointant sa hallebarde vers son adversaire. Il avait perdu son casque en fer. Son faciès autrefois humain mais désormais déformé par une chirurgie immonde possédait des crocs et une mâchoire pendante. Maljdir esquaiva son attaque avec une agilité surprenante et riposta. Son marteau de guerre heurta le soldat-chien au flanc et défonça sa cuirasse et ses côtes. Le mutant fut jeté au sol. En dépit de la force du coup, il était à peine sonné et entreprit immédiatement de se relever.

Il n'en eut pas le temps. Le Poing du Dieu-guerrier s'abattit sur sa tête. La créature retomba lourdement au sol, le crâne fracassé et le corps secoué d'ultimes spasmes.

Maljdir reprit sa progression pour rattraper Volkmar tout en restant aux aguets. Le Grand Théogoniste leur imposait un rythme effréné et ne semblait suivre aucune tactique logique. Si leur fer de lance se rapprochait des murs d'Averheim, il restait encore de nombreux ennemis entre la ville et eux. Les flammes qui s'élevaient des murailles ressemblaient à un rideau rouge et miroitant où dansaient des ombres, telles des poissons carnivores dans une mare de sang frais. Maljdir ressentit jusqu'aux tréfonds de son âme la corruption qui émanait de cet enfer.

Nul doute que Volkmar la percevait également, car il se dirigeait droit vers

elle. Il était indifférent au carnage et aux vies des milliers d'hommes qui combattaient dans la boue, à l'ombre des imposantes machines de guerre. Il cherchait Archaon, comme un voyageur assoiffé poussé en avant par un mirage.

— Il va tous nous damner ! gronda Maljdir en abattant un autre soldat-chien d'un coup de marteau monumental.

Dans sa main, le Poing du Dieu-guerrier était aussi léger qu'une plume. Volkmar n'était qu'à quelques pas devant lui, vociférant tandis qu'une lumière blanche et ardente jaillissait de ses mains. Il lui tournait le dos.

— Par le sang de Sigmar, il va tous nous damner ! répéta-t-il.

Il envisageait le coup qui pourrait mettre un terme à cette folie.

— À moi, la Reiksguard !

Helborg était parvenu au sommet de la dernière éminence avant Averheim et pouvait contempler la bataille qui se déroulait au pied de ses murs. Il se trouvait à l'est de la ville. Les combats faisaient rage à moins d'une demi-lieue.

Il rejeta immédiatement l'idée de se diriger vers le nord et le Pic de l'Aver, car il était pilonné par six immenses machines de guerre. Leurs gueules béantes crachaient la mort sur les flancs de la colline. Les troupes qui grouillaient à leurs pieds noircissaient la plaine. La ligne de front s'étirait au pied du Pic de l'Aver, à une vingtaine d'arpents des murailles.

Le regard d'Helborg perçait la fumée afin d'étudier les combats. Il vit les bannières de nombreuses compagnies d'infanterie, cependant, elles restaient surclassées par la quantité effarante de défenseurs. Pire encore, l'assaut impérial ne semblait suivre aucune logique : les soldats étaient engagés sur toute la ligne de bataille. L'Empire n'était parvenu à effectuer qu'une seule percée : une colonne d'infanterie progressait rapidement vers les remparts. À sa tête se trouvait une silhouette auréolée d'or.

— Volkmar ! souffla Helborg. Les quarante-six survivants de sa compagnie se rassemblèrent autour de lui. Les nuages rouges et les flammes de la bataille se reflétaient sur leurs armures polies. "Je l'ai rarement vu dans cet état !"

— Il s'éloigne trop de sa base arrière, fit remarquer Skarr. "Son armée part en lambeaux."

Schwarzhelm s'approcha, la Rechtstahl à la main. Ils n'avaient plus le temps de tergiverser. La force impériale était à bout de souffle, privée de général et sur le point d'être submergée.

— Ludwig, prend la tête des fantassins pour renforcer les lignes. Rallie-les hommes et donne-leur un nouvel espoir.

— Et la Reiksguard ? demanda Schwarzhelm.

Helborg dégaina la Klingerach. Le métal froid brilla dans la pénombre.

— Nous allons réussir à le rejoindre, répondit-il en abaissant sa visière. Ses semaines de convalescence étaient définitivement révolues. Il se sentait de nouveau fort, et prêt à brandir de nouveau le croc runique. "Nous allons prêter

main-forte à Volkmar. Tout n'est pas encore perdu."

Leitdorf arriva enfin, le visage rougeaud, ébahi face au spectacle terrifiant qui s'offrait à lui.

— Les ruines de mon héritage... finit-il par dire d'un ton sombre.

— Vous ne croyez pas si bien dire, Monseigneur, acquiesça Helborg en se préparant à l'attaque. "Vous venez avec moi. L'heure est venue de combattre ensemble une nouvelle fois."

Des vents chauds chargés de cendres soufflèrent sur le champ de bataille. La cape d'Helborg se gonfla, révélant son armure baroque dans toute sa splendeur. Son casque ailé le rendait reconnaissable entre mille. Il avait toujours servi de point de ralliement à ses troupes au milieu de la tempête.

— Si telle est la volonté de Sigmar, annonça-t-il en pointant l'Épée de Vengeance vers la horde des ténèbres en contrebas, "nous allons délivrer la mort à ceux qui se sont détournés de Sa lumière. Allez ! Qu'il veille sur vous tous..."

Les dernières pages du livre tombèrent en poussière. Libérés de leur emprise, les doigts d'Achendorfer se recroquevillèrent tels des brindilles sous la morsure des flammes. Le grimoire venait de disparaître à jamais, comme tant d'autres choses.

Cela n'avait plus aucune importance, car il avait accompli sa mission.

Achendorfer observa le météore d'un regard pénétrant. Aucune lumière ne se reflétait dans la pierre, alors que la salle était éclairée de nombreuses lanternes. Elle était aussi noire que de l'ébène ; un puits sans fin sous le sol de la ville. En comparaison, tout le reste semblait futile et éphémère. La faille ardente au-dessus rugissait vainement. Achendorfer était seul, si près de la source. Un sentiment de fierté l'envahit.

Il inspira profondément et ferma les yeux. Les flammes si proches réchauffaient ses poumons. Il était juste à côté de leur foyer. Elles ne dévoraient pas la chair, mais leur contact était tout de même intensément douloureux. La chaleur desséchait sa gorge et griffait sa peau, à la recherche du moindre signe de faiblesse.

— Tout est prêt, mon petit lézard ?

Achendorfer ne l'avait pas entendue entrer. Il se raidit de surprise et se tourna vers elle.

— Oui, maîtresse. Le météore attend.

Natassja ne sourit pas malgré la satisfaction qu'elle éprouvait. Elle était au-delà de ce genre de réflexe mortel. Son humanité n'était déjà plus qu'un souvenir, une membrane fragile entre l'univers réel et le bouillonnement exubérant du Chaos. Achendorfer le lisait dans ses yeux. Ces orbes impénétrables, qui quelques jours auparavant pétillaient encore de désirs, n'étaient plus que deux disques aussi noirs et dénués de reflets que le météore. Il alla jusqu'à se demander si elle voyait encore le monde tel qu'il était. Elle était sur le point de basculer dans un univers d'émotions pures. Il espérait

avoir un jour cette chance, lui aussi.

— Recommence, ordonna-t-elle.

Achendorfer s'inclina. Il n'avait plus besoin du grimoire. Les mots avaient été gravés dans sa mémoire au fil des heures passées à les répéter inlassablement. Ses lèvres les prononcèrent sans qu'il eût à réfléchir.

— *Bedarruzibarr*. Le feu maudit enfla.

"Bedarruzibarr'zagarratumnan'akz'akz'berau."

Les syllabes s'égrenaient comme elles le faisaient depuis des semaines. Elles furent reprises en écho par les murs métalliques et les symboles qui ornaient la faille.

Natassja s'avança vers le météore avec une lenteur empreinte de révérence. Les chants des démons se firent entendre depuis le sommet de la tour.

— *Akz'akz'berau*, scandaient-ils. Une joie malsaine perçait dans leurs voix enfantines. *"Malamanuar'neramumo'klza'jhehennum"*.

Natassja leva ses bras gracieux dans une supplication muette. Sa peau devint plus sombre et se mit à luire comme des braises ardentes. Les nœuds de sa robe se défirent comme par magie, et le tissu glissa le long de son corps divin.

Achendorfer savait qu'il eût été préférable qu'il détournât le regard, mais il ne pouvait pas. Il était hypnotisé. Un filet de bave coulait le long de son menton.

Il continuait de chanter en chœur avec les démons. Le feu rouge enfla. Les flammes étaient sur le point de se transformer en brasier. Les cheveux de Natassja commencèrent à flotter dans l'air chaud, telle la chevelure d'une méduse lascive, révélant son corps nu dans toute sa beauté. Les symboles de Slaanesh tatoués sur sa chair se mirent à décrire des arabesques avant d'adopter de nouvelles formes merveilleuses.

Elle grandissait.

La salive d'Achendorfer se teinta de sang. Il fut pris d'un sentiment d'extase.

— *Abbadonnodo'neherata'gradarruminam* ! hurla-t-il en ondulant au rythme du feu maudit.

La boucle allait être bouclée. L'herbe-de-joie, les mensonges, les combats, les tortures, la construction de la tour, le livre... tout prenait un sens.

Elle avait attendu depuis si longtemps. Aujourd'hui, elle y arrivait enfin.

Bloch marchait à la tête de son détachement. Ses halberdiers le suivaient d'un pas décidé. Ils ne couraient pas, ne se pressaient pas. Leur avance obéissait à une discipline stricte et implacable. Bloch les avait organisés en quatre compagnies de quarante hommes, sur un front de dix et une profondeur de quatre rangs. Les troupes surnuméraires formaient son état-major. Ce n'était pas beaucoup lorsqu'on considérait les milliers de soldats qui avaient composé l'armée de Grunwald.

Tout en marchant, il priait Sigmar, Ranald, Shallya et d'une façon générale

toutes les divinités de l'Ordre auxquelles il pensait. L'ennemi était en vue et la charge n'allait pas tarder à être sonnée. Le fracas de la bataille était terrible, son écho se réverbérait sur les flancs du Pic de l'Aver. Les cieux s'assombrissaient peu à peu.

La milice d'Helborg avait formé des détachements plus ou moins organisés autour des hallegardiens de Bloch. La plupart de ces hommes semblaient apeurés et hésitants. L'idée de libérer l'Averland leur avait paru excellente quand ils se trouvaient loin des combats et sous la lumière réconfortante du soleil ; désormais, ils regrettaient amèrement leur décision : ils fonçaient droit dans la gueule du Chaos. Même les plus obtus d'entre eux décelaient les signes du grand ennemi. Bloch ne leur faisait pas confiance, car il savait qu'ils détaleraient au premier signe de grabuge. Sa seule chance était de rejoindre le reste de l'armée impériale avant que cela se produisît.

Schwarzhelm, Kraus et les quelques cavaliers qu'Helborg leur avait alloués chevauchaient à la tête de l'infanterie. Le Champion de l'Empereur était aussi impassible que d'habitude. Peut-être que la simple vue de ce guerrier légendaire permettrait aux troupes de garder la foi...

— Herr Bloch !

Cette voix que Bloch avait presque oubliée résonna distinctement au-dessus du tumulte. Il se tourna et fut pris d'un élan de joie.

— Herr Verstohlen ! s'exclama-t-il en reconnaissant la silhouette inimitable de l'espion juchée sur un cheval. Verstohlen n'avait plus l'air aussi sûr de lui. De grosses cernes pendaient sous ses yeux et ses vêtements hors de prix étaient déchirés et sales. "Quelle bonne surprise !"

— On peut voir ça comme ça... répondit-il en vérifiant une dernière fois le pistolet qu'il tenait à la main. "On ne s'était pas vus depuis un moment."

— Un long moment.

— On vous a confisqué votre bras droit ?

— Le capitaine Kraus a repris son poste auprès de son maître.

Verstohlen sourit d'un air désabusé.

— Comme nous tous. Pour être franc, je ne me sens pas très à l'aise sur un champ de bataille, commandant. La dernière fois que nous avons combattu sous les ordres de Schwarzhelm, vous m'avez laissé me joindre à vous, et je me disais que...

Bloch le regarda en fronçant les sourcils, tentant de deviner si l'espion se moquait gentiment de lui.

— J'ai peur que ton cheval perturbe mes hommes... répondit-il narquoisement.

Verstohlen mit immédiatement pied à terre et tapota doucement l'encolure de sa monture, qui s'éloigna au trot sans demander son reste.

— Cela vous convient-il ?

Bloch haussa les épaules. Il n'avait pas su quoi faire de Verstohlen à Turgitz, et il n'en avait toujours pas la moindre idée. Verstohlen était une énigme pour Bloch, et ce dernier n'avait jamais été fort en devinettes...

— N'hésite pas à me couvrir avec ta pétoire, mais ne te mets pas devant moi, je risquerais de t'embrocher par mégarde !

Verstohlen hocha la tête.

— Á vos ordres, mon commandant !

Cent toises plus loin, l'arrière-garde ennemie avait repéré la présence des troupes de Schwarzhelm, et commençait à s'organiser pour lui faire face.

— Aux armes ! cria Kraus.

L'acier étincela lorsque les lames furent dégainées. Les hommes firent le signe de la comète à deux queues sur leur poitrine, ajustèrent leur casque et leur cuirasse, et murmurèrent des prières à leurs dieux.

Les guerriers de Grosslich s'élancèrent vers eux à vive allure. Ils avaient l'air étrange : leurs yeux ressemblaient à deux puits de flammes surnaturelles.

— Préparez-vous ! vociféra Kraus.

Schwarzhelm brandit la Rechtstahl sans rien dire. Il allait être le premier au contact.

— J'ai l'impression que nous n'avons pas eu l'occasion de bien nous connaître, dit Verstohlen à Bloch tout en avançant à son côté. Il tentait d'avoir l'air détendu, mais une pointe de frayeur transparaissait dans sa voix.

— On en parlera plus tard, si ça ne te dérange pas... répondit Bloch distraitemment. Il attendait l'ordre de charger et était aux aguets.

— J'espère que nous en aurons l'occasion...

Kraus finit par brandir lui aussi son épée.

— Hommes de l'Empire ! Sus à l'ennemi ! Chargez ! Et que Sigmar guide vos lames !

Les hallebardiers rugirent et se jetèrent en avant. Les Averlanders leur emboîtèrent le pas, bien que leurs visages fussent blancs de peur et que leur cri de guerre ne fût qu'une clameur étranglée.

Schwarzhelm lança son destrier au galop en hurlant de défi à l'encontre de ses adversaires. Cinq mille humains le suivirent dans sa charge désespérée et plongèrent au cœur des flammes et des ténèbres.

Helborg respirait vivement l'air chaud tandis que sa monture accélérait. Schwarzhelm venait d'engager l'ennemi afin de créer une diversion pour la Reiksguard. L'escadron comprenait moins de cinquante chevaliers, y compris lui et Leitdorf. Pas de quoi menacer un ost de milliers de guerriers...

Les cavaliers adoptèrent naturellement un fer de lance étroit mené par Helborg. Les sabots labouraient le sol humide. Les murs d'Averheim s'élevaient à gauche, et étiraient une ombre menaçante sur le champ de bataille. Le Reiksmarshall faisait face à d'innombrables rangs d'infanterie lourde équipée de hallebardes aux lames cristallines. Volkmar se trouvait à quelque distance au-delà. Helborg l'avait aperçu depuis la colline. Maintenant qu'il se trouvait au niveau de la mêlée, il n'arrivait plus à le repérer au milieu de la fumée et de la confusion du champ de bataille.

De la rapidité et de la puissance de leur charge allait dépendre la réussite –

ou l'échec – de leur attaque.

— Pour Karl Franz ! tonna Helborg en s'approchant des lignes adverses. Les soldats-chiens s'étaient tournés pour lui faire face, mais ils étaient désorganisés.

— Pour l'Empereur ! clamèrent à l'unisson ses chevaliers.

Skarr était à la droite d'Helborg, l'épée au clair, le visage austère derrière la visière de son heaume. Rufus Leitdorf chevauchait à sa gauche. Il était penché sur sa selle, la Wolfsklinge pointée vers ses ennemis.

— Pour mon père... murmura-t-il.

L'écart se rétrécit et finit par disparaître. Les chevaliers aux tabards rouge et blanc enfoncèrent la ligne des défenseurs. L'infanterie fut culbutée et taillée en pièces par les lames de la Reiksguard. Helborg talonna sa monture, qui plongea sans ralentir au milieu de la masse de corps.

Prises au dépourvu, les troupes du Chaos n'offrirent qu'une faible résistance. Cependant, un groupe de soldats-chiens tenta de reformer la ligne.

— Tuez-les ! ordonna Helborg en se dirigeant droit vers eux.

Les chevaliers de la Reiksguard le suivirent avec une synchronisation parfaite tout en conservant leur allure. Ils s'abattirent sur le mur d'acier et le firent littéralement voler en éclats. Une poignée fut désarçonnée par des coups de hallebarde chanceux. Les autres continuèrent sur leur lancée, toujours plus profondément à l'intérieur de la horde du Chaos.

— Vous le voyez ? cria Skarr à Helborg en se penchant vers lui. Son épée et son heaume étaient maculés du sang de ses ennemis.

— Pas encore ! répondit Helborg tout en empalant un soldat-chien avec la Klingerach, puis en cherchant aussitôt une autre victime.

Helborg ne s'était pas senti aussi bien depuis qu'il avait quitté Nuln. Son épaule était encore endolorie, toutefois il l'ignore car comme Schwarzhelm, il vivait pour le combat. Se terrer dans l'arrière-pays avait finalement été la pire épreuve. Maintenant qu'il se trouvait de nouveau au cœur de la bataille, à massacrer les ennemis de sa patrie, il reprenait vie. L'odeur métallique du sang, le tonnerre des sabots, le fracas des combats... tout contribuait à le galvaniser.

— Continuez dans cette direction ! cria-t-il en faisant galoper son cheval vers une nouvelle ligne d'acier. "Ralliez-vous au Grand Théogoniste lorsque vous le trouverez. D'ici là, ne faiblissez pas !"

Il fit un écart pour esquiver l'estocade d'un soldat-chien et le gratifia au passage d'un coup qui lui trancha le bras.

Il fronça les sourcils à la vue des combattants qui se trouvaient devant lui et sourit, puis éperonna vigoureusement son destrier afin qu'il le porte vers sa proie.

— Sigmar veille sur les guerriers... murmura-t-il. Son cœur battait la chamade. "Béni soit-il."

Schwarzhelm avançait en laissant derrière lui un sillage de mort. Il avait mis

pied à terre une fois qu'il s'était retrouvé au milieu de la mêlée, et combattait épaule contre épaule avec ses hommes, se frayant inexorablement un passage vers le reste de l'armée impériale. Kraus se tenait à ses côtés et fourrageait l'ennemi avec son arme.

La horde d'humains mutants semblait sans fin. Ces horreurs aux yeux vides grouillaient et se jetaient inlassablement contre les troupes de Schwarzhelm en dépit des pertes, si bien que l'assaut impérial avait marqué le pas. Les hallebardiers de Bloch étaient de taille à les affronter, mais les Averlanders étaient moins aguerris. Certains d'entre eux s'étaient déjà enfuis en hurlant de terreur après avoir jeté leurs armes, et ceux qui étaient restés étaient désormais encerclés par les légions de Grosslich. Ces dernières ne cédaient du terrain qu'avec réticence. Seule la présence de Schwarzhelm permettait à ses hommes de poursuivre leur percée vaille que vaille.

— Pas de pitié ! hurla-t-il en décapitant un mutant avec la Rechtstahl.
“Restez en formation ! Abattez ces traîtres !”

Il savait au fond de lui que le temps leur était compté, car ils ne pouvaient plus rompre le combat.

— Et maintenant ? demanda Kraus, pantelant. Il venait d'occire un adversaire de plus. Son armure paraissait un peu trop grande pour lui, comme si les dernières semaines de campagne l'avaient diminué physiquement.

— On est dans la bonne direction, affirma Schwarzhelm. Il attrapa de la main gauche un hallebardier par le col et le tira en arrière pour le sauver d'un coup fatal, puis transperça son assaillant avec la Rechtstahl. “Sauf si nos alliés ont battu en retraite pour...”

Une forme sombre surgit des lignes adverses en poussant un cri de rage. Elle était vêtue de haillons et ses mains avaient été remplacées par des griffes en métal. Les hallebardiers reculèrent, terrifiés par cette apparition.

Schwarzhelm réagit sur-le-champ et l'intercepta avec la Rechtstahl. L'acier frappa la créature osseuse dans une pluie d'étincelles. Kraus bondit pour le soutenir.

— Reste en arrière ! lui cria Schwarzhelm tout en parant les attaques frénétiques du monstre. “Ta lame ne peut rien contre cette chose !”

Kraus lui obéit et se rua sur un soldat-chien tout proche. Schwarzhelm se concentra sur son duel afin d'intercepter les mouvements fulgurants de la créature. Chaque fois que la Rechtstahl faisait mouche, une pluie d'étincelles jaillissait. Cependant, la courtisane ne lâchait pas prise et continuait de se jeter sur lui avec fureur.

Schwarzhelm se baissa pour éviter un coup de griffe et porta une attaque aux jambes de son adversaire. L'horreur réagit en sautant en arrière, mais pas assez vite. L'Épée de Justice sectionna net le membre. Le monstre chuta dans la boue imbibée de sang.

Schwarzhelm se redressa et abattit son arme verticalement, clouant la créature au sol comme il l'avait fait pour Tochfel à Averheim. Celle-ci poussa un ultime ululement de détresse, puis les flammes qui dansaient dans ses yeux

s'éteignirent définitivement.

Les soldats-chiens finirent par lâcher prise quand ils assistèrent à la destruction du jouet de Natassja. Nul ne pouvait s'opposer à Schwarzhelm. Les hallebardiers profitèrent de leur hésitation pour se ruer sur eux et les repousser.

— Par le sang de Morr ! s'exclama Kraus en examinant le corps encore secoué de convulsions du monstre. "Qu'est-ce que c'est ?"

— Une autre âme que je n'ai pas réussi à sauver, répondit Schwarzhelm d'une voix sinistre avant d'emboîter le pas des hallebardiers en direction des soldats-chiens. Ceux-ci battirent précipitamment en retraite à son approche. Il ne leur offrit aucune pitié, et bientôt, son arme fut de nouveau employée à répandre la mort.

— Pour le Reikland ! clama une voix derrière lui. Schwarzhelm la reconnut sans difficulté. C'était Bloch. Il était infatigable, et aussi coriace qu'un vieux morceau de cuir.

Schwarzhelm fit volte-face et sentit un nouvel espoir l'envahir. Des nappes de fumée obscurcissaient encore le champ de bataille, sans compter les ténèbres des nuées, toutefois il parvint à déceler des silhouettes courant dans sa direction.

— Tenez vos positions ! ordonna-t-il aux hommes qui l'entouraient. L'union faisait la force : il ne fallait pas que sa ligne se dispersât.

Les formes dans la brume étaient en fait des hallebardiers. Ce n'étaient pas des hommes de Bloch, bien qu'ils portassent la livrée grise et blanche du Reikland. Ils avaient l'air exténués. Leurs visages étaient couverts de sang et leurs plastrons étaient ébréchés.

— Enfin vous voilà ! haleta l'un d'entre eux en se dirigeant vers Schwarzhelm. Il portait une capuche et venait d'émerger de la pénombre, si bien qu'il ressemblait à Morr en personne.

Bloch apparut derrière lui, le visage fendu d'un sourire joyeux.

— On a réussi, Monseigneur ! s'écria-t-il en révélant un sourire ensanglanté et privé d'une de ses dents. "On les a rejoints !"

De plus en plus de soldats impériaux le suivaient. D'abord par dizaines, puis par centaines.

— Ne faiblissez pas maintenant ! gronda Schwarzhelm en foudroyant Bloch du regard avant de s'adresser aux Reiklanders pantelants. "Bande de chiens galeux ! Redressez-vous, comme de vrais soldats de l'Empereur !"

Les hommes de Bloch lui obéirent au doigt et à l'œil et attaquèrent les soldats-chiens de plus belle. Bloch lui-même ne se fit pas prier pour se joindre à eux, et fonça hallebarde et tête baissées avec sa verve habituelle.

Schwarzhelm se tourna vers le Reiklander le plus proche. La bataille n'était pas terminée et leur position était toujours précaire. Ils devaient rester disciplinés ou tout serait perdu.

— Qui commande chez vous ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, Monseigneur. Kleister est mort. Quant à Bogenhof, il...

— Dans ce cas, c'est toi qui prends les rênes dès à présent. Regroupe ces hommes en détachements de quatre rangs pour dix de front, et suis-moi. Il faut consolider nos positions. Remue-toi ! Cette bataille est loin d'être terminée !

Le hallebardier le regarda d'abord d'un air éberlué, puis l'espoir réapparut dans ses yeux.

— À vos ordres ! répondit-il avant de s'exécuter.

Schwarzhelm se retourna vers la ligne de front. Il voulait s'occuper personnellement des autres jouets de Natassja qui risquaient de se manifester.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit Kraus qui était revenu auprès de lui.

— Va l'aider à regrouper ces hommes, ordonna Schwarzhelm, "puis rejoins-moi. Ils ont besoin de chefs pour les commander."

Il se dirigea vers Bloch et ses hallebardiers.

— Où les emmène-t-on ? lui lança Kraus.

La réponse de Schwarzhelm sourdait d'une colère non dissimulée.

— Grosslich sait que nous sommes là, et je suis sûr qu'il n'est pas loin. Je vais le trouver, et le tuer.

Il s'éloigna ensuite. Ni lui ni la Rechtstahl n'avaient encore étanché leur soif de sang.

Les murs de la ville se dressaient, bardés de fer et coiffés de symboles de Slaanesh de près de trente pieds de haut. Ces derniers rougeoyaient et projetaient une lueur inquiétante sur les nuages noirs qui ceignaient la ville.

Volkmar était tout proche. Il sentait la puanteur de la corruption qui émanait d'Averheim et de ses colonnes de feu infernal. Il voyait les silhouettes agiles qui dansaient dans les vents surnaturels, des hybrides immondes de femmes et de créatures du Chaos.

— Je vais m'occuper de vous ! gronda-t-il en carbonisant un autre mutant d'un trait de lumière blanche incandescente.

Volkmar était insensible à la peur et à la fatigue. Il était intimement convaincu que le Seigneur de la Fin des Temps était revenu pour l'affronter. Cette fois, l'issue de leur duel serait différente. Il avait vu l'autre côté du voile. Il avait contemplé le royaume des immortels et senti leur étreinte glaciale. Il était hors de question qu'il fût une nouvelle fois forcé de renoncer à son enveloppe charnelle pour retourner là-bas. Cette fois, l'Élu des Dieux se noierait dans son propre sang...

Une main aussi grande qu'un battoir se posa sur son épaule. Il fit volte-face, le Bâton de Commandement crépitant d'une énergie à peine contenue.

— Ça suffit!

Maljdir se tenait face à lui. Le sang, la sueur et la boue qui le recouvraient de pied en cap lui donnaient l'aspect d'un ours hirsute. Son étendard était déchiré et à moitié calciné. Ils s'immobilisèrent tous les deux. Les prêtres-guerriers les dépassèrent sans ralentir pour continuer à repousser l'ennemi.

— Qu'est-ce que cela signifie ! tempêta Volkmar. Il était pressé de

retourner au combat. “Il est là, nous l’avons presque atteint.”

Maljdir semblait bizarre sous mon masque de crasse. Était-il effrayé ? Il ne l’avait jamais été auparavant. Volkmar en fut déçu.

— Regardez autour de vous ! tonna Maljdir en embrassant du bras les troupes qui les suivaient.

Aveuglés par l’éclat du Bâton de Commandement, les yeux de Volkmar mirent quelques secondes à reconnaître les soldats.

— Où sont mes guerriers ? demanda-t-il d’une voix empreinte de doute.

Il restait à peine trois cents hommes serrés les uns contre les autres, en train de lutter pour suivre le rythme qu’il leur imposait. La plupart d’entre eux étaient des prêtres. Les sorciers étaient tous morts, et il n’y avait aucun signe de Roll. Au moment même où il regardait, Volkmar vit un épéiste se faire déchiqueter en hurlant par une créature dotée de griffes métalliques en guise de mains.

— Les autres n’ont pas réussi à vous suivre ! Vous les menez à la mort ! Il faut battre en retraite !

Volkmar hésita. La lueur de son bâton se réduisit à une simple flammèche. Il ne pouvait se résoudre à rompre le combat. Pas maintenant. Il était si proche de la ville !

— Nous avons presque atteint les portes, insista-t-il en se débarrassant de la main de Maljdir qui pesait encore sur son épaule. “Je peux sentir sa présence à l’intérieur de ces murs.”

— Vous vous laissez abuser ! Le Chaos est certes là. Pas son serviteur !

De plus en plus de mutants s’attaquaient à leur maigre colonne. Ils sentaient que la victoire était proche et, voyant l’éclat du Bâton de Commandement diminuer, ils se ruèrent à l’assaut de plus belle.

Volkmar frémit. Ses visions l’abandonnaient peu à peu. Sa colère ne s’était pas éteinte, mais son accès de folie était terminé.

— Nous ne pouvons pas...

Il ne termina pas sa phrase. Une meute de soldats-chiens avait chargé les prêtres derrière lui et Maljdir. Les dévots de Sigmar pliaient sous la fureur de leurs adversaires. La force de Volkmar n’était plus qu’un îlot perdu au milieu d’une mer d’ennemis. Il était trop tard pour battre en retraite, et les portes étaient définitivement hors d’atteinte.

— Je nous ai condamnés ! réalisa Volkmar, les yeux écarquillés d’horreur.

Maljdir se jeta sur les mutants qui se rapprochaient d’eux.

— Vous avez votre bâton ! lui cria-t-il en frappant avec le Poing du Dieu-guerrier tel un bûcheron avec sa hache. “Servez-vous en ! Ramenez-nous en sécurité !”

Puis il disparut dans la mêlée, au milieu des serres et des lames cruelles des soldats-chiens.

Volkmar se retourna et leva la tête. Les portes étaient toutes proches, toutefois les troupes de Grosslich s’y agglutinaient. Des flammes léchaient la voûte et les battants bardés de fer. Aaverheim était en feu. Ce brasier était la

source du pouvoir des démons. Cette scène lui rappela douloureusement celles qu'il avait vues lorsque son esprit errait dans les limbes. La ville était une parcelle du royaume du Chaos sur terre, un cancer immonde logé au cœur des domaines des hommes.

— Non ! s'écria-t-il. Son bâton se nimba de flammes féroces. "Nous allons mettre un terme à cette folie, ici et maintenant !"

Il tendit le sceptre et un rai de lumière frappa de plein fouet la chose mutante qui terrorisait ses troupes. Le jouet de Natassja fut disloqué dans une pluie d'ossements et de peau parcheminée. Volkmar sentit sa foi et sa colère décupler, et le pouvoir affluer dans ses veines. Un torrent d'éclairs d'un blanc immaculé s'abattit sur les rangs des soldats-chiens. Ils reculèrent, décimés par une force contre laquelle ils ne pouvaient rien.

Une aura dorée apparut autour du Grand Théogoniste, bien qu'elle ne fût le fait d'aucun sorcier lumineux. Le halo qui ceignait son front éclairait la pénombre et défiait rageusement la sorcellerie impie de Slaanesh. En cet instant, Volkmar devint bel et bien le maître de l'église de Sigmar, le plus terrible de Ses serviteurs. Nul ne pouvait se dresser face à lui.

Il s'avança. La terre se fissurait sous ses pas, brisée par la puissance dont il était investi. Les serviteurs de Grosslich battirent confusément en retraite face à cette silhouette dorée qui les réduisait en cendres. Son scintillement croissait sans cesse, jusqu'à devenir un pilier de flammes blanches au milieu de la nuit.

— Pour Sigmar ! Le cri de guerre venait de sa gauche, de l'autre côté des rangs adverses.

Ce n'était ni Maljdir, ni Roll, ni n'importe quelle autre de ses troupes. Des renforts inattendus l'avaient repéré à l'éclat aveuglant qui émanait de lui.

Les rangs des soldats-chiens furent soudainement éparpillés par une charge implacable. Volkmar se tourna vers la gauche, prêt à faire face à cette nouvelle menace. Néanmoins, au lieu d'apercevoir une nouvelle nuée d'horreurs mutantes, il vit un escadron de chevaliers arriver vers lui au triple galop, l'épée au clair. Ils balayaient les serviteurs du Chaos comme des fétus de paille. L'aura mordorée de Volkmar les enveloppa lorsqu'ils s'approchèrent.

C'était la Reiksguard, la garde personnelle de l'Empereur. Helborg chevauchait à sa tête. Les cavaliers se dirigèrent immédiatement vers les troupes acculées de Volkmar pour leur prêter main-forte. Plongés dans la confusion par l'afflux de pouvoir du Grand Théogoniste et par l'arrivée inattendue de ces renforts, les soldats de Grosslich furent mis en déroute. Pour la première fois, l'effroi s'était emparé de leurs cœurs, car même les serviteurs du Chaos les plus corrompus craignaient la splendeur de Sigmar et l'éclat d'un croc runique.

Helborg fonça vers Volkmar et stoppa sa monture juste sous son nez. Le destrier se cabra majestueusement et le Reiksmarshall releva sa visière, révélant son visage anguleux, son nez aquilin et sa magnifique moustache. Volkmar le trouva encore plus resplendissant que dans ses souvenirs. Il

ressemblait à la réincarnation de Magnus le Pieux, aussi sévère que terrible.

— Monseigneur Volkmar ! s'écria-t-il tandis que sa monture se calmait. "Je viens offrir son trône au digne héritier de l'Averland. Vous joindrez-vous à moi ?"

Volkmar brandit son sceptre et son aura brilla plus intensément encore, bannissant les ombres et la peur toujours plus loin du cœur des hommes. Il avait retrouvé tous ses esprits, et la juste fureur de son dieu l'habitait.

— Je vais me joindre à vous, Reiksmarshall, répondit-il. Il vit Rufus Leitdorf sortir des rangs des chevaliers. Il paraissait plus courageux et noble que ce que sa réputation laissait supposer, et chevauchait fièrement. L'aura de Volkmar l'avait enveloppé lui aussi, et brillait féroce­ment au-dessus de son front.

Volkmar se retourna vers les portes et le feu maudit qui s'en échappait. Sa foi lui avait redonné la force de les atteindre. Bien souvent, c'était lors des circonstances les plus désespérées que la rédemption s'offrait à un homme.

— Allons-y, dit-il d'un ton décidé. "Il est temps d'en finir."



Chapitre Dix-huit

La plaine grouillait de combattants. En dehors du fer de lance qui avait suivi Volkmar en direction des murs, le reste des troupes impériales formait une longue ligne de bataille au nord. Jusqu'à présent, la taille de l'armée de Grosslich les avait empêchées de progresser vers Averheim.

Le nombre de morts était effroyable. Sur les quarante mille soldats qui s'étaient rendus sur le champ de bataille, plus de la moitié avaient été mis hors de combat. Si l'ennemi avait lui aussi subi des revers, ses réserves lui permettaient d'absorber des pertes plus importantes. Il avait tenu obstinément ses positions, refusant de céder du terrain face à l'avance impériale. Les esclaves de Grosslich ne battaient pas en retraite, si bien que les assauts des guerriers de Volkmar venaient se briser sur ses défenses comme des vagues sur la grève.

La discipline commençait à faiblir du côté de l'Empire. En l'absence d'un général pour les guider, les compagnies agissaient sans se concerter. Les détachements se retrouvaient isolés de leur unité-mère et menacés d'être attaqués sur les flancs. Ils attaquaient tout ennemi en vue, et gênaient parfois leurs alliés en provoquant une mêlée confuse avant que les officiers parvinssent à rétablir un semblant d'ordre. Les actes d'insubordination se multipliaient sous le coup de la fatigue et de la peur, certains soldats obéissant à leur instinct de survie tandis que d'autres continuaient d'obéir aux ordres. Les guerriers de Grosslich profitaient de cette faiblesse pour contre-attaquer et disperser les unités qui n'avaient plus la force de résister, ou encercler celles qui refusaient de battre en retraite.

Les défenses étaient moins précaires sur le flanc est, là où les renforts de Schwarzhelm étaient venus renforcer les lignes au moment où celles-ci allaient céder. Les hommes qu'il amenait avec lui n'étaient pas des troupes d'élite, en revanche ils étaient en bonne condition, et menés par le Champion de l'Empereur en personne. Les compagnies précédemment étrillées au cours

de la bataille se regroupèrent peu à peu, soutenues par leurs nouveaux alliés. Les attaques contre les forces de Grosslich étaient coordonnées. Les halberdiers formaient un mur d'acier avançant implacablement. Inspirés par ce revirement de situation inespéré, les fuyards se ralliaient pour rejoindre leurs rangs.

Toutefois, cette résistance ne passa pas inaperçue. Les meilleures unités de Grosslich firent mouvement vers l'est du champ de bataille pour intercepter et stopper cette contre-attaque impériale.

Galvanisé par l'élan des forces autour de lui, Bloch se battait comme un forcené. Il retira la lame de sa hallebarde du ventre d'un Averlander corrompu. Les flammes violettes dans ses yeux s'éteignirent et l'homme glissa au sol. Son cadavre était semblable à celui de n'importe quel autre humain.

Il quitta la ligne de front pour souffler un peu. Depuis combien de temps se battait-il ? Une heure ? Deux ? Plus encore ? Ses muscles le tiraient et ses paumes, pourtant calleuses à force de se battre, étaient en sang.

— Où est Schwarzhelm ? se demanda-t-il en maudissant cette brume qui empêchait d'y voir à plus de trente pas.

— Avec les lanciers de Talabheim, répondit Verstohlen en surgissant de la mêlée. "Ils attaquent les redoutes."

Bloch sursauta en le voyant arriver. Même au milieu d'une bataille, l'espion était aussi discret qu'une ombre.

— J'aurais préféré qu'il soit avec nous ! se plaignit Bloch en se préparant à retourner au combat. "Ces loques humaines ne m'effraient pas, mais je ne peux pas en dire autant de ces créatures aux griffes métalliques..."

Verstohlen frémit. Son beau visage était mal en point, et une giclée de sang – peut-être le sien – lui souillait la joue droite. Il n'avait plus de balles pour son pistolet, et devait se débrouiller avec sa dague. Nul doute qu'il ne se sentait guère à l'aise dans une mêlée aussi confuse.

— Il faudra qu'on rompe le combat tôt ou tard, constata-t-il. On n'arrivera pas à les mettre en déroute. Ils sont trop nombreux.

— Allez dire ça au Colosse ! répondit Bloch d'un ton irrité. Verstohlen avait beau être un civil, il donnait un peu trop souvent son avis sur les questions militaires. "On m'a dit de tenir la ligne, et c'est ce que je vais..."

Une explosion retentit à quelques toises derrière eux, projetant en tous sens des soldats des deux camps. Les corps volèrent au milieu de la fumée et de la poussière tels des pantins désarticulés.

Bloch fut jeté au sol par la déflagration. Lorsqu'il releva la tête, sa vision était floue, bien qu'il notât qu'une brèche s'était ouverte dans la ligne sur presque cinq perches de large. Les combattants étaient étendus au sol, certains se tordant de douleur. La plupart étaient immobiles.

Une silhouette vêtue d'un harnois rouge sombre se tenait au milieu de cette dévastation. Les éclairs qui zébraient le ciel se reflétaient sur ses plaques d'armure polies. L'homme était à pied et tenait une épée dont la lame suintait

d'un liquide fuligineux. Il était impassible. Peu à peu, les guerriers des deux camps refermèrent la plaie qu'il avait ouverte dans la ligne de bataille.

Non loin de Bloch, Verstohlen se remettait debout avec agilité. Il avait perdu son arme, et l'estafilade sur sa joue s'était rouverte à cause du souffle de l'explosion.

— Herr Verstohlen, déclara calmement Grosslich. “Je pensais que vous auriez la sagesse de quitter Averheim.”

Verstohlen lui fit face en chancelant. Sa cape déchirée flottait doucement dans le vent chargé de cendres.

— Je n'avais pas vraiment l'intention de revenir...

Bloch cracha un jet de salive mêlée de sang. Il venait de perdre une autre dent. Ça commençait à en faire beaucoup. Il se pencha pour ramasser sa hallebarde malgré les protestations de son dos.

— Il semble donc que nous soyons tous deux les jouets du destin, car je ne désirais pas non plus que tout se termine ainsi, ironisa Grosslich.

— Rien ne vous empêche d'abdiquer. Je suis sûr que Leitdorf sera ravi de récupérer son croc runique.

Verstohlen ne sut pas si Grosslich sourit sous son casque. On ne percevait que des ténèbres insondables derrière sa visière.

— La pertinence de vos conseils ne s'est guère améliorée, Herr Verstohlen. D'autres choix s'offrent à moi. Je crains cependant que ce ne soit pas votre cas.

Bloch avait récupéré son arme et se campa sur ses pieds. La boue collait à ses bottes et le gênait.

— Verstohlen ! cria-t-il.

Grosslich se jeta en avant en levant son épée. Verstohlen ne bougeait pas et attendait qu'il frappât. Bloch se rua pour venir l'aider. Il vit cependant qu'il ne serait pas assez rapide...

Rufus Leitdorf toisait les portes d'Averheim. Grosslich les avait agrandies et avait fait remplacer les moellons de l'arche par des colonnes en fer de presque quarante pieds de haut, et gravées d'une lettre G immense. Le feu surnaturel de Natassja rugissait à travers les battants ouverts. Il eut l'impression d'approcher d'un portail magique gigantesque donnant sur une autre dimension. Des silhouettes de femmes sautaient de toit en toit comme des oiseaux frivoles.

Les légions de Grosslich les entouraient, mais elles n'étaient pas de taille face à la fureur combinée d'Helborg et de Volkmar. Ils étaient à la pointe de l'assaut, auréolés d'une lumière dorée aveuglante. Les soldats-chiens qui osaient leur barrer la route mouraient calcinés par le pouvoir du Bâton de Commandement, ou transpercés par le croc runique. La Klingerach les terrifiait, comme si cette lame antique exerçait sur eux un pouvoir irrésistible.

Leitdorf en était quelque peu rassuré, et restait sagement derrière les deux héros. Il avait bien occis quelques serviteurs de Grosslich lors de la charge,

cependant il devait reconnaître que les chevaliers de la Reiksguard étaient des tueurs bien plus doués que lui. Ils n'étaient plus qu'une trentaine, mais continuaient le combat avec une férocité et un courage qui défiaient l'entendement. Peut-être que le fait de se retrouver non loin de la Vormeisterplatz, et donc du lieu où Helborg avait été blessé, leur inspirait cette conduite héroïque. Ils n'allaient pas mourir sans avoir assouvi leur vengeance.

— Par le sang de Sigmar ! hurla Volkmar.

Il marchait juste devant Leitdorf et poussait ses troupes à se dépasser. Chaque pas qu'il faisait dans la boue imprégnée de sang le rapprochait un peu des portes de la ville.

Un homme imposant qui brandissait la Bannière Impériale combattait aux côtés du Grand Théogoniste. Il maniait son marteau de guerre aussi facilement qu'un jouet, en chantant des hymnes à la gloire de Sigmar.

— Abattez le mutant ! Châtiez l'impie ! vociférait-il tout en fracassant les crânes des soldats-chiens.

Leur percée avait retrouvé son élan. Leitdorf n'était pas revenu à Averheim depuis longtemps, et en profitait pour examiner les changements que sa ville avait subis.

— Vous semblez troublé, électeur.

Il fit volte-face et constata que Skarr était derrière lui. Le précepteur avait relevé sa visière et souriait sauvagement de toutes ses dents cassées. Il respirait bruyamment et la couleur de son épée indiquait qu'il n'était pas resté oisif.

— Que faisons-nous ici, précepteur ? Admettons que nous arrivions jusqu'aux portes. Et après ? Nous ne ressortirons pas vivants d'Averheim !

Skarr haussa les épaules.

— Helborg vous a promis qu'il vous ramènerait à Averheim, rien de plus.

Skarr avait l'air euphorique. Leitdorf avait déjà vu cela chez d'autres guerriers, notamment au sein des troupes d'élite de l'Empire. La tuerie les réjouissait. Une fois qu'ils étaient dans cet état, plus rien ne pouvait les effrayer.

— Helborg n'a aucune idée des pouvoirs de Natassja.

— Vous vous trompez. Il a été prévenu par Schwarzhelm. Il sait qu'elle est responsable de ces abominations.

Leitdorf secoua la tête.

— La tuer paraît si simple, et pourtant...

Skarr émit un rire rauque.

— Je pensais que vous seriez ravi de la revoir, on m'a dit que c'était une femme magnifique ! se moqua-t-il en faisant volter sa monture.

Il disparut dans la mêlée en brandissant son épée et en poussant son cri de guerre.

Les portes se rapprochaient. Helborg et Volkmar se frayaient un chemin vers elles sans que les défenseurs pussent les stopper. Cependant, aucun soldat

de Grosslich ne battit en retraite à l'intérieur de la ville. Ils paraissaient plus apeurés par Averheim que par les troupes impériales qui les assaillaient, à moins qu'une autre raison les empêchât d'y pénétrer.

Les battements sourds d'un pouvoir croissant résonnaient à l'intérieur des murs. Leitdorf pouvait voir la tour distinctement. Sous son enveloppe de métal luisait un cœur rouge sombre, comme de la lave dans un écrin de roche. Des nuages noirs inquiétants s'accumulaient à son sommet, et la foudre frappait régulièrement ses flancs.

Elle était immense.

Leitdorf porta la main au livre qui pendait à sa ceinture sans se sentir rassuré. Il en répéta les dernières phrases, celles qu'il avait apprises par cœur.

Elle vient me visiter en rêve, comme un spectre terrifiant. Je ne puis la chasser. Nul ne le peut. Mon esprit vacille. Je ne vois aucun espoir, seulement la folie. Son nom est synonyme de souffrance. Elle s'appelle Natassja, et elle veut ma mort.

La fin du livre n'était qu'une succession de mots incompréhensibles, l'ultime témoignage d'un esprit brillant brisé par une sorcière.

— Aux portes ! s'écria Helborg en éperonnant sa monture.

Ils y étaient presque. Volkmar, Skarr, la Reiksguard et les survivants des compagnies impériales se taillèrent un chemin jusqu'aux colonnes de fer. Comme sur la Vormeisterplatz, Leitdorf fut entraîné par l'élan de ses hommes, tel un marin emporté par une lame de fond.

Les derniers défenseurs furent balayés par la Klingerach et le Bâton de Commandement. Helborg traversa les portes en conquérant. Volkmar le suivait de près. Son aura mystique éclaira glorieusement les visages démoniaques gravés sur les battants.

Les soldats de l'Empire leur emboîtèrent le pas les uns après les autres, plongeant sans hésiter dans les flammes surnaturelles, dont le grondement remplaça peu à peu l'écho de la bataille.

Leitdorf regarda autour de lui une fois qu'il eût passé les portes. Sa ville natale n'était plus. Il se trouvait dans un lieu de mort.

Verstohlen fixait l'épée qui s'abattait sur lui. Il ne parvenait pas à bouger. Ses muscles étaient tétanisés. La lame poisseuse filait vers son cou sans qu'il pût réagir. Il allait mourir.

— Verstohlen !

La voix de Bloch ressemblait au mugissement d'un taureau enragé. Le hallebardier se jetait en avant pour lui venir en aide.

Subitement, l'espion retrouva ses facultés et se jeta en arrière. Grosslich s'en aperçut mais ajusta son coup une fraction de seconde trop tard. Malgré tout, la pointe de l'épée entailla le justaucorps en cuir et la chair en dessous. Verstohlen hurla de douleur et tomba à genoux, la main sur sa blessure. Du sang mélangé au liquide noirâtre de l'épée bouillonnait entre ses doigts crispés.

Bloch percute Grosslich de plein fouet et le fit tomber avant de le rouer de coups. Il maniait sa hallebarde avec adresse, toutefois l'armure de Grosslich le rendait invulnérable.

— J'ai traversé la moitié de cette province pour venir me battre, alors tu vas pas être déçu, mon gros !

— Éloignez-vous de lui, il est trop fort pour vous ! gémit Verstohlen. Sa vue se brouillait. Il sentait qu'un poison était à l'œuvre. Il tenta de se relever. Ses jambes se dérochèrent et il s'écroula.

Grosslich s'était remis de sa surprise et s'était relevé pour faire face à Bloch. Sa lame débuta une danse rapide et précise. L'épée et la hallebarde se croisaient en tintant. Autour des deux duellistes, les soldats jetés à terre reprenaient peu à peu leurs esprits.

— Un homme assez courageux pour m'affronter ! s'amusa Grosslich en contre-attaquant afin de repousser Bloch sans ménagement. "Un homme comme moi !"

— Je n'ai rien à voir avec toi ! s'écria Bloch en portant une vive estocade.

— J'étais pourtant un peu comme toi, autrefois, répondit Grosslich en esquivant l'attaque, puis en répondant d'un coup en oblique. "J'aurais pu faire de toi un de mes lieutenants !"

— Plutôt mourir !

Bloch dévia l'épée avec sa hampe. Il rendait coup pour coup. Son regard était déterminé, bien qu'il fût un bretteur moins doué que son adversaire. De plus, il était déjà fatigué par les combats, tandis que Grosslich bénéficiait d'une endurance surnaturelle.

Verstohlen parvint à se relever. Tout tournait autour de lui. Il alla récupérer sa dague en chancelant. Elle avait été projetée au loin lors de l'arrivée théâtrale de Grosslich. Le poison qui l'affectait rendait ses mouvements malhabiles. Il réussit malgré tout à ramasser son arme. Il se retourna vers les deux duellistes et eut un haut-le-cœur.

Bloch se battait comme un possédé. Verstohlen n'avait jamais vu un homme manier une hallebarde aussi rapidement, et avec tant de dextérité. Ses propres hommes étaient médusés par la scène. Un soldat-chien fit quelques pas vers les deux adversaires pour prêter main-forte à son maître, mais celui-ci lui fit un geste dédaigneux de la main.

— Laisse-nous, vermine !

Bloch saisit l'occasion de cette diversion ; ses attaques redoublèrent d'ardeur.

— Trop fier pour demander de l'aide ? railla-t-il Grosslich.

Toutefois, ce dernier n'eut aucun mal à parer les coups de son adversaire. Verstohlen savait comment ce duel allait se terminer. Même si la hallebarde de Bloch trouvait une faille dans la garde de Grosslich, l'armure de celui-ci le protégerait. Il titubait dans leur direction avec une lenteur atroce. Ses mains étaient moites et il transpirait abondamment. Le désespoir l'envahit à l'idée qu'il ne pouvait rien faire.

— Je me réserve la part du lion ! répondit Grosslich à l'insulte de Bloch. Il se campa au sol, s'empara à deux mains de son épée et porta un horion vers la poitrine de Bloch.

Celui-ci fit un écart, cependant le fil de la lame heurta sa cuirasse et le déséquilibra. Il retrouva ses appuis juste au moment où Grosslich enchaînait sur un autre coup.

— Tu n'as aucun...

Il ne termina jamais sa phrase. L'attaque de Grosslich était une feinte, car il inversa sa prise au dernier moment et plongea sa lame dans le ventre de Bloch.

— Markus ! hurla Verstohlen. Il n'était plus qu'à une dizaine de pieds des deux combattants, et tendit les bras, impuissant.

Le visage de Bloch afficha une expression de surprise et lâcha sa hallebarde. La lame s'enfonça dans la boue.

De sa main libre, Grosslich attrapa Bloch par l'épaule et le souleva. L'épée le transperça de part en part en le maintenant en l'air.

Bloch émit un borborygme funeste et toussa du sang. Ses mains griffaient faiblement l'armure de Grosslich. Verstohlen s'approcha d'eux en vacillant, submergé aussi bien par le chagrin que par les effets du poison.

— Markus... sanglota-t-il.

C'était toujours les autres qui souffraient à sa place. Léonora, Tochfel, Bloch. Verstohlen était anéanti par son sentiment de culpabilité. Il maudissait ce destin qui le torturait. Une fois de plus, tout était de sa faute.

Bloch tourna lentement la tête vers lui. Ses yeux étaient vitreux et un sang noir coulait à flots de sa bouche. En dépit de ses forces défaillantes, il était parvenu à s'agripper à Grosslich. Il ne pouvait plus parler, toutefois Verstohlen comprit ce qu'il voulait.

Venge-moi !

Le chagrin de Verstohlen se mua en une colère sourde. Il oublia la nausée, la souffrance qui ravageait son corps, et se jeta en avant.

Grosslich sentit le danger et fit volte-face, néanmoins, il était gêné par le poids de Bloch, et son arme était coincée. Pendant une seconde fatidique, il fut vulnérable.

Verstohlen fut sur lui et porta un coup vif et précis. Sa dague s'insinua entre le heaume et le gorgerin de Grosslich, et s'enfonça dans son cou comme dans du beurre.

Le seigneur du Chaos mugit et lâcha Bloch en gesticulant. Le corps du hallebardier fut projeté à deux toises de là et s'écrasa dans la boue.

Verstohlen tremblait de tout son corps et recula maladroitement face à la fureur de Grosslich. Celui-ci arracha rageusement la dague encore plantée dans son cou. Un geyser de sang jaillit de la blessure, pourtant, il ne s'effondra pas.

Verstohlen battait en retraite. Son cœur battant décuplait les effets du poison ; la plaie sur sa poitrine saignait de plus belle. Il sut qu'il allait

s'évanouir.

— Maudit sois-tu, conseiller ! hurla Grosslich en ôtant son casque avant de le jeter au sol. Il grimaçait de douleur et s'approcha de Verstohlen, l'épée levée. Ses yeux brillaient haineusement. "Ce sera ta dernière erreur !"

Verstohlen distinguait à peine le visage livide de Grosslich, ses yeux enfoncés dans leurs orbites violacées, sa chair brillante comme de la porcelaine. Le sang s'écoulait à gros bouillons de son cou, toutefois cela ne semblait pas le gêner alors qu'il aurait dû être agonisant.

— Vous aviez la force de résister... gémit Verstohlen. Il se sentait défaillir. Il était désarmé. De toute façon, il aurait été bien incapable de se défendre.

Grosslich ne lui répondit pas.

— Souviens-toi avant de mourir que tu as été notre jouet, persifla-t-il. "C'est toi qui as permis à tout ceci d'arriver. Tu as perdu. Aucune de tes armes ne peut plus m'atteindre."

— Mais la mienne, oui !

Verstohlen et Grosslich firent volte-face, aussi surpris l'un que l'autre.

C'était Schwarzhelm. Son armure était constellée de boue et de sang. Ses yeux brillaient féroce­ment tandis qu'il se ruait sur Grosslich en brandissant la Rechtstahl.

Les runes de sa lame rougeoyaient et criaient vengeance.

Dès qu'Helborg fut dans l'enceinte de la ville, une chaleur étouffante envahit ses poumons. Il prit plusieurs inspirations profondes et crut qu'il allait étouffer. Averheim était une fournaise.

Les soldats-chiens ne les avaient pas suivis. Il regarda par-dessus son épaule. La clameur de la bataille était à peine perceptible au-delà des portes. Les troupes ennemies qui les défendaient s'étaient désintéressées du sort du Reiksmarshall et de ses hommes, et se dirigeaient à présent vers le nord et le reste de l'armée impériale. C'était comme si Helborg et sa troupe avaient cessé d'exister à partir du moment où ils avaient franchi le seuil de la cité.

Ses guerriers le fixaient avec inquiétude en attendant leurs ordres. Ils étaient moins de trois cents – principalement des hallebardiers, mais aussi quelques prêtres et, bien évidemment, ses chevaliers – et paraissaient soudainement terrifiés. Ils étaient serrés les uns contre les autres. Leur courage s'était envolé.

Le feu surnaturel émettait un grondement sourd et les pressait de toutes parts tel des mains invisibles. La sensation était étrange, car sa chaleur ne brûlait pas. Au contraire, elle donnait l'impression d'être là pour préserver quelque chose, comme la tiédeur d'un nid autour d'un œuf inestimable.

Helborg regardait prudemment autour de lui, la Klingerach à la main. Toute la ville était noircie par les flammes. Les rues étaient dévastées et dénuées de vie. Les volets étaient arrachés de leurs gonds et les fenêtres étaient brisées. Au loin, un brasier immense dégageait un nuage de fumée violette. Le sol vibrail sans cesse, comme si des machineries énormes se trouvaient sous la

surface.

La tour les attendait, inéluctable. Ses flancs luisaient au milieu de cette chaleur infernale. Il en émanait une terreur palpable. Son simple aspect était une aberration aux lois de la nature. Aucun être vivant ne pouvait vivre entre ces murs d'acier. Helborg comprit sa fonction. Ce n'était ni une forteresse, ni un palais. C'était un outil, le moyen de focaliser sur la ville un pouvoir incommensurable.

Ses soldats ne disaient rien et ne bougeaient pas. Leitdorf marmonnait dans sa barbe quelque chose d'incompréhensible. La lumière dorée de Volkmar s'était éteinte. Cependant, la folie avait définitivement disparu de ses traits, et avait cédé la place à une détermination sans faille.

Le destrier d'Helborg était nerveux, comme toutes les autres montures. L'un d'eux commença à renâcler. Sa panique se répandit aux autres animaux.

— Mettez pied à terre ! ordonna Helborg. L'écho de sa voix était bizarre. "Les chevaux ne nous seront d'aucune utilité ici."

Les chevaliers obéirent. Dès qu'ils lâchèrent les rênes des destriers, ceux-ci s'enfuirent instinctivement vers les portes en galopant. Tous les hommes se retrouvèrent côte à côte, épées et hallebardes prêtes au combat.

— Restez groupés, les avertit Helborg en se tournant vers eux. "La peur est notre pire ennemie. Ne faiblissez pas ! Faites confiance à vos lames et à votre courage. Nous allons vers la tour. Si vous gardez la foi, nous parviendrons à tuer le responsable de ces horreurs."

Il se mit à avancer dans la rue. Des hurlements s'élevèrent à l'extrémité de celle-ci, et une bourrasque de vent chaud balaya les pavés noircis.

Helborg se raidit. Le poids de la Klingerach lui sembla soudain énorme. Ses hommes adoptèrent d'eux-mêmes une position défensive. La flamme du Bâton de Commandement se ranima.

Quelque chose approchait rapidement.

— Gardez la foi... leur rappela-t-il en se mettant en garde.

Des silhouettes apparurent à l'autre bout de l'avenue. Elles fonçaient vers les troupes impériales telles une nuée de corbeaux. L'aura de terreur qu'elles dégageaient formait comme une onde sur les murs et le sol.

Elles dévalèrent la rue et leur forme se précisa. C'étaient des femmes à la fois terrifiantes et magnifiques. Leur chair violette frémissait dans l'air brûlant. Elles n'avaient pas de mains, mais des pinces cruelles, et des serres de rapaces en guise de pieds. Leurs crânes chauves étaient tatoués de symboles interdits, et leurs bouches ouvertes laissaient entrevoir des rangées de dents pointues.

Quelques hommes lâchèrent leurs armes et prirent leurs jambes à leur cou, préférant faire face à leur destin sur le champ de bataille plutôt que d'affronter la mort à l'intérieur de la ville. Helborg ne leur prêta pas attention. Les autres se préparèrent au choc, toutefois la pâleur de leur visage trahissait leur peur. Même Helborg, malgré les horreurs qu'il avait affrontées par le passé, sentit son cœur envahi par un effroi insurmontable. Ses paumes étaient moites et ses

jambes flageolaient.

— Gardez la foi ! répéta-t-il. La pointe du croc runique tremblait sous ses yeux.

Ses mots lui semblaient bien futiles. Les démonettes de Natassja se ruaient sur eux en ululant. Leurs yeux noirs étincelaient et leurs bouches étaient fendues d'un sourire carnassier à l'idée du massacre à venir.



Chapitre Dix-neuf

Verstohlen vit Schwarzhelm s'élancer contre Grosslich. Il était suivi de Kraus et par toute une compagnie d'épéistes de Talabheim. Les soldats-chiens venaient de se reformer derrière leur maître et se préparaient à les recevoir.

La vision de Verstohlen était encore brouillée par le poison, pourtant il percevait toute la fureur du Champion de l'Empereur. Il reconnut sur son visage la même expression que celle qu'il avait affichée en apprenant la mort de Grunwald. Même s'il était d'ordinaire taciturne et renfermé, il se préoccupait plus de la vie de ses hommes que la plupart des commandants. La perte de l'un d'entre eux lui tordait les tripes.

Grosslich lui fit face. Ses mains se mirent à luire d'une aura violette, et des vrilles d'énergie remontèrent le long du fil de son épée en absorbant le fluide qui en dégouttait. Schwarzhelm était tout proche lorsque Grosslich projeta vers lui un amas de cette matière visqueuse.

Schwarzhelm ne ralentit pas. Le projectile magique explosa en projetant aux alentours des gouttelettes d'acide qui firent fondre les armes et la chair des humains aussi bien que des mutants. Tous les soldats s'écartèrent face à cette pluie mortelle, à l'exception de Schwarzhelm qui continua sur sa lancée. La matière magique glissa sur les épaulières gravées de runes de son armure comme une averse d'été.

Grosslich tenta d'invoquer de nouveau sa sorcellerie, mais le Colosse était sur lui. La Rechtstahl frappa avec une telle force qu'elle aurait pu couper un homme en deux. Grosslich la para in extremis et faillit être jeté au sol. Le coup l'avait néanmoins atteint à la grève droite. Celle-ci s'était fendue sous l'impact.

— Traître ! gronda Schwarzhelm en portant une nouvelle attaque.

— Grâce à toi ! s'exclama Grosslich en reculant face à l'avalanche de coups qui lui tombait dessus. Son visage était déformé par la haine qu'il éprouvait aussi bien envers Schwarzhelm qu'envers lui-même. Ses traits nobles avaient

disparu au profit de l'apparence inquiétante que son nouveau maître lui avait choisie. "C'est toi qui as fait de moi ce que je suis !"

— Je voulais déjà te tuer pour venger Grunwald ! dit Schwarzhelm. Sa lame martelait son adversaire, qui devait céder du terrain à chaque nouvel horizon. "Tu viens de me donner une autre bonne raison de te régler ton compte !"

Verstohlen restait sidéré, incapable d'intervenir tout autant à cause du poison qui le paralysait que de la stupéfaction qui s'était emparée de lui. Schwarzhelm se battait avec la force de Sigmar réincarné, si bien que Grosslich était dans l'impossibilité de riposter. Son armure, qui s'était avérée insensible aux armes ordinaires et à la fureur de Bloch, se fendait sous les coups de la Rechtstahl.

Bloch !

Verstohlen se retourna. Où était-il ? La masse des corps se pressait dans la brèche que l'arrivée de Grosslich avait ouverte dans les lignes. Des soldats-chiens et des épéistes s'étrépaient dans une orgie de membres tranchés et de giclées écarlates.

Verstohlen se fraya un chemin à travers les épéistes des rangs arrière. Il était désarmé et vulnérable. Il n'en avait cure. Le fracas de la bataille résonnait autour de lui, toutefois il ne percevait presque plus les sons, ni l'odeur du sang et de la sueur. Il titubait comme un ivrogne en direction de l'endroit où Bloch était tombé.

— Sainte Verena, murmura-t-il d'une voix pâteuse. "Tu m'as toujours guidé, alors..."

Il n'eut pas besoin de terminer sa prière. La compagnie d'épéistes était en train de repousser les soldats-chiens et gagnait du terrain. Le cadavre de Bloch apparut soudain derrière le dernier rang. Il gisait au sol, immobile au milieu de cette frénésie de mouvement. Son corps s'était vidé de son sang, si bien que son visage était aussi blanc qu'une sculpture d'ivoire.

Verstohlen s'approcha de lui et tomba à genoux. Les membres du commandant étaient disloqués et décrivaient des angles bizarres, à moitié coincés sous son tronc. Nonobstant, son visage figé dans la mort arborait une expression féroce. Il s'était battu jusqu'au bout.

La virulence du poison ne diminuait pas. Verstohlen comprit que s'il n'était pas soigné rapidement, il allait mourir. Il imagina son cadavre aligné à côté de celui de Bloch, le gentilhomme et le soldat enfin égaux dans la mort en dépit des différences qui les séparaient de leur vivant.

Les épéistes maintenaient la pression, cependant leur flanc droit était exposé. D'autres soldats-chiens arrivaient en renforts ; Verstohlen se retrouvait en danger. D'ailleurs, ils l'avaient repéré, agenouillé près de la dépouille de Bloch, et se dirigeaient vers lui d'un pas menaçant.

Il crut que sa dernière heure était arrivée. Il était trop faible pour se défendre.

— Non ! souffla-t-il avant de se relever en serrant les dents sous l'effort. "Vous ne profanerez pas cet homme !"

Il fit quelques pas et ramassa la hallebarde de Bloch. Elle était lourde, bien plus qu'il ne l'aurait imaginé. Il comprit pour la première fois le dédain que les soldats ressentiaient souvent à l'égard de ceux qu'ils défendaient au péril de leur vie.

Les soldats-chiens se rapprochaient. Verstohlen pouvait voir la lueur surnaturelle à travers la visière de leur meneur. Son odeur était la même que celle du portier de la demeure d'Hessler, lorsqu'il avait rencontré une de ces créatures pour la première fois.

— N'approchez pas ! les menaça-t-il en prenant une posture défensive maladroite à côté du corps de Bloch. "Vous n'aurez pas celui-là !"

Il ne sut dire si les soldats-chiens saisirent le sens de ses paroles, car ils restèrent imperturbables. Des troupes impériales arrivaient pour combler cette brèche dans les lignes. Verstohlen n'était plus seul. Les soldats se positionnèrent instinctivement afin de protéger le corps de leur commandant bien-aimé.

Ils n'allaient pas l'abandonner aux charognards.

Les soldats-chiens n'étaient plus qu'à quelques perches. Verstohlen déglutit anxieusement, serra plus fort le manche de sa hallebarde et se prépara au choc.

Helborg abattit la Klingerach sur la tête hideuse de la démonette. Celle-ci l'esquiva sans peine en prenant son envol. Elles évitaient soigneusement sa lame sacrée. Il chercha des yeux une autre cible.

Elles étaient trop rapides. Elles tombaient sur les soldats comme des rapaces, et les emmenaient dans les airs avant de les précipiter vers leur mort. Les hommes hurlaient de terreur avant de s'écraser. Même les prêtres et les chevaliers étaient impuissants face à elles.

Volkmar leva son bâton et des éclairs crépitèrent le long de sa hampe. Il libéra alors cette énergie sous la forme d'un rayon de lumière en direction des démons au-dessus d'eux. L'une des créatures fut touchée et explosa dans une boule de feu multicolore en poussant un cri de douleur et de plaisir inhumain. Ses compagnes rirent joyeusement en contemplant sa géhenne.

— Nos hommes ne sont pas taille. C'est le feu qui donne à ces choses une telle force, dit Volkmar à Helborg.

— On ne peut plus faire marche arrière ! répondit Helborg sans quitter des yeux les pirouettes aériennes des démonettes. "Vous ne pouvez rien faire ?"

— Je peux les repousser à défaut de les tuer.

Les démonettes volaient entre les maisons. Leurs serres étaient déjà rouges de sang. Un vent hurlant les accompagnait.

Helborg les scrutait attentivement, à l'affût d'une occasion de les frapper de son épée. L'une d'entre elles tomba du ciel en tournoyant, le visage déformé par une rage extatique. Elle allait s'en prendre à un chevalier à gauche en évitant le porteur du croc runique. Le soldat se mit en garde en tremblant, les mains agrippées à son épée longue.

La démonette s'empara de lui, toutefois Helborg était prêt et intervint en abattant la Klingerach sur la jambe de la créature. La lame runique mordit profondément dans la chair démoniaque.

La démonette gémit et lâcha sa proie avant de s'éloigner d'Helborg. Le Reiksmarshall la poursuivit en saisissant son arme à deux mains pour lui porter le coup de grâce. La créature feula agressivement et s'évanouit avant de réapparaître quelques toises plus loin. Elle reprit immédiatement son envol dans un cri de douleur et de colère. La blessure de sa jambe laissa derrière elle une traînée de sang violacé.

Toujours plus de soldats périssaient sous les attaques en piqué. Les démonettes les emmenaient sur les toits afin d'avoir tout le loisir de les démembrer, puis narguaient les survivants en leur jetant les morceaux des cadavres de leurs victimes.

— On ne peut pas continuer comme ça ! réagit Helborg en se tournant vers Skarr.

Pour la première fois de sa vie, le Reiksmarshall vit que son précepteur était effrayé.

— Que proposez-vous ?

— De fuir !

— Pour aller où, par Sigmar ?

Helborg lui désigna la tour qui s'élevait au loin. La foudre qui tombait découpait la silhouette des bâtiments et des démons perchés sur les toits qui étaient occupés à lécher leurs griffes ensanglantées.

— Là-bas !

Puis, sans ajouter un mot, Helborg se mit à courir. Ses hommes comprirent ce qu'il faisait et s'élancèrent à sa suite, Leitdorf et Skarr en tête. Le précepteur était déterminé mais il ne souriait plus. Volkmar prit place à l'arrière-garde afin de protéger ses hommes comme il le pouvait des sinistres attentions des démonettes.

Ces dernières harcelaient constamment le groupe. Le feu impie leur insufflait une vigueur surnaturelle et les immunisait aux armes de leurs adversaires. Les prêtres-guerriers étaient les plus susceptibles de leur résister. De temps à autre, une des créatures devenait trop téméraire et se voyait gratifiée d'un vigoureux coup de marteau béni. Maljdir brandissait son étendard à moitié calciné et continuait de rugir des hymnes. Les démonettes avaient bien vite appris à éviter les moulinets du Poing du Dieu-guerrier.

En dépit de ces quelques héros qui protégeaient leurs camarades avec acharnement, la course à travers les rues était un cauchemar. Les chevaliers et les hallebardiers ne pouvaient se défendre. Leurs assaillantes n'avaient qu'à choisir leur proie et leur réservaient une mort atroce sur les toits de la ville. Chaque rue parcourue voyait les effectifs de la compagnie s'étioler d'une dizaine d'hommes de moins.

Helborg était partagé entre l'horreur et la colère. Il n'y avait rien de pire qu'un ennemi refusant le combat. Il faisait de son mieux pour s'interposer

entre ses soldats et les démonettes, malheureusement elles étaient si vives qu'elles n'avaient aucun mal à l'esquiver. Il était condamné à entendre les hurlements des malheureux cruellement dépecés, et le rire maléfique de leurs bourreaux.

— On sera tous morts avant d'arriver là-bas ! s'écria Leitdorf. Il était rouge comme une pivoine et soufflait comme un bœuf. Il s'était débarrassé d'une partie de son armure, toutefois, il luttait sous le poids des protections qu'il portait encore.

— Vous n'avez qu'à faire demi-tour ! répondit Helborg. Il refusait d'abonder dans son sens. “Je vais mettre la main sur la responsable de ce cauchemar!”

Un vol de démonettes passa en piaillant au-dessus des soldats. Les créatures virevoltaient pour éviter les projectiles magiques imprécis de Volkmar. Trois d'entre elles s'éloignèrent en emportant dans leurs griffes des silhouettes en armure lourde. Elles s'en prenaient en priorité à la Reiksguard...

— Vous pensez pouvoir la vaincre alors que vous ne pouvez pas tuer ses servantes ?

Helborg ne ralentissait pas l'allure.

— Le croc runique s'en chargera, expliqua-t-il entre deux inspirations. Il sentait au liquide chaud qui coulait de son épaule que sa blessure s'était rouverte. La tour était encore loin.

Alors qu'il parlait, une démonette s'était élancée d'un toit à sa gauche. Les soldats s'étaient éparpillés face à son plongeon, cependant elle avait mal calculé son coup et s'écrasa lamentablement sur le pavé. Elle se prépara à reprendre son envol.

Skarr saisit cette occasion inespérée et se jeta sur elle en abattant son épée.

— Skarr, non ! l'avertit Helborg en faisant demi-tour et en jouant des coudes pour le rejoindre.

La lame du précepteur traversa la chair de la démonette sans la blesser et ricocha contre les pavés. La créature émit un sifflement menaçant et prit une impulsion.

— Éloigne-toi ! lui cria Helborg. Il n'était plus qu'à quelques toises.

La démonette bondit et s'agrippa à Skarr avant de percuter violemment le mur le plus proche. Skarr en perdit son heaume, et ses membres gesticulèrent comme ceux d'une marionnette.

Helborg s'élança à leur poursuite. La démonette se préparait à s'envoler avec sa proie, mais la Klingerach fut plus rapide et s'enfonça profondément entre ses omoplates.

La créature glapit et se griffa le dos pour tenter désespérément d'atteindre cette lame qui mordait sa chair. Le corps de Skarr glissa au sol en laissant une traînée de sang sur le mur.

Helborg retira son arme et la démonette fit instantanément volte-face. Une fois de plus, la Klingerach fut plus rapide et lui trancha la tête. Une onde de choc magique se répandit depuis le corps décapité et emporta les autres

démonettes haut dans les airs. Pendant quelques secondes, la tête continua de feuler et d'insulter Helborg dans sa langue interdite, puis la vigueur surnaturelle qui l'habitait s'estompa et elle se tut.

Leitdorf arriva à côté d'Helborg l'épée au clair, à peine trop tard pour lui prêter main-forte. Les hommes regardaient le Reiksmarshall dans un silence empreint de respect.

— Rien ne peut résister à l'Épée de Vengeance, souffla tristement Helborg sans quitter des yeux le corps immobile de Skarr. Sa voix était émue. “Vous me demandez comment je compte la tuer ? Vous avez votre réponse !”

Il se détourna du cadavre du précepteur et fit signe à sa troupe de reprendre sa progression. Les démonettes volaient toujours en cercle au-dessus d'eux. Elles étaient devenues plus prudentes, désormais conscientes que le croc runique avait le pouvoir de les renvoyer d'où elles venaient.

Les soldats reprirent leur course effrénée à travers les rues couvertes de suie. Près de la moitié d'entre eux avaient déjà péri. D'autres mourraient encore sous les griffes des servantes du Seigneur de la Douleur avant d'atteindre enfin la tour.

Volkmar courait aussi vite qu'il le pouvait. Ses robes le gênaient. Son crâne chauve luisait de sueur sous les effets combinés de la chaleur et de l'effort. Tous ses muscles protestaient. Il aurait voulu pouvoir s'arrêter pour faire face aux créatures qui les harcelaient.

Peut-être pourrait-il en bannir deux ou trois, voire un peu plus, avec de la chance. Ses pouvoirs lui permettaient de calciner leur chair démoniaque et de les renvoyer la queue entre les jambes au pied du trône de leur maître.

Cependant, il savait qu'Helborg avait raison. Ils n'avaient aucune chance en cas de combat prolongé contre les démonettes. Le feu maudit les nourrissait et les rendait presque invulnérables. On ne pouvait les vaincre tant qu'elles restaient dans leur repaire.

La compagnie d'Helborg ne comptait plus qu'une centaine de combattants. Les traînants avaient été abandonnés à leur sort. Les autres restaient groupés autour de leurs chefs et des quelques prêtres capables de les protéger.

Ils traversèrent la rivière. Ses eaux étaient noircies par les cendres et bouillonnaient. L'Averborg, l'ancien siège du pouvoir des électeurs, n'était plus qu'une coquille vide. Sa silhouette se dressait au milieu de la tempête magique, et formait une tache d'encre immense sur un ciel cramoisi.

Les démonettes ne leur laissaient aucun répit. À chacun de leurs passages, un autre soldat était emporté dans les airs vers une fin terrifiante. Des larmes de colère et de frustration embuaient les yeux de Volkmar tandis qu'il entendait les hurlements de souffrance de ses hommes.

Il aurait voulu s'arrêter, mais il ne pouvait pas.

— Monseigneur ! l'appela Maljdir.

Le prêtre courait, l'étendard impérial dans une main et son marteau de guerre dans l'autre. Sa barbe était poisseuse et son visage aussi rouge que les

flammes qui les entouraient, cependant son regard était indomptable. Même lorsqu'ils avaient renié leur dieu, les serviteurs d'Ulric restaient des durs à cuire.

— Tu avais raison... dit Volkmar sans ralentir.

Maljdir secoua la tête.

— Non, j'avais tort, répondit-il entre deux goulées d'air.

Il leva la tête vers la tour qui dominait la ville.

— C'est votre dévotion qui nous a menés ici. Ses paroles étaient saccadées car il reprenait sans cesse son souffle, toutefois, son ton était sincère. Il tourna la tête vers le Grand Théogoniste. "J'aurais dû vous faire confiance."

Volkmar continuait de courir. Pour sa part, le doute le tenaillait. Peu de temps auparavant, il avait été sur le point de perdre définitivement la raison. Les démons se préparaient à la curée, et même si les portes de la tour étaient visibles au loin, ils pourraient s'estimer chanceux de les atteindre.

— Économise ton souffle pour les démons, tu vas en avoir besoin, répondit-il.

Au même instant, une démonette plongea pour saisir une nouvelle proie.

Les démons morguaient Helborg en plongeant sous son nez et en se détournant de la Klingerach au dernier instant. Le Reiksmarshall les ignorait. Elles étaient trop agiles pour lui. Les ondes de chaleur les revigoraient. Elles étaient dans leur élément. D'autres cris l'avertirent qu'elles s'étaient emparées d'une nouvelle victime.

Il tourna à l'angle d'une rue et se retrouva sur une longue avenue s'ouvrant sur une grande place. Il aperçut un portail en fer immense flanqué de deux colonnes couronnées de flammes. Au-delà s'étendait une vaste cour, et au milieu de celle-ci se dressait la tour. Elle était encore plus haute qu'il ne l'avait imaginé.

— Volkmar ! Les portes ! cria-t-il.

Le Grand Théogoniste réagit sans attendre, et un rayon de lumière dorée jaillit du Bâton de Commandement pour aller frapper le fer forgé. Le portail vibra sous l'impact et finit par exploser. Des morceaux de métal chauffé à blanc s'envolèrent dans les airs. La petite compagnie franchit l'entrée dans la foulée et se retrouva dans la cour.

— Je sens sa présence ! déclara Leitdorf.

Il était visiblement à l'agonie. Son visage rougeaud était en sueur. Son corps replet n'était pas taillé pour l'endurance. Cependant, comme il l'avait prédit, les démonettes ne s'en étaient pas prises à lui. Peut-être craignaient-elles effectivement la Wolfsklinge, à moins que la source de la peur qu'il leur inspirait fût plus étrange encore...

— Dans ce cas, vous allez nous guider, répondit Helborg en scrutant les environs.

La tour était colossale, et ressemblait à un géant de fer dont le sang était de la lave en fusion. Les nuages qui tourbillonnaient jusqu'à présent à son

sommet s'étaient dissipés pour dévoiler Morrslieb. Les énergies qui avaient attiré la tempête au-dessus d'Averheim étaient en train de se dissiper.

Volkmar pouvait également le ressentir.

— Elle faiblit ? s'enquit-il auprès de Leitdorf.

— Non, répondit celui-ci en secouant la tête. "C'est simplement que son œuvre est achevée..."

Helborg ne lui demanda pas comment il le savait. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il lui restait quelques dizaines d'hommes, tous pantelants et hagards. Aucun soldat des troupes régulières n'avait survécu : il ne vit que des prêtres-guerriers et une poignée de chevaliers de la Reiksguard. Ils avaient passé l'épreuve des démonettes. Ils allaient maintenant devoir affronter celle de la tour.

— Où devons-nous aller une fois que nous serons à l'intérieur ? demanda-t-il à Leitdorf en avançant vers la porte.

— Sous terre, répondit l'électeur sans hésiter. "C'est là qu'elle se trouve."

Volkmar grimaça.

— Aucun humain ne se cacherait sous terre...

Helborg ne dit rien et continua d'avancer. L'arche de la porte brillait à la lueur des flammes. Elle était décorée de symboles de Slaanesh incrustés dans le métal en entrelacs d'argent. Les humains étaient un attroupement de fourmis au pied de la masse de l'édifice qui les surplombait. Sa circonférence était impressionnante, constellée de contreforts en obsidienne et cerclée de fer. Le grondement des machines sous le sol faisait vibrer doucement les flancs de cette structure monumentale. Les flammes léchaient leur surface et remontaient vers son pinacle telles des vagues sanglantes, et s'enroulaient autour des pilastres et des parapets.

Les démonettes n'avaient pas toujours pas renoncé à leurs proies. Il en tournoyait des dizaines au-dessus de la tour. Elles n'auraient pas d'autre occasion avant que les humains se fussent soustraits à leurs soins.

— Ouvrez ces portes ! cria Helborg à Volkmar.

Ce dernier était déjà à pied d'œuvre. Il tendit le Bâton de Commandement et un trait incandescent frappa les portes de plein fouet. Elles tinrent bon en dépit de la puissance du sort.

Les démonettes furent sur eux. Leurs griffes s'enfoncèrent cruellement dans la chair des humains.

— Sigmar ! rugit Helborg en s'escrimant avec l'Épée de Vengeance. Les créatures lui échappèrent en feulant.

— Pour l'Averland ! cria Leitdorf d'une voix brisée par la fatigue et la peur. Il faisait décrire sans grand effet des moulinets théâtraux à la Wolfsklunge.

Volkmar continuait de malmener les portes. Elles se fendirent sur toute leur hauteur.

Les démonettes revinrent et repartirent avec une poignée d'hommes dans leurs serres. L'une d'entre elles se rua sur Maljdir. Celui-ci se campa sur ses pieds et porta un coup de marteau foudroyant. L'arme frappa la créature de

plein fouet dans un éclair de lumière vive, l'envoyant bouler à plusieurs toises. La démonette resta prostrée au sol, sonnée par la force de l'impact.

Maljdir poussa un cri triomphal et brandit son étendard.

— Tuez le mutant ! Abattez l'impie ! Détruisez le...

Une griffe s'enfonça dans son dos et jaillit de sa poitrine. Il cracha du sang et fut soulevé du sol. Une nuée de démonettes se jetait sur lui en le mordant et en le griffant sauvagement. Helborg n'eut pas le temps de l'aider ; Maljdir était déjà emporté dans les airs par une demi-douzaine de créatures.

— Combattez les ténèbres ! hurla-t-il malgré le sang qui envahissait ses poumons. Il lâcha sa bannière en continuant de frapper ses attaquantes avec son marteau tandis qu'elles l'emmenaient toujours plus haut. "L'aube se lèvera de nouveau ! Gardez la foi !"

Il disparut de l'autre côté de la tour. Ses imprécations se perdirent dans le tumulte de la fournaise.

Volkmar invoqua son feu sacré pour la troisième fois. Les portes cédèrent et s'ouvrirent à la volée. Une odeur tenace de jasmin s'échappa de l'ouverture. Un couloir baigné de pénombre s'offrait à eux.

— Tous à l'intérieur ! ordonna Helborg en poussant ses hommes vers le seuil tout en essayant de tenir en respect les démonettes. Les derniers survivants ne se firent pas prier. Leitdorf et Volkmar fermaient la marche. Au moment où il passait l'encadrement, le Grand Théogoniste se retourna et heurta violemment le sol avec l'extrémité de son sceptre. Une onde de choc se propagea. Les démonettes furent balayées en piaillant de frustration.

— Barricadez les portes ! cria Helborg en joignant le geste à la parole.

Ils n'étaient plus qu'une vingtaine. Les prêtres aidèrent Volkmar à repousser l'autre porte pendant que Leitdorf et les chevaliers prêtaient main-forte au Reiksmarshall. Les battants étaient incroyablement lourds et se refermaient avec une lenteur intolérable. Les démonettes revenaient déjà à la charge. Helborg vit une pince et une tête maléfique tenter de s'insinuer par l'interstice.

— Du nerf ! somma-t-il ses hommes en luttant de toutes ses forces.

Les démonettes s'agglutinaient de l'autre côté. Si elles parvenaient à les empêcher de refermer les battants, ils étaient tous des hommes morts.

Finalement, le rai de lumière de l'extérieur disparut totalement lorsque les portes se refermèrent. Les démonettes tambourinaient féroceement le métal et jappaient de frustration. Les battants vibraient sous les chocs mais tenaient bon.

— Il y a des barres de fer ici, signala Volkmar. Il respirait bruyamment et s'était à moitié courbé pour reprendre son souffle.

— Ça ne va pas les retenir longtemps, fit remarquer Leitdorf. Lui aussi était pantelant.

Les survivants épuisés s'étaient affalés contre les murs de marbre poli. Helborg s'impatiait sur-le-champ. Il n'y avait pas une seconde à perdre.

— Combien de temps avons-nous avant qu'elles entrent ? demanda-t-il à

Rufus.

Leitdorf le regarda en grimaçant de fatigue.

— Pas longtemps. Et elles connaissent cet endroit mieux que nous...

Helborg scruta les ténèbres du couloir. Il n'était que faiblement éclairé par de rares lanternes aux flammes violettes. Les parois étaient noires et parfaitement lisses. Le grondement étouffé des flammes lui parvenait de l'extérieur, cependant le corridor résonnait également de l'écho de sons étranges ; la structure de la tour gémissait, et des bruits inquiétants en provenance des tréfonds de l'édifice glissaient sur les surfaces polies. La puanteur de la corruption était partout.

Il perçut au fond du couloir un grand escalier en colimaçon menant aussi bien vers les étages que vers le sous-sol. Une lumière bleutée émanait des catacombes.

— Allons-y, ordonna Helborg d'un ton décidé. "J'ai horreur de faire attendre une dame..."



Chapitre Vingt

Schwarzhelm restait concentré et observait les ripostes de son adversaire. Sa rage décuplait ses forces, mais il prenait soin à ne pas la laisser le dominer. Ce duel était trop important pour qu'il commît une erreur. Grosslich était redoutable ; à ses talents de bretteur s'ajoutaient les dons de son maître, si bien qu'il était de taille à affronter Schwarzhelm.

La bataille autour d'eux était tout aussi équilibrée. Les survivants de l'armée de Volkmar affrontaient les soldats-chiens. Aucun camp ne parvenait à prendre l'avantage. La ligne de bataille avait cessé de refluer : les combattants s'entre-tuaient au-dessus d'un amoncellement de cadavres.

Schwarzhelm espérait que les troupes impériales ne flancheraient pas. Il avait fait tout ce qu'il pouvait pour restaurer un semblant de discipline, malgré tout, ses forces étaient toujours en infériorité numérique. Abattre Grosslich accorderait un répit à l'Empire, toutefois cela ne suffirait pas pour remporter la victoire. Quelle que fût l'issue de leur duel, la bataille allait encore durer de longues heures.

Grosslich se préparait à un nouvel assaut. Des éclairs violets crépitaient sur sa lame. Au même moment, les nuages qui ceignaient la ville s'ouvrirent, et la lueur des étoiles inonda la plaine. Morrslieb était là, tel un sinistre spectateur venu assister au dénouement d'un acte. Sa lumière blafarde se mêla à celle des flammes, donnant aux soldats impériaux l'apparence de cadavres lancés dans une sarabande funeste.

Grosslich jeta un rapide coup d'œil vers la tour avant d'attaquer. Les épées se croisèrent. Celle de Grosslich projeta en tous sens des gouttelettes de venin fuligineux.

— La lune du Chaos ! s'exclama-t-il en parant un coup latéral avant de riposter. "Le présage de ta défaite !"

— Ma défaite ? le railla Schwarzhelm en saisissant son épée à deux mains. "Je me souviens de l'homme que tu étais. Je ne vois aucune victoire dans ce

que tu as accompli.”

Il dévia l’arme de Grosslich en tenta une botte vers son ventre.

— Ta mort en sera une ! l’invectiva l’électeur déchu.

Il fit un pas de côté pour esquiver l’attaque et se remit en garde. Sa voix se cassait sous l’effort.

— Si tu en es convaincu... le tança le Champion de l’Empereur.

Grosslich eut une moue de colère et bondit vers lui. Son épée décrivit un arc de cercle qui souilla l’armure de Schwarzhelm de liquide noir.

— Tu ne sais rien de mes choix ! cracha-t-il en portant un autre coup. “On m’a refusé ce qui me revenait de droit en m’obligeant à me soumettre à une gabegie face à ce cloporte de Leitdorf.”

Schwarzhelm accueillait avec calme les attaques forcenées de son ennemi, se contentant pour l’instant de parer avec toute la puissance et l’adresse qui avaient fait sa réputation.

— Peut-être. Mais depuis, tu es diminué alors qu’il a gagné en grandeur.

— Il est donc encore en vie ? L’étonnement de Grosslich transparaissait dans sa voix et dans l’habileté de ses coups.

— Il s’est rendu à la tour. Je crois que sa femme lui manque.

Une pointe de moquerie s’alluma dans les yeux de Grosslich et sa bouche déformée se tordit en un sourire inquiétant.

— Ne t’inquiète pas pour elle, elle n’a besoin d’aucun homme ! ricana-t-il en parant une nouvelle fois. “Il ne peut la vaincre, pas plus que toi. Je suis le seul à pouvoir l’abattre. Tue-moi, et c’est toute ton armée que tu condamnes. Ceci dit, je doute que tu y parviennes...”

Schwarzhelm fit une feinte sur la gauche avant de porter une estocade vers l’abdomen de Grosslich, au niveau de la jointure de l’armure.

— Tu te surestimes, répondit calmement le Champion de l’Empereur. “Ne reconnais-tu donc pas l’Épée de Justice ? C’est une lame sacrée, et elle a soif de ton sang. Tu ne peux rien contre elle.”

Grosslich rit de nouveau et riposta, aussi vif qu’un serpent. Sa lame fila vers la tête de Schwarzhelm, qui bloqua le coup. Celui-ci était d’une force insoupçonnée et le Champion de l’Empereur put voir l’épée se rapprocher dangereusement de son visage, suffisamment pour qu’il aperçût les runes de son fort, à moitié obscurcies par le venin noir qui le recouvrait.

— Et moi, tu ne reconnais pas mon arme ? lui lança Grosslich. “C’est pourtant toi qui me l’as donnée. Le croc runique de l’Averland. L’Épée de Ruine. Je l’ai pliée à ma volonté, comme le reste de cette province. Je vais te tuer, Schwarzhelm. *Elle* va te tuer !”

Les deux combattants se séparèrent. Pendant quelques secondes, les yeux de Schwarzhelm restèrent rivés sur la lame de Grosslich, et le doute s’empara de lui. La lune du Chaos continuait de jouir du spectacle. Des milliers de guerriers s’affrontaient à la lumière des flammes d’Averheim. Les soldats de l’Empire faisaient face à un adversaire qu’ils ne pouvaient vaincre. Même s’il abattait Grosslich, ils allaient tous se faire massacrer.

Le Champion de l'Empereur se remit en garde. Le poids familial de la Rechtstahl le rassura. La lueur de Morrslieb se refléta sur l'acier, mais sur ce métal béni, la teinte immonde de la lune fut transformée en un rayonnement étincelant. Grosslich attendait en reprenant son souffle.

Tous les doutes de Schwarzhelm s'envolèrent. Il se concentra sur le présent, sur la pureté de son âme. Il n'avait jamais failli en combat, pas même contre Helborg. Il ne laisserait pas cela se produire aujourd'hui.

— La douleur est temporaire, Grosslich, mais la damnation est éternelle. Je vais te montrer la différence...

— Je passe en premier, annonça Helborg. Sa voix résonnait sur le marbre des murs. "Leitdorf, derrière moi. Volkmar va fermer la marche."

Ses hommes se positionnèrent en silence. Même les prêtres-guerriers semblaient effrayés. La tour irradiait une terreur presque palpable. La souffrance dont elle avait été témoin avait imprégné ses murs. Nul besoin d'être un prêtre pour déceler la perversion qui planait dans l'air...

— Gardez la foi ! les prévint le Reiksmarshall en jetant un œil vers le bas de l'escalier. Il ne pouvait empêcher son cœur de s'emballer. Après leur course mortelle à travers les rues, le calme de la tour jouait avec ses nerfs. Quelque chose d'horrible les attendait. Quelque chose de terriblement ancien, habité par une malveillance sans fin. "Mourir pour Sigmar vous couvrira de gloire. Seuls les traîtres craignent la mort."

Il commença à descendre les marches. Ses bottes ferrées claquaient sèchement contre la pierre. Dix-huit guerriers le suivaient, les yeux écarquillés de peur, à l'affût du moindre danger. Une flammèche rassurante s'alluma à l'extrémité du Bâton de Commandement. Sa lumière chaude mit toutefois en évidence les gravures ignobles qui ornaient les murs.

Ils négocièrent l'escalier sans perdre de temps, en évitant de poser la main sur les formes lascives sculptées sur la rambarde en fer. L'air devenait de plus en plus chaud. Le grondement des machines augmentait et ils avaient du mal à respirer. Le cliquetis de chaînes immenses se fit entendre progressivement, ainsi que des cris étouffés.

— Des démons, murmura Leitdorf en portant inconsciemment la main au livre accroché à sa ceinture.

— Volkmar peut s'en charger ! martela Helborg. La terreur menaçait de tous les submerger, il était donc inutile d'en rajouter. "Gardez l'esprit clair. Nous aurons déjà fort à faire avec votre Natassja."

— Ce n'est plus ma femme.

— Il suffit ! Nous y sommes presque...

Ils atteignirent le bas de l'escalier. Celui-ci donnait sur un long corridor au plafond voûté. Les murs étaient décorés de sculptures représentant des scènes de débauche et de torture. Les membres et les visages se mêlaient dans une agonie délicieuse. Helborg passa près de la statue d'une jeune femme. La qualité de la sculpture était sublime, en dépit de son immoralité. La pierre

semblait vivante à la lueur du sceptre de Volkmar et la scène était à la fois repoussante, et d'une beauté envoûtante.

La statue ouvrit les yeux.

— Aidez-moi ! gémit-elle entre ses lèvres à demi fermées.

Helborg recula en levant son épée, horrifié. La jeune fille luttait contre ses liens magiques. De grosses larmes de désespoir coulaient le long de ses joues. Le long du couloir, d'autres formes s'animèrent, emprisonnées pour l'éternité dans des souffrances abyssales.

— Vous ne pouvez les aider ! les avertit Volkmar en retenant un prêtre sur le point d'abattre son marteau sur les liens métalliques qui enserraient les jeunes gens. "Ils ne font plus qu'un avec la tour ! Nous ne pouvons rien faire !"

Le groupe pressa le pas en se forçant à ignorer les pleurs et en évitant les mains qui se tendaient pitoyablement sur leur passage.

La chaleur augmentait encore. Le rugissement des flammes reprenait. Ils se retrouvèrent face à une grande porte ornementée. Une corruption plus grande encore que celle qu'ils avaient traversée les attendait au-delà.

Soudain, les battants s'ouvrirent à la volée et une silhouette encapuchonnée en jaillit en hurlant furieusement. Cette chose avait probablement été un homme jadis, néanmoins les mutations qu'il avait subies l'avaient relégué au rang de bête. Son épine dorsale l'obligeait à se tenir arc-bouté en permanence. Sa peau était entièrement blanche, à l'exception de ses yeux cernés de noir. Une de ses mains n'était plus qu'un amas de chair méconnaissable. L'autre était fermée en un petit poing qui tremblait de rage.

— Blasphème ! vociféra la chose en se jetant sur Helborg.

Le Reiksmarshall l'intercepta avec la Klingerach et la précipita violemment contre le mur. La créature heurta brutalement la paroi en métal et glissa au sol. Elle tenta de se relever avant de s'affaïsser de nouveau.

— Blasphème... croassa la créature. Elle punira ceux qui...

L'être vomit un sang violacé. Ses yeux se révoltèrent, puis il fut pris de convulsions et expira.

Leitdorf eut le souffle coupé en le reconnaissant.

— Achendorfer ! souffla-t-il sans parvenir à détourner le regard de ces traits corrompus.

— Ce n'était plus un homme, le corrigea Helborg en s'approchant de la porte.

Volkmar et Leitdorf vinrent à ses côtés, suivis de près par les prêtres-guerriers et les chevaliers de la Reiksguard.

Quelque chose de gigantesque se trouvait là. Le battement d'un cœur phénoménal résonnait de l'autre côté de ces portes d'obsidienne. Les symboles de Slaanesh qui les ornaient luisaient à la cadence de cet organe aussi énorme qu'ignoble. Leur simple vue était douloureuse.

— Gardez la foi, répéta-t-il une fois de plus.

Il pénétra à l'intérieur de la salle, et vit le météore. Il était immense, et

jaillissait des profondeurs comme un monstre marin émergeant des abysses.

Puis il leva la tête et aperçut Natassja, et comprit enfin la cause du martyre d'Averheim.

Schwarzhelm ne laissait pas une seconde de répit à Grosslich. Celui-ci céda du terrain. Du coin de l'œil, le Champion de l'Empereur surveillait le reste des combats. Contre toute attente, les soldats de l'Empire tenaient bon, même s'ils ne parvenaient pas à repousser les soldats-chiens. Tout dépendrait de l'issue de son duel.

L'armure de Grosslich avait été ébréchée en de nombreux endroits par l'Épée de Justice, toutefois l'électeur luttait encore. La blessure de son cou s'était refermée, et un collier de sang noir et caillé s'était formé pour le protéger. Il pouvait compter sur son dieu pour veiller sur lui. De plus, ses talents d'escrimeur étaient magnifiés par le pouvoir de son épée corrompue.

En dépit de cela, Schwarzhelm ne se laissait pas impressionner. Il porta une botte qui passa outre la garde de son ennemi. Celui-ci réagit avec adresse, mais une fraction de seconde trop tard. La pointe de la Rechtstahl fila droit sur la jointure de l'armure et s'enfonça profondément.

Grosslich hurla de douleur et tenta de donner un coup de poing à Schwarzhelm. Le Colosse l'esquiva sans peine et poussa de toutes ses forces sur la garde de son épée.

Le visage livide de son adversaire devint soudain écarlate sous l'afflux de sang. Il lâcha son arme, les bras ballants. Schwarzhelm l'attrapa par l'épaule et le tira vers lui. L'Épée de Justice le traversa de part en part.

Les deux combattants se retrouvèrent face à face, à moins d'une coudée l'un de l'autre. Les yeux de Grosslich étaient écarquillés de douleur et de surprise. Les mutations qui ravageaient son visage commençaient à s'estomper tandis que le Prince du Chaos lui reprenait les dons qu'il lui avait accordés.

— Tu récoltes enfin ce que tu as semé ! cracha Schwarzhelm en retournant la lame dans le corps de son ennemi. La sensation du métal béni tranchant cette chair souillée était enivrante.

Un sang noir bouillonnait aux lèvres de Grosslich. Son visage était presque redevenu celui de l'homme qui avait redonné l'espoir à des milliers de gens, et dont le charisme avait su rallier à sa bannière toute une armée. Natassja avait mis à bas tous ces nobles idéaux.

— Le pouvoir ! balbutia-t-il en crachant du sang. “Le pouvoir...”

Ses yeux devinrent vitreux et son corps s'affaissa.

Schwarzhelm libéra l'Épée de Justice et Grosslich tomba à genoux. L'électeur leva un regard implorant vers le Champion de l'Empereur. Les mutations de son visage avaient disparu. Il était redevenu humain. Un fils de l'Averland.

Sans hésiter ne serait-ce qu'un battement de cœur, Schwarzhelm frappa. La tête de Grosslich se détacha de ses épaules et retomba au sol, au pied d'un détachement de halberdiers qui se jetait dans les combats. Les hommes la

piétinèrent dans la boue sans même l'apercevoir. Bientôt, le crâne défiguré de Grosslich fut perdu au milieu des autres trophées macabres de la bataille.

Le corps décapité tomba lourdement à terre. Le règne d'Heinz-Mark venait de connaître une fin prématurée, des mains mêmes de l'homme qui l'avait couronné.

Schwarzhelm se baissa et ramassa l'Épée de Ruine. Le venin fuligineux avait cessé de s'en écouler, et l'acier s'était remis à briller sous la couche de boue et de sang séché. Il l'essuya sur sa cape. Comme lors de son retour d'Altdorf, il portait deux épées : l'Épée de Justice et un croc runique.

La bataille faisait toujours rage. Les soldats-chiens n'étaient pas perturbés par la mort de leur chef. Grosslich n'avait été qu'une marionnette, l'instrument de pouvoirs plus subtils.

Schwarzhelm observa le déroulement des combats. Il put distinguer Kraus mener la charge sur le flanc gauche. Les troupes impériales étaient partout engagées dans des affrontements sans merci. La situation restait précaire malgré la mort de Grosslich.

Il allait se ruer à l'attaque lorsqu'il décela du coin de l'œil une silhouette familière vêtue d'un long manteau en cuir, celle d'un homme qui avait toujours clamé ouvertement son mépris des champs de bataille...

— C'est le dernier qu'il me reste ! pensa Schwarzhelm en serrant fermement ses deux lames. "Hors de question que je le perde lui aussi..."

Natassja avait grandi dans des proportions délirantes. Ses derniers vestiges d'humanité s'étaient envolés. Sa peau était noire comme de l'ébène et luisait d'un feu intérieur bleuté. Ses yeux dénués de pupilles brillaient tels des saphirs.

Elle était vêtue de quelques pièces de soie céruléenne qui épousaient les formes de son corps. Ses cheveux flottaient autour de son visage et de ses épaules nues sous l'effet de la chaleur surnaturelle. Ses tatouages avaient disparu. Le symbole de Slaanesh recouvrait l'essentiel de sa poitrine dénudée.

Étrangement, les mutations immondes qu'elle avait subies ne venaient en rien ternir sa beauté. Ses pieds étaient deux sabots fourchus. Ses mains étaient des griffes similaires à celles de ses courtisanes, mais prolongeaient naturellement ses bras au lieu d'être de simples greffes métalliques. Ses mouvements étaient si vifs qu'elle semblait presque se téléporter d'un endroit à un autre. Lorsqu'elle parlait, ses lèvres paraissaient en décalage avec sa voix, et une langue bifide dardait entre ses crocs effilés.

Natassja ressemblait aux démonettes sous ses ordres, bien qu'elle fût trois fois leur taille, et fût infiniment plus ignoble. En effet, elle n'était pas un enfant du Royaume du Chaos, mais la plus abominable de ses créations : une princesse-démon, un mortel s'étant vu accorder le rang de demi-dieu par son maître. Elle avait abandonné son existence mortelle en faveur d'une éternité damnée. Ses pouvoirs étaient illimités, son invulnérabilité presque totale et sa malveillance, absolue. Des milliers d'êtres vivants avaient payé sa

métamorphose de leur âme.

Les armes ordinaires – tout comme la mort – n’avaient plus prise sur elle. L’univers des cinq sens dans lequel elle avait été emprisonnée pendant si longtemps se paraît dorénavant de mille nuances d’émotions. Ses yeux percevaient au-delà de la matière, et pouvaient lire dans le cœur et l’esprit des mortels. Là où ces derniers voyaient des mirages, elle contemplait la réalité, et pouvait embrasser d’un seul regard la myriade des futurs possibles. Les âmes des hommes lui apparaissaient telles de petites flammes enfermées dans des écrans fragiles, prêtes à être soufflés et dévorées, à la façon d’un esthète se délectant de mets exquis.

La vision qu’elle avait eue de cette existence était magnifique, pourtant, elle n’était rien comparée à la réalité.

Le météore vibrail encore d’énergies exubérantes. Son pouvoir canalisé dans la tour lui avait permis d’accomplir sa transmutation. Le sacrifice de milliers d’âmes – celles des habitants d’Averheim – avait été l’ultime étape. La ville lui avait servi d’autel sur lequel égorger tous ces agneaux innocents. Slaanesh en avait été ravi et lui avait souri en lui faisant don d’un fragment de sa propre conscience. À présent, si sa chair appartenait au monde des mortels, son esprit était un brasier ardent à côté duquel ceux des hommes n’étaient que de futilles chandelles.

— L’Épée de Vengeance ! s’amusa-t-elle en reconnaissant les arabesques magiques que décrivait le croc runique.

Sa propre voix l’étonnait encore. Elle y retrouvait l’écho de tous ceux qui étaient morts pour la voir renaître. Comme chez un véritable démon, ses modulations étaient infinies : les voix d’hommes, de femmes et d’enfants y formaient une cacophonie dérangeante. Elle était aussi aiguë qu’un hurlement et aussi triste qu’un sanglot. Natassja pouvait jouer à loisir avec ses intonations. Cela la ravissait. Tout en elle la ravissait.

Le mortel qui s’appelait Helborg se tenait face à elle. Il brandissait la lame qu’elle venait de nommer, comme s’il espérait qu’elle pût la blesser. Le ver qui lui avait servi de mari se tenait à ses côtés. Il y avait aussi un troisième homme, un disciple du dieu-enfant. Elle voyait son âme flamboyer dans sa prison de chair. Celui-là connaissait le royaume du Chaos mieux que tous les autres. Il l’avait visité et était parvenu à s’en échapper. Étrange. D’habitude, une telle chose était impossible.

— Le Bâton de Commandement ! se réjouit-elle en identifiant le sceptre qu’il portait. Selon les standards des hommes, c’était un objet très ancien. De telles breloques n’avaient aucune valeur aux yeux de son maître. Cette arme pouvait lui causer quelques égratignures, rien de plus. “Tu es le Grand Théogoniste du dieu-enfant...”

Elle s’attendait à ce que son interlocuteur se lançât dans une tirade virulente à propos de sa corruption, qu’il jurât sur son âme de débarrasser le monde de la souillure qu’elle représentait, toutefois il n’en fit rien. La flamme de sa relique pitoyable dégageait une fumée grise et puante. Nul doute que ses

compagnons y voyaient là un prodige.

— Ainsi, nous nous reconnaissons mutuellement, répondit Volkmar. Natassja devait se concentrer pour l'entendre, afin que sa voix de mortel ne fût pas noyée dans le brouhaha incessant de son esprit. L'univers des démons était surprenant, plus riche que celui des mortels, mais aussi plus complexe et plus déroutant. Il lui faudrait un peu de temps pour s'y habituer. "Puisque tu sais qui je suis, tu sais aussi ce qui t'attend..."

Natassja se sentit insultée par cette menace implicite. Elle en savait plus sur lui qu'il ne le soupçonnait. Elle était capable de deviner ses doutes rien qu'en observant l'agitation de son âme. Elle vit qu'il se rendait compte de la futilité de ses actes. Be'lakor lui avait dévoilé la fin du monde, pourtant, il refusait d'abdiquer. Natassja savait que la foi n'était que le nom que les mortels donnaient à la peur. Ils refusaient de voir la vérité en face, de comprendre ce qui les attendait de l'autre côté du voile. La foi n'avait rien de glorieux, elle n'était que des œillères que les hommes choisissaient sciemment de porter.

Les objets autour d'elles prenaient peu à peu tout leur sens. Elle vit les origines des matériaux qui l'entouraient. Elles étaient imprimées en eux, ainsi que leur âge, leur histoire... Le métal au-dessus d'elle provenait d'une mine, au cœur des montagnes du Bord du Monde. Elle sentait qu'il protestait de se voir ainsi perverti. Le monde entier résistait aux démons et à leur influence. Mais le monde était vieux et las, tandis que Natassja était aussi jeune et vigoureuse qu'une flamme naissante.

Chaque chose n'était que l'incarnation d'une histoire, un fil dans l'écheveau du temps. Le cosmos n'était rien d'autre qu'une vaste toile, un amalgame d'ombres et de pensées. Voilà la vérité universelle. Ces hommes sous ses yeux faisaient partie intégrante de cet ensemble. Ils se tortillaient dans les fils de leur destin, et avançaient au hasard, comme des fourmis au milieu de brins d'herbe.

Elle porta de nouveau le regard sur Helborg. Il avait fait tant de choix au cours de sa vie. Il aurait pu tuer Schwarzhelm. Elle envisagea ce qui se serait alors produit : l'Empire brisé, ravagé par la guerre civile pendant toute une génération. Helborg n'avait aucune idée de cela. Seule la pitié l'avait motivé. C'était si touchant, si candide. Si stupide.

— Rien de ce que tu sais ou de ce que tu possèdes ne peut me nuire, prêtre, dit-elle à Volkmar. Sa transformation était achevée. Elle sentait les derniers lambeaux de son humanité glisser doucement hors de son corps d'onyx. "Tu ne peux trouver ici qu'une seconde mort."

— Be'lakor pensait la même chose, répondit Volkmar. Son sceptre n'arrêtait pas de vomir sa fumée huileuse. Elle polluait la symphonie de couleurs autour de Natassja et brisait l'harmonie du météore. "Comme le reste de ton enfance, tu surestimes tes pouvoirs. Je suis en mesure de te bannir."

Elle se lassait de cette discussion. Écouter les vaines paroles des humains se révélait frustrant. Elle avait des choses plus importantes à faire. Son corps mortel l'avait cantonnée aux sensations de l'univers matériel. Désormais, elle

pouvait jouir de douze sens. Perdre du temps dans cet échange inutile était une bien piètre façon de débiter sa nouvelle existence.

— C'est ce que nous allons voir, petit homme, dit-elle en se préparant à user de ses incommensurables pouvoirs. "Tu vas faire de ton mieux, je n'en doute pas. Ensuite, je te ferai connaître une souffrance d'une telle perfection que les dieux eux-mêmes pleureront en entendant tes cris."



Chapitre Vingt-et-un

Volkmar canalisa son pouvoir dans son sceptre, dont l'extrémité s'illumina d'un feu mordoré. Sa lumière envahit la pièce, se réfléchit sur la surface polie du météore et bannit les ombres qui s'accrochaient aux sculptures des murs. Le feu maudit répondit à cette agression en rugissant de plus belle et en enroulant des vrilles ardentes autour du Bâton de Commandement.

Les prêtres-guerriers avancèrent, avides de l'honneur de porter le premier horion à la princesse démoniaque. Volkmar ne put que regarder impuissant lorsque les premiers d'entre eux s'écroulèrent et se recroquevillèrent en sanglotant, victimes d'un sort de Natassja.

Les pouvoirs de cette dernière étaient subtils. En tant que mortelle, Natassja avait été une esthète, et son accession au rang de démon n'avait pas changé ce trait. Elle ne crachait pas des flammes ni des éclairs psychiques comme d'autres de ses congénères. Ses enchantements asservissaient l'esprit et pouvaient insuffler des souffrances ou des peurs indicibles.

Le prêtre-guerrier le plus proche d'elle explosa dans une boule de sang lorsqu'elle leva un doigt. Un chevalier de la Reiksguard ne tarda pas à suivre : elle lui jeta un regard dédaigneux, et son armure se disloqua sous l'effet de son corps qui enflait et qui se transformait en un amas de chairs hermaphrodite. La langue du guerrier se transforma en tentacule et vint s'enrouler d'elle-même autour de sa gorge pour l'étrangler.

À chaque nouvelle mort, le météore émettait un grondement tonitruant. Volkmar pouvait sentir le pouvoir immense qu'il contenait. Il avait été suffisant pour conférer l'immortalité à Natassja, et ses énergies étaient loin d'être épuisées. Il réalisa avec effroi qu'il ne pouvait rien y faire. Il aurait pu avoir avec lui un millier de prêtres-guerriers, le résultat serait le même : ce combat était sans espoir.

— Par le sang de Sigmar ! cria-t-il en refusant d'abandonner.

Un rayon incandescent jaillit du Bâton de Commandement vers Natassja. Le

trait magique l'atteignit en pleine poitrine, sur la marque de Slaanesh. Une explosion de lumière envahit la salle.

Natassja recula d'un pas, cependant elle était indemne. Elle découvrit ses crocs et porta sur Volkmar un regard méprisant et haineux.

Le Grand Théogoniste hurla et tomba à genoux lorsqu'une présence terriblement maléfique pénétra son esprit. Il la sentit lacérer son âme et tenter de l'arracher de son enveloppe mortelle. Natassja était en train de le tuer.

La Bâton de Commandement tomba au sol lorsqu'il fut obligé de canaliser toute la volonté qu'il lui restait afin de résister. Il ferma les yeux, le visage tordu par la douleur. Elle était en train de le traîner vers l'enfer d'où il s'était déjà échappé. Il reconnut dans les ténèbres la silhouette androgyne de son ennemi juré. Le Prince du Chaos l'attendait, et se préparait à l'accueillir une fois de plus dans ses domaines.

— Pas... pas maintenant... balbutia-t-il en rassemblant les ultimes parcelles de volonté qui habitaient encore son corps ravagé.

Il perçut vaguement des bruits de pas autour de lui. Il y eut un éclair de lumière, et ses souffrances diminuèrent quelque peu.

Il parvint à ouvrir les yeux et inspira une grande bouffée d'air. Helborg s'était jeté sur l'abomination et la harcelait avec son croc runique.

Natassja esquivait sans peine ses attaques. Elle se déplaçait à une vitesse ahurissante, au point que le regard avait du mal à la suivre. Toutefois, l'intervention d'Helborg avait créé une diversion : la douleur avait presque totalement quitté Volkmar, qui ramassa le Bâton de Commandement avant de se relever.

— C'est sans espoir, larmoya une voix à la droite du Grand Théogoniste.

C'était Leitdorf. Il tenait son épée en tremblant, ses yeux horrifiés fixés sur Natassja. Il était blanc de peur.

— Reprends-toi ! Par Sigmar, Rufus, reprends-toi ! l'exhorta Volkmar.

Alors qu'il parlait, un autre prêtre-guerrier fut occis par le pouvoir de la princesse-démon ; d'un simple mouvement de tête, elle lui arracha les entrailles, qui formèrent un amas humide en dégoulinant sur le sol. Six hommes étaient déjà morts sans avoir réussi à l'effleurer. Néanmoins, Helborg n'abandonnait pas et continuait de crier de colère et de frustration tandis que son adversaire échappait à ses attaques.

— Qu'est-ce que ça changerait !? gémit Leitdorf. Les prémices de détermination dont il avait fait montre précédemment s'étaient évanouies. Il était sur le point d'être totalement submergé par la terreur. "Elle est invincible !"

Au fond de lui, Volkmar savait que Rufus avait raison. Tenter de la vaincre était futile. Malgré tout, il refusa d'abdiquer.

— C'est ta ville ! dit-il en canalisant une nouvelle fois sa volonté dans son sceptre. "Bats-toi pour ton héritage !"

Il marcha d'un pas décidé vers le démon. La flamme du Bâton de Commandement étincela de plus belle.

— Tu n’as aucune chance, suppôt des ténèbres ! hurla-t-il en projetant un trait ardent sur Natassja.

Helborg bondit et tenta une botte. Il savait que le croc runique pouvait blesser la princesse-démon, cependant il ne parvenait pas à l’atteindre. Ses hommes mouraient les uns après les autres. Natassja s’en prenait d’abord aux plus faibles. Elle gardait le meilleur pour la fin.

Il se fendit. La Klingerach fila avec une rapidité et une précision inouïes. Natassja disparut au dernier instant et réapparut une toise plus loin. Elle n’avait même pas changé de posture. Elle claqua des doigts et le dernier chevalier de la Reiksguard fut écorché vif. Il s’écroula en hurlant, du sang s’écoulant par toutes les jointures de son armure.

— Sorcière ! hurla Helborg. Il cherchait désespérément une façon de l’atteindre.

Volkmar s’était relevé et l’attaquait avec le Bâton de Commandement. Natassja parut courroucée par son intrusion, comme si la lumière du sceptre la gênait. Elle tourna de nouveau son attention vers le Grand Théogoniste.

Helborg se préparait à un nouvel assaut quand il aperçut Leitdorf. Il était immobile, et tenait faiblement la Wolfsklinge.

— Votre lame, Leitdorf ! lui cria-t-il en courant vers lui. Volkmar était de nouveau tombé à genoux face à Natassja. “Souvenez-vous de ce que vous avez dit !”

Leitdorf lui jeta un regard paniqué.

— Je ne peux pas ! bredouilla-t-il.

Helborg l’attrapa par le col et le tira vers Natassja.

— On y va ensemble ! Comme la dernière fois !

Le Reiksmarshall se jeta sur la princesse-démon. De façon incroyable, Rufus rassembla suffisamment de courage pour se joindre à lui.

Pour la première fois, Helborg vit que Natassja était troublée. Elle était distraite par la résolution de Volkmar, et devait dans le même temps faire face à deux lames runiques. Elle esquiva Helborg mais ne put échapper à l’attaque de Leitdorf. La Wolfsklinge traversa sa chair sans le moindre effet. Emporté par son élan et surpris par l’immatérialité de ce corps démoniaque, Rufus trébucha.

Rapide comme une vipère, Natassja le gratifia d’un coup de sabot qui le projeta contre le mur à l’autre bout de la pièce. Leitdorf heurta violemment la paroi. Il lâcha son épée, qui tinta sur le sol, à côté du cadavre éviscéré d’un chevalier de la Reiksguard.

Isolé et incapable de l’atteindre, Helborg fut forcé de battre en retraite.

Le voyant en difficulté, deux prêtres-guerriers vinrent lui prêter main-forte en brandissant leurs marteaux de guerre. Natassja se contenta de tourner vers eux un visage dédaigneux. La cage thoracique du premier explosa en brisant sa cuirasse et en projetant des morceaux sanguinolents. L’autre s’arrêta dans son élan, le visage crispé par la douleur. Soudain, ses os percèrent sa peau et

s'allongèrent à une vitesse effarante en déchirant muscles et tendons. Le prêtre tomba face contre terre, ses organes réduits en pulpe au milieu de cette cage osseuse qui continuait de s'étendre.

Il ne restait plus que six prêtres-guerriers encore en vie. Ils n'osaient plus attaquer Natassja, conscients de leur impuissance face à l'étendue de ses pouvoirs. Helborg jeta un œil à Volkmar. Le Grand Théogoniste était mal en point, pourtant il n'abandonnait pas. Quant à Leitdorf, il avait miraculeusement survécu à son vol plané et se relevait en chancelant.

— Nous sommes morts... pensa Helborg en réalisant la futilité de leurs efforts. Nonobstant, il se mit en garde et se prépara à vendre chèrement sa peau. Le sens du devoir était la seule chose à laquelle il pouvait se raccrocher. "Nous sommes arrivés trop tard. Cette garce va tous nous tuer..."

Leitdorf avait le souffle coupé. Le simple contact du sabot de Natassja avait suffi à lui glacer le cœur. Il avait ressenti toute la puissance qui émanait de ce démon immortel. Aucun pouvoir terrestre ne pouvait l'égaliser.

Il la vit démembrer avec arrogance un autre prêtre-guerrier. Elle avait presque l'air de s'ennuyer, comme si ces mortels lui offraient une piètre distraction avant de passer à une activité plus attrayante. À côté d'elle, Helborg et Volkmar, qui étaient pourtant deux des plus grands héros de l'Empire, ressemblaient à des enfants maladroits jouant à la guerre.

Helborg se rua sur elle, tentant de frapper cet adversaire insaisissable avec l'Épée de Vengeance.

Volkmar l'aidait comme il le pouvait. Pour la troisième fois, un trait de lumière atteignit Natassja, en plein visage cette fois. Elle tomba à la renverse contre le météore. Néanmoins, ces attaques ne semblaient pas lui provoquer de réelles blessures, bien qu'elles la rendissent visiblement furieuse.

Elle tendit la main et Helborg fut jeté au sol par une force invisible. Elle ferma alors le poing et Volkmar tomba à genoux, plié en deux par la souffrance qui ravageait son être.

Leitdorf ignora ses propres blessures et accourut auprès du Grand Théogoniste au moment où celui-ci tombait en se convulsant. Les six derniers prêtres-guerriers échangèrent un regard, puis chargèrent héroïquement Natassja afin que leur mort accordât un court répit à leur maître.

— Monseigneur ! s'écria Leitdorf en tentant de l'aider.

Les yeux de Volkmar étaient vitreux, comme s'il était absorbé par une lutte intérieure d'une intensité terrifiante.

— Elle est... trop forte ! gémit-il. Ses doigts étaient crispés sur le Bâton de Commandement.

Leitdorf sentit son désespoir se muer en une colère sourde. Il leva la tête. La pièce n'avait pas de plafond, car une grande cheminée montait jusqu'au sommet de la tour. Des flammes rougeâtres flamboyaient au-dehors. Tel était l'endroit où Natassja avait vu le jour en tant que démon. L'édifice avait servi à amplifier les énergies nécessaires à sa métamorphose. Voilà pourquoi elle

désirait Averheim. Elle n'avait cure du pouvoir temporel ou spirituel. La ville n'était pour elle qu'un moyen de parvenir à ses fins.

Natassja venait de tuer deux hommes de plus. Ils avaient roulé à terre en hurlant, leur chair arrachée à leur squelette. Les quatre autres cherchaient en vain un moyen de la blesser. Helborg était revenu pour leur prêter main-forte. Leur courage était extraordinaire, mais il n'y changerait rien.

— Avez-vous encore la force de manier votre bâton ? demanda Rufus à Volkmar.

Celui-ci secoua la tête.

— Regarde autour de toi ! Nous sommes dans sa demeure. Nous ne pouvons l'atteindre.

Leitdorf frappa le sol en marbre d'un poing rageur. Tous ces efforts, tout ce sang versé, pour rien. Son héritage avait été réduit à néant pour donner vie à la plus abjecte des créatures.

— Il doit y avoir un moyen !

— Natassja est devenue un démon ! On ne peut rien lui faire sans connaître son nom véritable.

Le dernier des prêtres-guerriers venait de périr, son corps lacéré par des griffes invisibles. Il ne restait plus qu'Helborg, Volkmar et Leitdorf. Ils allaient mourir jusqu'au dernier, perdus dans les entrailles de cette prison de fer.

Les hurlements des démonettes redoublèrent d'intensité. Elles essayaient toujours de trouver un moyen de pénétrer dans la tour. Le feu maudit crépitait féroce. Ses flammes léchaient les parois métalliques. Le météore sentait que la victoire finale était à portée de main.

— Son nom ? s'étonna Leitdorf. Une étincelle d'espoir venait de s'allumer. "Cela vous aiderait ?"

Volkmar avait retrouvé ses esprits. Il souriait d'un air fatidique, comme un condamné à mort au pied de l'échafaud.

— Il me permettrait de la blesser. Par Sigmar, il me permettrait de la bannir !

Leitdorf porta fiévreusement la main à sa ceinture.

— Relevez-vous ! dit-il à Volkmar d'un ton déterminé. "Ce n'est pas encore fini."

Helborg tira le prêtre-guerrier en arrière pour le protéger, mais il était déjà trop tard, et sa main ne fit qu'arracher un grand lambeau de peau. L'homme vécut encore assez longtemps pour tourner vers Helborg un regard pitoyable embué de larmes sanglantes. Finalement, son cadavre s'ajouta au charnier qui jonchait le sol de la pièce.

Le Reiksmarshall se mit en garde, ses yeux bleu acier fixé sur Natassja. Celle-ci lui sourit en faisant jouer ses griffes.

— Vais-je te tuer maintenant ? minaуда-t-elle comme si Helborg était un mets succulent terminant un banquet. "Ceux-là sont morts si vite... toi, tu as

de la chance : je compte t'offrir une éternité de tourments !”

Helborg eut un sourire de défiance et pointa le croc runique vers son adversaire.

— Ma foi me protège !

Natassja leva un sourcil amusé.

— Tu t'imagines réellement plus pieux que ces prêtres ?

— Ils sont morts glorieusement. Leurs âmes ont rejoint celle de Sigmar.

Natassja était stupéfaite.

— Ton aveuglement me sidère, humain. Je viens de te dévoiler la vérité au-delà de l'illusion, et tu continues à refuser de la voir.

Helborg tournait lentement autour de la princesse-démon, à l'affût de la moindre occasion.

— Ce que je vois me suffit.

— Il semblerait que non...

En un battement de cœur, elle fut sur lui et le saisit à la gorge. Au même instant, Volkmar se relevait une ultime fois. Le rayon scintillant du Bâton de Commandement atteignit Natassja dans le dos, provoquant une pluie d'étincelles dorées.

Exaspérée, elle fit volte-face vers le Grand Théogoniste.

— Tu n'es pas encore mort ? fulmina-t-elle. Ton entêtement est sur le point de m'énervier !

Elle tendit une griffe dans sa direction. Volkmar se redressa, indomptable, prêt à subir une nouvelle torture.

— *Bedarruzibarr !* tonna une voix.

Natassja se retourna. Ses traits venaient de se décomposer en un instant.

Leitdorf tenait le livre de son père dans ses mains tremblantes. Il le lisait. Le brasier qui illuminait la pièce se déchaîna, comme lorsque Achendorfer récitait inlassablement ses litanies.

— *Bedarruzibarr'zagarratumnan'akz'akz'berau !*

— Tais-toi, vermisseau ! hurla Natassja. Ses pinces s'auréolèrent de flammes bleues.

— *Bedarruzibarr !* s'écria Volkmar en reprenant les paroles de Leitdorf.

Le Grand Théogoniste leva son sceptre et libéra son énergie contre la princesse-démon. Le rai de lumière la frappa violemment à la poitrine. Cette fois, il lui brûla la peau et la força à reculer pour échapper à sa morsure.

— Tais-toi ! glapit-elle au milieu des langues de feu doré. “Ce savoir est interdit aux mortels !”

— *Abbadonnodo'neherata'gradarruminam !* continua Leitdorf. Sa voix gagnait en confiance. Il déchiffrait sans peine ces mots qu'il avait déjà lus d'innombrables fois. Les syllabes drainaient peu à peu le pouvoir de Natassja.

Les projectiles mystiques de Volkmar pleuvaient sur elle comme une averse d'été. Le visage du Grand Théogoniste était triomphant.

— Écoute ton nom, fille de Slaanesh ! Vois la domination qu'il exerce sur toi ! exulta-t-il.

Natassja battait en retraite. Toute sa morgue s'était envolée. Les syllabes de son nom résonnaient dans toute la pièce et décuplaient la puissance du Bâton de Commandement. Elle hurlait de douleur en sentant la fournaise divine la dévorer.

Helborg se joignit à l'assaut. Il semblait soudain bien plus redoutable. Le croc runique s'abattit sur la jambe de Natassja dans un éclat de lumière immaculée. Un sang aussi sombre que la pierre du météore jaillit de la plaie, et forma de petites billes d'onyx en retombant au sol.

Natassja cria d'épouvante et de frustration. Elle frappa à l'aveuglette et atteignit Helborg en pleine poitrine. Sa cuirasse tint bon sous le choc, mais il fut jeté à terre. La princesse-démon tendit son autre griffe et déploya toute l'énergie qu'il lui restait.

Le sol trembla sous l'afflux de puissance. Le brasier impie prit une teinte violacée et darda des langues de feu vers le haut de la faille. Volkmar tomba à la renverse en lâchant son bâton. Des fissures s'ouvrirent dans les murs et les gravures en fer se tordirent. Les hurlements des démonettes crurent en volume.

Leitdorf esquiva une crevasse qui s'ouvrait sous ses pieds. Les dalles de marbres se brisaient et se soulevaient. Le grondement infernal des machines jaillit des profondeurs.

Natassja boitait en direction de Leitdorf. Les dernières flammèches du sort de Volkmar se dissipaient peu à peu. Un sang noir suintait des innombrables plaies sur son corps.

— Misérable ! cracha-t-elle. Le chœur de voix dans sa tête était devenu horriblement dissonant. “Ne prononce pas des mots que tu ne peux comprendre !”

Leitdorf s'enfuit de l'autre côté de la pièce sans cesser de lire. Leur simple prononciation infligeait à Natassja une douleur indicible.

— *Malamanuar'neramumo'klza'jhehennum !*

Cependant, il ne pourrait pas lui échapper éternellement. La salle n'était pas très grande, et la princesse-démon restait agile malgré la blessure à sa jambe. Elle finit par l'acculer, et se dressa au-dessus de lui de toute sa terrible hauteur.

Leitdorf continuait de réciter haut et fort sans se soucier de la mort. Natassja leva une griffe. Chaque mot la faisait souffrir le martyr.

Helborg s'était relevé et fonçait vers elle ; Volkmar avait récupéré son sceptre. Il était toutefois trop tard. La griffe s'abattit sur Leitdorf et l'empala contre le mur.

Rufus hurla et lâcha son livre. La princesse-démon jeta un regard haineux à l'ouvrage, qui s'enflamma instantanément et fut réduit en cendres en quelques secondes.

Le Reiksmarshall fut sur elle. Les derniers échos du nom véritable de Natassja se perdaient dans la faille. Les runes de l'Épée de Vengeance brillèrent furtivement à la lueur du feu maudit. Le météore prit une teinte

maladive, comme s'il souffrait en prévision de ce qui allait survenir.

Natassja fit volte-face en découvrant ses crocs et en fixant Helborg avec une telle malveillance qu'un homme ordinaire aurait reculé de terreur.

La blessure à l'épaule du Reiksmarshall se rouvrit et se mit à saigner abondamment. Le visage de Natassja prit l'apparence de Schwarzhelm, si bien qu'un amalgame odieux d'humain et de démon lui hurla toute sa haine.

En dépit de cela, il ne flancha pas et abattit la Klingerach avec une force titanesque. La lame s'enfonça dans l'épaule de la princesse-démon et l'ouvrit en deux jusqu'au plexus. Une lumière aveuglante se répandit jusqu'au sommet de la tour. Les flammes surnaturelles montèrent à plusieurs dizaines de toises de hauteur. De nouvelles fissures apparurent dans le sol, et la fumée huileuse des machines sous leurs pieds envahit la pièce.

Natassja poussa un cri d'agonie qui se répercuta étrangement sur les parois métalliques. Son visage reprit son apparence normale. Il était déformé par la colère et la douleur. Elle échappa à la morsure du croc runique et fit quelques pas. Des torrents de sang jaillissaient de sa blessure béante et formaient une flaque poisseuse sur le sol.

Helborg évita un coup maladroit de son énorme pince et frappa de nouveau. La Klingerach lui ouvrit l'abdomen ; les entrailles se répandirent au sol dans un bruit écœurant.

Natassja tomba à genoux en pleurant des larmes de sang. La fournaise reflua du corps de sa maîtresse, comme si elle était devenue soudain hostile à sa présence. Ses forces l'abandonnaient, et elle posa une griffe au sol pour ne pas s'écrouler totalement.

Son visage se retrouva au niveau de celui d'Helborg. Elle avait l'air à la fois méprisante, furieuse et surprise.

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu viens de faire, mortel. Les modulations de sa voix étaient asynchrones. “Tu ne vois pas...”

Helborg ne l'écoutait pas. Il brandit l'Épée de Vengeance. L'acier brilla de mille feux.

— Ce que je vois me suffit... dit-il en portant le coup de grâce.

Pendant quelques secondes, rien ne se produisit. La tête de Natassja roula à terre et vint s'immobiliser près de la forme prostrée de Leitdorf. Le brasier mystique continuait de brûler, les vents de magie de souffler et les machineries d'émettre leur ronronnement incessant.

Puis les démonettes arrivèrent en plongeant à l'intérieur de la faille. Elles hurlaient telles des harpies. Helborg les attendait la Klingerach à la main, engoncé dans son armure resplendissante et portant fièrement le heaume ailé du Reiksmarshall. Il avait retrouvé toute sa vigueur et ressemblait à un de ces héros de légende. Sa cape flottait dans les vagues de chaleur qui baignaient la salle souterraine.

La première démonette atterrit devant lui en feulant. La seconde d'après, son corps coupé en deux tombait à côté de celui de sa maîtresse. La deuxième

ne tarda pas à périr de la même façon. Les autres hésitèrent lorsqu'elles arrivèrent et aperçurent les cadavres de leurs sœurs et de Natassja. Elles planaient au-dessus du météore, subitement en proie au doute.

Volkmar approcha.

— Le vent a tourné, putains de Slaanesh ! les menaça-t-il. Il tenait fermement le Bâton de Commandement et les fixait d'un regard victorieux. "Fichez le camp avant que l'Épée de Vengeance vous pourfende les unes après les autres."

Les démonettes le dévisagèrent, puis dévisagèrent Helborg. Le Reiksmarshall avait l'air tout aussi déterminé que le Grand Théogoniste. Les runes de sa lame brillaient et réclamaient toujours plus de sang démoniaque.

Elles s'enfuirent dans un pialement, se laissant porter par le courant ascendant du feu maudit. Leurs cris résonnèrent dans la faille pendant de longues secondes avant de s'évanouir.

La tour produisait des grincements inquiétants. Des morceaux de fer et de marbre se détachaient des murs dans des nuages de poussière.

Helborg s'assura que les démonettes étaient parties et vint s'agenouiller près de Leitdorf. Volkmar le rejoignit en boitant. Le sol ne cessait de se fracturer. Un roulement sinistre monta depuis les profondeurs, largement audible malgré l'épaisseur de la roche.

Leitdorf était livide. Il était grièvement blessé, pourtant le trou béant dans sa poitrine ne saignait pas. Il avait du mal à respirer. Il tenta de se redresser en voyant Helborg approcher.

— Ne bougez pas, lui dit doucement le Reiksmarshall en examinant anxieusement sa blessure. "Volkmar, vous pouvez le soigner ?"

Le Théogoniste s'accroupit auprès des deux hommes et posa délicatement ses mains calleuses autour de la plaie. Rufus grimaça de douleur. Volkmar ferma les yeux pour tenter de déceler la présence d'un poison démoniaque. Lorsqu'il les rouvrit, son air était grave.

— Je ne vais pas te mentir, Rufus Leitdorf. Tu ne vas pas t'en sortir.

Leitdorf sourit faiblement.

— Vous devez vous dire que je suis un imbécile, n'est-ce pas ? dit-il avant de tousser du sang.

— Vous êtes un héros, électeur, le contredit Helborg. Ses traits s'étaient adoucis. Pour la première fois, Rufus le voyait triste. "Vous souvenez-vous de vos paroles à la lande des Dracs ? Vous aviez raison. Vous êtes le fléau des démons !"

Leitdorf regarda le corps monstrueux de Natassja. Il était étendu à quelques coudées, brisé et ensanglanté, mais avait conservé une partie de sa prestance.

— J'ai vraiment cru que je l'aimais, croassa-t-il. Son visage perdait peu à peu ses dernières couleurs. De grosses gouttes de sueur perlèrent sur son front. "Comment cela a-t-il été possible ?"

Helborg et Volkmar ne répondirent pas. Sous leurs pieds, la roche et le métal qui s'entrechoquaient produisaient des craquements épouvantables. De

plus en plus de moellons se détachaient des murs. Le feu surnaturel diminuait progressivement. Sans la volonté de sa maîtresse pour assurer son unité, la tour se fissurait de toutes parts.

— Je pensais qu'elle allait me donner plus que l'Averland, reprit Leitdorf en respirant péniblement. Il ne quittait pas des yeux le cadavre de Natassja. "Je pensais qu'elle allait me donner ce que je désirais vraiment : un fils. Ma lignée s'éteint avec moi."

Helborg prit la main du mourant.

— Vous avez sauvé Averheim. Votre courage entrera dans la légende.

— Je m'en moque. Un filet de sang coulait à la commissure de ses lèvres et sa voix n'était plus qu'un murmure. "Dites-leur plutôt ce que mon père a fait. Dites-leur qu'il a découvert son nom. Dites-leur que..."

Il fut pris d'une nouvelle quinte de toux sanglante. Il serrait fort la main du Reiksmarshall, et finit par réussir à se calmer. Lorsqu'il rouvrit les yeux, Volkmar et Helborg n'y lurent que de la détermination.

— Dites-leur qu'il n'était pas fou.

Ses yeux se révoltèrent, puis il se raidit et expira. Son visage maculé de sang et de cendres redevint paisible. Sa ressemblance avec son père était frappante.

Les débris de la tour tombaient partout autour d'eux. Une poutrelle métallique tomba de la hauteur de la faille dans un vacarme assourdissant. Des flammes – de vraies flammes – surgirent des crevasses dans le sol.

— Il faut partir ! dit Volkmar.

— Je ne vais pas abandonner son corps ici ! s'exclama Helborg en soulevant le cadavre de Rufus pour le prendre sur son épaule.

— Laissez-le ! dit Volkmar en se relevant. Il va vous ralentir. De plus, il est ici sur ses terres, sur le lieu de sa victoire. Aucune tombe d'Altdorf ne pourra être aussi glorieuse.

Helborg hésita et porta la main à son épaule blessée. De larges fissures lézardaient les murs, exposant la matière brute du Chaos qui les imprégnait. Jusqu'à présent, la tour avait servi à la canaliser ; elle menaçait désormais de se disloquer sous la pression que cette énergie exerçait sur elle.

Helborg récupéra la Wolfsklunge.

— Tu étais devenu un homme, murmura-t-il à Leitdorf. "Tu avais gagné le droit de la brandir."

Les deux hommes quittèrent ensuite ce lieu funeste aussi vite que leurs corps meurtris le permettaient, abandonnant derrière eux les dépouilles de leurs compagnons et l'immense météore. Celui-ci luisait encore faiblement tandis que tout s'écroulait autour de lui ; un dernier geste de défi envers ceux qui l'avaient vaincu.

Finalement, sa surface reprit une teinte grisâtre dès l'instant où les dernières flammèches du feu maudit furent étouffées sous les amas de roche et de métal.

Les cadavres s'entassaient tels des dormeurs accablés par le sommeil. Le

corps de Bloch avait refroidi depuis longtemps. Verstohlen était encore en vie, néanmoins son pouls était faible et son teint affreusement pâle. Il était étendu à côté du hallebardier, insensible au fracas de la bataille, engagé dans son propre combat contre le poison qui le rongait de l'intérieur.

Schwarzhelm les protégeait et tenait inlassablement sa position face à ses ennemis. Un soldat-chien de plus tomba sous la Rechtstahl. Ses soldats continuaient eux aussi le combat. La ligne impériale résistait, mais elle s'amenuisait. Il était hors de question désormais de gagner du terrain. Les hommes étaient épuisés à force de repousser les hordes innombrables du Chaos. L'affrontement durait depuis des heures et la plaine grouillait toujours de guerriers aux yeux violets. Averheim ne pouvait être prise par la force. Le seul espoir de l'Empire était de tenir jusqu'à l'aube puis d'organiser la retraite. Cependant, cette perspective n'était guère engageante étant donné le nombre de machines de guerre ennemies encore opérationnelles.

— On ne peut pas gagner ! s'écria Kraus en rejoignant Schwarzhelm. Il avait perdu son casque dans le tumulte des combats. Un bandage avait été enroulé à la hâte autour de sa tête afin d'étancher l'estafilade qui courait sur son front.

— Tu oublies Helborg !

Kraus eut un petit rire méprisant et se jeta sur l'ennemi le plus proche. Sa blessure ne semblait pas avoir calmé sa soif de sang.

— Ce n'est qu'une épée de plus ! dit-il en pourfendant son adversaire.

Au moment où il terminait sa phrase, il y eut un grondement sourd en provenance de la ville, et une colonne de fumée s'en éleva.

Tous les combattants s'immobilisèrent lorsque la terre se mit à trembler. Certains soldats de l'Empire abdiquèrent et tombèrent au sol, incapables de résister à ce nouveau coup du sort. Cependant, les soldats de Grosslich n'y furent pas insensibles eux non plus. Les soldats-chiens hésitèrent ; les cultistes faiblirent et lâchèrent leurs armes.

Il y eut une autre détonation et le brasier surnaturel qui enveloppait la ville vacilla, comme si sa source venait de se tarir. Les remparts se mirent à vibrer. Néanmoins, la tour et sa couronne de flammes se dressaient toujours.

— Tenez bon, hommes de l'Empire ! rugit Schwarzhelm en brandissant ses deux épées.

Les hallebardiers et les épéistes levaient des regards interloqués en direction d'Averheim. L'ennemi avait cessé d'attaquer. Les soldats de Grosslich restaient interdits, tels des automates au mécanisme grippé.

Soudain, les nuages gris s'écartèrent et exposèrent tout un pan de ciel bleu sombre.

Le grondement crût en volume et un mur de poussière s'éleva des murailles. Un à un, les minarets qui ceignaient la ville s'écroulèrent avec une lenteur fatidique.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'étonna Kraus. Une pointe d'espoir perçait dans sa voix bourrue. Comme pour répondre à sa question, les soldats-chiens

tombèrent à genoux en se griffant le visage : le pouvoir qui les animait se dissipait, laissant leurs corps en proie aux atroces souffrances suscitées par les modifications chirurgicales qu'ils avaient subies. Bientôt, tous les combattants de l'armée du Chaos se roulaient au sol en hurlant de façon pathétique.

Schwarzhelm ne sourit pas et se tourna vers l'est. Le ciel nocturne s'éclaircissait peu à peu.

— L'aube se lève ! s'écria-t-il.

Ses lames jumelles captèrent les premiers rayons du soleil.

La tour de fer commençait à se désintégrer. D'immenses failles rouges s'ouvraient dans ses flancs. Une fumée noire sortait du sol à ses pieds alors que les machines souterraines s'emballaient et menaçaient d'exploser. Privée de la volonté de Natassja, elle était sur le point de céder sous les forces qui la tiraillaient de toutes parts.

Les hommes contemplaient ce spectacle bouche bée. Certains pleuraient de joie, d'autres tombaient à genoux en murmurant des prières à Sigmar et à Ulric. Les plus pragmatiques laissèrent libre cours à leur rage et se ruèrent sur leurs ennemis sans défenses afin de les égorger par milliers.

Kraus rengaina son épée, observant d'un air éberlué les soldats-chiens qui glapissaient en se tordant au sol. Quelques-uns avaient réussi à arracher leur masque en fer, révélant leurs visages défigurés. Les soldats impériaux regardaient leur chef sans savoir que faire, partagés entre soulagement et confusion.

— Quels sont vos ordres, Monseigneur ? demanda Kraus à Schwarzhelm. Il était tout aussi déboussolé que ses hommes.

Schwarzhelm rengaina l'Épée de Ruine mais garda la Rechtstahl à la main.

— Regroupe les troupes et récupère le corps de Bloch, ainsi que Verstohlen. Trouve un apothicaire pour s'occuper de lui. Je ne veux pas qu'il meure, pas après avoir traversé toutes ces épreuves.

— Et vous ?

Schwarzhelm avançait d'un pas décidé en direction des portes de la ville, au milieu des soldats-chiens qui convulsaient. Ils ne représentaient plus le moindre danger.

— Cette victoire est tout autant la tienne que la mienne, capitaine. Sa voix avait retrouvé l'assurance qu'elle avait perdue depuis la bataille sur la Vormeisterplatz. "Mon frère a vaincu nos ennemis. Je dois aller le féliciter."

Le pilier de flammes rouges avait disparu, laissant derrière lui une ville noircie et dévastée. Un vent frais se mit à souffler sur la plaine. Des étendards impériaux déchirés reprirent vie, appelant à eux leurs compagnies décimées.

La tour émit un grincement monumental et donna de la gîte. D'énormes morceaux de maçonnerie s'en détachèrent et allèrent s'écraser dans les rues en contrebas. Les fissures sur ses flancs devinrent béantes. Un incendie se propageait depuis les sous-sols et léchait déjà la base de l'édifice, remplaçant ironiquement le feu maudit qui avait fait rage tant de jours durant.

Un ultime roulement de tonnerre s'éleva du sol torturé d'Averheim. La tour

gémit en se décomposant de plus belle. Ses six éperons se brisèrent et chutèrent en soulevant un amas de fumée et de cendres.

L'œuvre de Natassja sombra lentement. Les poutrelles métalliques se tordirent sous le poids de l'édifice, jusqu'à ce que celui-ci eût disparu, tel une montagne engloutie par un abîme gigantesque.

Un immense nuage de poussière s'éleva au-dessus de la ville avant d'être progressivement balayé par le vent d'est. À l'instar des rêves de ses bâtisseurs, la tour de fer venait de disparaître définitivement du monde des hommes.

La bataille d'Averheim était terminée.



Chapitre Vingt-deux

La victoire d'Averheim serait célébrée dans les annales impériales comme le triomphe du Grand Théogoniste Volkmar. Les seigneurs Helborg et Schwarzhelm seraient également loués, toute comme l'héroïsme de Rufus Leitdorf, mort en martyr. Les maîtres du savoir prendraient grand soin de noter le génie tactique des commandants impériaux et la destruction totale des forces du grand ennemi. Comme toujours, ils prendraient la défaite de Grosslich en tant que preuve de l'invincibilité de l'Empire.

Cependant, les archivistes ne feraient pas mention de la destruction de la ville. Ils ne diraient pas un mot sur la disparition de l'intégralité de ses habitants, morts sur le champ de bataille ou pendant la construction de la tour. Ils n'évoqueraient pas non plus le sacrifice de plus des trois-quarts de l'armée de Volkmar, soit près de trente mille hommes. Enfin, ils tairaient la chaîne d'erreurs et le manque de jugement qui avait permis à Grosslich de devenir électeur à la place de Leitdorf. L'histoire était toujours écrite par les vainqueurs ; le passage du temps effacerait ces détails mineurs bien qu'embarrassants. L'important était que le grand ennemi fût anéanti et qu'il ne menaçât plus le règne de Karl Franz.

Néanmoins, les dégâts matériels ne pouvaient être camouflés. Averheim était en ruine, dévastée par les flammes et souillée par des traces résiduelles de corruption. La rivière était polluée par la cendre, les rues rouges de sang. Même si les démons avaient disparu en même temps que leur feu maudit, l'odeur de la folie planait encore dans l'air.

Il fallut des mois pour nettoyer la ville. Des centaines de répureurs furent appelés en renforts depuis les cités voisines. Volkmar se chargea personnellement de présider aux rituels d'exorcisme et passa plusieurs semaines à Averheim. Son armée resta avec lui, les soldats échangeant leurs épées contre des pioches et des pelles. La démolition des ruines de la tour et la reconstruction de la ville furent une tâche longue et difficile.

Suite à la bataille, de nombreuses voix – dont celle d’Helborg – s’élevèrent, demandant qu’Averheim fût rebâtie sur un autre site. Ces personnes arguaient que la corruption était trop importante et que l’endroit rappelait des événements trop sinistres. Malgré tout, Volkmar réussit à les persuader du contraire. La guerre faisait encore rage dans le nord, et drainait continuellement les ressources humaines et matérielles de l’Empire. La population avait besoin de célébrer la victoire, pas de céder une nouvelle fois du terrain face au Chaos.

C’est ainsi qu’il ordonna que la cité fût repeuplée. Ses soldats réparèrent les maisons délabrées et nettoyèrent les rues jonchées d’immondices. Des marchands, des artisans et leurs familles furent convaincus de venir s’installer à Averheim contre la promesse de biens, et on leur fit don d’un toit et de terres. Ce qu’il restait du trésor de Grosslich fut dépensé pour financer les travaux de reconstruction. Seul le fer de la tour ne fut pas recyclé. Le site où elle se dressait fut mis en quarantaine et des cohortes de prêtres procédèrent à sa purification. Le métal fut ensuite fondu et transformé en lingots avant d’être expédié aux quatre coins de l’Empire. La fumée de la fonderie temporairement installée à côté de ce lieu pollua la ville pendant de nombreux jours.

Le météore était toujours là. Seul Volkmar se rendit dans la chambre souterraine au cours des mois qui suivirent, et il ne révéla jamais à quiconque ce qu’il allait y faire. L’hiver arriva. L’immense cour où était sise la tour fut de nouveau pavée, et les dernières couronnes d’or de Grosslich servirent à payer une partie de la cathédrale vouée à se dresser dès lors en cet endroit. L’immense église de Sigmar le Tueur d’Hérétiques serait achevée plusieurs années plus tard, et tiendrait dès lors compagnie à la silhouette restaurée de l’Averburg, situé de l’autre côté de la rivière. Cette cathédrale deviendrait un lieu de pèlerinage pour les siècles à venir, et attirerait des fervents en provenance de toutes les provinces méridionales de l’Empire. Toutefois, rares seraient les prêtres à supporter d’accomplir leur sacerdoce en cet endroit, car ils connaîtraient un sommeil agité. Au fil des décennies, la cathédrale gagnerait la réputation de porter malchance à ses visiteurs.

Il faudrait de longues années, mais l’Averland retrouverait sa prospérité. La population augmenterait, la terre ne perdrait en rien sa fertilité et les mauvais souvenirs du passé disparaîtraient peu à peu. Après tout, si elle avait fait le malheur des uns, la destruction d’Averheim avait également fait le bonheur des autres. Le commerce sur l’Aver reprit de plus belle, et les édits de Grosslich furent rapidement abolis.

Klaus Meuningén devint l’intendant de la ville. Ce choix en surprit plus d’un, car l’homme était originaire de Grenzstadt, une petite ville isolée. Néanmoins, il s’avéra être un dirigeant compétent et loyal à l’Empereur même si sous son règne, les vellétés de nomination d’un nouvel électeur retombèrent dans la torpeur. Lorsque le problème était évoqué, on trouvait systématiquement une excuse pour le remettre à plus tard. Certes, la question

devrait être réglée un jour ou l'autre, mais pour l'heure, l'Averland n'était pas encore prêt.

Cependant, au lendemain de la bataille d'Averheim, tout cela appartenait encore à un futur plus ou moins lointain. Les soldats de Volkmar étaient surtout heureux d'avoir survécu. Kraus organisa le massacre des ultimes serviteurs de Grosslich. Lorsque le Grand Théogoniste émergea par les portes de la ville, son armée avait déjà entamé l'érection de vastes bûchers funéraires. Ainsi qu'à Turgitz, il y en avait deux : un pour les cadavres corrompus, l'autre pour les guerriers de l'Empire. Ce dernier brûla en produisant des flammes pures et féroces. Le premier se consuma pendant des semaines dans un nuage de fumée aux relents de jasmin.

Le paysage était également marqué dans sa chair. Le sol fertile de la plaine entourant Averheim avait été pollué par le poison versé dans les tranchées et le Pic de l'Aver avait été défiguré par le pilonnage des engins de guerre de Natassja.

En dépit de cela, les herbes hautes repousseraient et la nature reprendrait progressivement ses droits. Il fallait juste lui en laisser le temps.

Verstohlen était étendu sur un brancard et fixait le toit de la tente. Il grelottait malgré sa cape et les couvertures avec lesquelles on l'avait couvert. Le vent d'est était mordant. L'été tirait sa révérence. Il avait à peine dormi depuis la fin de la bataille, quatre jours auparavant. Le poison n'avait pas encore cessé de faire effet, bien que l'espion eût survécu grâce aux soins prodigués par l'apothicaire personnel de Volkmar. Cependant, ses connaissances en la matière lui permettaient de deviner que les séquelles seraient durables. Il était encore incapable de marcher, et sa vision était voilée. Il espérait que cela allait s'arranger avec le temps.

La tente s'ouvrit et Schwarzhelm courba le dos pour entrer. Sa silhouette massive occupait tout l'espace, si bien qu'il ressemblait à un géant coincé dans la mesure d'un paysan.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

— Mieux... mentit Verstohlen.

— Des chambres ont été remises en ordre dans la ville. On devrait t'emmener là-bas.

— Je n'en ai pas envie. Il frissonna de nouveau. "Je suis bien ici. Je n'ai aucune envie de me retrouver dans la ville."

Schwarzhelm haussa les épaules.

— Comme tu voudras. Je vais devoir partir. L'Empereur m'a convoqué.

— C'est une bonne nouvelle. Ça veut dire qu'il vous a pardonné...

— J'en doute. Je vais probablement devoir faire pénitence. Probablement en me rendant au nord.

— Vers une guerre de plus ? Je vous plains.

Schwarzhelm resta impassible, mais il ne semblait plus aussi préoccupé qu'auparavant.

— J’aurais bien besoin d’un espion, là-haut, dit-il d’un air anodin.
Verstohlen secoua la tête.

— Je crois que mes prouesses de ces derniers jours parlent d’elles-mêmes.
Quoi qu’il en soit, j’ai bien réfléchi.

Il regarda Schwarzhelm intensément.

— Je suis désolé, Monseigneur. Pour moi, la vie de bohème est terminée...
Schwarzhelm parut étonné.

— Tu ne t’es pas encore remis de tes blessures, Pieter. Ne prends pas de
décision hâtive.

Verstohlen sourit tristement.

— Lorsque Léonora est morte, j’ai cherché un moyen de me venger du
grand ennemi. Vous m’avez offert cette occasion. Je suis fier de ce que nous
avons accompli ensemble.

Il fronça les sourcils en repensant aux événements récents.

— Toutefois, cette époque est révolue. Peut-être trouverais-je un autre
moyen de me rendre utile. Peut-être pas.

Schwarzhelm se pinça les lèvres, et lança à son espion un regard pénétrant.

— On en reparlera ! finit-il par dire. Il existe de nombreuses façons de
servir l’Empereur, et il serait trop bête de perdre quelqu’un d’aussi compétent
que toi. Réfléchis-y pendant ta convalescence !

L’humeur de Verstohlen s’assombrit à l’évocation de ses blessures. Il savait
que certaines d’entre elles ne guériraient jamais.

— Très bien... conclut-il avant de changer de sujet. “Et vous,
Monseigneur ? Comment vous sentez-vous ? Ces épreuves nous ont tous
marqués.”

— C’est vrai, avoua le Champion de l’Empereur . “Mais d’autres défis nous
attendent encore. L’essentiel est que nous ayons triomphé une fois de plus.”

Il se leva en se cognant la tête contre le toit de la tente.

— Je suis heureux que tu te sentes mieux, dit-il d’un ton gêné. Souviens-toi
de ce que je t’ai conseillé : ne prends pas de décision hâtive, et donne-moi de
tes nouvelles. J’ai perdu de nombreux amis, Pieter. Je ne tiens pas à en perdre
un de plus.

Amis. Ce n’était pas un mot que Verstohlen se souvenait avoir entendu de la
bouche de Schwarzhelm.

— Comptez sur moi.

Schwarzhelm fit un petit signe de la tête et sortit maladroitement de la tente.

Verstohlen retomba sur sa couche. Tenir une conversation l’épuisait, et il
sentit le regain de virulence du poison dans ses veines. Sa guérison allait
prendre du temps, tout comme sa rédemption.

— *Léonora*... soupira-t-il en fermant les yeux.

Néanmoins, le tableau n’était pas entièrement noir. Il pouvait de nouveau
voir clairement son visage dans ses rêves. La douleur ne le quitterait jamais,
mais ses cauchemars ne viendraient plus le tourmenter.

Helborg et Volkmar surveillaient la progression des travaux depuis les pentes dévastées du Pic de l'Aver. Les ruines fumantes d'Averheim se trouvaient à moins d'une lieue. L'aube était froide. Les volutes des nombreux feux de camp montaient tranquillement dans l'air matinal ; la brise en provenance de l'est ne parvenait pas à chasser la puanteur de la chair calcinée et du métal fondu.

— Avez-vous des nouvelles de l'Empereur ? demanda le Reiksmarshall. Sa blessure avait été suturée et il semblait en bonne santé. Son armure avait été récurée par ses écuyers, et sa cape recousue avec soin.

Volkmar hocha la tête.

— Il a convoqué Schwarzhelm et m'a demandé de rester ici jusqu'à ce que la situation soit rétablie.

— C'est tout ce qu'il a dit ?

Volkmar sourit.

— Il vous envoie ses félicitations. Je crois qu'il désire également que vous retourniez au plus vite vers le nord.

Helborg acquiesça sans répondre. Il s'y attendait. De toute façon, il était pressé de quitter Averheim et de retourner au combat. Il allait devoir passer par Nuln, puis Altdorf avant de se rendre là où Karl Franz déciderait de l'envoyer. Tel était le destin d'un soldat de l'Empire. Helborg ne demandait pas mieux.

— Nous l'avons échappé belle, dit-il au bout de quelques instants en regardant les ruines de la tour. Un squelette de fer s'élevait encore sur quelques perches. "Si Leitdorf n'avait pas su le nom de..."

— Il le connaissait, le coupa Volkmar. "La providence le lui avait soufflé, et nous avons été récompensés pour notre foi."

Helborg hocha la tête une nouvelle fois.

— Vous avez raison, conclut-il.

Il se tourna vers son interlocuteur.

— A-t-on pensé à un monument pour Rufus ?

— Oui. Il sera célébré en héros.

— Et qu'en est-il de sa dernière volonté ?

— On ne peut pas réécrire l'Histoire. Les raisons de la folie de Marius doivent rester secrètes.

Helborg acquiesça pour la troisième fois. Il regrettait la décision du Grand Théogoniste, bien qu'il comprît ses raisons.

— Rufus pensait être immunisé à l'influence du Chaos. Je ne l'ai pas cru lorsqu'il me l'a dévoilé. Dites-moi, Volkmar, est-il possible que le grand ennemi n'ait aucune prise sur certaines lignées humaines ?

Volkmar haussa les épaules.

— C'est possible, quoi qu'il en soit, dans le cas de Rufus, cela n'a plus d'importance. Il n'a aucune descendance. On ne gagnera pas cette guerre grâce à des spéculations.

— Je vous avoue que cela me perturbe. On aurait pu apprendre tant de

choses s'il avait survécu !

— Ne laissez pas vos doutes vous tourmenter. La toile du grand ennemi est subtile. Seule la foi et l'acier peuvent le vaincre.

— Pour combien de temps encore ? La guerre dans le nord ne semble pas près de s'arrêter. Chaque victoire est plus coûteuse que les précédentes. Averheim n'est qu'un mal de plus infligé à l'Empire. D'autres suivront...

— Jusqu'à ce que le dernier homme périsse... conclut Volkmar sans joie.

Ils furent interrompus par une silhouette imposante qui gravissait la pente à leur rencontre. Elle était ralentie par la boue et le poids de son armure de plates. Une épée longue pendait à sa ceinture et un pendentif à l'effigie de Ghal Maraz était accroché autour de son cou.

Volkmar s'inclina devant Helborg.

— J'ai beaucoup à faire, dit-il en se préparant à partir. "Nous reparlerons ce soir. Je suis sûr que cette journée va nous éclaircir l'esprit."

— Que Sigmar vous accompagne, Théogoniste.

— Oh, je ne doute pas qu'il veille sur nous tous !

Il descendit la colline et salua le Champion de l'Empereur lorsqu'il le croisa.

Helborg et Schwarzhelm se retrouvèrent seuls.

Ils observèrent la cité en silence. Une colonne de troupes originaires de Streissen était arrivée et progressait à travers les tranchées du champ de bataille. Kurt et Ludwig pouvaient parfaitement imaginer les visages horrifiés des soldats à la vue de ce paysage dévasté.

— On m'a dit que tu allais partir, finit par dire le Reiksmarshall sans quitter Averheim des yeux.

— C'est exact, répondit Schwarzhelm d'une voix grave. "Karl Franz souhaite entendre ma confession."

— Je suis sûr qu'il comprendra.

— Je l'espère.

Un long silence s'ensuivit. Ils n'avaient eu que peu d'occasions de se parler suite à leur réconciliation. Ils avaient pris soin de s'éviter après la bataille, comme deux amoureux venant de se pardonner mutuellement mais ne sachant pas sur quel pied danser. Schwarzhelm et Helborg étaient des guerriers, pas des poètes. Ils avaient du mal à trouver les mots justes.

— Je suis heureux que tu sois revenu, Ludwig, finit par dire Helborg un peu maladroitement.

— Je n'ai fait que mon devoir.

— Il n'empêche. Il fallait des tripes pour venir me trouver.

Il se tourna vers Schwarzhelm et sourit amicalement.

— J'aurais pu te tuer !

— C'était ton droit.

Helborg fit un signe de main fataliste.

— Tout ceci était l'œuvre du grand ennemi.

— Il n'a fait que jouer avec ma jalousie, Kurt. J'ai été faible.

— Dans ce cas, peut-être que c'était ton droit à toi aussi, dit-il avec une tristesse sincère.

Schwarzhelm ne répondit pas. Helborg se tourna de nouveau vers Averheim et prit une profonde inspiration. L'air sur le Pic de l'Aver était plus respirable que sur la plaine.

— Cela ne doit plus jamais se produire. Nous sommes rivaux, mais en aucun cas ennemis.

— Tu as raison.

— Es-tu prêt à le jurer ? Nos épées sont des lames sacrées, elles peuvent nous servir de témoins.

Il dégaina la Klingerach. L'acier luisant souligna la dentelure sur son fil. La lame serait restaurée une fois de retour à Altdorf.

— Je le jure ! affirma Schwarzhelm en dégainant la Rechtstahl.

Ils se mirent face à face et croisèrent leurs épées au niveau de la garde.

— Pour l'Empire ! clama le Champion de l'Empereur . “Que plus rien jamais ne nous sépare !”

— Pour l'Empire ! répéta le Reiksmarshall en tenant son arme à deux mains. “Nous sommes une seule et même lame !”

Ils restèrent immobiles de nombreuses secondes, laissant leurs épées s'imprégner du serment qu'ils venaient de prêter. À leurs pieds, la plaine ravagée, la pierre noircie par le feu et les eaux souillées de la rivière témoignaient de la folie et de l'horreur de la trahison.

Néanmoins, au-delà de la ville, l'horizon restait verdoyant, et l'homme régnait toujours sur l'Averland. La lumière du soleil réchauffait les collines. Il restait en ce monde de belles choses, dignes d'être défendues avec ardeur.

D'un seul et même geste, les épées se séparèrent et retournèrent à leur fourreau. Les deux hommes ne prononcèrent pas d'autre mot et retournèrent ensemble vers la ville. Le vent resta seul maître du Pic de l'Aver. Il caressait doucement les herbes hautes en s'écoulant jusqu'au bas de la pente, là où les corps des héros d'Averheim avaient été inhumés.

C'était là que reposaient Skarr, Bloch, Gruppen et tant d'autres qui avaient donné leur vie pour l'Empire. L'endroit n'était marqué d'aucune pierre tombale, d'aucun monument. Cependant, leurs faits héroïques allaient être chantés pour les siècles à venir. Ils seraient célébrés avec autant de gloire que les vivants, car leur courage avait contribué à la survie de l'Empire forgé par Sigmar plus de deux mille cinq cents ans auparavant. Chaque nouvelle guerre donnait ainsi naissance à une poignée de preux en même temps qu'elle précipitait des milliers d'âmes dans la fournaise de la damnation. Il en serait ainsi jusqu'à ce que les terres des hommes soient drainées de tout leur sang, et que l'humanité subisse son ultime épreuve avant la fin des temps.

Mais pour l'heure, les héros de l'Empire triomphaient une fois encore.



Épilogue

À l'est de l'Averland, loin des combats, se trouvait un petit hameau entouré d'un muret de pierres. Quelques poulets picoriaient la terre de l'unique rue, et des flaques d'eau croupie s'accumulaient au pied du torchis des masures.

Ce lieu-dit était si petit qu'on avait à peine pris la peine de le nommer sur les cartes. Il n'avait joué aucun rôle dans les événements tragiques qui venaient de se dérouler dans la province. Sis tel qu'il était en périphérie des domaines des Leïtdorf, nul ne s'en souciait. La bataille d'Averheim était terminée depuis cinq mois, mais le nouvel intendant n'avait pas encore eu le temps de réorganiser les tournées des collecteurs d'impôts, si bien que l'endroit restait plus isolé encore qu'il ne l'avait jamais été.

Il était à peine midi passé, toutefois le foyer d'une des maisons était déjà allumé. Le bois vert dégageait une fumée épaisse qui allait se mélanger avec morosité aux nuages gris. L'intérieur résonnait de cris déchirants. Des femmes entraient et sortaient sans cesse, portant tantôt des seaux d'eau, tantôt des linges rougis de sang.

L'auteur des cris était une jeune fille d'à peine dix-sept printemps. Son visage était rouge à cause de l'effort et de la douleur ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Shallya, aie pitié ! s'exclama la sage-femme à son chevet en jetant un autre linge trempé de sang avant d'en saisir un propre. “On est en train de les perdre tous les deux !”

La mère avait posé la tête de son enfant contre son sein et lui caressait les cheveux.

— Sois forte, ma chérie ! lui chuchotait-elle pour l'encourager, cependant sa voix tremblait d'angoisse.

La jeune fille serra les dents en sentant arriver une autre contraction. Elle hurla de nouveau. Les hommes qui attendaient anxieusement, accoudés au comptoir crasseux de l'unique taverne, baissèrent honteusement la tête. Aucun

d'eux n'était le père, cependant ils le connaissaient tous. Ils buvaient leur bière en silence et essayaient d'oublier le viol dont ils avaient été témoins. Aucun d'entre eux n'avait eu le courage d'intervenir.

Lorsque l'enfant naquit, la jeune femme et les trois femmes qui la veillaient étaient à bout de forces. Néanmoins, contre toute attente, la mère avait survécu, bien que ses joues fussent enflammées et ses yeux vitreux sous l'effet de la fièvre.

La sage-femme enveloppa le nouveau-né dans un vieux linge et fit le signe de la comète au-dessus de sa tête. Il vagissait sans interruption, ses petits poings fermés, les yeux clos sous ses sourcils mécontents.

— Alors ? s'enquit la grand-mère en regardant d'un air ravi le petit être emmaillotté.

— C'est un garçon ! annonça joyeusement la sage-femme en posant l'enfant contre sa mère.

La jeune fille regarda avec amour le visage poupin. C'était un bébé vigoureux à défaut d'être beau. Ses traits évoquaient inmanquablement ceux de son géniteur.

— Il faut que tu le baptises ! lui dit sa mère avec enthousiasme.

— Je vais lui donner le nom de son père, murmura-t-elle, émerveillée par la petite chose qu'elle tenait dans ses bras.

— C'est un blasphème ! siffla la sage-femme. “Trouves-en un autre !”

L'adolescente lui lança un regard de défi.

— J'ai le droit de le nommer comme il me plaira !

La sage-femme ne capitula pas.

— Méfie-toi, jeune fille, la prévint-elle. “Tu as eu de la chance, alors ne provoque pas les dieux. Cet enfant a du sang de wrym.”

Elle se pencha vers le nouveau-né et découvrit le pan de tissu qui lui recouvrait la tête. Incroyablement, il arrêta de pleurer, ouvrit clairement les yeux et lui fit une moue boudeuse.

— Sigmar me garde ! souffla-t-elle. “Occupe-toi bien de lui. Cet enfant va avoir un destin hors du commun, tout comme son père.”

La jeune fille contempla son fils. Tout sentiment de défiance la quitta lorsqu'il lui rendit son regard. Il avait déjà les yeux couleur noisette. Il était redevenu calme. Calme et curieux.

— Tu t'appelleras Siggurd. Siggurd, fils de Rufus, fils de Marius.

Elle sourit. Les souffrances de son accouchement n'étaient déjà plus qu'un souvenir.

— Tu seras fort ! s'exclama-t-elle. “Plus fort que n'importe qui d'autre ! Et lorsque tu auras suffisamment grandi, le croc runique sera tien !”

La sage-femme la regardait d'un air inquiet. La jeune fille somnait dans le délire. Ses yeux brillaient étrangement. Elle aurait de la chance si elle passait la nuit.

— Siggurd, mon fils, murmura-t-elle sans relâcher son étreinte, mais en somnolant dans une torpeur épuisée. “Le croc runique sera tien !”

Appendice

Mon cher Erich,

Comme tu me l'as demandé, voici les documents relatifs à l'affaire d'Averheim, que tu pourras déposer dans les archives du palais. Malheureusement, le journal personnel de l'électeur Marius Leitdorf n'a pas survécu à la destruction de la ville, en revanche j'ai réussi à récupérer quelques lettres relatives à cette affaire dans le château de la lande des Dracs. Leur intérêt est limité, car il s'agit principalement d'affaires de routine. Je te les fais néanmoins parvenir par souci d'exhaustivité.

Les correspondances entre Heinrich Lassus et Natassja Hiess-Leitdorf sont beaucoup plus intéressantes, bien que là encore, une grande partie des missives ait été perdue. Malgré tout, le seigneur Schwarzhelm en a retrouvé certaines dans le bureau de Lassus, et celles-ci sont clairement explicites quant à ses intentions.

Je suis au regret de te dire que mes brouillons de déchiffrement n'ont pas survécu eux non plus à mes aventures turbulentes à Averheim. De toute façon, je ne les considérais pas comme des documents d'une importance primordiale : je les ai rédigés lors de circonstances peu favorables à la concentration intellectuelle. Ayant démissionné de mon précédent emploi, j'ai pensé que la meilleure solution consistait à te faire parvenir les lettres originales, avec les explications nécessaires pour les déchiffrer. C'est d'ailleurs plutôt simple, en dépit des affaires très graves dont elles parlaient : il s'agit d'une utilisation scrupuleuse du chiffrement polyalphabétique de Vignius, la clé de substitution étant "Wenenlich". J'ai reproduit la table ici par souci de facilité :

A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z	
A	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z
B	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z	A
C	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z	A	B
D	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z	A	B	C
E	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z	A	B	C	D
F	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z	A	B	C	D	E
G	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z	A	B	C	D	E	F
H	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z	A	B	C	D	E	F	G
I	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z	A	B	C	D	E	F	G	H

J J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I
K K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J
L L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K
M M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L
N N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M
O O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N
P P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O
Q Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P
R R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q
S S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R
T T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S
U U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T
V V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U
W W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V
X X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W
Y Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X
Z Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y

Afin de déchiffrer le texte que je t'ai envoyé, va à la ligne indiquée par la première lettre de la clé, puis jusqu'à la colonne contenant la lettre correspondant à celle du texte déchiffré. La lettre en tête de colonne te donnera la lettre une fois déchiffrée. Il suffit ensuite de passer à la lettre suivante de la clé et du texte à déchiffrer, et ainsi de suite. Tu noteras que le texte original a été en grande partie tronqué, et que même après l'avoir décodé, tu devras un peu te creuser la tête pour le rendre intelligible.

N'oublie pas qu'il s'agit là de lettres sensibles à ne pas mettre entre toutes les mains. Je suis sûr que les archivistes du palais pourront t'aider si tu en as besoin, particulièrement les plus expérimentés (et les plus fiables) d'entre eux. On n'est jamais trop prudent, surtout en cette époque troublée.

En dehors de cela, j'espère que tu vas bien. Passe le bonjour à Alicia et aux enfants. Je ne savais pas que Rikard avait rejoint les rangs des pistoliers – comme le temps passe vite ! Sans même nous en rendre compte, nous serons bientôt tous les deux des vieillards avec tant de souvenirs à nous raconter ! Je ne sais pas encore ce que je vais faire au cours des années à venir. Je vais quitter Altdorf, peut-être pour un bon bout de temps. Si tu as besoin de me contacter, adresse-toi au temple de Verena derrière la place Salzenstadt, bien

que je ne puisse te promettre qu'ils auront régulièrement de mes nouvelles.

J'espère que nous nous reverrons un jour pour discuter de tout cela de vive voix. D'ici là, que Shallya veille sur toi et ta famille.

P. E. Verstohlen
Altdorf, Kaldezeit 2523.

À Propos de l'Auteur

Chris Wraight est un auteur de science-fiction et de fantasy, son premier roman a été publié en 2008. Depuis, il a écrit des romans se déroulant dans les univers de Warhammer, Warhammer 40,000 et Stargate. Il ne possède ni chat, ni chien, ni hamster bionique (ce qui techniquement le disqualifie en tant qu'auteur pour Black Library), mais il aimerait bien un de ces jours faire l'acquisition d'une tortue.

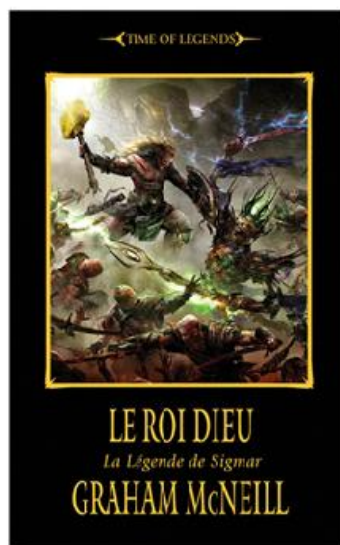
Chris vit dans un coin de nature verdoyant du sud-est de l'Angleterre et, quand il ne se bat pas contre les délais imposés par ses éditeurs, il aime courir et profiter du paysage.



LISEZ-LE EN PREMIER

PRODUITS EXCLUSIFS | PRÉ-COMMANDES | LIVRAISON GRATUITE

blacklibrary.com/France



Livre trois de la trilogie de sigmar

Sigmar, le premier Empereur, est un dieu parmi les hommes. Après avoir triomphé des orques au Col du Feu Noir et stoppé l'invasion de Middenhaeim par les forces du Chaos, il a ramené la paix à son empire.

Disponible sur la vente novembre
blacklibrary.com/France

UNE PUBLICATION BLACK LIBRARY

**Version anglaise originellement publiée en Grande-Bretagne
en 2011 par Black Library.**

Cette édition publiée en France en 2012 par Black Library.

**Black Library est une marque de Games Workshop Ltd.,
Willow Road, Lenton, Nottingham, NG7 2WS, UK.**

Première publication en France en 2012 par Black Library.

Titre original: Sword of Vengeance

Illustration de couverture par Cheoljoo Lee

Carte par Nuala Kinrade

Traduit de l'anglais par Sebastien Delmas

**Games Workshop, le logo Games Workshop, Black Library,
le logo Black Library, BL Publishing, Warhammer 40,000, le
logo Warhammer 40,000 et toutes les marques associées ainsi
que les noms, personnages, illustrations et images de l'univers
de Warhammer 40,000 sont soit ®, ™ et / ou © Games
Workshop Ltd 2000-2012, au Royaume-Uni et dans d'autres
pays du monde. Tous droits réservés.**

Imprimé au Royaume-Uni par MacKays, Chatham, Kent.

Dépôt légal : Septembre 2012

ISBN 13 : 978-0-85787-798-7

**Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des
personnes, faits ou lieux existants serait purement fortuite.**

**Toute reproduction, totale ou partielle, de ce livre ainsi que
son traitement informatique et sa transcription, sous n'importe**

quelle forme et par n'importe quel moyen électronique, photocopie, enregistrement ou autre, sont rigoureusement interdits sans l'autorisation préalable et écrite du titulaire du copyright et de l'auteur.

Visitez Black Library sur internet :

www.blacklibrary.com/france

Plus d'informations sur Games Workshop et sur le monde de Warhammer 40,000 :

www.games-workshop.com

Contrat de licence pour les livres numériques

Ce contrat de licence est passé entre :

Games Workshop Limited t/a Black Library, Willow Road, Lenton, Nottingham, NG7 2WS, Royaume-Uni (« Black Library ») ; et (2) l'acheteur d'un livre numérique à partir du site web de Black Library (« vous/votre/vos ») (conjointement, « les parties »)

Les présentes conditions générales sont applicables lorsque vous achetez un livre numérique (« livre numérique ») auprès de Black Library. Les parties conviennent qu'en contrepartie du prix que vous avez versé, Black Library vous accorde une licence vous permettant d'utiliser le livre numérique selon les conditions suivantes :

* 1. Black Library vous accorde une licence personnelle, non-exclusive, non-transférable et sans royalties pour utiliser le livre numérique selon les manières suivantes :

- o 1.1 pour stocker le livre numérique sur un certain nombre de dispositifs électroniques et/ou supports de stockage (y compris, et à titre d'exemple uniquement, ordinateurs personnels, lecteurs de livres numériques, téléphones mobiles, disques durs portables, clés USB à mémoire flash, CD ou DVD) qui vous appartiennent personnellement ;

- o 1.2 pour accéder au livre numérique à l'aide d'un dispositif électronique approprié et/ou par le biais de tout support de stockage approprié ; et

* 2. À des fins de clarification, il faut noter que vous disposez **UNIQUEMENT** d'une licence pour utiliser le livre numérique tel que stipulé dans le paragraphe 1 ci-dessus. Vous ne pouvez **PAS** utiliser ou stocker le livre numérique d'une toute autre manière. Si cela est le cas, Black Library sera en droit de résilier cette licence.

* 3. En complément de la restriction générale du paragraphe 2, Black Library sera en droit de résilier cette licence dans le cas où vous utilisez ou stockez le livre numérique (ou toute partie du livre numérique) d'une manière non expressément licenciée. Ceci inclut (sans s'y limiter) les circonstances suivantes :

- o 3.1 vous fournissez le livre numérique à toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

- o 3.2 vous rendez le livre numérique disponible sur des sites

BitTorrent ou vous vous rendez complice dans la « semence » ou le partage du livre numérique avec toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

o 3.3 vous imprimez ou distribuez des versions papier du livre numérique à toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

o 3.4 Vous tentez de faire de l'ingénierie inverse, contourner, altérer, modifier, supprimer ou apporter tout changement à toute technique de protection contre la copie pouvant être appliquée au livre numérique.

* 4. En achetant un livre numérique, vous acceptez conformément aux Consumer Protection (Distance Selling) Regulations 2000 (réglementation britannique sur la vente à distance) que Black Library puisse commencer le service (de vous fournir le livre numérique) avant la fin de la période d'annulation ordinaire et qu'en achetant un livre numérique, vos droits d'annulation cessent au moment même de la réception du livre numérique.

* 5. Vous reconnaissez que tous droits d'auteur, marques de fabrique et tous autres droits liés à la propriété intellectuelle du livre numérique sont et doivent demeurer la propriété exclusive de Black Library.

* 6. À la résiliation de cette licence, quelle que soit la manière dont elle a pris effet, vous devez supprimer immédiatement et de façon permanente tous les exemplaires du livre numérique de vos ordinateurs et supports de stockage, et devez détruire toutes les versions papier du livre numérique dérivées de celui-ci.

* 7. Black Library est en droit de modifier ces conditions de temps à autre en vous le notifiant par écrit.

* 8. Ces conditions générales sont régies par la loi anglaise et se soumettent à la juridiction exclusive des tribunaux d'Angleterre et du Pays de Galles.

* 9. Si toute partie de cette licence est illégale ou devient illégale en conséquence d'un changement dans la loi, alors la partie en question sera supprimée et remplacée par des termes aussi proches que possible du sens initial sans être illégaux.

* 10. Tout manquement de Black Library à exercer ses droits conformément à cette licence quelle qu'en soit la raison ne doit en aucun cas être considéré comme une renonciation à ses droits, et en particulier, Black Library se réserve le droit à tout moment de résilier cette licence dans le cas où vous enfreindriez la clause 2 ou la clause 3.

Traduction

La version française de ce document a été fournie à titre indicatif. En cas de litige, la version originale fait foi